

Sherlock Holmes et les monstruosités du Miskatonic

James Lovegrove

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LES DOSSIERS
CTHULHU



SHERLOCK
HOLMES
— et —
les Monstruosités
du Miskatonic

JAMES
LOVEGROVE





**JAMES
LOVEGROVE**



**SHERLOCK
HOLMES**
et les Monstruosités
du Miskatonic

— LES —
DOSSIERS CTHULHU
—

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Arnaud Demaegd

Bragelonne



Préface
de
JAMES LOVEGROVE

Ceci est le deuxième des trois manuscrits dont j'ai récemment hérité de façon quelque peu indirecte à la mort d'un lointain parent, feu Henry Prothero Lovecraft de Providence, dans le Rhode Island. Comme le premier, il a été rédigé par le Dr John Watson, homme mondialement connu pour être le chroniqueur des exploits de son grand ami, le célèbre détective victorien Sherlock Holmes ; et comme le précédent volume publié sous le titre *Sherlock Holmes et les ombres de Shadwell*, celui-ci raconte une aventure du premier détective conseil du monde qui, dans son ton et son contenu, contredit largement l'œuvre officielle, jusque-là composée de quatre romans et cinquante-six nouvelles.

Comme l'écrivait Watson lui-même dans sa préface des *Ombres de Shadwell*, ce livre et ses suites révèlent « vraiment tous ses actes et tout ce qu'il accomplit au cours de sa vie » et « constituent, pour le pire ou le meilleur, une approche alternative de [la carrière de Holmes] ; une approche qui aura l'avantage d'être d'une véracité inattaquable ».

Bien sûr, certains pourraient mettre en doute cette dernière assertion. Après tout, ces trois ouvrages traitent de sujets qui semblent bien éloignés de la réalité quotidienne, et contredisent les principes de rationalisme et d'empirisme que Holmes respectait habituellement dans ses enquêtes. Il a toujours méprisé le surnaturel. Dans « Le vampire du Sussex », par exemple, il est écrit qu'il refuse même d'envisager la possibilité qu'une mère se repaisse du sang de son bébé. L'idée que les vampires existent n'éveille chez lui que moquerie : « Balivernes, Watson, balivernes ! Qu'avons-nous à voir dans ces histoires de cadavres que l'on ne peut empêcher de quitter le tombeau qu'en leur fichant un pieu en plein cœur ? Nous nageons en pleine

folie. »

Et pourtant, dans *Les Ombres de Shadwell*, il en arrivait progressivement à croire le genre de phénomènes paranormaux qu'il expédie sans ménagement dans la citation ci-dessus, et en venait même à les affronter. De même, le présent ouvrage, *Les Monstruosités du Miskatonic*, mais aussi le troisième et dernier, *Les Démons marins du Sussex*, dépeignent un Holmes et un Watson conscients du fait que de très vieilles entités aux pouvoirs incommensurables et aux intentions hostiles rôdent en marge de notre monde, les deux hommes s'efforçant d'atténuer les ravages que ces êtres malintentionnés pourraient causer chez les humains.

Cette trilogie se risque sur un territoire dont les jalons furent posés par le maître légendaire de la littérature de l'étrange, Howard Phillips Lovecraft, avec qui Watson correspondit beaucoup dans les dernières années de sa vie. Lovecraft et plusieurs de ses contemporains – principalement Clark Ashton Smith, Robert E. Howard, August Derleth, Robert Bloch, Frank Belknap Long, Henry Kuttner et Fritz Leiber – ont tous contribué à établir la nature et les légendes de ce que l'on nomme de nos jours le Mythe de Cthulhu. Watson qui, de son propre aveu, a lu dans les années vingt une partie de leur production dans des magazines à sensation américains comme *Weird Tales*, semble s'être jeté avec la dernière avidité sur le centre d'intérêt commun à ces auteurs. Il l'a trouvé à la fois fascinant et familier.

C'est sans doute parce qu'à ce stade, Sherlock Holmes avait passé sa vie à combattre en secret les différentes manifestations des Grands Anciens et des Dieux Extérieurs, et que le fidèle Watson n'avait jamais cessé de lutter à ses côtés. C'est cette histoire que racontent les trois livres réunis sous la dénomination de *Dossiers Cthulhu*.

Certains objecteront que rien ne prouve la véracité de ces récits. On soutiendra que Watson a été contaminé par la « fièvre cthulhienne », et que cela l'a conduit, pour une raison ou pour une autre, à réécrire l'histoire de la carrière de Holmes afin d'y incorporer des éléments d'horreur cosmique d'influence lovecraftienne. Puisqu'il a écrit ces trois livres à la toute fin de sa vie, on a même suggéré que ces ouvrages étaient l'œuvre d'un homme qui a succombé au délire et à la confusion de son grand âge ; que le déclin physique de Watson se serait accompagné de celui de son esprit. Que la sénilité l'aurait soumis à des fantasmes qu'un Watson plus jeune et plus en forme n'aurait eu aucun mal à rejeter.

Pour réfuter cette assertion, il me suffira de dire que l'écriture de cette trilogie est aussi claire et précise que le reste de son œuvre ; elle paraît même plus honnête et passionnée. Si Watson perdait la boule, cela ne se voit absolument pas dans la manière dont ces romans sont rédigés.

Je rejette aussi les accusations lancées par différentes personnes – dans des forums en ligne, dans des critiques des *Ombres de Shadwell* – selon lesquelles l’auteur des *Dossiers Cthulhu* ne serait pas du tout Watson, mais moi. Le présent ouvrage suffira à leur apporter la preuve du contraire. Tout d’abord, sa structure rappelle nettement celle de deux des romans officiels de Sherlock Holmes, *Une étude en rouge* et *La Vallée de la peur*. Il se compose de deux parties. L’une porte directement sur Holmes ; l’autre raconte une histoire secondaire insérée dans la première, et détaille des événements passés qui éclairent l’enquête. Du point de vue de la criminalistique, cela prouverait à coup sûr l’authenticité du texte, dont la forme est aussi caractéristique qu’une empreinte digitale.

Et puis il y a l’histoire dans l’histoire, dont le style journalistique grandiloquent rappelle fortement l’écriture de Lovecraft. Si ce livre est mon œuvre, alors je n’ai pas pastiché un auteur, mais deux. Or il faudrait être particulièrement courageux, voire téméraire, pour s’essayer à pareil exercice. Quiconque me connaît vous dira que je ne suis ni l’un ni l’autre.

Dans ma préface des *Ombres de Shadwell*, j’ai provisoirement fait l’hypothèse que Henry Prothero Lovecraft pouvait être le véritable auteur de la trilogie, et donc, d’un canular. Tout bien considéré, cependant, il ne fait pour moi aucun doute que ces livres sont l’œuvre de Watson. Peut-être d’un Watson plus âgé, plus sage, plus sombre que celui auquel les lecteurs sont habitués ; d’un Watson qui n’a connu que trop de situations infernales, n’a que trop plongé le regard dans l’abîme, mais demeure le personnage redoutable et franc des histoires officielles, ce comparse qui supporta si souvent de subir les moqueries de Holmes parce qu’il savait quel privilège il avait d’être le seul véritable ami de cet homme.

J.M.H.L., Eastbourne, Grande-Bretagne
Novembre 2017

Préface
du
Dr WATSON

« Je n'ai jamais vu mon ami en meilleure forme, tant mentale que physique, qu'au cours de l'année 1895. »

Cette phrase, par laquelle je commençais la nouvelle intitulée « Peter le Noir », est absolument fausse. En réalité, c'était exactement l'inverse. Je ne l'ai jamais vu en pire forme que cette année-là.

La nouvelle en question le montrait au sommet de sa carrière de détective conseil, et la porte du 221B Baker Street cédait pour ainsi dire sous les coups de boutoir des clients illustres, tant ils avaient hâte de s'attacher les services de Holmes. Dans les premiers paragraphes, je me faisais plaisir en citant quelques noms bien sentis, allant d'un aristocrate à un pontife. Dans d'autres récits publiés de ses exploits de 1895, j'ai montré Holmes démasquant un despote d'Amérique centrale qui se cachait à Londres, organisant l'arrestation d'un espion étranger déterminé à se procurer les plans top-secret d'un sous-marin, et découvrant l'identité du cycliste barbu qui, tous les samedis matin, suivait mademoiselle Violet Smith sur le trajet de Chiltern Grange à la gare de Farnham.

Tout cela avait pour but de donner l'impression que la carrière de Holmes était florissante, que sa santé était bonne, que le chiffre de son compte en banque était positif, que son prestige était à son zénith, et que sa joie de vivre était inépuisable.

Si seulement.

En vérité, Holmes était en triste état. Quinze ans plus tôt, lui et moi avions découvert par hasard un monde inconnu, un monde d'entités cosmiques et profanes, d'espèces cachées, de magie noire et d'antiques maléfices ; un monde où la rationalité, les règles de la justice et les réconforts du christianisme n'avaient pas leur place.

Depuis lors, nous consacrons notre énergie à combattre les forces des ténèbres partout où elles se manifestaient. Nous les vainquions chaque fois que c'était possible ; lorsque la victoire était impossible, nous nous contentions d'endiguer leur avancée. Nous étions venus en aide à des gens mêlés à des conspirations tellement inexplicables qu'aucun policier, et même aucun prêtre, n'eût pu trouver de solution. Nous avions banni des horreurs, vaincu des monstres, et sauvé des griffes de la folie plus d'un innocent tourmenté.

La plupart de ces incidents sont si horribles, si terrifiants, qu'il m'est quasi insupportable, aujourd'hui encore, de me les remémorer. Qui plus est, il m'eût été impossible de porter ces histoires à la connaissance du public sans trop en dire sur la sinistre réalité cachée sous la surface calme que nous appelons civilisation. Et cependant, il ne m'était pas davantage possible de ne pas écrire, d'une manière ou d'une autre, sur ces incidents, ne fût-ce que pour me débarrasser d'une partie du fardeau qu'ils constituaient. Aussi, à partir de 1886, j'entrepris de coucher sur le papier les aventures que Holmes et moi vivions ; mais je les remaniai de façon à les rendre totalement crédibles pour quiconque les lirait, et fis en sorte d'en retirer jusqu'au plus petit relent de surnaturel.

Mes premières œuvres, les romans *Une étude en rouge* et *Le Signe des quatre*, furent assez bien accueillis par la critique, même si, tout comme moi, ils furent mal servis par leur éditeur, Ward Lock & Co. Le premier puisait son inspiration dans des éléments autobiographiques – mon temps en Afghanistan, ma première rencontre avec Sherlock Holmes – mais en les faisant paraître plus terre à terre qu'ils l'étaient en réalité. La majorité de l'histoire était de mon invention.

De même, le second roman incorporait des aspects de ma propre histoire, surtout l'heureuse confluence du destin qui fit que Mary Morstan et moi nous rencontrâmes, et qu'elle devint, pour un temps par trop court, mon épouse chérie. Le gros de l'histoire colle aux événements réels, mais j'ai passé sous silence ses aspects les moins acceptables. Jonathan Small l'unijambiste, par exemple, n'était pas un simple ancien combattant rancunier : durant son service en Indes, il avait étudié les arts mystiques sous l'égide de swamis et de sâdhus. De plus, son complice n'était pas un minuscule Andamanais du nom de Tonga, mais un répugnant homoncule que Small gardait enfermé dans une urne à esprit et qu'il pouvait faire apparaître sous forme physique quand il avait besoin de lui. Quant à la maladie débilitante dont souffrait le major Sholto, il ne s'agissait pas de la malaria, mais d'une malédiction que lui avait jetée Small, et dont les effets rappelaient la lèpre. Et concernant le trésor d'Agra, je tremble chaque fois que je me rappelle ce que recélait cette boîte de fer au fermoir en forme de Bouddha. Si seulement il s'était agi de quelque chose d'aussi beau et

inerte que des joyaux.

Les années passant, je continuai de transformer nos aventures en fiction. Dans l'ensemble, je m'en tins à écrire des nouvelles, mais je produisis deux autres romans, *Le Chien des Baskerville* et *La Vallée de la peur*. George Newnes eut la bonté de publier mes textes dans son magazine *The Strand*, les romans étant pour l'occasion découpés en épisodes. Par ailleurs, Newnes payait convenablement, contrairement aux sieurs Ward et Lock. Les histoires connurent un grand succès et m'apportèrent des revenus considérables qui vinrent s'ajouter à mes honoraires de médecin généraliste. Cet apport était nécessaire dans la mesure où Holmes, de son côté, tirait si peu d'argent de son labeur que je dus l'aider financièrement tout au long de sa carrière.

Ces histoires, qui se révélèrent si populaires et sont aujourd'hui connues du plus grand nombre, sont presque toutes des façades bien propres et agréables dont le but est de cacher des vérités difficilement supportables. Je me demande ce que penseraient mes lecteurs s'ils apprenaient ce que contenait la boîte en carton que nous apporta une vieille fille du nom de Susan Cushing ? Croiraient-ils que l'étrange visage jaune et inexpressif que M. Grant Munro aperçut à une fenêtre de l'étage n'était pas un masque porté par une jeune métisse, mais qu'il s'agissait d'un autre genre de masque plus sinistre ; un masque blême, sans traits, qui cachait le visage effroyable d'une créature à laquelle l'épouse de Munro avait donné naissance à la suite d'une liaison peu judicieuse avec quelque chose qui n'était pas de cette terre ? Voudraient-ils vraiment en savoir davantage sur la bête qui arpentait le domaine des Hêtres Rouges et qui n'était pas un simple mastiff, ou sur la chose derrière la porte barrée de cette même maison, chose qui, elle, n'était pas Alice Rucastle ?

Je suppose que j'aurais pu présenter ces histoires au monde sans les censurer, dans toute leur gloire fantasmagorique, en les qualifiant de fiction de l'étrange à la manière de Poe. Mais cela eût été à leur détriment et à celui de Holmes. Ses pouvoirs analytiques, pensais-je, méritaient d'être célébrés sous leur forme la plus pure, et le meilleur moyen pour cela était de débarrasser ces histoires de tout ce qui pouvait en détourner l'attention. Il me fallait un contexte réaliste pour présenter le génie de Holmes sous son meilleur jour. Le portrait que je dressais de lui serait d'autant plus frappant que je le présenterais dans un cadre sobre, plutôt que dans un cadre sculpté d'ornements élaborés et couvert d'une patine de chrysocale.

C'était une décision esthétique, mais elle se justifia aussi bien du point de vue commercial qu'au regard de la réputation de Holmes. De bien des manières, c'est moi qui l'ai fait. J'ai participé à la création de l'image de Sherlock Holmes qui captiva le public et qui perdure encore aujourd'hui.

Et pourtant, comme la réalité était différente, par cet après-midi lumineux d'il y a trente-trois ans, lorsque Holmes et moi reçûmes de la part de l'inspecteur Gregson une information qui devait nous mener une fois de plus dans ce monde sinistre et effrayant auquel, par la force des choses, nous étions tellement habitués...

J.H.W., Paddington
1928





GIBLES VIVANTES



Tôt par un matin du printemps 1895, Holmes et moi, comme à notre habitude, courions pour sauver nos vies.

Je dis « comme à notre habitude », mais il me faut préciser que la chose était loin d'être quotidienne. Cependant, elle n'était pas rare. Je ne veux pas non plus donner l'impression que j'avais fini par me faire à cette expérience, voire que j'en étais blasé. Ce n'était certainement pas le cas.

Néanmoins, au cours de nos incursions régulières dans le demi-monde surnaturel, nous étions souvent amenés à prendre nos jambes à notre cou, et ce matin-là, l'urgence qui nous poussait était peut-être plus grande que jamais.

Cette fuite désespérée avait pour lieu un tunnel du Métropolitain à l'ouest du terminus d'Aldgate. Nous avions à nos trousses trois êtres humanoïdes qui nous poursuivaient en faisant de puissants bonds, propulsés par des pattes postérieures si musclées qu'elles eussent ridiculisé un kangourou. Holmes et moi avions beau courir comme des dératés, les créatures semblaient ne produire aucun effort pour rester à notre hauteur. Je les entendais derrière moi retomber sur la voie ferrée dans un fracas de sabots, pour ensuite s'envoler à nouveau d'un bond. J'entendais aussi leurs halètements, bien plus espacés et mesurés que les miens, rapides et stertoreux. Je sentais qu'ils se rapprochaient de plus en plus, et savais que s'ils nous rattrapaient, nous n'aurions pas la moindre chance. Ils nous tailleraient en pièces et se repaîtraient de nos dépouilles encore chaudes.

S'il était déjà terrible de connaître le sort qui nous attendait si nous ne parvenions pas à échapper aux serres avides de ces bêtes, il était plus terrible encore de savoir que nous les incitions activement à nous

pourchasser ; car dans la poche de ma veste comme dans celle de Holmes, se trouvait un bout de papier sur lequel était inscrit un sigil d'invocation. Le signe attirait les monstres comme un signal lumineux, et si j'avais jeté le mien, il y a fort à parier qu'ils m'auraient laissé tranquille ; pareil pour Holmes. Les sigils faisaient de nous des cibles vivantes. Porter sur nous ces irrésistibles appâts était pour ainsi dire suicidaire.

Nous courions donc, précédés des faisceaux de nos lanternes sourdes qui, en tressautant frénétiquement, nous offraient de fugaces aperçus des rails, des traverses, et des briques irrégulières et humides des parois du tunnel. Je faiblissais. Nous courions à toutes jambes depuis près d'un kilomètre et demi, aussi n'étais-je pas certain de pouvoir soutenir encore longtemps ce rythme exténuant. Mon cœur battait la chamade, et les poumons me brûlaient. Il me restait une minute au plus, estimai-je, avant que l'épuisement me submergeât et me forçât à m'arrêter.

— Encore... encore loin ? haletai-je.

— C'est bientôt, répondit Holmes, qui semblait moins essoufflé que moi mais de peu. Après le prochain tournant, nous devrions... oui !

Le tunnel s'ouvrit devant nous, et j'entrevis vaguement le bord d'un des quais d'Aldgate. C'était là notre destination. Quand nous aurions atteint la gare, peut-être aurions-nous une chance de survivre.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et découvris, juste derrière moi, une paire d'yeux blafards enfoncés dans un visage sans nez. Le propriétaire de ces traits peu engageants était à portée de main. D'un coup de serres, il aurait pu m'abattre ; je me serais étalé sur les rails pour ne jamais me relever.

Je puisai dans des réserves d'énergie dont je n'avais encore jamais soupçonné l'existence, et me lançai dans une accélération qui eût fait la fierté du champion de course Fred Bacon.

Quelques secondes plus tard, j'arrivai dans la station. Holmes me talonnait.

— C'est le moment, Watson ! s'écria mon compagnon. Exactement comme à l'entraînement, rappelez-vous !

La station était sombre et déserte, puisqu'il n'était pas encore 5 heures. Les trains du Métropolitain ne commenceraient pas leur service avant une heure au moins. Nous nous dépêchâmes de monter sur les quais de part et d'autre de la double voie. Nos trois poursuivants apparurent à la sortie du tunnel et s'arrêtèrent comme un seul homme. Quelque chose les faisait hésiter. Quelque instinct, peut-être, leur disait qu'il pourrait être malavisé d'aller plus loin.

J'attrapai à tâtons une corde qui pendait du plafond. Holmes fit de même.

— À mon signal, dit-il. Attendez. Attendez.

L'une des créatures s'avança d'un ou deux grands pas. Comme ses deux semblables, elle faisait la taille d'un petit cheval, et était recouverte d'une peau rugueuse et noueuse rappelant le cuir d'un rhinocéros. Ses yeux inquisiteurs, sans iris, ressemblaient à deux lunes sous son front presque inexistant. Elle tourna son regard vide vers moi, puis vers Holmes. Tout dans son comportement trahissait son hésitation.

— Viens, l'encouragea Holmes. Allez viens, hideuse beauté. Toi et tes comparses, rendez-nous service en vous mettant tout à fait à découvert, sinon nos efforts auront été vains. (Il prit le sigil d'invocation dans sa poche et l'agita.) Voici le charme qui vous fascinait tant. Venez le chercher.

Le monstre fixa son attention sur l'étrange symbole, un dessin dont les arabesques étaient tracées avec une encre partiellement composée de sang humain... celui de Holmes, pour être précis. Bien que privée de tout trait pouvant rappeler des narines, la créature parut humer l'air tel un beagle à la chasse. Soudain, avec la légèreté et la facilité d'une sauterelle, elle bondit sur le quai. Les deux autres l'imitèrent instantanément.

— Watson !

Holmes n'eut pas à me le dire deux fois. C'était le moment que nous avions si minutieusement préparé. Nous avions passé toute la nuit à tendre ce piège. Il était temps de le déclencher.

En tirant d'un coup sec sur les cordes, nous libérâmes les différents rouleaux de tissu noir que nous avions fixés sur les puits de lumière de la station. Ils se décrochèrent les uns après les autres, chacun d'eux entraînant dans sa chute le voisin auquel il était attaché. Les tentures – taillées dans la même étoffe de coton que les décors de théâtre – tombèrent par terre, et la lueur de l'aube entra par les fenêtres du plafond.

La lumière grise qui irradiait de ces dernières tomba sur les trois créatures. Elles levèrent toutes la tête, ouvrirent la bouche et hurlèrent à l'unisson.

Leur ululement était aussi éloigné que possible d'un son humain. C'était un cri lugubre et strident, une lamentation de souffrance rauque mais aiguë que j'eus le plus grand mal à supporter. Les trois bêtes hurlantes se recroquevillèrent face à la lumière naissante, rivées sur place par une douleur atroce contre laquelle elles ne pouvaient rien. Je les regardai s'écrouler l'une après l'autre, et continuai de regarder leurs corps élastiques se contorsionner sous les terribles spasmes mortels qui les saisissaient.

En tout, il fallut cinq minutes aux monstres pour mourir. Leur trépas ne fut certes pas miséricordieux, mais les créatures n'avaient pas montré beaucoup de pitié à l'égard de leurs propres victimes. Du

moins pouvait-on voir dans ce châtiment une sorte de justice primitive.



Ainsi périrent les ghosts, ces trois abominations anthropophages qui rôdaient depuis des mois dans les profondeurs du réseau ferré souterrain de Londres. La mort d'un certain Cadogan West, employé au Woolwich Arsenal, avait attiré notre attention sur eux. On avait découvert son cadavre horriblement abîmé et mutilé sur la voie, non loin de l'endroit où nous nous trouvions. Sa fiancée, Violet Westbury, s'était présentée à notre logement du 221B Baker Street pour implorer Holmes d'enquêter. La police avait supposé que West était tombé d'un train du Métropolitain alors qu'il passait d'une voiture à l'autre, et qu'il avait été happé par les roues. Mademoiselle Westbury avait des raisons de soupçonner un autre scénario.

En examinant le corps à la morgue, Holmes avait trouvé dans la poche de West les vestiges déchirés d'un sigil, un totem surnaturel qui avait dû avoir sur les ghosts l'effet de l'herbe à chat. Holmes déduisit aussi d'une marque sur le crâne que West était décédé des suites d'un coup violent à la tête avant que les ghosts l'atteignent. On avait ensuite jeté son cadavre par la fenêtre d'une maison surplombant une portion de ligne aérienne près de Gloucester Road Station. Le corps avait atterri sur le toit d'un train qui transitait, puis avait fini par glisser au moment où le train passait un aiguillage de l'embranchement à la sortie d'Aldgate.

L'inspecteur Gregson, à l'instigation de Holmes, avait arrêté le coupable. Il s'agissait du capitaine Valentine Walter, frère de sir James Walter, le supérieur de West à l'arsenal. Valentine Walter, vieille fripouille ignoble, était connu pour séduire les jeunes femmes qui lui plaisaient. Il avait souvent recours à des méthodes occultes pour les rendre dociles, et leur servait verre sur verre de vin auquel il mélangeait un philtre aphrodisiaque dont on peut trouver la recette dans les antiques fragments de savoirs interdits que l'on nomme *Fragments pnakotiques* ou, plus communément, *Manuscrits pnakotiques*. Il faisait alors ce qu'il avait à faire avec sa malheureuse victime dans son appartement de Caulfield Gardens, Kensington, dont la terrasse surplombait les rails, après quoi la jeune femme repartait l'esprit embrumé, en ne gardant qu'un vague souvenir du délit dont elle avait été victime, et avec la certitude erronée d'avoir été consentante.

Walter s'était entiché de mademoiselle Westbury, qu'il harcelait avec d'autant plus d'ardeur qu'elle le repoussait énergiquement. Pour Violet, il avait dépassé les bornes en lançant des menaces voilées

contre Cadogan West et elle, sous-entendant que si elle refusait de céder, cela aurait de terribles conséquences pour eux deux. Elle ne pouvait raconter ce qui s'était passé à son futur époux de peur qu'il allât voir Walter. Une dispute entre le frère de son employeur et lui risquait fort de compromettre son avenir.

Agacé, Valentine Walter avait choisi d'éliminer ce qu'il pensait être le seul obstacle à la capitulation de mademoiselle Westbury, à savoir Cadogan West. Il savait que des ghosts avaient élu domicile dans le Métropolitain ; il apparaissait que les créatures étaient responsables de la mystérieuse disparition de plusieurs employés du réseau au cours des dernières semaines. Walter pensait que s'il les attirait sur le cadavre défenestré de West à l'aide du sigil, ils feraient disparaître le corps du délit en le dévorant. Cependant, il avait surestimé leur nombre, leur appétit, ou les deux. Les trois bêtes mangèrent à satiété, mais laissèrent inopportunément une portion de la victime qui suffit à l'identifier.

Holmes avait trouvé un stratagème pour éliminer les ghosts, pour qui la lumière directe du soleil était aussi mortelle que du cyanure d'hydrogène. Le plan exigeait que Holmes et moi jouions les appâts afin d'attirer les créatures au terminus d'Aldgate, où les rayons du soleil levant, une fois les draps noirs tombés, finiraient le travail.

Ceci étant fait, et alors que l'écho de l'agonie des ghosts se répercutait parmi les poutres du plafond, mon ami et moi échangeâmes un regard d'un quai à l'autre. Je m'affalai en position assise, les coudes sur les genoux, tandis que Holmes s'appuyait contre une colonne. Si mon visage était un tant soit peu dans le même état que le sien, alors il était souillé de suie et zébré par les gouttes de sueur, tout ce maquillage encadrant des yeux follement écarquillés et passablement injectés.

— Bon, dit enfin Holmes, maintenant qu'il n'y a plus de danger, je dois aller alerter l'inspecteur Gregson qui nous attend dehors. Cela vous dérangerait de rester ? Je ne serai pas long, et il faut que quelqu'un calme les éventuels employés du Métropolitain qui pourraient passer par ici.

L'œil chassieux, j'agitai une main.

— Je ne crois pas avoir quoi que ce soit à craindre de trois cadavres. Allez-y.

Dans le silence inquiétant qui s'installa après le départ de Holmes, je commençai à méditer sur la manière de transformer cette escapade en aventure romanesque. Inspiré par la nature du métier de West, j'imaginai une histoire tournant autour de plans secrets. Quelque chose de militaire, de vital pour la sécurité de notre nation... pourquoi pas les plans brevetés d'un nouveau type de sous-marin, et un espion ennemi qui voudrait mettre ses sales pattes dessus ?

Un récit, une présentation expurgée de la vérité, nettoyée de tous ses éléments surnaturels afin de la rendre digeste pour le public, commença à prendre forme dans mon esprit. Le genre d'histoire que je n'avais aucun mal à imaginer dans les pages du *Strand* et, aux États-Unis, du *Collier's Weekly*. Sans doute omettrais-je de mentionner l'inspecteur Gregson et le remplacerais-je par Lestrade. C'était invariablement vers Gregson que nous nous tournions pour les questions surnaturelles, car il s'y connaissait presque autant que nous en la matière ; mais son collègue, qui avait l'esprit plus terre à terre, semblait mieux convenir au récit prosaïque que je bâtissais. Ni l'un ni l'autre ne s'en offusqueraient. Lestrade aimait s'attribuer le mérite d'un travail qu'il n'avait pas fait, au contraire de Gregson qui, d'un naturel plus effacé, préférerait fuir les lumières de la célébrité.

Mais l'exercice était de toute façon vain, puisque j'avais cessé de publier mes chroniques des aventures de Sherlock Holmes. Ma carrière littéraire était entre parenthèses, et j'ignorais totalement quand et si elle ressusciterait.

Holmes revint vite, accompagné de Gregson. L'inspecteur de Scotland Yard était venu avec deux agents sur lesquels on pouvait d'après lui compter, aussi bien pour leur discrétion que pour leur cœur bien accroché. L'un d'eux le fit mentir sur ce dernier point lorsque, voyant les ghosts, il fut immédiatement gagné par la nausée, avec les conséquences aussi désagréables qu'inévitables qui s'ensuivirent.

— Mais bon sang, qu'est-ce que c'est que ces choses ? demanda-t-il en s'essuyant la bouche.

— Des monstres de foire échappés de leurs cages, rétorqua vivement un Gregson au ton péremptoire. Maintenant, reprenez-vous, et au boulot, les gars. Vous savez ce que vous avez à faire.

L'agent se ressaisit et, bien qu'encore un peu livide, aida son collègue à retirer les corps. Ils enroulèrent les créatures dans des bandes de tissu noir puis les traînèrent jusqu'au fourgon cellulaire qui les attendait.

— La Tamise va se charger de faire disparaître les preuves, affirma Gregson. C'est le changement de marée. Mes hommes vont jeter les corps dans le fleuve. Le courant les emportera jusqu'à la mer. (Il jeta sur Holmes et moi un regard interrogateur.) Vous me semblez tous deux avoir bien besoin de plusieurs bonnes nuits de sommeil. Vous vous êtes bien amusés, pas vrai ?

— Comme des fous, répondis-je.

— Et comment avez-vous fait pour attraper ces monstres ?

Holmes le lui expliqua.

— Ah, fit Gregson. Docteur, n'avez-vous pas employé une méthode similaire avec ce chien fantôme en maraude, sur la lande de Dartmoor, il y a quelques années ? Vous portiez tous deux un genre d'amulette,

n'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— Une amulette sur laquelle était tracé le symbole spirituel d'un culte nécrophage de Leng. Le chien avait été inexorablement attiré vers elle, et nous l'avions ensuite conduit vers un Portail de Bannissement que nous avions fait apparaître dans le Grand bournier de Grimpén.

— Mais la créature vous a échappé.

— Hélas oui, et Holmes et moi avons eu de la chance d'en sortir vivants.

Jamais je n'oublierai les terribles aboiements de ce chien spectral qui nous avait poursuivis à travers la lande, pas davantage que je ne puis oublier avoir buté contre une touffe d'herbe qui m'avait fait tomber cul par-dessus tête, ni ce chien, brillant comme la lune, qui s'était cabré pour se jeter sur moi. Ses griffes, bien qu'intangibles, avaient le pouvoir d'arracher à un homme une portion de son âme, tandis que ses crocs pouvaient lui voler sa raison. À l'heure qu'il est, je serais une épave bredouillante et à moitié folle, sans la rapidité d'esprit de Holmes qui vola à mon secours et s'interposa entre la bête et moi en brandissant un médaillon de stéatite verdâtre sur lequel était gravé le Signe des Anciens. Repoussé par le glyphe protecteur, le chien avait changé de trajectoire et battu en retraite dans le brouillard. Il n'en était bientôt plus resté qu'une silhouette incandescente, un feu follet de forme canine dont la lumière avait faibli, puis disparu.

— Ce n'est pas passé loin, commenta Holmes. Aujourd'hui encore, la créature continue de hanter la lande. C'est un danger pour quiconque est assez malchanceux ou imprudent pour croiser son chemin, mais il faudra encore cinq ans avant que l'alignement des étoiles permette à nouveau de créer un Portail de Bannissement viable dans cette partie du pays. Je ne suis pas vraiment impatient de revoir cette bête.

— Moi non plus, dis-je.

— Je vous comprends, convint Gregson. Tout le monde a ses limites, dans ce genre d'affaire. Franchement, je ne sais pas comment vous faites tous les deux pour supporter ça au quotidien. Rien que de vous aider à nettoyer après, c'est déjà terrible. J'ai trop de cheveux gris pour quelqu'un de mon âge, et je crois fermement pouvoir en attribuer la faute à mes liens avec Sherlock Holmes et le Dr Watson.

— Nous partageons hélas un terrible secret, dis-je. Nous trois et le frère de Holmes. C'est un lourd fardeau.

Gregson acquiesça avec cœur.

— Quelquefois, je me dis que tous les autres vivent comme des somnambules, et que nous sommes les seuls à être éveillés. Même

Mme Gregson ne sait rien de tout cela, alors que je déteste avoir des secrets pour elle. Mais comme j'aime ma femme, je préfère qu'elle ne sache rien pour sa tranquillité d'esprit. S'il n'y avait que ces monstres qui infestent la ville et ses environs, ce serait déjà horrible. Mais il y a les autres. Les « dieux ».

On entendait très nettement les guillemets qu'il ajoutait à ce mot. Il paraissait sacrilège de les appeler des dieux, ces êtres terribles et antiques tapis aux frontières de l'univers et dans les entrailles de la planète, attendant le moment propice, toujours prêts à se dresser pour asservir l'humanité. Et pourtant, il n'y avait pas mille façons de nommer des créatures dotées d'une telle puissance sacrée.

L'inspecteur frissonna.

— La glace du monde est bien fine, n'est-ce pas ? En dessous, il n'y a que de froides ténèbres. Et la plupart des gens patinent sur cette glace sans en avoir conscience, sans savoir qu'elle pourrait céder à tout moment sous eux.

Nous échangeâmes tous trois des regards sombres d'assentiment. Depuis les événements de Noël 1880 que j'ai racontés dans *Les Ombres de Shadwell*, Holmes, Gregson et moi – sans oublier Mycroft Holmes – formions une confrérie secrète. Nous avions un pacte : protéger le monde des horreurs impies et des menaces surnaturelles. Depuis quinze ans, nous étions fidèles au poste, bien que cela eût coûté cher à chacun de nous à sa manière. Gregson, par exemple, aurait sans doute pu avancer davantage dans la hiérarchie de la police s'il ne s'était constamment détourné de ses affaires habituelles pour accompagner Holmes dans ses sorties extrascolaires dont il ne pouvait parler ni à ses pairs, ni à ses supérieurs. À Scotland Yard, il était désormais connu pour disparaître souvent de son bureau sans explications et, en conséquence, avait la réputation de manquer de sérieux.

— Tant que j'y suis, reprit-il, on m'a signalé quelque chose qui pourrait mériter votre attention.

— Allez-y, dit Holmes sans grand enthousiasme.

S'il était aussi exténué que moi, alors son seul désir, dans l'immédiat, était de prendre un bain et d'aller au lit.

— Ce n'est peut-être rien, continua Gregson, mais sait-on jamais. J'ai un accord avec un infirmier de l'Hôpital Royal de Bethlem. Cet homme, dont j'avais fait la connaissance dans le cadre professionnel, a pour instruction de me dire s'il voit quoi que ce soit d'anormal ou de vraiment déconcertant.

— Un contact utile.

— En effet. Et hier, McBride – c'est son nom – m'a envoyé un message pour m'informer que l'asile a récemment accueilli un nouveau pensionnaire. On l'a amené il y a quelques jours de cela, nu comme un ver. Un garçon de ferme l'a trouvé peu après le lever du

soleil errant dans la région de Purfleet, hébété et désorienté. Il était couvert d'égratignures et de bleus, et portait aussi les traces de blessures plus anciennes et plus graves. Il n'avait rien sur lui qui puisse l'identifier. Malgré les recherches, personne ne sait qui est cet homme, et lui-même n'est d'aucune aide en la matière. D'abord, il était catatonique, et dernièrement, il a commencé à montrer des signes d'animation ; mais quand il parle, d'après McBride, il ne sort de sa bouche que des babillages à peine compréhensibles.

— Jusqu'ici, rien de bien remarquable.

— Oui, mais voilà le problème : il gribouille des choses sur les murs et le sol de sa cellule, des formes, ou des genres de pictogrammes. McBride pense qu'il s'agit de mots dans un alphabet étranger, mais si c'est le cas, personne ne reconnaît cet alphabet. Les lettres sont accrochées sous des barres horizontales, un peu à la façon du sanscrit, mais un docteur indien métis qui travaille à Bethlem est catégorique : ce n'est pas du sanscrit.

Je regardai Holmes, qui me regarda en retour.

Gregson, en voyant notre muet échange, reprit :

— Oui. Il me semblait bien que cela pourrait piquer votre curiosité. Comme je le disais, ce n'est peut-être rien. Cependant...

— Je vous remercie pour l'information, inspecteur, dit Holmes, et pour votre aide de ce matin.

Le policier porta un doigt au bord de son chapeau melon.

— On fait ce qu'on peut, M. Holmes. Ce combat n'est pas joli-joli, mais c'est notre lot.



LE PATIENT ANONYME



Holmes et moi, nous rentrâmes à Baker Street, où nous fîmes un brin de toilette avant d'enfiler des habits propres, de manger le copieux repas préparé par Mme Hudson, et de repartir.

Un fiacre nous emmena à Southwark et à St George's Fields, où se trouvait l'Hôpital Royal de Bethlem communément surnommé Bedlam 1. L'entrée de l'institution se dressait devant nous avec son portique à colonnade surmonté d'un dôme. Ses ailes de trois étages s'étiraient à droite et à gauche sur près de cent mètres. Le bâtiment était un gigantesque bloc intimidant dont la façade de brique sombre paraissait être dans l'ombre malgré le beau temps ensoleillé et le ciel bleu sans nuages. Alors que nous gravissions les marches du perron, un faible cri de détresse s'échappa d'une lointaine fenêtre. Il fut accueilli par un torrent de jurons à l'intérieur de l'établissement, mais plus proche, puis par un hurlement strident qui provenait d'un autre endroit et était émis d'une voix qui ne paraissait que vaguement humaine.

— L'appel de la forêt, dit Holmes.

Pour toute réponse, je lui adressai un rictus sans joie.

Nous pénétrâmes en ce lieu de démente. Holmes présenta sa carte à l'accueil et demanda McBride. L'infirmier arriva peu de temps après. Cet Écossais roux et musclé avait une poigne de piège à ours et des sourcils aussi drus que des ajoncs. Sa tunique blanche était proprement amidonnée et soigneusement boutonnée.

— Messieurs, soyez les bienv'nus. Gregson m'a prév'nu qu'vous viendriez. C'est un honneur d'rencontrer l'grand Sherlock Holmes. Et vous aussi, docteur. J'aime beaucoup vos histoires. Pour moi, vous êtes aussi bon écrivain que Scott ou Stevenson.

— Comme c'est gentil.

— Bon, si vous voulez bien m’suivre...

McBride nous conduisit vers l’aile est où, expliqua-t-il, étaient enfermés les patients de sexe masculin, l’autre aile étant réservée aux femmes.

Alors que nous montions un escalier étroit et désert, l’infirmier s’arrêta et se retourna vers Holmes.

— Ça vous dérangerait de... ? Nan. (Il secoua la tête.) J’aurais pas dû d’mander.

— Demander quoi ?

— Eh bien d’puis le temps qu’je lis qu’vous êtes capable de dire tout c’qu’il y a à savoir sur un homme rien qu’en l’regardant... je m’demandais si ça vous dérangerait d’essayer avec moi ?

Holmes inspira brusquement.

— Pardonnez-moi, M. McBride, mais Watson et moi sommes un peu pressés...

L’Écossais parut penaud.

— Bien sûr, bien sûr. C’est très impoli d’m’a part.

Je donnai un coup de coude discret à Holmes.

— Cependant, reprit mon ami, je ne crois pas qu’il y ait quoi que ce soit de mal à énoncer quelques faits rapides vous concernant. Vous êtes d’Édimbourg, à l’évidence.

— C’t exact.

— Votre léger accent régional est caractéristique. Mais nous pouvons être plus précis. Vous êtes né et avez grandi à Cowgate, un quartier pauvre de la ville.

— J’dirais pas qu’c’était l’endroit l’plus joli d’la Bonne Vieille Enfumée. Comment l’savez-vous ?

— Votre patronyme est irlandais, et beaucoup des descendants d’Irlandais qui habitent Édimbourg vivent dans les immeubles de Cowgate. Statistiquement, il était hautement probable que vous ayez été de leur nombre.

— C’est parfait’ment vrai.

— À votre arrivée à Londres, vous avez sombré dans la criminalité. Notre ami mutuel l’inspecteur Gregson a sous-entendu que vous aviez un passé trouble lorsqu’il nous a dit avoir fait votre connaissance « dans le cadre professionnel ». La plupart du temps, quand un policier utilise cette expression, c’est qu’il a un jour mis la main sur la personne à laquelle il fait référence. J’irais même jusqu’à dire que vous étiez cambrioleur.

Les yeux de McBride, sous ses sourcils roux et drus, prirent une expression d’abattement.

— C’n’est pas la chose dont j’suis l’plus fier, mais quand j’suis descendu dans l’Sud, j’n’avais plus un radis. Il a bien fallu qu’je trouve un moyen d’gagner ma vie. J’suis un bon soldat, maint’nant, et

j' respecte le contrat. Comment vous avez su que j'visitais des maisons ?

— Vous portez sur une main une cicatrice dont la forme particulière indique qu'elle ne peut avoir été provoquée que par un pied-de-biche qui vous a échappé et dont l'extrémité s'est profondément enfoncée dans votre paume. À coup sûr, vous avez payé pour votre inconduite.

— Deux années difficiles à Pentonville.

— Mais pour en revenir à votre enfance, j'affirme que votre père était un ivrogne doublé d'une brute, et qu'il vous maltraitait quand vous étiez petit.

— Ouais. Mon père, c'était une vraie bête. À quoi ça s'voit ?

— Votre poignet gauche, au repos, est tordu sur le côté, ce qui suggère une fracture remontant à vos jeunes années, le genre de blessure que l'on nomme une fracture incomplète. Si elle avait été la conséquence d'un accident, la cassure aurait très probablement été dans l'axe de l'avant-bras ; mais l'angle de votre poignet donne à penser que l'on a imprimé de force un mouvement de rotation à votre main. La cause la plus probable d'une telle blessure est la violence, et comme vous êtes grand et tout à fait capable de vous défendre vous-même, on peut raisonnablement supposer qu'elle vous a été infligée avant l'âge adulte. Le suspect de prédilection, en ce cas, est un proche ; et dans la plupart des cas, ce genre de maltraitance est l'œuvre du père. Quant à son rapport à la boisson, vous venez de vous dépeindre comme un « bon soldat » qui « respecte le contrat ». Ces expressions sont monnaie courante chez ceux qui se sont engagés à suivre les onze doctrines de l'Armée du Salut, ce qu'elle appelle ses « Règles en temps de guerre ». J'en déduis sans mal que vous êtes membre de cette organisation.

— J'suis volontaire pendant mes jours de congé. J'donne à manger aux pauvres à la mission du coin.

— Puisqu'un Salutiste n'a pas le droit de boire, il est facile de conclure que vous ne touchez pas à l'alcool ; et il serait crédible de déduire que si vous ne buvez pas, c'est parce que votre père, lui, le faisait, et de la pire des manières. En pratiquant l'abstinence, vous rejetez explicitement le mauvais exemple qu'il vous donnait.

— L'whisky était l'meilleur ami d'mon père, il a été son seul amour et sa grande ruine. J'ai juré qu'il ne causerait jamais ma perte.

— En bref, M. McBride, ce que je vois, c'est un homme qui fut élevé avec des perspectives limitées, qui a connu la déchéance mais en a payé le prix et s'est relevé pour devenir un citoyen productif. Vous êtes le modèle de l'homme qui a reconsidéré sa vie du tout au tout, et pour cela, vous méritez des éloges.

McBride sembla à la fois étonné et ému. Ses yeux étaient

écarquillés et brillants. Il était proche des larmes.

— C'est vraiment extraordinaire, dit-il. Exactement comme c'que décrit l'Dr Watson dans ses histoires.

Du geste, Holmes l'invita à monter.

— Pouvons-nous y aller, à présent ?

L'escalier déboucha au milieu d'un couloir, une sorte de galerie au long de laquelle des portes à barreaux s'alignaient à droite et à gauche. Nous passâmes devant des misérables dans des états variés de détresse psychique et de déliquescence physique. Un patient attrapait en plein vol des mouches invisibles ; après avoir inspecté les insectes imaginaires d'un œil expert, il les fourrait dans sa bouche. Un autre tournait en rond en se frappant le front du plat de la main et en récitant des vers rimés sans queue ni tête. Un troisième, lorsque nous passâmes devant sa cellule, se contenta de nous fusiller du regard à travers les barreaux en grattant les recoins intimes de son corps, alors qu'un autre, qu'un collier de fer maintenait enchaîné à un montant de son lit, nous grogna dessus, dents serrées, dans une attitude tenant plus de l'animal féroce que de l'être humain.

J'avais beau m'efforcer de rester impassible devant ce spectacle, je tremblais intérieurement. Ce qui me glaçait les sangs, ce n'était pas tant l'état sordide et la faiblesse mentale des patients que la possibilité, si je n'y prenais garde, de rejoindre un jour leurs rangs. Bien trop souvent au cours des dernières années, j'avais senti que ma santé mentale était dans un équilibre précaire. Une minuscule pression supplémentaire eût suffi à me faire basculer.

— Nous y sommes, dit McBride. Voici notre homme mystérieux.

Il décrocha un gros trousseau de clés de sa ceinture et ouvrit la porte. Puis, sur un ton sévère, il reprit :

— Eh, toi. Tu as des visiteurs, alors sois sage. (Après quoi il s'adressa à nous.) Honnêtement, il n'pose aucun problème, mais restez quand même à distance, juste par sécurité. On n'sait jamais, avec les fous. Un instant ils sont doux comme des agneaux, le suivant ils essaient d'vous égorger.

Nous entrâmes dans la cellule exiguë. Le patient avait entre vingt-cinq et vingt-neuf ans. Il était vêtu d'une blouse souillée et, à genoux dans un coin de la pièce, était occupé à dessiner sur le plancher avec un bout de fusain. Je vis tout de suite qu'il lui manquait une main ; son bras gauche se terminait juste au-dessus du poignet. La blessure semblait vieille ; le moignon, depuis longtemps cicatrisé.

Mais ce n'était pas tout. La moitié gauche de son visage était ravagée ; il y avait tant de tissu cicatriciel que la peau ressemblait à de la cire de bougie fondue. De ce côté, ses paupières étaient si distendues que l'on ne voyait que la sclère de l'œil, petit losange luisant au fond d'une caverne de chair renflée. Les cicatrices

descendaient le long de son cou, jusqu'au trapèze. Comme l'amputation de sa main, les blessures du visage paraissaient dater. J'estimai qu'il s'était passé deux ou trois ans depuis qu'il les avait subies. Toutefois, il avait d'autres marques plus récentes. Je remarquai de nombreuses coupures, des égratignures et des éraflures fraîches, et même ce que j'interprétai comme des traces de morsure.

Comme l'avait dit Gregson, les murs et le sol de la cellule étaient ornés de hiéroglyphes irréguliers, tracés à l'horizontale et à la verticale sur les briques. Le patient se servait de son morceau de fusain pour ajouter des symboles.

— Oui, dit McBride en voyant l'intérêt que Holmes et moi portions aux activités de cet homme. Il faisait déjà ça avant de commencer à parler. Au début, il utilisait ses excréments en guise d'encre, j'ai l'regret d'vous l'dire. Comme il refusait d'arrêter et qu'nous autres gardiens on en avait assez d'gratter ses saletés, on m'a donné la permission d'lui fournir des bâtons d'fusain à la place. Il s'en contente, depuis.

Je m'avançai vers le mur le plus proche pour scruter l'œuvre du dément. Les hiéroglyphes étaient du r'lyehen, trois vers qui se répétaient en boucle :

*R'luhlloig
Grah'n wgah'n
Sgn'wahl nyth*

Ce qui, dans une traduction approximative, signifie :

*L'esprit caché
Celui qui est perdu contrôle
Partage les lieux avec le serviteur*

La traduction du dernier vers, cependant, est imprécise. J'aurais tout aussi bien pu dire « Le serviteur partage l'espace ». Le problème, avec la traduction du r'lyehen, est qu'il s'agit d'une langue brute et purement fonctionnelle. Sa grammaire et sa syntaxe sont réduites au strict minimum, et il n'est donc pas rare que l'interprétation en soit ambiguë.

J'adressai une grimace à Holmes, qui me rendit la pareille en serrant les lèvres d'un air sombre. Nous n'étions jamais contents de lire du r'lyehen ; cette langue augurait invariablement de mauvaises choses.

Holmes se plaça directement dans le champ de vision du patient. Il se pencha devant lui, mais comme rien n'indiquait que l'homme l'avait remarqué, il agita la main pour attirer son attention.

Lentement, presque indifféremment, le dément cessa d'écrire et leva la tête.

— Monsieur, dit Holmes, je m'appelle Sherlock Holmes. Et vous... ?

— Je... (Le patient hésita ; il paraissait déconcerté.) Je suis... Je ne suis pas à ma place.

Les mots étaient mal articulés, la voix rauque, et j'y percevais un accent qui me sembla américain.

— Je ne doute pas que vous le pensiez, dit Holmes. Mais vous ne seriez pas ici sans une bonne raison. Vous êtes interné pour votre propre bien-être, voire pour celui d'autrui.

— Non, insista le patient. Ici. (Il pointa l'index – le seul qu'il avait – sur sa poitrine.) Moi, je ne suis pas à ma place.

— Il nous répète ça sans arrêt, intervint McBride. Ils sont nombreux à dire comme ce p'tit gars. Ceux qui s'prennent pour Napoléon, Jules César ou autre, en général. « J'suis l'empereur des Français. Où est passé mon palais ? »

— Ou peut-être voulez-vous dire que votre place est à Boston, et pas à Londres ? demanda Holmes au patient. Car c'est bien de Boston que vous êtes originaire, si je ne m'abuse.

— Boston ? fit l'inconnu d'un air pensif, presque rêveur. Boston... Non, pas Boston.

— Vos inflexions sont distinctement bostoniennes.

L'homme secoua la tête, moins par désaccord ou par défi que par perplexité.

Holmes leva les bras vers les hiéroglyphes.

— *R'luhloig*, dit-il. *Grah'n wgah'n. Sgn'wahl nyth*. C'est cela ?

Le patient avait désormais l'air tout à fait embrouillé. On eût dit qu'il n'avait jamais entendu prononcer à voix haute les mots qu'il écrivait.

— *R'luhloig* ? s'enquit Holmes. *Grah'n* ? *Nafl-kadishtu. Phleg*.

En français : « L'esprit caché ? Celui qui est perdu ? Je ne comprends pas. Expliquez-moi. »

McBride me tapota le coude.

— Qu'est-ce qu'il dit ? murmura-t-il. Quelle langue est-ce ?

— C'est... de l'algonquin, improvisai-je. À l'évidence, notre anonyme de Nouvelle-Angleterre a eu des contacts avec des membres de cette tribu de Peaux-Rouges.

— Pas possible ! Et M. Holmes connaît cette langue ? Alors là, j'ai encore plus d'admiration pour lui. Y a-t-il quelque chose qu'il n'sache pas faire ?

Je ne m'étais pas attendu que McBride acceptât aussi facilement mon explication, mais c'était un homme à l'esprit assez simple. Par ailleurs, en tant que Salutiste, il devait refuser l'existence de l'occulte,

et sans doute ne savait-il donc pas le reconnaître sous ses formes les moins familières. Peut-être eût-il été sensible à quelque chose d'ouvertement satanique, mais pas aux maux plus subtils, plus insidieux, dont nous avons fait notre spécialité. Gregson avait bien choisi son « contact utile » à Bethlem.

Holmes continua d'interroger le Bostonien en r'lyehen, mais sans succès. Il n'obtenait qu'une réaction d'incompréhension éberluée.

Lorsqu'il baissa les bras, le patient reprit la parole.

— Je suis... faux, dit-il en essayant énergiquement de traduire ses pensées avec des mots. Je ne suis pas ce que j'ai l'air d'être. Je ne suis pas à ma place.

— Vous n'êtes pas ce que vous avez l'air d'être ? répéta Holmes. Vous avez l'air fou. Voulez-vous dire que vous êtes sain d'esprit ?

— Non. Pas à ma place ici. Ici.

L'homme répétait ces deux mots tout en se pointant du doigt avec une emphase croissante. Enfin, il rendit les armes et s'affala en position accroupie avec un soupir guttural d'exaspération.

— Très bien, dit Holmes. Je comprends, vous ne pensez pas être à votre place dans cette maison de fous. À présent... (Il écarta les mains.) ... j'aimerais si possible vous examiner.

— Je n'ferais pas ça, si j'étais vous, M. Holmes, prévint McBride. Vous n' imaginez pas à quel point les gens comme lui sont imprévisibles.

— Je ferai bien attention. Je ne crois pas que notre ami soit violent. Il paraît plus embrouillé et décontenancé qu'autre chose.

D'un geste étonnamment doux, Holmes prit le moignon du patient, puis fit courir ses doigts sur le côté défiguré de son visage. Il examina sa main restante et termina en inspectant soigneusement sa tête : les oreilles, les cheveux, le cou, les dents. Le Bostonien, étrangement serein, se soumit à ses bons soins. Je ne pus que me demander depuis combien de temps l'on ne faisait que le maltraiter. Bethlem n'était pas connu pour la délicatesse avec laquelle le personnel traitait ses pensionnaires.

— Watson, que pensez-vous de ceci ?

Des doigts, Holmes me fit signe d'approcher, puis il attira mon attention sur une minuscule croûte ronde sur la nuque du patient.

— Il pourrait s'agir de quelque piqûre d'insecte, suggérai-je. Je ne serais pas surpris que ce gars ait des poux ou des puces.

— Une piqûre d'insecte ? fit Holmes. Possible.

— Vous ne croyez pas ?

— S'il était couvert de vermine, il y aurait d'autres piqûres, pas une seule.

— Alors une unique piqûre de moustique ?

— Je ne vois pas la rougeur qui devrait l'accompagner. La voyez-

vous ? Qui plus est, les moustiques ne sont pas courants à Londres.

— Peut-être le sont-ils à Purfleet, où on l'a découvert. L'endroit est assez rural.

— Pour moi, quoi qu'il en soit, cela ressemble beaucoup à l'orifice qui pourrait résulter de la piqure d'une seringue hypodermique.

— C'était ma première idée, dis-je, mais j'ai écarté cette possibilité. Insérer une aiguille à la base du crâne, dans les vertèbres cervicales, est plus que hasardeux. Il n'y a aucune raison médicalement défendable d'injecter quoi que ce soit à cet endroit, et mille raisons de ne pas le faire. Si la moelle épinière était lésée dans le processus ? Les conséquences pourraient être catastrophiques : spasticité hypertonique, atrophie musculaire, tétraplégie...

— C'est un drôle d'endroit pour une injection, j'en conviens ; mais la trace d'aiguille est nettement reconnaissable.

L'expression de Holmes termina sa phrase sans qu'il eût besoin de parler : *Et vous êtes bien placé pour le savoir.*

Lui aussi était bien placé, car, sous ses manches, ses bras étaient constellés d'innombrables traces comparables. Au milieu des années 1890, l'addiction de mon ami à la cocaïne était à son paroxysme. J'ai écrit ailleurs qu'il avait coutume de recourir à ce stimulant dans ses moments d'ennui, presque par caprice, quand les clients se faisaient rares. En réalité, il usait régulièrement d'une solution à sept pour cent de cocaïne – mais le dosage pouvait être plus important – dans le simple but de pouvoir continuer de fonctionner au-delà des limites normales de l'endurance humaine. La drogue accélérât ses processus mentaux et repoussait la fatigue mais, en même temps, ravageait son système nerveux. Il travaillait plus efficacement sous son influence, mais à force, au fil des années, l'usage de la cocaïne avait des conséquences. Je le harcelais de toutes mes forces et depuis longtemps pour qu'il mît fin à ce travers, mais ma campagne ne rencontrerait le succès qu'en 1897.

— Bon..., fit Holmes en se relevant. Je crois que j'en ai vu assez.

— Vous savez qui c'est ? demanda McBride.

— Sa véritable identité ? Non. Il eût fallu un miracle. Mais j'ai rassemblé suffisamment d'indices pour poser les bases qui me permettront de la découvrir.

— Ça m'intéresserait d'en savoir davantage.

— Et moi, ça ne m'intéresse pas de vous renseigner, rétorqua Holmes sur un ton sec. Vous avez déjà exigé de moi une démonstration de raisonnement analytique, M. McBride. Il faudra vous en contenter.

1. En référence à cet hôpital, le mot « bedlam » signifie désormais en anglais « maison de fous », « pagaille », « vacarme ». (NdT)

FICTION ET RÉALITÉ

— Vous n'étiez pas obligé d'être aussi brusque avec cet homme, reprochai-je à Holmes une demi-heure plus tard au hammam de Waterloo Road.

Sur l'insistance de Holmes, nous nous étions rendus au bain turc pour nous revigorer, et nous étions donc assis au sauna, vêtus d'une simple serviette autour de la taille, la peau rosie, transpirant à qui mieux mieux.

— Vous avez blessé ce pauvre McBride, ajoutai-je. Il était très déçu quand il nous a raccompagnés.

Mon ami haussa les épaules.

— Je n'ai pas beaucoup de patience pour les gens qui attendent de moi que je me donne en spectacle. « Que déduisez-vous sur moi en voyant cette montre de gousset, M. Holmes ? » ; « Dites tout ce que vous pourrez sur moi d'après l'état de ma canne, M. Holmes. » Comme si j'étais un ours dressé, toujours prêt à se lever sur ses pattes arrière et à danser dès qu'ils frappent dans les mains.

— Tout de même, ce n'est pas très grave.

— C'est sans intérêt, ça m'est imposé, c'est un gâchis de mes talents, et c'est votre faute, Watson. Votre faute, et celle de vos histoires. (Il noya le mot « histoires » sous un grognement méprisant.) Ces histoires dans lesquelles vous me dépeignez comme un gourou qui dispense déclarations gnomiques et idées astucieuses avec force clins d'œil et une joyeuse désinvolture.

— Je me donne du mal pour dresser de vous un portrait positif dans mes écrits, répliquai-je. Jamais je ne vous avilis. N'oubliez jamais que ces « histoires » que vous méprisez tant vous permettent d'avoir un toit au-dessus de la tête et des vêtements sur le dos.

— Je gagne ma vie.

— Partiellement. Très partiellement.

— J'ai des clients.

— Quelques-uns, avec des problèmes insignifiants, et qui vous paient des émoluments négligeables. Mes histoires et moi sommes vos principaux bienfaiteurs. Et si la contrepartie de mon mécénat est que des inconnus demandent de temps en temps que vous vous conduisiez un peu comme le personnage que j'ai créé, eh bien, elle ne me semble pas exorbitante. S'ils font cela, c'est parce qu'ils vous admirent.

— Ils admirent un *alter ego* littéraire qui est différent de moi.

— C'est une version améliorée de vous. Grand Dieu, n'importe qui d'autre me serait reconnaissant de l'avoir rendu célèbre. Mais pas M. Sherlock Holmes. Il trouve ça agaçant. Comme vous devez être soulagé que je n'aie pas publié la moindre nouvelle depuis plus de deux ans.

— Oui, vous m'avez « tué », si bien que maintenant je n'existe plus que dans les limbes : mort sur le papier, vivant dans la vraie vie. Pourtant, vous remarquerez que ça ne décourage pas les curieux. Cela aurait même tendance à les rendre plus insistants. Ils me considèrent à la fois avec incrédulité et vénération, comme si dans leur estime, seul un certain Nazaréen l'emportait sur moi.

— Vous allez trop loin ! m'emportai-je. D'ailleurs, si je me rappelle bien, c'est sur votre demande que j'ai posé la plume, alors que rien ne m'y obligeait. Savez-vous combien me propose Newnes, du *Strand*, pour que j'écrive de nouvelles aventures de Sherlock Holmes ? Plus de mille livres par histoire !

— Jolie somme.

— J'ai tout ce qu'il me faut – notes, idées, esquisses d'histoires – pour nous fournir des revenus plus que confortables ; mais vous, vous insistez pour que je laisse tout cela se perdre et que je maintienne mon silence littéraire. C'est plus que contrariant. C'est presque impensable.

Nous échangeâmes un regard noir pendant plusieurs secondes, paupières mi-closes, lèvres serrées, puis Holmes mit fin à l'impasse d'un grand éclat de rire jovial.

— Ah, Watson ! Mais comment faites-vous pour me supporter ? Je suis sans doute le plus discourtois et le moins reconnaissant des amis.

— Là, vous n'avez pas tort, m'esclaffai-je à mon tour.

— Des excuses s'imposent.

— Nous sommes tous les deux épuisés. Nos propos étaient déplacés. Si des excuses restent dues, je préférerais qu'elles profitent à McBride. Néanmoins, puisqu'il n'est pas là, je suis prêt à les accepter à sa place.

— Soyez assuré que pour toutes les épreuves que nous avons traversées ou qu'il nous reste à affronter, je ne voudrais de nul autre

que vous à mes côtés.

Nous passâmes du sauna à une piscine dans laquelle nous nous plongeâmes jusqu'au cou. L'eau glacée provoquait une sensation de brûlure à mi-chemin entre le plaisir et la douleur. Nous partagions le bassin avec cinq ou six baigneurs assis tête baissée dans une posture de méditation.

— Bon, fis-je lorsque j'eus récupéré du choc de l'immersion, qu'avez-vous glané sur notre Bostonien interné à Bethlem ?

— Comme je l'ai dit à McBride, je ne sais pas encore qui il est, mais je sais ce qu'il est.

— Poursuivez.

— C'est un homme éduqué et bien élevé, né dans une famille aisée.

— Son apparence suggère le contraire.

— Son apparence superficielle, oui, mais quand on l'examine de plus près, tous les signes sont là. Ce n'est pas un ouvrier, c'est certain. Il a la peau douce et blanche sur toute la surface du corps ; les parties habituellement exposées aux éléments sont aussi pâles que celles qui sont normalement recouvertes par des habits. Ses muscles ne sont pas dessinés. Qui plus est, la main qui lui reste ne porte pas les nombreux cals de celui qui gagne sa vie à la sueur de son dos. Je dirais plutôt qu'il gagne la sienne à la sueur de son front, à l'unique petite callosité qu'il a sur le côté du majeur, et qui trahit l'usage intensif d'une plume. Vous avez la même, Watson. Même si vous n'êtes plus auteur, les rapports et prescriptions qui sont partie intégrante de votre profession vous obligent à beaucoup écrire.

— Jusqu'ici, rien ne suggère une origine aisée, objectai-je. Il pourrait être employé de banque ou clerc de notaire. Voire médecin.

— Certes, répondit Holmes. Mais nous pouvons au moins affirmer qu'il n'a pas connu de grandes épreuves au cours de sa vie. C'est plutôt un intellectuel, ou du moins l'était-il avant le chambardement de ses facultés mentales.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Par le passé, j'ai attiré au moins deux fois votre attention sur la corrélation entre taille de la tête et taille du cerveau. C'était vrai pour Charles Augustus Milverton, et aussi pour M. Henry Baker dont nous avons fait la connaissance il y a quelques Noël de cela.

C'était non moins vrai de Holmes, dont le front haut semblait parfois se bomber sous la pression de la matière grise qu'il renfermait.

— Notre pensionnaire de Bethlem a une importante capacité crânienne, poursuivit-il, un volume qui est gâché quand il n'est pas rempli. Sa main présentait aussi quelque intérêt.

— En dehors de la callosité ?

— Les doigts et le poignet étaient ornés de minuscules plaques cicatricielles dont la disposition est éloquente. J'en porte moi-même

un nombre certain.

Holmes me montra sa main et son poignet. Ici et là, la peau était grêlée de points luisants et fibreux rappelant des constellations. Je ne me rappelais pas les avoir remarqués auparavant, mais les cicatrices étaient si petites qu'elles étaient à peine détectables à l'œil nu.

— Vous vous faites cela en fumant ? hasardai-je.

— Pas vraiment ! C'est à force de travailler avec des produits chimiques, comme je le faisais abondamment à l'université et après, jusqu'au jour où mes recherches pratiques se tournèrent vers l'ésotérisme. Les éclaboussures d'acide sont une conséquence inévitable des expériences de chimie. On a beau être attentif, il y a des accidents.

— Notre homme est donc un scientifique.

— Il y a fort à parier. Il demeure cependant un dernier détail qui est le plus parlant de tous : son accent.

— Vous avez établi qu'il était de Boston.

— Mais ce n'est pas n'importe quel Bostonien. Il y a d'indéniables traces d'accent britannique dans son parler. Avez-vous remarqué comme il prononce la fin de ses mots, avec une montée nette dans son intonation. Ceci, et plus généralement sa prononciation raffinée, indique qu'il appartient aux classes supérieures de la population bostonienne, ces gens communément rangés sous l'étiquette de « bourgeois », qui adhèrent fortement à leur héritage anglais et sont connus pour leur fortune, mais aussi pour l'attention qu'ils portent à leur généalogie et à une bonne éducation. Ces bourgeois forment l'aristocratie de cette nation qui prétend s'être débarrassée de la notion d'hérédité, et je vous affirme, Watson, que notre patient de Bethlem est des leurs. Il est de la haute, ça ne fait aucun doute.

— En ce cas, cela nous permet-il de l'identifier ?

— Pas autant qu'on pourrait l'espérer, reconnut mon ami. Son standing dans la société bostonienne ne suffit pas à associer un nom à notre inconnu, mais considéré conjointement à son intérêt pour la chimie, il réduit quelque peu le champ de nos recherches. Dans l'ensemble, il doit y avoir chez nous des milliers d'Américains, sinon des dizaines de milliers, mais seul un petit pourcentage d'entre eux correspond à la description de notre ami : la vingtaine, bostonien, bien né, cultivé, scientifique.

— Sans oublier qu'il lui manque une main et qu'il n'a qu'une moitié de visage.

Holmes émit un rire narquois.

— Il s'agit certainement là de ses caractéristiques les plus distinctives, et vous avez raison de le préciser. Depuis combien de temps a-t-il ces blessures, à votre avis ? Deux ans ? Trois ?

— Selon mes estimations, quelque chose comme ça.

— Alors s'il a passé ne serait-ce qu'un peu de temps dans ce pays, il aura forcément fait de l'effet à tous ceux qui l'ont rencontré. Son identité ne devrait pas être trop difficile à trouver, et je vais sur-le-champ sortir mes antennes. Le plus fascinant et le plus compliqué, dans toute cette affaire, c'est évidemment de découvrir ce qui l'a amené à être comme il est.

— Il doit y avoir un lien entre son état mental et les mots r'lyehens qu'il écrit sur les murs de sa cellule.

— Indubitablement, jugea Holmes. Ces deux choses – troubles mentaux et langue maternelle des Dieux Aînés – ne vont que trop souvent ensemble.

— À moins d'être soi-même l'un de ces dieux.

— Même dans ce cas. Sont-ils déments ou sensés ? Comment le savoir ? Comment pourrions-nous, nous autres simples mortels avec nos facultés limitées et nos perceptions restreintes, prendre la mesure de leur esprit insondable ? Comment espérer deviner les motivations, les émotions, d'êtres engendrés par de lointaines étoiles ? Tout en eux est parfaitement étranger. Peut-être sont-ils tous fous à lier. Peut-être les millions d'années qu'ils ont passés dans les abîmes interstellaires et les entrailles de la terre leur ont-ils fait perdre la raison, au point qu'il n'y ait plus en eux qu'un chaos hurlant.

— Et le mal.

— Ou quelque chose que nous appelons le mal parce que nous sommes incapables d'en donner une autre interprétation. Ce mal, pour eux, pourrait être une nécessité, un caprice ou un expédient.

— La volonté de soumettre et d'éliminer l'espèce humaine, à l'évidence, ne repose pas sur ce genre de raisons, contrai-je.

— Ah oui ? Imaginez que vous soyez une guêpe et que je vous écrase d'un coup de journal roulé. Cela fait-il de moi quelqu'un de mauvais ? Je ne fais que me débarrasser d'un insecte pénible. Ou admettons que vous soyez un mouton et que je vous coupe la laine avant de vous envoyer à l'abattoir pour que vous finissiez dans une assiette. Je ne suis ni voleur, ni meurtrier. Je suis fermier.

— Je suppose que c'est logique.

— Et si, en partant du principe que les Dieux Extérieurs et les Grands Anciens nous haïssent, nous exagérions indûment notre propre importance ? S'ils n'éprouvaient pour nous qu'un léger dédain, au mieux ? Leur pouvoir est si grand comparé au nôtre qu'ils n'ont aucune véritable raison de nous craindre. C'est au contraire la peur qu'ils nous inspirent qui nous conduit à voir le mal dans leurs actes. Pourquoi Azathoth se préoccuperait-il de ce que nous faisons ? Et Shub-Niggurath ? Et Yog-Sothoth ? Et Yig ? Et Cthulhu ?

Je ne pus m'empêcher de sentir des picotements remonter ma colonne vertébrale lorsque Holmes scanda cette liste de noms. Le

simple fait de les prononcer à voix haute était déjà un acte transgressif ; cela équivalait à hurler des obscénités à l'office du soir. Toutefois, pour quiconque nous eût entendus discuter, Holmes ne faisait sans doute que cracher un flot de charabia, comme dans une scène du *Roi Lear* ou de Lewis Carroll.

— S'ils font si peu attention aux êtres humains, dis-je, pourquoi souhaitent-ils être vénérés ?

— Le souhaitent-ils ? rétorqua Holmes. Ont-ils le moindre intérêt pour les gestes de respect et les sacrifices ? Les humains leur en adressent, mais les recherchent-ils ? Et les remarquent-ils seulement ? C'est discutable. S'ils réagissent, c'est peut-être uniquement par hasard ou par curiosité. La vénération de certaines personnes pour les dieux en dit plus long sur ces personnes que sur les dieux ; elle trahit leur besoin de satisfaction primaire, leur impression d'être insignifiants, de n'avoir aucune valeur. Cthulhu et ses semblables nous présentent un miroir noir dans lequel certains voient de répugnantes visions, quelque chose qu'il convient de fuir, alors que d'autres voient leur propre reflet, clair comme de l'eau de roche. J'estime par exemple que le professeur Moriarty appartient à la seconde catégorie.

Je sentis un nouveau picotement parcourir mon échine. Pour bien des raisons, je détestais davantage le nom de Moriarty que celui de n'importe quel dieu.

— Homme méprisable, fis-je. Quinze ans ont passé, mais son souvenir continue de me hanter. Nous l'avons emporté sur bien des scélérats depuis, mais Moriarty, d'une certaine façon, les dépasse tous. Peut-être est-ce parce qu'avec le Chinois Gong-Fen Shou, il nous a fait entrer dans le domaine d'investigation qui est désormais le nôtre. Il nous a volé notre belle innocence.

— Autrement dit, intervint Holmes, il nous a ouvert les yeux sur la vérité. Pour cela, nous lui devons une fière chandelle.

— Nous ne lui devons qu'une seule chose : notre éternelle inimitié. Il voulait nous donner en pâture à Nyarlathotep. Vous ne vous rappelez pas ?

— Je ne me le rappelle que trop bien. Et je me rappelle aussi qu'il a lui-même été victime de Nyarlathotep, et que l'Inexorable Chaos l'a entraîné dans les profondeurs pour le dévorer.

— Comme vous l'avez dit vous-même, puisque vous seul avez été témoin de son sort, il s'est laissé faire. Il s'est abandonné au lieu de résister. J'en suis encore à me demander pourquoi.

— Moi aussi. Je ne puis que supposer qu'à la fin, il préférerait la mort à la vie, et a donc choisi la première plutôt que la seconde. Il avait une mentalité de nihiliste, et n'a fait que pousser cette philosophie jusqu'à son inévitable et sinistre conclusion. Je sais qu'il vous obsède encore, Watson. Pourquoi, sinon, auriez-vous fait de lui

mon adversaire dans « Le problème final » ?

— Je pense que je voulais l'exorciser de mon esprit. C'est pourquoi je l'ai jeté du haut d'une falaise dans un tourbillon.

— Et moi avec. Aviez-vous aussi besoin de m'exorciser de votre esprit ?

— Vous aviez exigé que je mette un terme définitif à vos aventures fictives. Peu de choses sont plus définitives que la mort.

Néanmoins, il y avait un soupçon de vérité dans l'observation de Holmes. Dans une certaine mesure, le faire périr dans les chutes du Reichenbach aux côtés du professeur Moriarty m'avait permis de gérer les sentiments les moins charitables que j'éprouvais à l'égard de mon ami. J'aurais tout simplement pu le faire sortir victorieux de son combat contre Moriarty pour ensuite le mettre à la retraite. Au lieu de quoi, j'avais décidé de le « tuer », ce qui pouvait être considéré comme l'expression – certes subconsciente – du désir de me détacher d'un homme dont la compagnie était souvent un fardeau, et dont les tendances à l'autodestruction me mettaient moi-même en danger. J'avais imaginé un monde sans Sherlock Holmes. Peut-être rêvais-je à une vie sans lui.

— Bon, dit-il, le Holmes fictif repose peut-être en paix, mais celui de chair et de sang a du pain sur la planche. (Il se mit debout dans l'eau.) Vous en êtes ?

— Pas le temps pour un massage ?

— Je crois que nous nous sommes assez attardés.

J'étais épuisé au plus profond de moi. Cette visite au hammam avait eu très peu d'effet sur la cassante coquille de faiblesse qui semblait envelopper mon cerveau. J'avais besoin, désespérément besoin, de me plonger dans l'oubli d'un sommeil revigorant.

Ce qui ne m'empêcha pas de répondre :

— Très bien.

Que pouvais-je faire d'autre, moi le fidèle Watson, que de suivre Sherlock Holmes pas à pas ? Après tout, c'était toujours comme cela dans mes histoires. Pourquoi la réalité aurait-elle été différente ?

UNE PRISE DANS LE CHALUT

Comme il l'avait annoncé, Holmes sortit donc ses antennes en quête de renseignements sur notre Bostonien anonyme. Je n'aimais pas l'entendre parler d'antennes. Ce mot était trop attaché aux arthropodes, trop tentaculaire à mon goût. Il me faisait penser aux images des Grands Anciens, des Dieux Aînés et des Dieux Extérieurs qui illustraient certains des livres dont les étagères de notre logement étaient surchargées. Pour nombre de ces dieux, les antennes n'avaient rien de métaphorique et relevaient davantage de la biologie.

Celles de Holmes prirent la forme de lettres adressées à différents destinataires des quatre coins de Londres, et dans lesquelles il décrivait, avec un maximum de détails, le patient de Bethlem. La plupart des lieux où partirent ces missives étaient d'illustres institutions académiques, entre autres la Royal Society, la Royal Geographical Society, la Royal Academy, et l'Université de Londres, où j'avais fait mes études. Après tout, il était logique qu'un intellectuel et scientifique cherchât la compagnie d'autres intellectuels et scientifiques. Hors de la capitale, Holmes contacta Camford et d'autres internats célèbres où le Bostonien était susceptible d'avoir un poste d'enseignant. Sur ma suggestion, il sonda aussi nos principaux hôpitaux, car il était probable que l'inconnu eût reçu un traitement si ses blessures lui avaient été infligées en Angleterre et non dans son pays, ou si des complications liées auxdites blessures l'imposaient. S'ajoutèrent à cette longue liste les grandes bibliothèques, les musées, et divers clubs parmi lesquels le Diogène, repaire du frère de Sherlock.

Après ce sursaut d'activité qui occupa le reste de la journée, il y eut une accalmie. À la nuit tombée, je me mis au lit pendant que Holmes allait jouer de l'aiguille, puis du violon. Le frottement de

l'archet sur les cordes ne m'empêcha pas de dormir, mais s'infiltra dans mes rêves, où il prit la forme des miaulements du millier de chats qui erraient par les rues pavées d'un village qu'étrangement, je savais s'appeler Ulthar. Dans mon rêve, j'avais tué l'un des innombrables chats d'Ulthar – même si j'ignorais pourquoi et comment – et ses frères félins me traquaient pour me faire du mal. Où que j'allasse dans ce dédale d'étroites ruelles et allées, des chats m'attendaient et me lançaient des regards assoiffés de vengeance en remuant la queue.

Je ne me rappelle pas comment ce cauchemar se termina. Soit il se transforma en un autre rêve plus agréable mais moins inoubliable, soit il se fondit dans le néant. Ce dont je me souviens, c'est qu'à mon réveil, Sherlock Holmes était encalminé dans son fauteuil devant la fenêtre qui donnait sur la rue, les genoux ramenés sous le menton, au milieu d'un cocon de fumée de pipe. Autour de lui, nombre de livres étaient dispersés au petit bonheur. Les étagères du salon étaient pleines de vides, comme édentées. Ces volumes constituaient la bibliothèque privée de Holmes sur les arcanes et les sujets interdits : une vaste collection de grimoires, d'ouvrages de référence rares et d'encyclopédies de l'obscur qu'il avait accumulés de façon continue pendant une décennie et demie. Il était évident qu'il était resté debout toute la nuit pour les lire attentivement.

Il n'était pas d'humeur à communiquer, et ne daigna même pas répondre lorsque je lui souhaitai le bonjour ; aussi pris-je mon petit déjeuner en solitaire et en silence, avant de me rendre à mon cabinet. Après une journée sans histoires consacrée à des toux, des cors au pied et des coliques, je regagnai Baker Street où le Holmes morose et renfermé du matin avait laissé place à un exubérant tourbillon d'énergie.

— Watson ! Vous voici ! Bon sang, mon vieux, mais où étiez-vous passé ?

— À votre avis ! m'exclamai-je. J'étais avec mes patients.

— Il y a des heures que je vous attends.

— Vous m'avez vu sortir avec ma trousse médicale. Vous savez à quelle heure je rentre. En quoi la durée de mon absence pouvait-elle bien être imprévisible ?

— Peu importe. Peu importe. (Il agita un télégramme sous mon nez.) Le chalut a remonté une prise. Le président de la Royal Society, pas moins, le très honorable William Thomson, 1^{er} baron Kelvin, a répondu à mon enquête. « Ne connais personne correspondant à description », lut Holmes. « Toutefois, ai rencontré autre jeune scientifique yankee, Nathaniel Whateley d'Université Miskatonic, Massachusetts. Résident à Londres deux dernières années pour recherches. Vu pour dernière fois à cérémonie de Noël Royal Society. »

— Vous parlez d'une piste. Ce n'est même pas du menu fretin,

votre prise.

— Mais le menu fretin peut servir d'appât pour hameçonner un plus gros poisson. Lord Kelvin semble penser que ce Whateley pourrait connaître notre homme mystérieux. Après tout, Whateley vient du même État. Ils ont à peu près le même âge. Lui aussi est un scientifique. Chacun de ces facteurs accroît exponentiellement la probabilité que leurs chemins se soient croisés.

— Vous croyez ? Londres est grande. D'ailleurs, le Massachusetts aussi. Nous ne savons même pas si ce pauvre homme de Bethlem a vécu à Londres. Purfleet est à dix ou douze kilomètres des derniers quartiers de la ville.

— Tout au moins, si nous parvenons à rencontrer Nathaniel Whateley, nous pourrions l'interroger. Il est probable qu'il ait entendu parler d'un compatriote de Nouvelle-Angleterre avec un seul bras et la moitié du visage.

— Et ainsi, il pourra nous donner un nom. Où habite Whateley ?

— Kelvin écrit, mais sans grande certitude, qu'il habite Pimlico.

— Pas d'adresse ?

— Aucune. Mais au moins, nous avons un point de départ. Sortons héler un cab. Comme vous me l'avez si souvent fait dire dans vos histoires, la partie commence.



J'ai toujours vu Pimlico comme un coin perdu, obscur et étrange, de Londres, et qui semble se définir non pas par ce qu'il est, mais par ce qu'il n'est pas. Ce n'est ni Westminster, ni Belgravia, ni Chelsea. Pimlico occupe une zone trapézoïdale délimitée par ces trois quartiers cossus et attirants et, au sud, par la Tamise, comme s'il avait été créé dans le seul but de remplir un vide dans la géographie de la capitale, à la manière d'une rustine architecturale. Ses maisons mitoyennes de style Régence, malgré leurs façades blanches, sont ternes et maussades ; ses rues sans arbres sont tristes.

Cette impression me frappa plus qu'à l'habitude alors que, dans un fracas de sabots, notre cab roulait vers sa destination sous un soleil couchant et rougissant. Des enfants aux chaussures abîmées traversèrent la chaussée à toute vitesse en poussant des piailllements stridents. Les rideaux flottaient mollement aux fenêtres à demi ouvertes. Des chiens invisibles aboyaient par intermittence.

— Comment procédons-nous pour trouver la maison de Whateley ? demandai-je. Allons-nous simplement frapper aux portes jusqu'à tomber sur la bonne ?

— Plus ou moins, répondit Holmes. Parfois, rien ne vaut le bon

vieux travail de terrain. Venez !

Holmes et moi, nous passâmes l'heure qui suivit à faire du porte-à-porte en demandant chaque fois si Nathaniel Whateley habitait là, ou si les occupants connaissaient un jeune Américain répondant à ce nom dans le voisinage. Ce fut un travail ennuyeux et décourageant, et l'on nous reçut souvent sèchement. Nous eûmes beau être polis, certains propriétaires semblaient considérer notre présence sur le pas de leur porte comme une invasion ; d'autres, qui nous prenaient pour des huissiers ou pensaient que nous venions collecter les loyers, se montrèrent franchement hostiles.

Alors même que j'abandonnais tout espoir de succès, Holmes proposa un changement de plan. Repérant une bande de gamins qui traînaient au coin d'une rue, il me dit :

— Il est universellement admis chez les chercheurs d'or que les terrains à l'apparence la moins prometteuse peuvent recéler les filons les plus profitables.

Je doutais que le fait fût démontrable, mais je le suivis lorsqu'il se dirigea vers le rassemblement de galopins et les questionna sur Whateley.

Un garçon, celui qui avait peut-être la figure la plus sale, répondit.

— L'Ricain, c'est ça ? J'sais où l'trouver.

— Nathaniel Whateley ? fit Holmes. Tu es sûr ?

— P't-être bien qu'il s'appelle comme ça, répliqua le garçon en haussant les épaules. Y a pas beaucoup d'Ricains qui vivent dans l'coin. Plutôt rupin, pour un Américain. Bien habillé. Les chaussures toujours cirées. Il m'lance un penny, d'temps en temps.

— Ah. Alors à coup sûr, tu ne me révéleras pas où il habite sans l'encouragement idoine.

— Si vous voulez dire que j'veux m'faire payer pour vous dire c'que vous voulez savoir, vous avez pas tort, m'sieur.

— Watson ? Donnez quelque chose à ce garçon.

Je plongeai la main dans ma poche.

— Tiens. Un shilling. (Le chenapan tendit sa patte noire de crasse.) Non, fis-je en mettant la pièce hors de sa portée. Elle ne sera à toi que si tu nous conduis à la bonne maison.

— Un demi-shilling maintenant, un demi-shilling si c'est la bonne maison. C'est à prendre ou à laisser.

— Il est dur en affaires, ce jeune homme, Watson, dit Holmes. Si j'étais vous, j'arrêteraïs de marchander de peur qu'il nous refuse son aide.

Le garçon nous mena devant une maison mitoyenne de quatre étages tout au bord de la Tamise. Le bâtiment était mieux entretenu que la plupart de ses voisins, mais demeurait quelque peu défraîchi. Lorsque nous frappâmes, une domestique vint nous ouvrir. Elle

confirma que nous étions bien chez M. Nathaniel Whateley, mais affirma qu'il était absent. Je lançai un autre demi-shilling à notre jeune guide, qui s'en saisit en plein vol et le fit disparaître dans la poche de sa veste de popeline élimée. Un instant plus tard, l'enfant détalait et disparaissait à son tour dans une ruelle.

— Quand M. Whateley doit-il rentrer ? demanda Holmes à la domestique.

— Ça, je ne peux pas vous le dire, monsieur, répondit-elle. Il faut poser la question à Mme Owen, ma maîtresse. C'est sa maison. M. Whateley n'en loue qu'une partie.

— Dans ce cas, pouvons-nous voir Mme Owen ?

La bonne retourna à l'intérieur et, quelques instants plus tard, une femme d'âge mûr vint prendre sa place d'un pas affairé. Holmes présenta sa carte, qu'elle considéra d'un œil sceptique avant d'étudier nos visages.

— J'ai entendu parler de vous, M. Holmes, dit-elle enfin. Comme tout le monde. Je vous croyais mort en Suisse.

— Une liberté artistique de la part de Watson. Simple randonnée de vacances au cours de laquelle j'ai fait une vilaine chute d'une paroi rocheuse. Il en a fait un accident mortel. Depuis, les journaux ont écrit que j'étais toujours en vie.

— Vous n'êtes pas un fantôme, ça c'est sûr. Mais je ne suis toujours pas certaine de devoir vous laisser entrer.

— Mais pourquoi donc, chère madame ?

— Eh bien d'abord, parce que M. Whateley n'est pas à la maison.

— C'est ce que nous a dit la bonne. C'est dommage.

— Ensuite, il ne m'a pas informée qu'il aurait de la visite.

— Nous ne l'avons pas prévenu. S'il n'est pas là, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Puis-je cependant vous convaincre de nous dire quand il doit rentrer, afin que nous puissions nous organiser pour lui rendre une autre visite ?

Mme Owen lança un coup d'œil furtif vers l'intérieur obscur de la maison.

— Je ne saurais le dire. C'est... (Des émotions contradictoires se lisaient sans mal sur son visage.) J'ignore où se trouve M. Whateley en ce moment même. Pour être franche, c'est même un peu inquiétant.

— C'est-à-dire ?

— Il est si fiable, d'habitude. Il lui arrive de disparaître de temps à autre, mais il ne manque jamais de prévenir. Il est naturaliste, voyez-vous. Il part souvent faire des recherches sur le terrain, soit à la campagne soit sur le continent. Il me dit toujours quand son retour est prévu et laisse invariablement la somme d'argent nécessaire s'il doit être absent au moment de payer le loyer. Il est intraitable sur ce point, M. Whateley. On dit que les Américains sont impétueux et arrogants,

mais ce n'est pas son cas. Je ne dirais pas qu'il est aimable, mais il est fiable et honorable. Tenir la maison pour lui ne me dérange pas, et je ne peux pas en dire autant de la plupart des locataires.

— Quand est-il parti ?

Mme Owen sembla se demander si elle devait en révéler davantage, et si elle ne s'était pas déjà montrée trop bavarde. Je m'aperçus qu'elle était du même bois que notre Mme Hudson. Chez ces femmes-là, la discrétion était le mot d'ordre.

— Peut-être vaudrait-il mieux que vous entriez, messieurs, concéda-t-elle. Vous avez une réputation certaine, M. Holmes ; je gagnerais sans doute à me confier à vous.

Lorsque nous franchîmes le pas de la porte, je lançai à Holmes un regard entendu, comme pour lui dire : *Vous voyez ? Votre célébrité littéraire vous ouvre des portes. Merci qui ?*

Il vit ce regard, mais l'ignora délibérément.



Mme Owen nous installa dans son salon qui faisait partie d'une petite suite de pièces situées à l'arrière de la maison, et qui constituaient son domaine exclusif, le reste étant réservé à son locataire. Elle serrait un mouchoir dans ses mains tout en discutant, comme pour transférer sa tension intérieure dans ce carré d'étoffe bordé de dentelle.

— Comme je vous le disais, M. Whateley est souvent en déplacement, à la recherche de spécimens pour sa collection. Il est rare qu'il s'absente longtemps. Je pense que son séjour d'un mois en Égypte a constitué sa plus longue absence, mais en temps normal, il ne part pas plus de quinze jours. Je sais toujours qu'il va s'en aller, parce qu'il me prévient. Il arrive même qu'il me fasse part de l'itinéraire prévu. « De Douvres à Calais, puis vers le sud-est pour traverser l'Allemagne, passer en Autriche-Hongrie et pousser jusque dans les Carpates. » Ce genre de choses. Si son retour est retardé, il m'envoie un câble pour me le faire savoir. Cependant...

Ce « cependant » était particulièrement pesant, chargé d'inquiétude.

— Poursuivez, dit Holmes.

— Mercredi dernier, il s'est tout bonnement éclipsé. C'était en milieu de matinée. Je l'ai entendu prendre son chapeau et son manteau sur le portemanteau du couloir, et il est sorti sans même dire au revoir.

— Rien n'a précipité cet événement ?

— Rien dont je me souviene. Il ne s'est rien passé qui sorte de

l'ordinaire. Si, attendez. Maintenant que j'y pense, ce matin-là, il a reçu un colis au premier passage du facteur.

Holmes haussa les sourcils.

— Un colis qui contenait ?

— Comment le saurais-je ? C'est à lui qu'il était adressé, pas à moi. Je le lui ai apporté dans son bureau avec le reste de son courrier, comme à mon habitude, et je l'ai laissé.

— Whateley reçoit-il souvent ce genre de colis ?

— Ce n'est pas fréquent. En général, il s'agit d'un livre qu'il s'est commandé.

— Et quelles étaient les dimensions du paquet ?

— Pas plus d'une vingtaine de centimètres, dirais-je.

— Soyez plus précise, s'il vous plaît.

— Dans les vingt-cinq centimètres de long, vingt de large et deux ou trois d'épaisseur. C'est l'estimation la plus proche que je puisse vous fournir.

— Alors il est tout à fait possible qu'il s'agisse d'un livre cette fois encore.

— Je suppose, oui.

— Comment le paquet était-il fait ?

— En papier brun tout simple, attaché avec de la corde.

— Et il y avait une adresse de retour ?

— Je n'en ai pas vu.

— Auriez-vous par hasard conservé le papier ? La corde ?

— M. Whateley les a jetés à la corbeille, que j'ai vidée dans la poubelle le lendemain. Le tombereau à ordures est passé depuis.

— C'est dommage, commenta Holmes. Nous aurions pu en apprendre long à partir de l'écriture, des nœuds, de la façon dont le papier était plié... Pensez-vous que le contenu de ce paquet ait pu provoquer le départ hâtif de M. Whateley ?

— J'en ai peur. Comme je vous l'ai dit, je lui ai donné le colis et l'ai laissé seul. Et à peine quelques minutes plus tard, il sortait à la hâte.

— En emportant le contenu du paquet ?

— Je pense. Depuis, je n'ai rien trouvé dans son bureau qui n'y était avant.

— Et il ne vous a donné aucune indication sur l'endroit où il se rendait ?

— Aucune. Il n'est pas rentré souper. Et il n'était pas au lit quand Kitty – c'est la bonne – lui a monté son thé le lendemain matin. La porte de sa chambre était entrouverte, et le lit n'était pas défait. C'est à ce moment que j'ai commencé à m'inquiéter.

— C'est compréhensible, étant donné sa régularité habituelle. Et depuis lors, vous ne l'avez pas revu ?

— Absolument pas, répondit Mme Owen avec un mouvement de tête dépité. Cela fait maintenant près d'une semaine.

— Singulier, jugea Holmes. Dites-moi, arrive-t-il à M. Whateley de recevoir chez lui ?

— Presque jamais. J'ai une règle sur les visiteurs, en particulier de sexe féminin. Le locataire peut recevoir, mais pas après la tombée de la nuit. Dans le cas de M. Whateley, cela n'a pas posé de problème. C'est un homme qui s'exprime et présente bien, il est distingué, mais quelque peu distant. Je ne lui ai pas connu d'imbroglio romantique, et il ne me semble pas avoir beaucoup d'amis.

— Et à tout hasard, vous ne l'auriez pas vu en compagnie d'un homme qui avait à peu près son âge et était fortement défiguré ?

La logeuse fronça les sourcils.

— Qu'entendez-vous par « défiguré » ?

— De grosses cicatrices ici, répondit Holmes en montrant le côté gauche de son propre visage. Et une main en moins du même côté.

Mme Owen lâcha un rire sec.

— Non. Je crois que si j'avais posé les yeux sur un pareil individu, je m'en souviendrais.

— Je n'en doute pas. Cela valait la peine de poser la question.

— M. Holmes... (Mme Owen hésita, puis alla de l'avant.) La disparition inexplicable de M. Whateley et le fait que vous vous soyez présenté à ma porte pour demander à le voir me laissent penser que mes inquiétudes à son propos sont fondées. C'est pourquoi je vais partager avec vous un détail de sa vie que je garderais pour moi en temps normal, mais qui pourrait avoir un lien avec la situation. Cela sape quelque peu le portrait que j'ai dressé de lui jusqu'ici, voyez-vous. (Elle inspira profondément avant de reprendre.) M. Whateley est un locataire modèle, c'est vrai. Je n'ai pas à me plaindre de lui. Il me déplaît un peu qu'il ait réquisitionné mon grenier de la sorte, mais je suis prête à fermer les yeux. Peut-être est-ce moi qui suis trop sensible.

Si la curiosité fit plisser les yeux à Holmes, il ne dit rien. Je vis cependant qu'il archivait la remarque de Mme Owen pour y revenir plus tard.

— Mais tout de même, continua la logeuse, il a une particularité qui m'a toujours perturbée. Il se parle à lui-même.

— Ce n'est pas si étrange, dis-je. En tant que naturaliste, il doit passer un temps considérable seul dans la nature, à traquer et piéger ses proies. J'imagine qu'il a pris l'habitude de penser tout haut afin d'entendre une voix humaine. Par ailleurs, cette profession a tendance à attirer les excentriques.

— Je vous l'accorde, docteur. Moi-même, il m'arrive de murmurer, voire de m'adresser à feu mon époux avant de me rappeler qu'il n'est plus là. Mais ce que je décris ici est très différent. M. Whateley tient

de véritables conversations. Je l'ai entendu faire plusieurs fois.

— Des conversations ? demanda Holmes.

— De longues conversations, parfois animées. On dirait qu'il utilise un de ces appareils dernier cri... comment appelle-t-on cela ? Un téléphone. C'est un dialogue, mais seul son côté de la discussion est audible. Il y a des silences entre ses phrases, comme s'il écoutait un interlocuteur. Par moments, il semble répondre à une question, ou en poser lui-même. Je ne sais qu'en penser. Le plus étrange dans ce phénomène est que l'interlocuteur a manifestement un nom. Un nom composé, et irlandais, en plus.

La bouche de Holmes esquissa un sourire narquois.

— Irlandais, tiens donc, murmura-t-il.

— Reilly-Logue, dit Mme Owen. C'est ainsi que M. Whateley l'appelle.

Le sourire narquois s'effaça.

— Reilly-Logue ? Vous êtes tout à fait certaine que c'est ce nom ?

— Oui, ou quelque chose de très proche. J'aurais bien du mal à l'expliquer.

Je ne voyais pas ce que Holmes trouvait de si remarquable au nom « Reilly-Logue ». Pourtant il était désormais penché en avant, tremblant d'agitation. À l'évidence, il avait fait un lien qui m'échappait.

Je répétais le nom quelques fois dans ma tête en espérant que cela m'évoquât quelque chose.

Reilly-Logue, Reilly-Logue...

C'est alors que cela me revint.

R'luhlloig.

— Mme Owen, dit Holmes, vous vous êtes montrée si communicative jusqu'ici que j'hésite à vous demander une autre faveur, mais je vais le faire quand même. Vous avez dit que Whateley avait « réquisitionné » votre grenier.

— Oui, il y travaille. C'est là qu'il range sa collection de spécimens.

— Pourrions-nous y jeter un coup d'œil ?



LA MÉNAGERIE MORTE



— Je n'entrerai pas avec vous, prévint Mme Owen comme nous arrivions au sommet de l'escalier. Je l'ai déjà vu deux fois. Cela me suffit. Ce n'est pas fermé, mais soyez gentils, faites attention à ne rien toucher. M. Whateley est soucieux de sa collection. Il ne m'autorise même pas à faire la poussière de peur que je casse quelque chose par accident. Cela ne me dérange pas le moins du monde.

— À vous entendre, dis-je, il semblerait que la pièce recèle des visions horribles.

— Peut-être suis-je trop sensible. Tout ce que je sais, c'est que pour un naturaliste, M. Whateley aime des choses bien peu naturelles.

Sur ces mots, la logeuse battit en retraite et redescendit.

— Reilly-Logue, R'luhlloig, marmonnai-je à Holmes lorsqu'elle fut hors de portée de voix. S'il vous plaît, dites-moi que c'est une coïncidence.

— Ça n'existe pas, rétorqua Holmes. Pas dans le demi-monde où vous et moi habitons. À présent... (Il tendit la main vers la poignée de porte.) ... si les terribles avertissements de Mme Owen tiennent un tant soit peu la route, nous devons nous préparer.

Le grenier était vaste, car il occupait presque toute la largeur et la profondeur de la demeure, et comme il s'agissait d'une mansarde, il y avait d'un bout à l'autre une hauteur sous plafond respectable. Les murs et le plancher étaient chaulés, et à l'avant et à l'arrière de la maison se trouvaient des fenêtres à vantaux en saillie qui eussent laissé entrer une abondante lumière si leurs carreaux n'avaient été occultés par des rectangles de papier brun solidement collés.

Holmes alluma le brûleur à gaz le plus proche, dont le halo révéla la présence de dizaines et de dizaines de bocal de verre rangés sur

des étagères. Il s'agissait de récipients à échantillon de formes et de tailles variées, dont chacun portait une étiquette pendue à son goulot. Le plus petit ne faisait pas plus d'un demi-litre, le plus gros avait les dimensions d'un fût de quarante litres. Ils étaient tous remplis à ras bord d'un liquide jaunâtre ; du formaldéhyde, à en juger par l'odeur douceâtre qui s'en dégagait.

Dans chaque récipient flottait une créature morte.

Tout d'abord, je crus qu'il s'agissait simplement d'animaux du genre de ceux que l'on trouve communément dans les zoos ou animaleries, ou encore à Lambeth, sur Pinchin Lane, chez M. Sherman, pourvoyeur d'animaux exotiques ou ordinaires. Le bocal le plus proche, par exemple, contenait une tarentule, quoique plus grande et plus poilue que le spécimen que j'avais vu exposé au musée d'Histoire naturelle. Toutefois, en y regardant de plus près, je remarquai que ladite araignée avait dix pattes au lieu des huit habituelles, et que des ailes transparentes sortaient de son dos. Sur l'étiquette, il était écrit qu'elle venait des jungles du bassin du Niger.

De même, ce que je pris à première vue pour un serpent enroulé – quelque constricteur dont le corps avait la circonférence de mon avant-bras – s'avéra tenir davantage du ver. La créature avait de la peau plutôt que des écailles et, à une extrémité, deux fentes insolites qui devaient être soit des yeux, soit des naseaux. Il y avait ensuite une vingtaine de choses semblables à des têtards agglutinés les uns aux autres et qui provenaient d'un lac de Plitvice, en Croatie. Le corps de chacun d'eux était plus gros que mon poing, et leurs queues se rejoignaient par la pointe, si bien qu'ils ressemblaient à un capitule, mais composé de chair plutôt que de matière végétale.

Il y avait bien d'autres spécimens. Bien d'autres, et de bien pires. Partout où l'on se tournait, le regard se posait sur les restes sans vie de quelque animal introuvable dans un bestiaire normal. Certains semblaient être les résultats de l'évolution imprévisible de quelque espèce bien connue, alors que d'autres étaient dotés de traits physiques facilement identifiables – ailes de chauve-souris, tête de lézard, nageoires, plumes, ailerons – mais combinés avec d'autres caractéristiques sans équivalent existant, ou avec lesquelles, selon les lois de la nature, ils n'avaient rien à faire.

— Est-ce réel ? dis-je avec fascination.

Marchant d'un récipient à l'autre, de monstre en monstre, je visitais cette ménagerie morte.

— Vous voulez dire : « Ces spécimens sont-ils des faux ? » corrigea Holmes. Whateley les a-t-il assemblés lui-même, comme Barnum lorsqu'il a attaché la tête et le torse momifiés d'un singe à une queue de poisson pour créer sa « sirène des Fidji » ? Je crains que non. Ce n'est pas un cabinet de curiosités, Watson. Ou plutôt, c'en est un, mais

qui n'est pas destiné au grand public.

Mon regard fut attiré par une véritable aberration : une méduse dont l'épaisse enveloppe grisâtre était parsemée de globules saillants. *Des organites ou des polypes*, pensai-je en me penchant pour étudier la chose de plus près.

Tout à coup, la fissure qui fendait l'une des sphères s'ouvrit et révéla un œil.

Je fis un bond en arrière en poussant un cri d'effroi. Dans ma surprise, je percutai l'un des plus gros récipients, qui se balança sur son étagère, le formaldéhyde éclaboussant l'intérieur. Haletant, je le rattrapai et le remis d'aplomb.

Holmes ricana d'un air sombre.

— Qu'est-ce qui vous effraie tant ?

— Cette... cette espèce de méduse abjecte, expliquai-je. Elle a ouvert l'œil. Elle... elle m'a regardé.

Mon ami s'approcha du récipient.

— J'en doute. Cette créature est morte depuis longtemps. La pression de votre pied sur le plancher a perturbé l'équilibre de l'étagère, ce qui a fait bouger le récipient et son contenu.

— J'espère que vous avez raison.

— Il semblerait que l'ami Whateley collectionne les anomalies biologiques, et qu'il prenne modèle sur le zoologue hollandais Anthonie Cornelis Oudemans, qui recherche ce qu'il y a d'incongru dans la nature et est connu pour avoir découvert le mangabey noir du Congo. Regardez. (Il indiqua une paillasse sur laquelle étaient posés plusieurs gros ouvrages de référence à reliure de cuir.) Voici le livre d'Oudemans sur les serpents de mer. Il semble avoir beaucoup servi, et si l'on se fie aux marque-pages, il paraît abondamment annoté par Whateley lui-même. Et juste à côté, voici un exemplaire d'*Unaussprechlichen Tieren*, ou *Animaux innommables*, de Friedrich Wilhelm von Junzt, ouvrage moins connu que son pendant *Unaussprechlichen Kulte*n. Ce livre aussi, Whateley semble l'avoir consulté avec assiduité.

Holmes entreprit de feuilleter les divers documents qui jonchaient la paillasse autour des livres.

— Mme Owen nous a conseillé de ne rien toucher, précisai-je.

— Vous avez failli renverser l'un de ces spécimens, rétorqua mon ami. À côté de pareil péché, ce que je fais n'est qu'une peccadille.

— Au moins, faites vite.

— Craignez-vous le retour inopportun de Whateley ? Ou est-ce de vous trouver dans cette pièce qui vous déplaît ?

— Principalement la seconde proposition. Enfin, non, uniquement la seconde.

— Ces cadavres ne sont pas beaux à voir, mais le fait qu'ils soient

morts représente un obstacle insurmontable pour nous nuire. Je pensais que vous aviez le cœur plus solidement accroché, Watson.

En temps normal, c'était vrai ; mais à la vérité, la façon qu'avait eue cette méduse de me « regarder » m'avait sérieusement perturbé. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à tout moment, un autre spécimen pouvait être pris d'un mouvement soudain. Celui-ci, par exemple, qui ressemblait à un fœtus d'éléphant mutant ; ou celui-là, qui paraissait être un hybride de rat, de mille-pattes et d'anguille, et qui, d'après l'étiquette, provenait de l'estuaire de la Severn, autrement dit de chez nous. Ces créatures contrefaites n'auraient pas dû exister ; il en résultait que la mort pouvait avoir sur elle une emprise ténue. N'importe laquelle de ces bêtes risquait de revenir subitement à la vie à la moindre provocation.

— Ah-ha ! s'exclama Holmes. Qu'avons-nous là ? (Des documents, il extirpa une lettre.) L'écriture est plus que familière. En l'occurrence, je dirais même familiale. La reconnaissez-vous ? Vous devriez.

— Même si vous n'aviez pas lâché pareil indice, Holmes, l'en-tête du papier vend la mèche. « Club Diogène, Pall Mall, St James ». Considérant cela et votre remarque, de qui pourrait bien être cette lettre sinon de votre frère ?

— Tout à fait, Watson. Vous êtes loin d'être le faible d'esprit que vous décrivez dans vos histoires. Alors, que peut bien vouloir Mycroft à notre Américain spécialiste des bizarreries du monde animal ? Hmm ! Voilà qui est intéressant. La lettre invite Whateley à venir donner une conférence au Diogène.

— Une conférence ? Au Diogène ?

Le club, bien entendu, était célèbre pour la règle qui voulait qu'il fût interdit de parler dans son enceinte. Tout membre pris par trois fois à désobéir à cette règle était évincé.

— Je pense que nous savons tous deux ce que cela signifie, dit Holmes. Cette conférence était à l'intention exclusive des membres triés sur le volet qui appartiennent à un certain club clandestin dans le club.

— Le Club Dagon.

— C'est cela. Mon frère Mycroft a demandé à Nathaniel Whateley de les honorer de sa présence au cours du mois d'avril qui vient de passer « afin de partager avec nous vos connaissances sur les espèces non linnéennes et les déviations taxinomiques ».

— Whateley a-t-il accepté l'invitation ?

— Il y a un moyen de le découvrir à coup sûr. (Holmes consulta sa montre.) Mais nous devons nous hâter. Il est presque 20 heures, et Mycroft est d'une ponctualité inébranlable.



ARBITRES DE L'INNOMMABLE



Nous arrivâmes au Club Diogène avec une minute d'avance. Mycroft était dans le hall. Il récupérait ses affaires pour se préparer à partir à l'heure habituelle, soit 20 h 20 précises. Il parut mécontent de nous voir, car il suspectait – non sans raison – que l'affaire qui nous amenait, quelle qu'elle fût, allait perturber la routine de son quotidien bien réglé. Le mouvement de tête avec lequel il nous accueillit fut particulièrement péremptoire et dénué d'enthousiasme. Néanmoins, il nous fit signe de l'accompagner à la Salle des Étrangers, l'unique recoin du club où il était permis de converser.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de cette visite, Sherlock ? demanda l'aîné massif des Holmes. A-t-elle un rapport avec la lettre que j'ai reçue de toi hier ? À force, tu devrais savoir que je réponds à ce genre de questions quand bon me semble. En l'occurrence, d'ailleurs, je n'ai pas d'éclaircissement à t'apporter. Je ne connais personne qui corresponde à la description que tu m'as donnée.

— Je suis ici pour traiter d'un sujet qui n'est pas sans lien.

— Alors parle. Un dîner d'affaires m'attend à la Chambre des communes. Les hauts responsables de Westminster requièrent mes conseils sur l'annexion du Tongaland et l'agitation à Bornéo. Si je ne leur dis pas exactement ce qu'ils doivent faire, nul doute qu'ils élaboreront quelque politique idiote et inadaptée qui coûtera cher à la nation.

— Un certain M. Nathaniel Whateley a-t-il oui ou non donné une conférence au Club Dagon en avril ?

— Oui, dit Mycroft. Et il a eu le culot d'exiger d'être payé, en plus. C'est bien un Américain. Je lui ai versé une somme modique dont il a paru se satisfaire.

— Comment s'est passée la conférence ?

— C'était assez intéressant. Whateley, bien sûr, ignorait totalement qu'il s'adressait à un cercle intérieur du Diogène, à un groupe d'hommes qui se consacre à rassembler et croiser toutes les informations possibles sur les Dieux Aînés, les Grands Anciens et autres. Il s'est peut-être demandé pourquoi nous posions tant de questions et prenions autant de notes, mais je crois qu'il a pris cela comme un signe de fascination et qu'il en a été adéquatement flatté.

La raison d'être du Club Dagon, entre parenthèses, n'était pas simplement intellectuelle. Mycroft et ses comparses ne se contentaient pas de rassembler d'épais dossiers sur toutes les matérialisations connues des dieux cosmiques et les activités de leurs adorateurs. Chacun d'eux occupait aussi une position influente dans une sphère particulière à l'échelle nationale, que ce fût dans la presse, la politique ou la justice. Par conséquent, tous étaient bien placés pour contrôler la façon dont ces affaires secrètes étaient traitées dans les hautes sphères.

Dans l'ensemble, la tâche consistait à empêcher que les détails sur ces sujets fussent portés à la connaissance du public. Les articles de journaux n'avaient qu'à insinuer qu'il existait de puissantes entités interstellaires hostiles, ils étaient impitoyablement nettoyés. Dès qu'une rumeur fondée commençait à se répandre dans les couloirs du palais de Westminster, elle était étouffée. Les criminels du genre de ceux que Holmes et moi affrontions régulièrement, ces individus assez imprudents pour lier partie avec Cthulhu et ses semblables, n'avaient jamais l'occasion d'expliquer leurs actes devant la cour ; soit leurs avocats les intimidaient pour les réduire au silence, soit leur affaire n'arrivait jamais au tribunal, auquel cas on les condamnait sommairement au bagne, où on les laissait plus ou moins pourrir.

Mycroft avait mis sur pied le Club Dagon au début des années 1880 pour contribuer à contrecarrer les machinations maléfiques des dieux. Comme il le disait lui-même : « L'objectif est de créer un rempart secret entre les citoyens ordinaires et les forces qui menacent notre monde, de façon que les premiers continuent d'ignorer l'existence des secondes. » Après les événements relatés dans *Les Ombres de Shadwell*, Mycroft, qui n'était pas vraiment un homme d'action, avait résolu de combattre suivant ses propres conditions, d'une façon qui lui convenait et n'allait pas à l'encontre de ses inclinations. S'il avait intégré le Club Dagon au sein du Club Diogène, ce n'était pas uniquement par commodité personnelle ; c'était aussi ironiquement approprié. Un lieu où il était interdit de parler, pour accueillir une poignée de spécialistes de l'indicible. Le Club Dagon, hélas, n'est plus ; mais je traiterai de son sinistre destin dans le dernier tome de cette trilogie.

— Whateley, reprit Holmes, pourrait être lié à un autre Américain

dont l'identité reste à établir, mais dont la situation désespérée indique sans doute possible qu'il a été en contact avec les Dieux Extérieurs et les Grands Anciens.

Un troisième pli apparut sous le double menton de Mycroft lorsqu'il baissa la tête en lançant un regard interrogateur à son frère et en l'invitant à poursuivre.

Lorsque Holmes lui eut résumé nos récents exploits, Mycroft dit :

— Eh bien, c'est inattendu. J'ai entendu pour la première fois le nom de Whateley lorsqu'un collègue a attiré mon attention sur un extrait de ses travaux publié dans les *Comptes-rendus de la Royal Society*. Jusqu'à il y a deux ans, Whateley conduisait des études de troisième cycle à l'Université Miskatonic. Il était spécialisé dans les étrangetés zoologiques. L'Université Miskatonic, je suis sûr que vous ne l'ignorez pas, est à Arkham, une ville située juste au nord de Boston, et qui se trouve être le lieu d'une concentration extrêmement importante de phénomènes occultes.

— Arkham ne m'est pas inconnue, dit Holmes, et l'Université Miskatonic non plus. Il est difficile de se plonger dans les mystères qui nous intéressent sans entendre parler de ces endroits.

— Certes. Arkham revient sans cesse dans les dossiers du Club Dagon. Toute cette zone du Massachusetts est un foyer de manifestations des Dieux Extérieurs et des Grands Anciens. On dirait qu'il y a là-bas une sorte de ligne de fracture surnaturelle, une fissure dans notre monde qui attire les dieux vers lui.

— Londres n'est pas très différente.

— Il est logique qu'une métropole – n'importe laquelle – soit plus fréquemment le théâtre d'événements insolites étant donné la concentration d'êtres humains qui y vivent. La conurbation d'Arkham, au contraire, est relativement petite, puisqu'elle ne compte pas plus de vingt mille habitants, mais le niveau d'étrangeté par personne est extraordinaire, bien supérieur à ce que l'on trouve partout ailleurs. Tu devrais lire l'*Arkham Gazette*, à l'occasion. Je m'en fais envoyer des exemplaires, c'est une véritable mine en matière d'anomalies. Mais ce qui est vrai d'Arkham l'est aussi des villes des alentours, comme Dunwich, Innsmouth et Kingsport, et de la campagne environnante ; des forêts, des collines et des marécages qui s'étendent sur des kilomètres, parsemés de petites fermes et de villages isolés, mais autrement peu peuplés et très sauvages. Mais je m'écarte du sujet. Nathaniel Whateley. Parmi les nombreux points qu'il a abordés au cours de sa conférence, il nous a parlé de sa remontée du Miskatonic en vapeur à aubes. Cela remonte à 93, et son objectif déclaré était de découvrir et de ramener un shoggoth.

Holmes et moi en restâmes abasourdis.

— C'est un fou ! m'exclamai-je. Rien que l'idée ! Comment

pourrait-on capturer l'un de ces géants protoplasmiques ? Comment espérer le contenir ?

— Il n'est pas fou, corrigea Mycroft. Whateley m'a paru être un jeune homme très intelligent et dynamique. Ambitieux, bien que mal informé. Pour lui, le shoggoth n'était qu'une énième créature sauvage à demi mythique, comme le yéti de l'Himalaya ou son équivalent nord-américain le sasquatch. « Partout j'entends parler de shoggoth, nous a-t-il dit, aussi ai-je eu envie d'en capturer un. » Il estimait que les témoignages sur la taille énorme et les tendances amibiennes de la créature étaient exagérés. Quoi qu'il en soit, l'expédition ne s'est pas bien terminée ; le bateau aurait été attaqué par des Peaux-Rouges. Whateley a eu la chance de survivre, mais ses compagnons sont tous morts sauf un ; un étudiant répondant au nom de... (Mycroft fronça les sourcils ; il parcourait les grands classeurs de son cerveau à la recherche de l'information.) ... Conroy. C'est cela. Zachariah Conroy. Lui aussi s'en est sorti, mais malheureusement, non sans avoir subi d'horribles blessures aux mains des sauvages.

— Qu'entends-tu par « horribles » ? demanda Holmes.

— Quelque démembrement ou mutilation. Une fois encore, Whateley est resté évasif. Par la suite, j'ai découvert, via un contact à l'Université Miskatonic, que l'échec de l'expédition a conduit à l'interruption du financement de ses recherches et à son éviction.

— Il est étonnant qu'il ait parlé de cette expédition aux membres du Club Dagon, jugeai-je. Étant donné la manière dont elle s'est terminée, n'aurait-il pas été plus sage de garder cela pour lui, surtout face à un public si prestigieux ?

— C'est ce que je me suis dit, docteur, répondit Mycroft, mais Whateley m'a paru doué d'une certaine effronterie, et d'un profond désir iconoclaste. Il m'a presque semblé se délecter de l'audace de l'entreprise, et trouver que sa sombre conclusion, d'une certaine manière, la justifiait au lieu de l'invalider. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il a dû quitter Arkham dans une atmosphère de soupçon, et s'installer à Londres, où il peut poursuivre ses recherches dans la mesure où la largeur d'un océan le sépare de l'ignominie. Je crois qu'un héritage lui permet de rester financièrement indépendant.

— Je présume qu'il n'a pas trouvé de shoggoth, dis-je.

— Si Whateley était parvenu à en dénicher un, je doute qu'il serait resté un seul membre de l'expédition pour le raconter, répondit Mycroft. Bon, Sherlock, en te révélant le nom de Zachariah Conroy, t'ai-je éclairé sur l'identité de l'Américain inconnu à propos duquel tu m'as écrit ? Ou y a-t-il un autre jeune scientifique yankee sévèrement mutilé dont nous ne savons rien ?

— En tout cas, il est possible que ce Conroy soit l'interné de Bethlem.

— Peut-être aurais-je dû faire le lien, mais Whateley est resté vague quant à la nature des blessures de Conroy. « Des blessures infligées par des sauvages », cela signifie tout et n'importe quoi. J'ai supposé qu'ils l'avaient scalpé ou brûlé avec des charbons ardents, comme le font habituellement les Peaux-Rouges avec les ennemis qu'ils capturent. Une main en moins et une moitié de visage fondue peuvent aussi bien résulter d'un accident que d'un acte délibéré.

— Je suis d'accord, mais il n'est pas impossible qu'un bourreau tire du plaisir du fait d'infliger de telles blessures à sa victime.

— En tout cas, reste à savoir ce que fait Conroy en Angleterre. Sa présence a-t-elle quelque chose à voir avec Whateley ?

— À supposer que Conroy soit le patient, c'est une information que je peux essayer de lui soutirer par la douceur. La seule mention de son nom pourrait bien suffire à le sortir d'un coup de son état de fugue. Vous n'êtes pas d'accord, Watson ?

— Cela pourrait avoir en quelque sorte l'effet d'une clé, dis-je.

— Ce qui me laisse quelque peu interdit, intervint Mycroft, c'est le terme que Whateley et lui ont employé – *r'luhllloig* – et qui permet de les relier. Êtes-vous sûrs que la logeuse de Whateley ne s'est pas trompée ?

— Mme Owen semble être un témoin fiable, jugea Holmes. Il est possible que Whateley ait prononcé un mot totalement différent et qu'elle l'ait mal interprété comme étant un nom irlandais, que nous avons ensuite mal interprété comme étant le mot que Conroy avait utilisé. Cependant, la probabilité est mince. L'explication la plus simple est la plus convaincante.

— Et vous dites que cela signifie « Esprit caché » ?

Nous hochâmes tous deux la tête.

— N'étant pas aussi versé que vous deux en matière de *r'lyehen*, je vous crois sur parole, trança Mycroft. Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier ?

— Mme Owen a dit que Whateley semblait adresser ses remarques à « Reilly-Logue », si bien qu'elle a pris cela pour un nom. Elle a peut-être eu raison sur ce point, mais si tel est le cas, c'est un nom que je n'ai jamais rencontré.

— Moi non plus.

— D'un autre côté, elle a pu se tromper. *R'luhllloig* pourrait être un concept abstrait qui n'aurait jusqu'ici jamais laissé de trace dans la littérature. Cette nuit, j'en ai cherché des occurrences dans mes ouvrages de référence, mais n'en ai pas trouvé une seule.

— Et s'il s'agissait d'une expression de l'invention de Whateley et Conroy ? Une sorte de code secret partagé par eux seuls ? Cela expliquerait que tous deux l'aient prononcé. L'idée ne t'a pas frappé, Sherlock ?

Il était facile d'oublier que Mycroft, de l'avis même de Holmes, était le plus intelligent des deux. Sa carrure et son indolence apparente donnaient une fausse image de sa finesse d'esprit, et il était toujours surprenant de le voir avancer une hypothèse qui avait échappé à son cadet. De mon point de vue, il était aussi rafraîchissant de voir pour une fois mon ami pris de court.

— Non, reconnut-il avec un soupçon de dépit, et c'est une piste que je vais suivre. Bien joué, Mycroft.

Son frère écarta le compliment du revers de la main.

— Nos vies ne concordent peut-être pas beaucoup, cher frère, mais c'est toujours un plaisir d'avoir l'occasion de collaborer directement. Le combat que nous menons te coûte plus cher qu'à moi, mais demeure certain que je suis ton allié dévoué. D'ailleurs, aurais-tu par hasard besoin d'un petit don ? Le revers de ton pantalon commence à être un peu effiloché, et les genoux sont quelque peu lustrés ; quant à tes chaussures, leur âge commence vraiment à se voir.

— Je me maintiens de corps et d'âme, répliqua sèchement Holmes.

— Je sais que ce bon docteur te soutient, mais j'ai les poches profondes et peu de frais. Nous pourrions considérer cela comme un prêt.

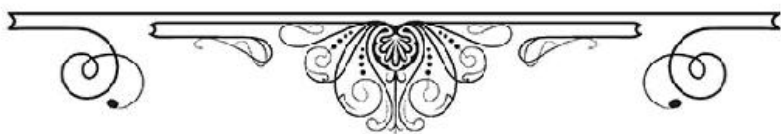
— Non.

Mon compagnon baissa les yeux. Un semblant d'embarras passa sur ses traits, mais il l'exorcisa par un éclat de rire soudain.

— Vraiment non ! Corporellement, matériellement, je subsiste ; mais mon esprit demeure florissant. (Il se tourna vers moi.) Watson, venez. Nous repartons forts d'une nouvelle information. Mettons-la à profit.



RETOUR À BEDLAM



Notre cab traversa la Tamise par le pont de Westminster et roula vers le sud-est en direction de St George's Fields. La nuit tombait, et je commençais à fatiguer. Holmes, en revanche, qui, à ce stade, n'avait pas dormi depuis quarante-huit heures, restait plein d'entrain. Ses réserves d'énergie – même sans le renfort de la cocaïne – semblaient pour ainsi dire inépuisables. À quarante et un ans, il avait la santé d'un homme deux fois plus jeune. Mais il avait aussi le teint blafard, grisâtre, et les joues creuses de quelqu'un de beaucoup plus âgé. De plus, il avait des pattes d'oie, et les sillons verticaux, de part et d'autre de sa bouche, étaient si profonds qu'ils paraissaient taillés au rasoir ; quant à ses cheveux, ils étaient nettement argentés au niveau des tempes. Je voyais le vieil homme qui se cachait en lui, plus près de la surface qu'il ne l'aurait dû. Il n'était pas difficile de prédire l'apparence qu'aurait Sherlock Holmes vingt ans plus tard. C'était comme si, pour tenir le rythme effréné qu'il s'imposait, il brûlait plus vite que la plupart des gens la durée de vie qui lui était impartie, à la manière d'une mèche de pétard.

Sans doute à cause de la fatigue qui jouait sur mon moral, je m'enfonçai malgré moi dans de funèbres songes portant sur feu ma femme. J'avais régulièrement suivi ce même trajet pendant les semaines qu'avaient duré nos fiançailles, chaque fois que je quittais Baker Street pour aller lui rendre visite chez les Forrester, à Lower Camberwell, où elle vivait et travaillait comme gouvernante.

Mary aimait cette heure où l'obscurité tombait sur Londres les soirs d'été. Le profond bleu violacé du ciel, vers l'est, lui rappelait sa petite enfance à Bombay, où les crépuscules frémissaient et les étoiles se levaient dans une telle profusion que l'on pouvait lire un livre à leur

seule lumière. De temps en temps, je lui demandais si elle se languissait de retourner en Inde, et elle me répondait, avec cette douce sincérité qui lui était si habituelle, qu'il lui serait impossible d'être là où son cœur n'était pas, et que son cœur était « ici ». Et pour illustrer ce qu'elle disait, elle ne montrait pas Londres, mais moi ; à la suite de quoi j'étais gagné par une joie si grande qu'elle en était presque inexprimable.

— Pour mes derniers mots, je veux prononcer ton nom, John, m'avait-elle dit un jour. Quand je serai sur mon lit de mort, je veux t'appeler, et que tu viennes à moi.

— Tu me survivras de bien des années, Mary, avais-je répondu.

— Mais tu ne comprends pas ? Même si tu meurs avant moi, je t'appellerai, et tu viendras à moi. Nos âmes seront réunies dans l'au-delà, tout comme nous sommes réunis aujourd'hui.

Et lorsque Mary mourut, ce fut effectivement avec mon nom sur les lèvres. Dans sa souffrance, elle le hurla pendant qu'un byakhee baveux et affamé la taillait en pièces sous mes yeux.

Holmes fit irruption dans ma rêverie mélancolique :

— Vous pensez à feu Mme Watson.

— À quoi le voyez-vous ?

— Bien des fois depuis ses funérailles j'ai vu cet air solennel bien particulier qui s'empare de vous en ce moment même. Autre preuve plus tangible, vous tirez sur votre manchette de chemise d'une façon assez pensive.

Je ne m'en étais pas aperçu, mais il avait raison.

— Ma manchette ? Et alors, quel rapport ?

— Ne m'avez-vous pas dit un jour que votre épouse et vous faisiez de formidables partenaires aux cartes ?

— C'est vrai.

— Et qu'à l'origine de votre succès à la table de jeu se trouvait un système de signes secrets que vous aviez créé ensemble pour vous indiquer mutuellement ce que vous comptiez jouer quand vous faisiez une partie de bridge ou de whist avec des amis ?

— En effet. Je n'en suis pas particulièrement fier, mais nous avons uniquement recours à ce système quand nous jouions contre nos voisins les Atwell. C'est un couple assez agréable, sauf quand il est question de cartes. La compétition fait ressortir leurs pires côtés, si bien que Mary et moi avons décidé qu'il valait mieux les battre en trichant que perdre et subir leurs quolibets.

— Vous m'aviez dit que si l'un de vous deux était sur le point de jouer un atout, il en alertait l'autre en tirant sur sa manchette droite de la main gauche. En vous voyant le faire, je ne pouvais déduire qu'une chose : que vous aviez Mary en tête. J'ai remarqué que lorsqu'elle constitue le sujet d'une conversation, vous avez souvent ce

réflexe inconscient en souvenir de temps meilleurs et des signes intimes de votre mutuelle affection conjugale. Par conséquent, il est logique que vous fassiez de même quand elle surgit dans vos pensées.

— Deux ans sont passés depuis que l'on m'a enlevé ma Mary, dis-je. Parfois, cela me semble remonter à hier, et d'autres fois, à une éternité. Chaque fois que j'ai l'impression que la souffrance commence à s'atténuer, elle renaît, aussi forte que jamais, sinon plus. Je... j'aurais pu la sauver. J'aurais pu empêcher sa mort. Le byakhee... Si j'avais été un brin plus vif, j'aurais pu le tuer avant qu'il bondisse. (Ma voix chevrota sous l'effet de l'émotion.) Holmes, je suis aussi coupable de la mort de Mary que cette créature.

— Mais non ! s'exclama mon ami. Comment pouvez-vous dire cela, Watson, et plus encore le penser ! Votre femme et vous avez été victimes d'une embuscade. Étant donné l'effet de surprise, il est remarquable que vous ayez réagi avec une telle alacrité ; quelqu'un de moins fort serait resté paralysé de peur, mais pas John Watson. Lui, il a réussi à tirer et à tuer la bête.

Encore aujourd'hui, je me rappelle très bien – mais comment pourrais-je jamais l'oublier ? – le moment où le byakhee s'introduisit chez nous. Mary et moi passions une soirée agréable au coin du feu, elle avec sa broderie, moi à lire attentivement le dernier numéro de *The Lancet*. L'image même du bonheur domestique. Et puis soudain, dans un terrible fracas de verre brisé, une créature cauchemardesque traversa la fenêtre du salon ; une grande bête massive dotée de pattes palmées et d'ailes membraneuses ; un mélange de busard, de chauve-souris, de guêpe entre autres choses, mais à l'apparence cadavérique, émaciée et visiblement pourrie.

Le byakhee poussa un cri impie et s'avança sur la moquette d'un air menaçant, vers Mary qui restait assise dans son fauteuil, bouche bée sous l'effet du choc et de l'incompréhension. Pour ma part, je fonçai instinctivement vers le chiffonnier dans lequel je rangeais mon arme de service. Le temps qu'il me fallut pour traverser la pièce, ouvrir le tiroir et en sortir mon revolver sembla durer des heures. Je ne pouvais tuer le byakhee à mains nues ; la créature était trop forte. Une balle bien placée, cependant, suffirait à l'abattre, les byakhees n'étant pas invulnérables, loin de là. Peut-être sont-ils capables de voler dans le vide spatial, puisqu'ils servent de montures interstellaires à quiconque a les moyens de les dresser et l'audace de les chevaucher, mais on peut tout de même les tuer à l'aide d'une petite arme à feu, comme n'importe quel animal ordinaire.

Le byakhee se déplaça à une vitesse effrayante, bien plus importante que je ne l'aurais cru. Il se jeta sur Mary alors même que je faisais volte-face pour l'affronter. Ses serres étaient enfoncées dans son torse et le lacéraient. Sa gueule en forme de bec était refermée sur la

gorge de Mary. Celle-ci cria mon nom, qui se termina dans un gros gargouillis mouillé.

En un instant, le byakhee mourut.

Et une minute plus tard, ce fut au tour de Mary, que je tenais au creux de mes bras.

— Qui plus est, reprit Holmes, nous avons trouvé les coupables, non ? Les trois hommes qui avaient lancé le sort pour appeler le byakhee et l'envoyer chez vous.

J'acquiesçai.

— Abdullah Khan. Mahomet Singh. Dost Akbar.

J'égrenais ces noms dans une litanie haineuse. Chacun d'eux, sur ma langue, avait le goût de l'acide.

Il s'agissait de trois Sikhs qui, avec Jonathan Small, avaient été spoliés de leur butin mal acquis par cette canaille de Bartholomew Sholto. Sholto avait cru mettre la main sur un coffre recélant des bijoux, dont le légendaire « Grand Moghol », supposé être le deuxième plus gros diamant du monde. Mais ledit coffre contenait en réalité une petite idole taillée dans une pierre verte comme la mer à l'effigie de Bokrug, dieu vénéré par la race des Thuum'ha, des semi-amphibiens qui habitaient la cité d'Ib, au pays depuis longtemps oublié de Mnar, il y a dix mille ans de cela. L'idole fut volée par les habitants bien plus humains de la ville voisine, Sarnath, après qu'ils eurent massacré les Thuum'ha, dont ils trouvaient l'apparence de batracien repoussante. Les guerriers victorieux de Sarnath installèrent l'idole dans le temple principal de leur cité, mais le trophée disparut dès la première nuit. Le seul témoin de cette disparition fut le grand prêtre Taran-Ish, que l'on trouva moribond sur le sol du temple, le visage déformé par la terreur. Mille ans plus tard, une vengeance insolite s'abattit sur Sarnath en pleine célébration de la destruction d'Ib : par magie, les festoyeurs furent changés en de vertes créatures muettes et flasques qui ressemblaient beaucoup aux Thuum'ha assassinés. Dans leur terreur, les citoyens les plus humbles de Sarnath prirent la fuite, et jamais ne revinrent.

Au cours des millénaires écoulés depuis la disparition de l'effigie de Bokrug, elle refit surface de temps en temps, changeant de mains, passant d'un propriétaire à l'autre, mais n'apportant que malheurs à quiconque la touchait. Dans les années 1870, elle était aux mains d'un rajah des provinces du nord des Indes. Il l'avait ajoutée à l'or et aux gemmes qui formaient son trésor, persuadé qu'il s'agissait d'une simple décoration de jade à l'effigie d'un lézard aquatique.

Lorsque le Raj renforça son contrôle sur le sous-continent, le rajah commença à craindre pour sa fortune. Par ruse, il enferma ce qu'il estimait être sa possession la moins précieuse, l'idole, dans un coffre de fer au fermoir en forme de Bouddha, et l'envoya au fort d'Agra

pour qu'il y fût conservé sous bonne garde. Au serviteur auquel il confia le coffre, un dénommé Achmet, il raconta que son contenu équivalait à la moitié de ses biens terrestres, alors qu'en vérité, quasi tout ce qu'il avait était caché dans les caves de son palais.

Achmet, qui se faisait passer pour un marchand, arriva à Agra avec Dost Akbar pour compagnon de voyage. Il avait révélé la nature du contenu du coffre à Akbar, qui était le frère adoptif d'Abdullah Khan. Son sort était scellé.

Ensemble, Small, Khan, Akbar et Singh tuèrent Achmet et ouvrirent le coffre. Très grande fut leur déception lorsqu'ils découvrirent qu'en lieu et place d'un trésor digne d'une rançon de roi, il contenait un artefact d'apparence dérisoire. Khan, cependant, bien qu'autodidacte, était très érudit en matière d'occultisme ; aussi reconnut-il l'idole pour ce qu'elle était. Il savait que malgré son apparence modeste, ce morceau de pierre érodé recélait un grand pouvoir, et parvint à convaincre les autres conjurés qu'elle valait plus que toutes les richesses du monde, puisque avec les bonnes incantations, on pouvait en faire une arme. D'ailleurs, s'ils l'utilisaient de la bonne façon, elle avait le pouvoir de faire d'eux des dieux parmi les hommes. Ils cachèrent donc le coffre dans un trou pratiqué dans un mur du fort, et se mirent d'accord pour le récupérer quand la situation se serait tassée dans le pays ; mais ils n'en eurent jamais l'occasion. Le cadavre d'Achmet fut découvert, et les quatre assassins furent arrêtés.

À la colonie pénitentiaire des îles Andaman, Small s'acoquina avec deux officiers de la garnison en charge des criminels, le major Bartholomew Sholto et le capitaine Arthur Morstan. Il leur parla du coffre dans le but de les amener à le récupérer pour lui. Toutefois, il mentit sur son contenu, persuadé que ni l'un ni l'autre ne s'intéresseraient à une idole païenne sommairement taillée, mais qu'ils seraient motivés à l'idée d'avoir une part de trésor. Toutefois, Sholto trahit Small et Morstan et disparut avec le coffre.

Small passa le restant de ses jours sur l'île Blair à préparer sa vengeance. Pour ce faire, il reçut l'aide d'un Andamanais auquel il s'était lié d'amitié, un sorcier qui lui enseigna une malédiction pour infliger une maladie, et lui apprit à contrôler un homoncule afin qu'il fasse ses quatre volontés. Morstan, pendant ce temps, retourna en Angleterre, mais il disparut un peu plus tard dans des circonstances mystérieuses. En réalité, il mourut d'une crise cardiaque au cours d'une altercation avec Sholto, qui se débarrassa du corps et n'en parla à personne.

C'est la fille de Morstan, Mary, qui nous amena Holmes et moi à nous mêler de cette affaire. Elle avait commencé à recevoir de mystérieuses lettres qui ne comportaient qu'un sigil à l'encre, un symbole ressemblant au Signe des Anciens, mais dont l'étoile centrale

avait quatre branches plutôt que les cinq traditionnelles. Il s'avéra que les lettres étaient postées par Small, qui soupçonnait Mary de savoir où se trouvait le coffre, ce qui n'était pas le cas, puisque son père ne lui en avait jamais parlé. En fait, elle n'avait ni vu le capitaine Morstan ni eu de ses nouvelles depuis qu'il avait profité d'une permission pour rentrer en Angleterre, quelque dix ans auparavant.

Le sigil – que Holmes baptisa « Signe des Quatre Anciens » – faisait partie du plan de Small visant à troubler Mary et à lui faire perdre ses moyens. En le lui envoyant de façon répétée, il comptait saper son équilibre mental ; ainsi, il pourrait entrer en jeu et tirer parti de l'esprit affaibli de Mary en la persuadant de lui fournir les renseignements souhaités. Lui envoyer le vrai Signe des Anciens eût été une dangereuse provocation, c'est pourquoi il inventa sa propre version, de sinistre conception mais essentiellement inoffensive.

Après avoir mis un terme aux machinations de Small, nous pensâmes, Holmes et moi, en avoir fini avec cette affaire. Toutefois, nous n'avions pas pris en compte ses anciens conjurés. Quelques années plus tard, les trois Sikhs, condamnés à la perpétuité pour le meurtre d'Achmet, s'évadèrent de leur prison de Madras et gagnèrent Londres. Abdullah Khan avait lu mon roman *Le Signe des quatre* et, fort de sa connaissance des détails de l'affaire, n'avait eu aucun mal à deviner la véritable histoire qui se cachait dans ses pages. À raison, il déduisit que l'idole de Bokrug était désormais aux mains de Sherlock Holmes. Ses comparses et lui voulaient la récupérer ; ils décidèrent que la meilleure manière d'y parvenir serait de me tuer en m'envoyant un byakhee. En frappant le meilleur ami et allié de Holmes, ils pensaient qu'il serait dévasté par le chagrin, ce qui ferait de lui une proie facile.

Cela aurait peut-être fonctionné. Cependant, en tuant accidentellement Mary à ma place, les Sikhs s'attirèrent la légitime vengeance de Holmes, mais aussi du veuf de la victime. Nous pourchassâmes sans relâche les coupables et, lorsque nous les attrapâmes, nous les traitâmes avec brutalité. Je ne suis pas fier de ce que nous fîmes. Mais je n'en ai pas honte. Nous leur rendîmes leur idole. Tout en appelant sur eux son terrible pouvoir. La malédiction s'abattit sur Khan, Singh et Akbar sous la forme d'une cascade de lumières étranges et d'un impénétrable nuage de brume verte, duquel ils ressortirent transformés, le corps réduit à celui d'un être bossu et muet à l'apparence de batracien. Ensuite, je procédai à leur exécution sommaire d'une balle dans la tête, mais avant même que j'eusse sorti mon arme, je suis certain d'avoir vu dans leurs yeux noirs et globuleux une terreur méprisable qui fut pour moi source de très grande satisfaction. Les trois hommes avaient conscience de ce qui leur était arrivé, de leur transformation en ces créatures ô combien odieuses et

méphitiques. La mort dut leur sembler une libération bien miséricordieuse. Pour moi, la sentence, méritée, ne fut que pure justice.

— C'était ma faute, insistai-je.

— Mais au nom du ciel, comment en êtes-vous arrivé à pareille conclusion, Watson ?

Je retins mon souffle et le relâchai en soupirant.

— Parce que j'ai écrit ce roman.

— *Le Signe des quatre* ?

— Oui, et il a amené les trois Sikhs à ma porte aussi sûrement que l'eût fait un panneau.

Holmes fixa sur moi un regard grave.

— C'est la première fois que vous me dites cela.

— Je rumine cette idée depuis que c'est arrivé. J'ai essayé de lui opposer ma raison, mais avec un succès décroissant. Je me dis que les Sikhs auraient fini par nous trouver, avec ou sans ce roman. Mon histoire n'a fait que leur faciliter la tâche et précipiter l'inévitable.

— Absolument.

— Mais peut-être aurais-je dû mieux camoufler la véritable histoire. J'aurais dû changer les noms et les faits pour ne pas mettre les gens sur la piste. J'avais des appréhensions alors même que j'étais en train de composer le premier jet, mais j'en ai fait fi. Je voulais célébrer Mary. J'avais l'impression de lui écrire une lettre d'amour. Au lieu de quoi je rédigeais son arrêt de mort.

Je me détournai de Holmes. Les yeux me piquaient, les larmes montaient, et je ne souhaitais pas qu'il le vît.

Il me donna une tape sur l'épaule.

— Je comprends à présent pourquoi vous avez posé la plume. Ce n'était pas pour vous plier à une quelconque requête de ma part, ou du moins pas uniquement. À la suite de la perte de Mary, vous êtes devenu « craintif ».

Je hochai la tête.

— À l'époque, vous m'aviez déjà demandé, et plus d'une fois, de ne plus écrire sur vous. J'ai trouvé que c'était le prétexte parfait. Mary était sous terre depuis peu, ainsi que les trois Sikhs, quand j'ai commencé à comprendre que mes chroniques n'étaient pas de simples diversions sans conséquences. J'ai donc écrit une dernière nouvelle, la pierre de faîte de la carrière du Sherlock Holmes fictif, où je le reléguais dans l'oubli, et le professeur Moriarty avec lui. Ce faisant, j'accédais à vos demandes tout en essayant de me purger de la culpabilité que je ressentais à cause du *Signe des quatre*. Je ne m'en rendais pas compte sur le moment mais, avec le recul, j'ai fini par comprendre. Par conséquent, même si, plus tard, vous m'autorisiez à faire « renaître » votre personnage, je ne sais pas si je le ferais. Mes

histoires sont désormais à double tranchant. Nous en avons certes tiré beaucoup de bénéfices, mais elles nous ont fait du mal.

— À la lumière de ce que vous venez de me dire, notre dispute d'hier, au hammam, me semble d'autant plus regrettable. Il m'arrive parfois de me montrer aussi maladroit qu'insensible, Watson.

— Parfois ? répétais-je avec un fragile sourire qu'il imita.

— Pourtant je ne suis pas incapable de compassion. Vous le savez. Dommage que vous ne vous soyez pas confié plus tôt. Je vous jure de faire davantage attention à vos sentiments.

— Allons, on ne change pas les habitudes de toute une vie.

Il ricana.

— Certes non. Peut-être est-ce trop me demander. Mais dorénavant, je m'efforcerai de ne pas oublier que mon Watson, si redoutable soit-il, a ses faiblesses comme tout le monde. Derrière cette apparence inébranlable se cache... Oh-ho ! Qu'est-ce donc ?

Le cab se garait devant Bethlem, et quelque chose avait attiré l'attention de Holmes. Je n'avais rien remarqué, d'autant plus que ma vision était encore un peu floue. Holmes ouvrit la demi-portière et descendit d'un bond sur le trottoir.

— Payez le cocher, Watson, lança-t-il en partant précipitamment dans la direction de l'asile.

Je le rattrapai quelques instants plus tard. Il s'était joint à un petit attroupement qui s'était formé sur l'esplanade devant l'aile est du bâtiment. Ledit attroupement était composé de deux autres personnes, un employé en uniforme et un homme en costume. Ce dernier était un Anglo-Indien bedonnant que j'estimai être un interne, Gregson nous ayant parlé de la présence d'un médecin métis à Bethlem. Accroupi, il inspectait un corps allongé par terre. Lorsque j'arrivai, il conclut son examen en secouant tristement la tête.

— Le malheureux, dit-il en se relevant. Je ne peux rien faire. Vous dites que vous l'avez trouvé comme ça, Burrell ?

— Il n'y a pas cinq minutes, Dr Joshi, répondit l'employé.

Je me décalai de façon à avoir un meilleur point de vue sur le mort. Même si je n'avais pas entendu le verdict du médecin, j'aurais su que je me trouvais devant un cadavre. L'angle de la tête par rapport au torse était anormal. La langue sortait mollement de la bouche. Le blanc de ses yeux écarquillés était parcouru de veines écarlates.

Il m'apparut alors que je connaissais la victime. Sa mort subite et violente avait peut-être déformé ses traits, mais ses cheveux couleur carotte et ses sourcils touffus ne laissaient aucune place au doute.

C'était McBride.

Je retins mon souffle. L'infirmier écossais, qui comptait parmi ses patients l'homme que nous pensions être Zachariah Conroy, avait connu une fin tragique. Inutile de s'appeler Sherlock Holmes pour

comprendre comment c'était arrivé, puisque le corps était entouré d'éclats de verre et de bois peint. Holmes regardait vers le haut de la façade. Je suivis son regard et vis une fenêtre cassée au troisième étage. Le trou était béant et déchiqueté ; il ne restait pas un seul carreau intact. Les quelques traverses et meneaux qui demeuraient accrochés étaient tous tordus vers l'extérieur comme des dents de travers. Soit McBride avait sauté, soit on l'avait poussé ; en tout cas, la chute de trois étages lui avait brisé le cou.

Holmes se tourna vers les deux hommes et s'annonça avec un double raclement de gorge. Le Dr Joshi qui, jusque-là, n'avait pas remarqué notre présence, se retourna brusquement.

— Bon sang, mais qui êtes-vous ? aboya-t-il.

— Sherlock Holmes. Et vous ?

— Dr Simon Joshi, aliéniste. Ah oui. Bien sûr. J'ai entendu dire que l'illustre Sherlock Holmes nous avait rendu visite hier matin. J'ignore ce qui vous amène aujourd'hui, mais vous ne pouviez pas choisir pire moment.

— C'est l'évidence même, répliqua Holmes, en indiquant le corps d'un geste de la main. Pauvre McBride.

— Triste fin, en effet, dit le Dr Joshi. Qui plus est, le patient qui est probablement responsable de sa mort a disparu de sa cellule. Nous nous en sommes aperçus quelques minutes avant de trouver McBride. J'ai déjà des aides-soignants qui passent les environs au peigne fin. Soyez assuré que nous retrouverons le coupable.

— Qui est-ce ? Qui a disparu ?

— Je ne suis pas sûr que cela vous regarde, monsieur, rétorqua Joshi en bombant le torse. C'est du ressort de l'administration de l'hôpital et, si besoin, dans l'hypothèse où les recherches de mes hommes ne porteraient pas leurs fruits, de la police. Ce ne sont pas les affaires d'un détective amateur, si estimé soit-il dans certains milieux.

Son ton péremptoire ne découragea pas Holmes.

— Le patient précité serait-il un homme au visage couvert de cicatrices et à qui il manque une main, par hasard ?

Les yeux écarquillés du Dr Joshi suffirent à donner à Holmes la réponse dont il avait besoin.

— La fenêtre est la quatrième en partant de l'escalier, de ce côté-ci. La cellule du patient que je viens de décrire est la quatrième de cet étage, et sur ce même côté. La déduction, comme l'ami Watson insiste pour me le faire dire, est élémentaire.

Le Dr Joshi, après avoir intérieurement débattu pendant quelques instants, dit :

— J'ai réprimandé McBride pour vous avoir laissés entrer. L'époque où Bethlem était ouvert au tout-venant est depuis longtemps révolue. Nos patients ne sont pas là pour être la risée des gens. Nous

n'invitons plus le public à venir les lorgner contre une compensation financière. L'asile accueille des êtres humains en détresse qui méritent de la compassion et des traitements appropriés ; deux choses que nous leur fournissons.

— Nous ne sommes pas venus les « lorgner », comme vous dites. Nous enquêtons.

— Néanmoins, il y a des règles, et McBride les a enfreintes. En revanche, il est pour le moins étonnant que le patient dont vous parlez, celui-là même que vous êtes venus voir hier, s'évade le lendemain en tuant un aide-soignant. D'autant plus que jusqu'ici, il n'avait pas montré la moindre violence. Je me demande si votre visite n'a pas déclenché ces événements.

— Notre visite aurait provoqué une réaction inattendue ? fit Holmes. Mais à coup sûr, si c'était le cas, cela serait arrivé dans la foulée, et pas un jour et demi plus tard.

— C'est la raison, et l'unique raison, pour laquelle je vous laisse le bénéfice du doute, M. Holmes. Ce qui ne m'empêche pas de rester méfiant.

— Si vous voulez bien nous autoriser Watson et moi à voir la cellule en question, je pourrai sans aucun doute dissiper vos soupçons.

Le Dr Joshi soupesa la proposition.

— Pensez-vous pouvoir me donner une idée de la raison pour laquelle le patient s'est évadé, et de l'endroit où il s'est rendu ? Non que je me raccroche à n'importe quoi, précisa-t-il même si j'avais personnellement l'impression que c'était exactement ce qu'il faisait. Mais toute aide, même peu orthodoxe, est bienvenue, dans la mesure où nous n'avons presque rien appris sur cet homme durant la courte période qu'il a passée chez nous.

— Je ferai de mon mieux pour vous être utile, répondit Holmes en s'inclinant poliment, mais je ne vous promets rien.

Le Dr Joshi était déjà apaisé.

— Je suppose que cela ne peut pas faire de mal. Burrell, trouvez quelque chose pour recouvrir le corps, un drap, n'importe quoi. Messieurs, si vous voulez bien me suivre...



L'IMPOSSIBLE PLUTÔT QUE L'IMPROBABLE



L'état dans lequel se trouvait tout le troisième étage de l'aile faisait honneur au surnom de l'établissement. Tout le long du couloir, les patients gémissaient et s'angoissaient dans leurs cellules ; ils étaient nettement plus agités que lors de notre précédente visite. Celui que j'avais déjà vu enchaîné au montant de son lit tirait sur sa laisse, la bouche ouverte dans un perpétuel cri d'angoisse muet. Le collier de fer irritait tellement la peau de son cou qu'il avait saigné. D'autres internés hurlaient comme des loups, et deux aides-soignants s'escrimaient à passer la camisole à un patient qui résistait sans relâche en grinçant des dents et en essayant de les mordre. Ses lèvres étaient couvertes d'écume, comme chez les animaux enragés.

Le Dr Joshi faisait de son mieux pour garder l'air optimiste et flegmatique malgré le brouhaha qui régnait autour de nous.

— Il faut que vous compreniez, expliqua-t-il en élevant la voix par-dessus le tapage, qu'une évasion de ce genre, c'est pour ainsi dire du jamais vu. Nous gardons scrupuleusement les patients enfermés à toute heure, qu'ils soient passifs ou agressifs. Dans ce cas, comme vous allez le voir, la précaution était quelque peu superflue.

Il avait raison, car la porte du patient invalide était anormalement entrebâillée : elle était de guingois sur ses gonds, dont l'un était tout bonnement arraché, et l'autre, tordu.

— La porte a été forcée, précisa le Dr Joshi.

— Vous m'en direz tant, murmura Holmes en considérant les gonds les yeux mi-clos.

— Il a fallu une force considérable pour y arriver.

— On pourrait même dire une force surhumaine.

— Tout à fait. On sait que des hommes ordinaires sont capables

d'extraordinaires exploits physiques avec la bonne stimulation. La peur, la panique, ou le désir de sauver un proche de quelque péril peuvent vous insuffler un surcroît de vitalité qui donne à vos muscles une puissance inaccoutumée. Je suis sûr que c'est ce qui est arrivé. Le patient, submergé par une puissante crise maniaque, a presque arraché la porte à son montant. On peut aussi supposer que McBride a accouru pour le retenir, mais que le patient l'a projeté à travers la fenêtre. Après quoi il a pris la fuite et quitté le bâtiment par un moyen peu orthodoxe.

— C'est-à-dire ?

— Il y a une fenêtre au bout de ce couloir. Je pense que vous la voyez d'ici. Elle aussi est brisée, comme celle de la cellule. Mon hypothèse est que le patient est sorti par là puis s'est laissé glisser jusqu'au sol le long d'une gouttière.

— Ce scénario est on ne peut plus plausible d'un bout à l'autre, jugea Holmes, et j'y adhère. Je vous engage à le répéter chaque fois que vous devrez relater l'incident, docteur. Votre élucidation des faits est très satisfaisante.

Le visage anxieux de l'aliéniste se détendit un peu, et quelque chose qui pouvait être un sourire passa sur ses lèvres.

— Si vous m'y autorisez, poursuivit Holmes, j'aimerais examiner la cellule en détail, par pure satisfaction personnelle. Je suis sûr que vous avez d'autres problèmes à traiter – superviser la capture de votre évadé, notamment – et je m'en voudrais de vous faire perdre davantage votre temps.

— Vous me demandez de vous laisser ici sans surveillance.

— Pour une dizaine de minutes à peine. Comme je vous l'ai dit, votre récapitulatif des événements ne peut qu'être exact. Cependant, je suis tatillon ; j'aime mettre les points sur les i et les barres aux t. J'ai grand besoin que vous m'autorisiez ce plaisir.

Quand cela servait ses desseins, Holmes était capable de déployer une suavité remarquable qui lui permettait presque toujours d'atteindre son but. Il en fut ainsi cette fois-là. Le Dr Joshi n'atermoya qu'un instant avant de donner son assentiment.

— Soit, M. Holmes. Faites votre examen. Ensuite, si vous le voulez bien, partez.

— Vous êtes trop bon, docteur.

Tandis que l'aliéniste repartait d'un pas vif, Holmes contourna la porte de guingois et pénétra dans la cellule. Je le suivis, et fus soulagé de constater que les murs assourdissaient quelque peu les feulements des déments qui nous entouraient. Leur clameur commençait à me porter sur les nerfs.

— Vous ne croyez pas à l'interprétation que le Dr Joshi a donnée des indices, dis-je.

— Pas un seul instant, mais il m'a paru prudent de soutenir l'opinion qu'il s'était déjà faite. Maintenant, il a quelque chose à raconter à son conseil d'administration et, si nécessaire, à la presse. Une confirmation de ses hypothèses de la part de Sherlock Holmes, si elle n'est pas gage de certitude, suffira au moins à l'enhardir.

Je jetai un regard circulaire aux mots r'lyehens griffonnés au fusain sur le sol et les murs. Les trois mêmes vers se répétaient, comme précédemment, mais j'estimai que l'aliéné en avait rajouté. Zachariah Conroy, si c'était bien son nom, n'avait pas chômé depuis notre visite.

Holmes, pendant ce temps, inspectait la fenêtre cassée. Attentif aux détails les plus menus, il fit courir sa main au-dessus des éclats de verre et de bois qui dépassaient du cadre. La légère brise qui entraînait agita la queue-de-pie de son pardessus.

— Ah ! fit-il.

Ses doigts s'étaient posés sur quelque chose qui était resté accroché au bout d'un éclat de verre. Il prit l'indice du bout des doigts et me le montra.

— Watson, que déduisez-vous de ceci ?

Je scrutai ce qu'il me tendait.

— On dirait un morceau de cuir. Du cuir noir. Arraché à un vêtement ? Peut-être à la chaussure de McBride ? Un fragment a pu se prendre dans le verre quand ce malheureux a traversé la fenêtre.

— C'eût été possible, à ceci près que le cuir de ses chaussures est marron et non noir, et que ses chaussures elles-mêmes, pour autant que j'aie pu le déterminer en observant son corps il y a quelques minutes, sont intactes. Le dessus était quelque peu éraflé, mais rien qui dépasse l'usure habituelle. Qui plus est, remarquez la souplesse de cette matière. (Il agita le débris, qui avait une consistance molle, gélatineuse.) Ce cuir n'a pas été séché. Il s'agit de tissus frais qui, il n'y a pas longtemps, faisaient encore partie d'une créature vivante.

— Je n'aime pas ça.

— Moi non plus. Cependant, la conclusion semble irréfutable. Notre aliéné ne s'est pas évadé. Il a été enlevé.

— Mais par qui ?

— Il serait plus exact d'utiliser le pronom interrogatif « quoi ». Malheureusement, dans notre domaine obscur, nous nous retrouvons souvent à chercher un responsable inhumain plutôt qu'humain. Cette maxime que vous m'avez attribuée sur « l'impossible » qu'il faudrait éliminer s'applique rarement dans nos vies. Dans notre quête de vérité, nous sommes bien souvent amenés à chercher l'impossible plutôt que l'improbable. L'impossible, dans le cas présent, serait une bête capable de voler, possédant une intelligence rudimentaire, assez grande et puissante pour emporter un homme adulte, aux habitudes nocturnes... Ai-je suffisamment rétréci le champ d'investigation à

votre goût ?

— Il pourrait s'agir de plusieurs espèces. De prime abord, je pense à un byakhee.

— Il n'est pas étonnant que les byakhees vous viennent en premier à l'esprit, étant donné notre récente conversation. Toutefois, ce lambeau de peau ne partage pas les caractéristiques de ces créatures. Son élasticité et sa flexibilité, pour moi, suggèrent qu'il provient d'une aile ; or, les ailes de byakhee sont rigides et diaphanes comme celles des guêpes. Il nous faut considérer un candidat qui soit plus proche de la chauve-souris, à mon avis. Toujours aucune idée ? Alors allons voir l'autre fenêtre dont a parlé le Dr Joshi, celle par laquelle le disparu se serait soi-disant évadé.

Nous nous rendîmes au bout du couloir. En chemin, nous essuyâmes une pluie de hurlements et d'invectives de la part des aliénés. L'un d'eux, l'occupant de la dernière cellule, sautillait sur place en agitant les bras comme des ailes. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il imitait, à sa manière embrouillée et incohérente, le vol d'une créature ailée.

— Il semblerait que nous soyons en compagnie d'un témoin oculaire, dit Holmes. L'avez-vous vu, mon brave ? Avez-vous vu ce qui est entré par cette fenêtre ?

Le patient continua de sauter en battant des bras sans se préoccuper de la question de mon ami. Son regard déconcertant, plongé dans le vague, suggérait qu'il avait depuis longtemps dépassé les frontières de la raison.

— Entré ? répétais-je. Mais le Dr Joshi a dit que le patient était sorti par cette fenêtre, pas qu'on avait emprunté ce chemin pour entrer.

— Oh, Watson, Watson ! Le Dr Joshi ne faisait que spéculer. Et en dépit des indices manifestes, ajouterais-je. Regardez le verre par terre. Voyez la quantité. C'est le b.a.-ba en matière de déduction. Un enfant pourrait dire que la fenêtre a été brisée de l'extérieur, et pas de l'intérieur. Cela n'échapperait même pas à un inspecteur de Scotland Yard.

— Ah. Oui, c'est vrai.

— Donc, la fenêtre est un point d'entrée, et non de sortie. (Holmes se pencha au dehors, tendit le cou et tourna la tête vers la gauche et la droite.) Il y a bien une gouttière, comme l'a dit le Dr Joshi, mais elle se trouve à cinq bons mètres de distance. Il n'est pas inconcevable de sauter de cette fenêtre, de s'y rattraper et de descendre par là, mais je reculerais devant le risque. Il est très probable que quiconque s'y essaie retombe avant la gouttière ou ne parvienne pas à s'y accrocher, avec les inévitables conséquences désastreuses que l'on imagine.

— Pas de visage. Pas de visage.

Ces marmonnements étouffés provenaient de la cellule située en

face de celle de l'homme qui faisait semblant de voler. Son occupant était debout, droit comme un i, à sa porte, comme au garde-à-vous, mais avec les mains jointes devant le visage.

— Comme ça, dit l'aliéné. Pas de visage. Comment voir ? Comment sentir ? Comment manger ? Comment parler ? Je n'ai pas de visage.

— Est-ce vous qui n'avez pas de visage ? demanda Holmes. Ou quelque chose que vous avez vu ?

— Je ne vois rien. Je n'ai rien vu.

L'homme, en dépit de son ton calme et solennel, était ravagé par la peur. Tous les tendons de son corps étaient crispés comme des câbles sous tension.

— Pas de visage, répéta-t-il.

Holmes insista encore, en vain. Le dément était perdu dans une sorte d'état confus, dissociatif, qui le faisait s'identifier à une chose qu'il avait vue mais qu'il niait avoir vue.

Holmes renonça.

— Ni lui ni son camarade d'en face ne fournit ce que l'on pourrait appeler un témoignage inattaquable, mais chacun à sa manière confirme mon hypothèse, tout comme l'état de la fenêtre. Une créature volante a fait irruption, a suivi le couloir, a arraché la porte d'une cellule précise et a filé avec son occupant, non sans avoir d'abord tué McBride, qui a courageusement volé au secours du patient. L'ouverture que la bête a pratiquée en jetant l'aide-soignant dehors lui a fourni un moyen pratique de repartir, mais à sa sortie, elle s'est déchiré un minuscule lambeau d'aile. Le monstre en question n'a pas de visage, mais a la peau noire et cartilagineuse, et...

— Une maigre bête de la nuit, dis-je.

J'avais enfin rassemblé les pièces du puzzle.

— Il était temps, mon vieil ami. Une maigre bête de la nuit, c'est cela. C'est notre coupable. Ou du moins est-ce l'instrument de l'enlèvement de notre aliéné, car je ne pense pas que ce soit son instigateur. Les maigres bêtes, en général, évitent les humains. Elles hantent des endroits retirés et désolés, et ont tendance à tuer quiconque fait irruption sur leur territoire. Pourtant, on le sait, il arrive qu'on les dresse à suivre les ordres, comme des faucons ou des chiens de chasse. En les capturant assez jeunes et en les élevant avec le régime idoine de punitions et de récompenses, elles sont obéissantes.

— Quelqu'un a envoyé une maigre bête dressée pour enlever Conroy.

— C'est ainsi que j'analyse la situation, dit Holmes. Reste à déterminer qui est ce quelqu'un.



DES IRRÉGULIERS PLUS QU'IRRÉGULIERS



À minuit, nous étions sur l'estran de la Tamise, les pieds dans la boue jusqu'aux chevilles. La marée était basse, si bien que le fleuve était réduit à un mince filet constellé de scintillements argentés de clair de lune. Nous étions près de l'éperon de terre que l'on appelle l'Île aux Chiens, appendice de l'East End presque entièrement occupé par des docks. Les silhouettes d'entrepôts se dressaient autour de nous, de même que les mâts et cheminées inclinés des navires échoués sur le sable à cause du reflux des eaux.

En journée, ce quartier, l'un des plus animés de Londres, résonnait des cris de marins et de dockers. À cette heure avancée, cependant, tout était calme et silencieux. On distinguait le grondement du reste de la ville, mais au loin, en marge, comme s'il émanait d'un autre monde, cependant que les clapotis du fleuve et la puanteur de la boue évoquaient une époque plus primordiale, un âge d'avant la civilisation.

— Holmes, murmurai-je.

Il semblait approprié de parler à voix basse. Nous ne voulions pas attirer l'attention du voisinage, mais de toute façon, s'exprimer à un volume normal eût paru détonant dans ce contexte.

— Pas maintenant, Watson. Je connais ce ton. Je n'ai absolument aucune envie d'entendre une énième leçon.

— Je voulais juste préciser qu'à mon avis, c'est une mauvaise idée. Il y a de meilleurs moyens de mener des recherches.

— Si vous préférez être ailleurs, rétorqua Holmes sur un ton quelque peu acerbe, je vous en prie, partez. Je suis tout à fait capable de me débrouiller tout seul.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, et vous le savez. Je n'approuve

pas que vous fricotiez avec les individus que vous vous apprêtez à rassembler, et n'aime pas beaucoup la méthode par laquelle vous les rassemblez.

— Je n'ai pas besoin de votre approbation, contra Holmes. Quant à ces « individus », pourquoi ne pas leur donner le nom collectif que je leur ai trouvé ? Au moins, l'ironie est amusante.

— Vos « Irréguliers ». Jamais on n'a entendu euphémisme plus hypocrite.

— Il n'en est pas moins pertinent. De plus, il a un petit côté poétique. Et quand une discrète chasse à l'homme à l'échelle de la ville s'impose, les Irréguliers sont redoutables. Leur sens de l'odorat à lui seul ferait de l'ombre à un limier. Même un certain croisé lurcher-épagneul à oreilles tombantes de notre connaissance ne leur arrive pas à la cheville.

— Mais pour utiliser leurs services, ce n'est pas comme si vous pouviez vous contenter de sortir un ou deux shillings de votre poche. Le prix est bien plus élevé et plus personnel.

— Préférez-vous que, comme dans vos histoires, j'engage une bande de gamins sans toit tel un Fagin respectueux de la loi ? Des traîne-misère mal dégrossis qui me rendront d'honnêtes services contre quelques pièces ? Quel auteur sentimental vous faites parfois, Watson ! Comme si je pouvais envisager de mobiliser une armée d'enfants errants et abandonnés à Baker Street, et espérer qu'ils fassent quelque chose pour moi. Ils se feraient la malle avec mes shillings – et avec l'argenterie de Mme Hudson, sans nul doute – et on ne les reverrait jamais.

Avec un reniflement moqueur, Holmes sortit d'une trousse de cuir l'objet qu'il avait rapporté de chez nous. Il me passa la trousse vide et leva l'objet bien haut. Les rayons de la lune, en se reflétant sur sa complexe silhouette de bronze, donnèrent un étrange semblant de vie aux trois serpents qui ornaient l'avant du diadème.

Il s'agissait de la Couronne Triophidienne, et à sa simple vue, mon esprit retourna instantanément sous l'église St Paul de Shadwell, dans la caverne où le professeur Moriarty avait essayé de nous sacrifier à Nyarlathotep, au pied d'une vaste pyramide souterraine. En réalité, cette couronne-ci n'était pas l'une des Couronnes Triophidiennes originales dont trois exemplaires seulement avaient survécu dans l'ère moderne, mais une réplique maison de Moriarty qui, pour être une imitation, n'en était pas moins efficace. Imprégnée d'un pouvoir surnaturel, elle donnait à celui qui la portait le contrôle des reptiles de toutes sortes, y compris à tendance humanoïde. Holmes la conservait depuis notre victoire sur Moriarty, en 1880, et s'en servait de temps en temps, quand une mission de reconnaissance ou une poursuite un peu particulière s'imposaient.

Alors qu'il la levait pour la poser sur sa tête, je tentai une dernière fois de le dissuader d'en faire usage.

— La couronne a un prix, dis-je. Elle exige énormément d'énergie de son utilisateur. Si je puis me permettre, vous n'êtes pas au sommet de votre forme. Il y a beaucoup trop longtemps que vous n'avez pas dormi, et vous n'avez pas pris un repas correct depuis avant-hier matin. En tant que médecin...

— Vous n'êtes pas mon médecin.

— Pour ainsi dire, puisque vous n'en avez pas d'autre. Comme je le disais, en tant que médecin, je vous conseille au moins de vous reposer avant d'utiliser la couronne.

— La piste de notre aliéné disparu est encore fraîche. C'est maintenant qu'il faut le chercher, pas plus tard.

— En ce cas, nous devrions le chercher par des moyens conventionnels.

— Pourquoi, puisque les moyens non conventionnels seront plus efficaces ? Les Irréguliers vous déconcertent peut-être, Watson, mais ils font du bon travail, et au fond, c'est tout ce qui compte.

— Vraiment ? N'est-ce pas votre bien-être ?

Holmes haussa les épaules. Il semblait vraiment ne plus se préoccuper de ce qui lui arrivait. La guerre qu'il menait le dévorait. La victoire était tout, quel qu'en soit le prix.

Il enfonça la Couronne Triophidienne sur sa tête. Presque aussitôt, des écheveaux de lumière verte commencèrent à scintiller le long de ses anneaux de bronze tressé, cependant qu'un étrange bourdonnement lancinant se répandait dans l'air. Lorsque le front de Holmes se plissa sous l'effet de la concentration, les vrilles de lumière se firent plus vives et se multiplièrent, et le bourdonnement devint plus grave. Bientôt, le diadème brillait tout entier : le nimbe lumineux aux scintillements émeraude qui en émanait était trop éblouissant pour qu'on le regardât directement. Les ondes du fleuve étaient illuminées de vert, et la boue, sur un rayon de vingt mètres autour de nous, avait une couleur de mousse d'arbre.

C'était l'énergie physique de Holmes qui alimentait la couronne et fournissait le carburant nécessaire à ce mystérieux étalage de lumière. Le carburant étant bien entendu une ressource limitée, je me demandais combien de temps il faudrait à Holmes pour être à court d'énergie. Combien de force vitale lui restait-il ? J'avais déjà vu dans quel état il se trouvait après avoir utilisé la Couronne Triophidienne. Même quand il était en pleine forme, il en ressortait épuisé ; or, cette fois-ci, il était usé jusqu'à l'os.

La couronne allait-elle le rapprocher dangereusement de la mort ? Pouvait-elle le tuer ?

— Je vous appelle, dit-il en r'lyehen. (Ses mots roulèrent jusqu'à

l'autre rive, et leur écho assourdi nous revint.) Quittez vos foyers souterrains, vos nids, vos tanières. Je vous ordonne de venir. Répondez à mon appel ! Venez en toute hâte, habitants des entrailles de la ville. Iä ! Écoutez votre maître. Venez faire ce que je vous ordonnerai. Iä ! Iä !

Tout d'abord, il ne se passa rien. Holmes continua de scander son invocation, et la Couronne Triophidienne, d'émettre sa lumière lancinante et de baigner le voisinage dans une phosphorescence verte.

C'est alors qu'ils arrivèrent.



Ils sortirent par un déversoir d'égout, à une cinquantaine de mètres en amont, et approchèrent sans précipitation, en pataugeant lentement dans la boue. Certains étaient sur le ventre ; ils rampaient, glissaient. Ceux qui se tenaient debout ne marchaient pas comme des gens normaux : leurs membres semblaient plus lâches, et leurs articulations, plus flexibles que celles des humains ordinaires.

C'étaient des hommes-serpents, des *Homo sapiens reptiliensis*, membres d'une espèce que Holmes et moi avions rencontrée pour la première fois dans la crypte de St Paul de Shadwell. Une espèce qui vivait à Londres depuis des temps immémoriaux, au point qu'il s'agissait sans doute des premiers habitants de la ville, et qu'ils avaient davantage le droit de revendiquer ce bout de terrain que n'importe quel Anglais. Il y en avait de toutes formes et de toutes sortes : certains étaient plus serpentins qu'humains, d'autres plus humains que serpentins ; leurs peaux avaient une infinité de teintes, et leurs écailles faisaient souvent de magnifiques dessins. Deux d'entre eux avaient des coiffes, comme des cobras. L'un était humain au-dessus de la taille, mais le reste de son corps consistait en une épaisse queue dont les anneaux le propulsaient de leurs mouvements sinueux.

En tout, il y en avait peut-être vingt, et tandis qu'ils approchaient, je fus pris d'une envie presque irrésistible de m'enfuir. Je piétinai dans la boue épaisse qui s'accrochait à mes bottes ; comme dans un cauchemar, elle me maintenait fermement sur place. Mon Webley était dans ma poche. Je glissai une main autour de la crosse pour me rassurer. Tant que Holmes contrôlerait les hommes-serpents au moyen de la Couronne Triophidienne, nous serions en sécurité. Si l'influence qu'il avait sur eux venait à fléchir pour une raison quelconque, cependant, il se pouvait tout à fait qu'ils choisissent de nous considérer comme des proies, auquel cas deux ou trois balles bien placées pourraient nous permettre de survivre au lieu de connaître une mort horrible.

— Halte, fit Holmes, toujours en r'lyehen.

Les hommes-serpents s'arrêtèrent comme il l'ordonnait. De leurs yeux globuleux mi-clos, ils nous jaugeaient avec méfiance. L'instinct de ces créatures leur disait que nous étions l'ennemi. Le pouvoir de la couronne permettait de contenir leur agressivité mais, par essence, c'étaient des animaux sauvages, et il valait donc mieux ne pas se fier à eux.

— Nous sssommes là, dit l'un d'eux.

C'était le plus grand du groupe. L'espace d'un instant, une langue fourchue jaillit de sa gueule sans lèvres. Il portait des marques distinctives ; des bandes noires et or qui rappelaient les rayures d'un tigre.

— Nousss avvvons répondu à vvotre appel.

Je transcris ici le dialecte sifflant des hommes-serpents dans notre langue, mais il m'est impossible de coucher sur le papier la hideur vulgaire des sons qui sortaient de la bouche de cette créature. Son r'lyehen était le pire de tous.

— Je vous remercie d'être venu, W'gnns, dit Holmes.

L'homme-serpent noir et or inclina la tête sur le côté, mouvement qui semblait exprimer à la fois la soumission et le scepticisme. Il s'appelait bien W'gnns, ou du moins est-ce la translittération la plus proche que j'aie pu trouver de son nom à la prononciation gutturale.

— J'ai un service à vous demander, poursuivit Holmes.

— Allezzz-y, répondit W'gnns.

Il paraissait savoir aussi bien que Holmes et moi qu'il ne s'agissait pas d'un service : c'était un ordre auquel il se devait d'obéir, et aucun refus ne serait toléré.

— Vousss avvvez la couronne qui obligge. Nous devvvons nous ssssoumettre.

— Je cherche un homme. Une maigre bête de la nuit l'a enlevé de la cellule où il était enfermé. C'est la maigre bête que je vous demande de localiser, dans l'espoir qu'elle nous permette de retrouver notre homme.

— Une maigre bête de la nuit, répéta W'gnns avec une inquiétude que partageaient ses semblables.

Un homme-serpent gémit, deux autres eurent un mouvement de recul. Je compris alors que même les monstres trouvent certaines choses monstrueuses. Il y avait une hiérarchie dans l'horreur.

— Tenez. (Holmes sortit de sa poche le lambeau d'aile, qu'il avait emballé dans un mouchoir.) Vous trouverez son odeur sur ceci.

Les hommes-serpents se rassemblèrent autour du morceau de peau déchiqueté. Plusieurs d'entre eux dardèrent leur langue fourchue sur l'indice, tandis que d'autres le reniflaient avec leurs narines, comme l'eût fait un humain ordinaire.

— Est-ce bon ?

Les hommes-serpents acquiescèrent.

— La maigre bête de la nuit doit avoir livré sa cargaison en un lieu raisonnablement proche. Bien que grandes et puissantes, elles ne peuvent transporter un homme adulte bien loin en un seul vol. Aussi, sa destination doit se trouver dans les limites de Londres, voire, au pire, légèrement au-delà.

— Nous sssuivvrons la pissste de la maigre bête. Nous la sssuivvrons dans toute la ville, en resstant dans lesss endroits humides, sssombres, dans les tunnels, canauxxx et crevvvasses qui sssont notre royaume, sssans jjjamais nous ffffaire vvvoir. Du moment que la maigre bête a laissé une pissste percceptible, nous découvvrirons où elle est allée.

— Très bien. Je vous retrouverai ici chaque soir à la même heure, et ce, pendant trois jours. Si au troisième soir vous n'avez pas réussi, je considérerai votre devoir accompli et ne vous en demanderai pas davantage.

— Trèsss aimable, monsssieur Holmesss, répondit W'gnns avec une bonne mesure de malice dans la voix. Du moins notre esssclavagge ne sssera-t-il pas permanent. Nous vousss en remerccions.

— Attendez un peu. (Holmes raidit l'échine et regarda l'homme-serpent avec sévérité.) Avez-vous oublié qui a déterré et rouvert l'obélisque d'onyx qui vous gardait à jamais piégés sous terre, votre peuple et vous ? Qui vous a permis de vous échapper de ce réseau de cavernes auquel se limitait votre monde, et vous a donné accès à l'ensemble des entrailles de Londres ? Qui vous a libérés de votre asservissement à Nyarlathotep et du cannibalisme qui, jusqu'alors, était nécessaire à votre survie ?

— Vous. Mais ssseulement après nousss avvvoir impossé ccertaines condittions auxquelles nous devvons nous plier.

— Oui, que vous preniez toutes les précautions pour ne pas vous faire voir des humains, et que vous n'attrapiez ni ne tuiez aucun être vivant plus grand qu'un chat pour vous nourrir. Grâce à moi, vous pouvez respirer de l'air pur. Vous pouvez sortir quand il fait noir, comme maintenant, pour voir les étoiles et la lune, ce qui vous était jusque-là impossible. Ne l'oubliez pas, W'gnns. N'oubliez pas que je suis votre bienfaiteur. Je vous ai donné bien plus que je ne vous demanderai jamais en retour.

Réprimandé comme il se devait, W'gnns baissa la tête.

— Vousss avvvez évvvidemment raissson, monsssieur. Jjj'aurais dû ressster à ma placce. Jjj'implore vvotre pardon. Mes compagnons et moi obéirons à vvvos demandes.

— Bien. Alors allez-y. Nous nous retrouverons dans vingt-quatre heures.

Les hommes-serpents repartirent plus ou moins hâtivement ; certains au trot, d'autres en traînant les pieds. W'gnns fut le dernier à regagner le déversoir, la tête toujours humblement baissée. Eût-il été humain, j'aurais pu concevoir de la pitié pour lui, après les remontrances qu'il avait essuyées de la part de Holmes ; j'aurais même eu des raisons de me sentir assez proche de lui. Mais en l'occurrence, j'étais trop content de le voir partir. Non seulement les hommes-serpents me rappelaient ce que nous avions vécu à Shadwell quinze ans plus tôt, mais de plus, ils faisaient remonter à la surface les horreurs dont j'avais été témoin dans la cité perdue de Ta'aa quelques mois avant ces événements, alors que j'étais dans l'armée en Afghanistan, et qu'avec un contingent de soldats, nous avions eu maille à partir avec des adorateurs de Cthulhu qui se trouvaient être des hommes-lézards, et donc de proches cousins de ces Irréguliers.

À point nommé, ma blessure à l'épaule – blessure résultant d'un coup de griffes d'homme-lézard – se mit à me lancer. Je fis des mouvements circulaires avec mon bras, ce qui soulagea la douleur, mais en partie seulement.

— Votre vieille blessure vous fait souffrir ? demanda Holmes en retirant la couronne et en me la passant.

— Un peu, répondis-je en rangeant le diadème dans la trousse. Je dois dire, Holmes, que je regrette toujours que vous ayez libéré les hommes-serpents.

— Et pourquoi donc ? Les Irréguliers nous ont souvent été utiles. Cela suffit à justifier ma décision.

— Et si un jour ils ne se satisfaisaient plus de rester cachés ? S'ils succombaient à leurs élans primitifs et commençaient à attaquer des gens ?

— Ils sont plus sophistiqués que vous ne le pensez. Nous avons passé un accord, eux et moi, et jusqu'à maintenant, ils l'ont toujours respecté. Qui plus est, chaque fois que nous nous rencontrons, les Irréguliers et moi, je renforce l'ordre hiérarchique. À l'aide de la couronne, je rappelle fermement à W'gnns et compagnie qui est le maître et qui pourrait, si besoin, les faire taire. Ils transmettent cette leçon à leurs semblables, et le *statu quo* se maintient.

— Vous prenez une espèce entière en otage à vous seul.

— Prévoyez-vous une rébellion ? Un soulèvement populaire chez l'*Homo sapiens reptiliensis* ? (Holmes fit une faible tentative de sourire.) Encore faudrait-il que je leur laisse la moindre latitude, ce que je ne ferai ja... ja...

Sa voix faiblit. Il tomba à genoux.

— Holmes ! m'écriai-je en accourant. Holmes, dites-moi quelque chose.

— Je vais bien, Watson, répondit-il d'une petite voix. Un vertige

passager. Aidez-moi à me relever, voulez-vous ?

Je plaçai mon épaule indemne sous son aisselle et le soulevai jusqu'à ce qu'il fût debout. C'était plus ou moins un poids mort. Ensemble, côte à côte, nous gagnâmes la rive d'un pas vacillant. Arrivé à destination, je le hissai sur la berge sèche et l'allongeai, puis retournai en pataugeant récupérer la trousse. J'étais tenté de l'abandonner purement et simplement et de laisser le fleuve l'emporter avec son contenu jusqu'à la mer, mais je savais que si je faisais cela, Holmes ne me le pardonnerait jamais.

À mon retour, Holmes était en train de s'asseoir, mais son équilibre paraissait précaire, et son visage était si blanc qu'il me fit penser à un squelette. Nous atteignîmes tant bien que mal la route, où je hélai un cab qui passait par là. Cependant, le conducteur rechigna en voyant l'état de Holmes.

— Il est ivre, non ? J'prends pas les clients fin soûls dans mon taxi. J'aime que mes sièges soient propres, moi.

Je lui fourrai un billet d'une livre dans la main, ce qui le fit aussitôt changer de refrain. Dans la demi-heure, nous étions à Baker Street, et nous gravissions ensemble les dix-sept marches menant à nos appartements. Pour ce faire, je dus pour ainsi dire le porter.

LE DÉTECTIVE PRESQUE MORT

Trois jours durant, Holmes fit peine à voir. Il resta alité et alterna les phases d'éveil et d'inconscience. Quand il dormait, il était inerte, semblable à un cadavre. Les mouvements de sa respiration étaient très peu perceptibles, et son pouls était fuyant, difficile à sentir malgré mon expérience en la matière. Lorsqu'il était réveillé, il avait à peine la force de décoller la tête de l'oreiller. Je lui enfournai une cuillère de soupe entre les lèvres chaque fois qu'une occasion se présentait, et lui donnai des doses de divers stimulants puissants. Quand j'avais moi-même besoin de sommeil, je l'abandonnais aux bons soins de Mme Hudson, non sans demander à cette dernière de me tirer du lit si Holmes faisait seulement mine de vouloir s'habiller pour se risquer à sortir. Je racontai à notre logeuse qu'il avait contracté une « maladie de coolie » en travaillant sur une affaire dans le quartier de Rotherhithe, dans une ruelle non loin du fleuve. Il s'agissait soit de la fièvre Tapanuli, soit de l'infection noire de Formose, et il en guérirait seul à condition de ne pas se fatiguer.

— Ces maladies semblent terribles, déclara Mme Hudson avec un frisson. Sont-elles contagieuses ?

Je l'assurai du contraire, ce qui n'était pas un mensonge puisque ces deux maladies étaient de totales inventions.

Le troisième jour, Holmes avait récupéré la parole, et il s'en servit pour me tancer vertement.

— Comment avez-vous pu me laisser dormir, Watson ? Vous saviez que j'étais censé me rendre à l'Île aux Chiens hier et avant-hier soir. W'gnns doit se demander ce qui m'est arrivé. Lui et les autres Irréguliers ont peut-être abandonné leurs recherches prématurément, s'ils pensent que je me désintéresse du résultat. Ah, quelle débâcle.

Toutes ces difficultés, tous ces efforts pour rien.

— Ces efforts, comme vous dites, ont failli vous tuer, Holmes. L'utilisation de la couronne vous a surmené au-delà de toute mesure.

— Balivernes.

— Ah oui ? Alors dites-moi. Comment vous sentez-vous en ce moment même ?

— Je me porte comme un charme.

— Prouvez-le. Levez-vous.

Holmes se redressa en position assise, mais dut s'aider du cadre de lit, ce qui lui demanda un gros effort. À l'instant où il se leva, il faillit s'évanouir.

— Ciel, dit-il avec un ricanement sinistre et plein d'autodérision. Il semblerait bien que je sois allé un tantinet trop loin.

— C'est un bel euphémisme.

— Et cependant, il faut tout de même que je me rende au rendez-vous avec les Irréguliers ce soir. S'ils ont des renseignements pour moi, je dois le savoir. S'ils avaient localisé notre disparu ? Il ne restera peut-être pas longtemps au même endroit. Peut-être, depuis, l'a-t-on éloigné de Londres, hors de portée des Irréguliers.

— Holmes, dis-je, vous n'êtes pas en état de sortir baguenauder dans la fraîcheur de la nuit. Et d'ailleurs, vous n'avez pas assez récupéré pour utiliser de nouveau la couronne sans danger.

— Il n'y a pas d'alternative, insista-t-il. À moins... (Il riva ses yeux chassieux sur moi.) À moins que quelqu'un y aille à ma place.



C'est ainsi que je me retrouvai une fois encore à l'Île aux Chiens, de la boue jusqu'aux chevilles, la Couronne Triophidienne dans les mains.

J'avais encore moins envie de me trouver là que la fois précédente. J'avais passé plus d'une heure à opposer de vigoureuses protestations à Holmes, en soutenant que je n'avais ni l'envie, ni la capacité d'utiliser la couronne. Je ne supportais pas l'idée d'affronter les hommes-serpents seul, et encore moins celle de leur imposer ma volonté. Je préférais encore que l'on me plongeât dans le goudron et que l'on m'enflammât.

Et pourtant, j'avais fini par capituler. Holmes m'avait dit que j'étais plus courageux que je ne le pensais, et que ma robuste constitution serait largement à la hauteur de la tâche. Que cela me plût ou non, ces flatteries m'avaient fait fléchir.

Le ciel était dégagé en dehors d'un troupeau d'épais nuages qui passait devant les étoiles en flottant nonchalamment en direction de

l'ouest. La lune était basse et pleine. Les aiguilles de ma montre indiquaient minuit vingt. Je surveillais le déversoir en priant avec ferveur – et une certaine culpabilité – pour que les hommes-serpents ne vinssent pas. Puisque Holmes, par deux fois, ne s'était pas présenté au rendez-vous, les créatures ne prendraient pas la peine de se déplacer une troisième fois.

Hélas, mes espoirs furent réduits à néant. Car bien entendu, les Irréguliers sortirent en rampant du déversoir avec à leur tête la silhouette noire et or caractéristique de W'gnns.

De mes mains tremblantes, je levai la couronne et la posai sur ma tête. Je me préparai mentalement.

Holmes m'avait brièvement expliqué à quoi je devais m'attendre.

— Vous ressentirez une sorte d'élan mental, avait-il dit, comme un afflux de sang à la tête. Vous entendrez la couronne vous parler. Elle a une voix éraillée, enjôleuse. On pourrait la comparer à la voix d'un démon intérieur. Je vous préviens : quoi que vous fassiez, n'y prêtez pas attention. La couronne veut vous contrôler. Mais c'est vous qui devez la contrôler.

Cela paraissait saugrenu, mais je ne doutais pas que le résumé fût bon. Holmes ne se laissait jamais aller à la plus petite imprécision.

Effectivement, dès que la couronne fut posée sur mon crâne, je remarquai un léger murmure, sorte de chatouillis insistant qui s'insinuait dans mon cerveau. Je ne puis reproduire précisément ce que disait la voix. Je ne suis même pas certain qu'elle s'exprimait avec des mots. Cela tenait davantage du désir, de la compulsion. La couronne m'invitait à m'abandonner à son contrôle. Elle susurrerait sur un rythme hypnotique, chantonnerait une sinistre berceuse. J'avais l'impression que céder me serait bénéfique. Je devais lui présenter mon ventre, tel un chien complaisant. Tendre le cou afin que l'on pût m'ouvrir la gorge comme on le fait à l'agneau sacrificiel.

Non.

Peut-être avais-je prononcé le mot à haute voix. Peut-être l'avais-je seulement pensé. Quoi qu'il en soit, j'avais clairement exprimé mon refus. Je savais ce que la couronne attendait de moi : elle voulait mon énergie vitale. Elle voulait s'accrocher à moi à la manière d'un vampire et sucer jusqu'à me vider.

Non, je ne serais pas la victime volontaire de la Couronne Triophidienne. Je ne me laisserais pas parasiter.

La voix trembla devant ma détermination. Tout à coup, la couronne se soumit. Il lui tardait de me contenter. Quel était mon désir ?

Je tournai le regard vers les hommes-serpents qui approchaient. La couronne savait ce qu'elle avait à faire. Elle pouvait me donner le contrôle des créatures. En échange, je n'avais qu'à lui céder un peu de

mon énergie, un simple échantillon pour goûter...

C'était un mensonge, bien entendu. La Couronne Triophidienne ne se contentait jamais « d'un peu ». Invariablement, elle laissait exsangue son utilisateur. Ce dernier devait juste s'assurer d'obtenir quelque chose en retour, de faire en sorte que la couronne mérite sa pitance.

Une lumière verte commença à irradier du diadème. Le bourdonnement de ses anneaux de bronze se répercutait dans mon crâne, faisait vibrer mes dents dans leur logement et cliqueter mes sinus comme des criquets. Je vis les hommes-serpents d'un œil neuf. Soudain, j'avais l'impression de les comprendre. Je connaissais non seulement leurs pensées, mais aussi leur façon de penser. Quelque partie profondément enfouie de mon cerveau avait quelque chose en commun avec eux. Eux et moi, nous faisions d'étranges cousins. Quelque part, dans le lointain passé de notre évolution, nous avions été plus semblables que différents. Nous avions un ancêtre commun.

Je n'appellerai pas cette sensation de la sympathie, mais cela y ressemblait. Les hommes-serpents n'étaient plus des étrangers, ni ne me dégoûtaient plus. Je me découvrais une noble compassion à leur égard, parce que j'avais compris que ces êtres avaient autant le droit d'exister que les autres, qu'ils faisaient partie de la trame de la Nature. De plus, leurs besoins étaient modestes, et j'avais la possibilité de les influencer. Il leur fallait un guide. Tels les chevaux, qu'un savant usage de la cravache, des éperons et des rênes permettait de dresser, les hommes-serpents ne demandaient qu'à être pris en main. Ils ignoraient ce qui était bon pour eux, jusqu'à ce que le porteur de la Couronne Triophidienne le leur expliquât.

— Arrêtez-vous là, ordonnai-je.

Les hommes-serpents n'en firent rien : ils continuèrent d'avancer vers moi d'un pas lent et menaçant. Je sentis la panique m'envahir. La couronne fonctionnait-elle mal ? L'utilisais-je mal ?

Elle me poussa intérieurement. J'avais commis une erreur, disait-elle, une erreur élémentaire.

J'aurais pu me mettre des claques. Je m'étais exprimé dans ma langue, et les hommes-serpents ne la parlaient pas.

Je répétai mon ordre en r'lyehen :

— *N'rhñ !*

Cette fois, les hommes-serpents réagirent instantanément. Ils s'arrêtèrent en demi-cercle autour de moi, W'gnns légèrement en avant.

— Vvvous n'êtes pas monsssieur Holmesss, dit-il. Où est monsssieur Holmesss ?

— Il est souffrant, répondis-je.

— Il n'est pas vvvenu à nos rendez-vvvous, et comme sssi

l'inssulte n'était pas sssuffissante, au lieu de ssse présssenter lui-même, il envvvoie un intermédiaire. Quel manque de resspect.

— Pas d'insolence, le réprimandai-je.

La couronne vibra de plus belle sur ma tête, et sa lumière se fit plus vive. Je bombai le torse, car je me sentais en tout point supérieur aux hommes-serpents. Je ne tolérerais aucune insubordination de leur part.

W'gnns acquiesça humblement.

— Mes exxxcusses, Dr Watsson. Mes propos étaient déplacés.

— Veuillez à ce que cela ne se reproduise pas.

— Cccela n'arrivvvera plus.

Quelque part, dans le lointain, j'entendis un léger gloussement. Je m'aperçus qu'il provenait de la couronne. Plus je prenais les hommes-serpents de haut, plus elle pompait mon énergie. Cependant, le pouvoir que j'avais sur ces créatures était attirant, enivrant, et je n'avais qu'une envie : continuer de l'exercer. J'avais conscience d'être en train de tomber dans un piège. La couronne, en me permettant de faire de ces hommes-serpents mes esclaves, me réduisait moi-même en esclavage. Un véritable marché faustien. Et pourtant, je n'en avais cure.

— Ce n'est pas parce que je ne suis pas Sherlock Holmes, dis-je, que vous avez le droit de me traiter avec moins de déférence que lui. En fait, je suis son égal. Ma parole a autant de poids que la sienne. Ne l'oubliez pas.

La Couronne Triophidienne brilla encore plus fort, ce qui fit que les iris reptiliennes des créatures se contractèrent jusqu'à n'être plus que des fentes presque invisibles. Deux d'entre elles levèrent les mains pour protéger leurs yeux de la lumière aveuglante.

J'en ressentis de l'exaltation, mais aussi de la fureur. Cette lumière était mon œuvre. Je la génértais. Il était normal que les hommes-serpents fussent éblouis. Mais n'auraient-ils pas aussi dû s'en délecter ? N'auraient-ils pas dû se prosterner devant, comme le faisaient les Égyptiens de l'Antiquité devant le soleil ?

La couronne, désormais, jubilait, et moi aussi, même si je savais très bien que je n'avais aucune raison à cela. Si l'objet montrait de la joie, c'était à mes dépens. Je sentais qu'elle me tenait entre ses griffes. Qu'elle se repaissait de mon essence même. J'étais gagné par l'engourdissement et la lassitude, une sorte d'anesthésie, comme si des ruisselets d'eau glacée coulaient dans mes veines ; malgré cela, je n'avais aucune envie d'arrêter. Qu'il était enthousiasmant de voir les hommes-serpents me faire des courbettes ! Je pouvais leur faire faire tout – absolument tout – ce que je voulais.

— À genoux, dis-je.

Ils obtempérèrent.

— Inclinez-vous.

Ils obéirent encore.

— Rampez.

Avec force tortillements et grognements, ils se vautrèrent dans la boue de la Tamise.

— Ccce..., fit W'gnns qui s'efforçait d'articuler. Ccce n'est... pas bien, monssieur.

— C'est bien si je dis que ça l'est, aboyai-je.

— Vvvous nous... maltraitez. Jjje vousss en prie, arrêtez. Nousss avvvons des renssseignements pour vvvous. Nous sssavons où est allée la maigre bête de la nuit. Jjje vvvous le dirai, à conditttion que vvvous nous laissiez tranquilles.

— Vous allez me le dire de toute façon, sans condition.

J'accompagnai cette déclaration d'un sursaut de rage indignée si puissant que la couronne crépita distinctement.

W'gnns se prit la tête entre les mains. Beaucoup d'autres hommes-serpents firent de même.

— Ççça fait mal, gémit-il. Ccce que vous nous faites... Ççça nous fait mal.

— Dites-le-moi, larve, sale bon à rien. Dites-le-moi ! Tout de suite !

Un W'gnns tremblant de détresse cracha la réponse :

— Plein esst. Là où la ville ssse termine. Où le fleuve sse mélange à la terre. Ccc'est là qu'est allée la maigre bête de la nuit. Nousss avons trouvé tous lesss endroits où elle sss'est possée. Où elle a fait halte. Ccc'est quelque part dans ccces marais qu'elle sss'est possée pour la dernière fois.

— Soyez plus précis.

— Jjje ne peux pas. Jjje ne peux pas ! Nous n'avons pas osssé nousss éloigner davantage de nos repaires. Nousss aurions rissqué de nous ffaire vvvoir. Jjje vousss en sssupplie, Dr Watsson ! Nous n'en pouvavons plus.

La voix de la couronne était catégorique : ils pouvaient en supporter davantage, et d'ailleurs, il le fallait. Elle me l'affirmait, j'avais tout à fait le droit d'accroître leurs tourments, et ceci jusqu'à ce qu'ils m'implorant de les tuer. En l'occurrence, si l'humeur me prenait, je pouvais vraiment les détruire en leur arrachant l'âme depuis l'intérieur, et ce, jusqu'à ce qu'il n'en restât rien. Et serait-ce si mal que cela ? Après tout, je méprisais cette espèce. Je désapprouvais sincèrement le fait que Holmes leur eût donné accès à toute la ville, se plaçant par là dans le rôle du noble libérateur. Si je me débarrassais des Irréguliers, quel message cela enverrait au reste de leurs semblables ! Londres n'aurait jamais plus rien à craindre d'eux. Ils demeureraient, soumis et recroquevillés, dans leur monde obscur des entrailles de la terre.

La couronne m'offrait une occasion sans pareille, et j'avais une petite idée du prix à payer. Si je voulais pouvoir tuer les Irréguliers, la couronne allait devoir plonger en moi jusqu'à puiser ma dernière parcelle d'énergie. Jusqu'à tarir le gisement.

Pendant un moment – un très long moment – je considérai que leur extermination valait ce prix.

Et puis je me réveillai. Qu'étais-je en train de faire ? J'étais médecin, je me consacrais à la préservation de la vie. Je ne tuais qu'en dernier recours, en état de légitime défense ou pour protéger des innocents. Et cependant, j'envisageais de massacrer une vingtaine de créatures sentientes et au moins partiellement humaines.

Je fus submergé par une vague de dégoût ; un dégoût dirigé non pas contre les créatures vaincues, mais contre moi-même. Avec un grognement de protestation, je retirai la Couronne Triophidienne et la lançai dans la boue.

La soudaine absence de la voix grossière et provocante qui, jusque-là, hantait mon esprit, fut une bénédiction. Je me sentais plus propre, plus sain, comme si je m'étais purgé de quelque poison écœurant.

Les Irréguliers cessèrent de se tordre de douleur. L'un après l'autre, ils se relevèrent. L'épreuve que je leur avais infligée les avait laissés défaits, épuisés. Plusieurs d'entre eux en étaient réduits à s'appuyer sur leur voisin.

W'gnns, dont les tigrures étaient souillées de boue, fixa sur moi un regard malveillant.

— Monssssieur Holmesss n'aurait jamais fait ççça, grogna-t-il.

— Je sais, je sais. Je ne puis que vous faire part de mes regrets. La couronne... j'étais possédé. Je ne savais pas ce que ce serait de la porter. Holmes m'avait prévenu, mais tout de même. Cette puissance... j'ai eu du mal à résister.

— Ccce n'est pas ccce que jjje vvoulais dire. Il ne ssse ssserait jjjamais montré ausssi négligggent.

— J'ai été négligent, c'est certain, mais...

— Négligggent au point de laissser tomber la couronne à ma portée.

Sur ce, W'gnns s'élança, preste comme un serpent, vif comme le cobra frappant sa proie. En un clin d'œil la Couronne Triophidienne fut entre ses mains.



— Rendez-la-moi, dis-je.

— Pourquoi ? rétorqua W'gnns. Pourquoi le devrais-jjje ? Ccc'est un instrument de tyrannie. Avec ccette couronne, vous nous

ssoumettez et nous faites sssouffrir. Sssans elle, vvvous n'êtes rien qu'un mammifère à peau molle.

Les autres Irréguliers sifflèrent en signe d'assentiment. Bien qu'encore abasourdis par la souffrance que je leur avais infligée, ils sentaient que le pouvoir avait subitement changé de mains. Je n'étais plus le maître. Je n'étais qu'un humain dépassé par le nombre, seul contre vingt. Mon sort, désormais, dépendait d'eux.

Sur un geste de W'gnns, l'un des Irréguliers – celui qui était entièrement serpent en dessous de la taille – s'avança vers moi en ondulant. Je fus long à réagir, probablement parce que je restais affaibli par l'utilisation de la couronne, et que mes réflexes étaient émoussés. J'essayai de me saisir de mon revolver, que j'avais eu, comme la fois précédente, la précaution d'emporter. Toutefois, avant même que ma main eût atteint ma poche, l'homme-serpent avait enroulé le bas de son corps autour de moi. J'étais prisonnier des genoux jusqu'au cou, bras plaqués contre le corps, jambes serrées. J'étais impuissant, captif d'un long et épais cylindre musculeux. Je sus alors ce qu'un singe pouvait ressentir entre les anneaux d'un boa constrictor. J'eus beau me débattre, l'homme-serpent ne fit que resserrer son emprise. Je sentis mes os craquer. J'avais du mal à respirer. Pour ne rien arranger, la suffocante puanteur d'ammoniac qui se dégageait du corps de la créature m'envahissait les narines et la gorge. J'allais connaître une mort horrible, et je serais pour ainsi dire dans l'incapacité d'y faire quoi que ce fût. Mon seul espoir de me tirer de cette situation délicate serait de les convaincre de me relâcher.

— W'gnns, haletai-je. Réfléchissez. Si je ne rentre pas cette nuit, Holmes comprendra vite pourquoi. Il saura ce qui m'est arrivé, et qui est responsable. Il viendra vous débusquer, jusqu'au dernier, et sa colère sera terrible. Aucun d'entre vous n'en réchappera.

— Maisss il n'aura pas cceccci. (W'gnns m'agita la couronne sous le nez.) Nousss aurons d'autant moins de raisssons de le craindre.

— Avec ou sans couronne, Holmes est redoutable. Écoutez-moi. Ne faites pas cela. Pour votre bien à tous.

— Devrais-je vous montrer de la compasssion ? se demanda pensivement W'gnns. Alors que vous ssemblez vous-même fort peu doué de ccette qualité.

Les autres hommes-serpents grognèrent qu'il ne fallait pas me laisser vivre, que leur collègue n'avait qu'à m'étouffer, me broyer jusqu'à me briser tous les os et faire éclater mes organes.

— Mais moi je ne vous ai pas tués ! objectai-je. Je me suis radouci. Je me suis repris. Vous pouvez faire de même. Vous ne voudriez pas avoir ma mort sur la conscience.

— Après nous avoir menaccés, vousss en appelez à ma bonne conscieccce. (Le sourire cru de la bouche sans lèvres de W'gnns

dévoila ses crocs acérés, en forme de faucilles.) Et enssuite ? Vousss allez m'implorer ?

— Jamais, affirmai-je. Un Anglais n'implore jamais qu'on lui laisse la vie sauve. S'il n'y a pas de recours, nous savons mourir avec dignité.

— Anglais, répéta W'gnns, l'air interloqué. (J'avais prononcé le mot dans ma langue, ne connaissant aucune manière facile de le traduire en r'lyehen.) Est-ccce votre tribu ? Est-ccce ccce que vousss êtes ?

— Entre autres choses, oui.

— Alors, Anglais, vousss aurez ccce que vous demandez.

L'espace d'un instant aussi vertigineux qu'effrayant, je crus qu'ils allaient éprouver ma capacité à mourir avec dignité. Je me préparais pour ce qui allait arriver. Je savais qu'une fois la douleur passée, quand mon âme, séparée de mon corps s'envolerait vers son ultime destination, Mary serait là pour m'accueillir. Je m'imaginais me prosternant devant elle et lui demandant pardon de ne pas avoir su la protéger. Je la vis me tendre la main avec bienveillance, vis un sourire aimant et radieux éclairer ses traits. Je sentis alors que je serais capable de mourir avec sang-froid, à défaut de dignité, sachant ce qui m'attendait de l'autre côté.

— Nous vous laissons la vie sssauve, dit W'gnns. (Il brandit alors la Couronne Triophidienne.) Mais ccceccci nousss appartient, déssormais. Ni monsssieur Holmesss ni persssoe d'autre ne sss'en ssservira plus sssur nous. Nous continuerons de ressspecter le pacte que nousss avons conclu avec lui. Notre essspèce n'empiétera pas sssur le domaine de la vôtre, mais à condittion que la récciproque sssoit vraie. Nous ne dérangerons plus vos sssemblables, tant que vous ne nous dérangerez pas. Est-ccce clair ?

Toujours prisonnier des anneaux de l'homme-serpent, j'acquiesçai.

W'gnns fit un nouveau geste, et la créature exerça une ultime pression presque insupportable sur ma cage thoracique. Son emprise, alors, se desserra, son corps se déroula, et je pus de nouveau respirer librement.

Les Irréguliers regagnèrent tranquillement le déversoir cependant que je demeurais embourbé dans la boue de la Tamise. J'étais à la fois triste et soulagé. La marée montait, mais c'est seulement lorsque le fleuve de plus en plus large vint clapoter contre mes pieds que je me décidai à partir.



LE MONDE DU MIROIR



Holmes était furieux. Je m'y attendais. Sans quitter son lit de malade, il s'emporta contre moi pendant plusieurs minutes ; je portai ma croix, tête baissée, les mains dans le dos, tel un écolier contrit convoqué dans le bureau du directeur pour avoir enfreint les règles.

— Pour ma défense, dis-je, une fois la tempête calmée, vous n'avez pas réussi à me faire comprendre tout à fait combien la Couronne Triophidienne est insidieuse.

— Peut-être aurais-je dû être plus clair sur ce point, répondit Holmes, qui se rétractait quelque peu. Je pensais qu'un parangon de probité tel que vous aurait assez de fibre morale pour ne pas céder aux avances de la couronne. C'était un mauvais jugement de ma part. Cependant, cela ne change rien au fait que j'ai perdu une puissante arme de mon arsenal. Je parle non seulement de la couronne, mais aussi des Irréguliers. Ils sont tout autant irremplaçables, et je crains que nous finissions par payer leur perte un jour ou l'autre. (Il soupira.) Quoi qu'il en soit, je tiendrai bon. Répétez-moi une fois encore ce que W'gnns a dit sur la maigre bête de la nuit.

Avant de faire état des mauvaises nouvelles concernant la couronne, j'avais abordé la bonne : les Irréguliers avaient identifié la destination de la maigre bête. Je répétais donc les indications assez vagues fournies par W'gnns.

— Allez me chercher mon atlas de la Grande-Bretagne, voulez-vous ? dit Holmes.

De retour au salon, je me dirigeai vers la section de la bibliothèque où Holmes rangeait ceux de ses ouvrages de référence qui n'avaient pas trait à l'occulte – une section qui représentait une portion relativement modeste de sa collection – et rapportai à Holmes le

volume demandé. Il le feuilleta jusqu'à trouver une carte de Londres et de ses environs. Après l'avoir étudiée, il indiqua de l'index un point de la page.

— Là, dit-il. « Plein est. Là où la ville se termine. Où le fleuve se mélange à la terre. » W'gnns a très bien pu parler des marais de Rainham. Cet endroit répond aux trois critères.

— Mais c'est une zone incultivable et presque inhabitée qui couvre des centaines d'hectares ! Je répugne à utiliser le cliché de l'aiguille dans la botte de foin, mais...

— Vous considérez le problème par le mauvais angle, Watson. Certes, les marais de Rainham sont une région déserte, mais cela nous facilite la tâche au lieu de la compliquer.

— Comment cela ?

— Supposons que la maigre bête agissait suivant des instructions. Je pense que nous serons d'accord pour dire que c'est assez probable. Le ciblage de l'aliéné, le fait qu'il ait été spécifiquement choisi pour cet enlèvement, n'induit aucune autre interprétation raisonnable des indices. N'oubliez pas non plus dans quel état était notre homme quand on l'a trouvé pour la première fois – il était couvert d'égratignures et de bleus – et où on l'a trouvé, à savoir près de Purfleet.

Il indiqua la petite ville sur la carte. Elle était adjacente aux marais de Rainham.

— Cela ne vous laisse-t-il pas à penser que, juste avant d'être enfermé à Bethlem, notre disparu était un évadé ? Que la maigre bête de la nuit l'a ramené à l'endroit où il était précédemment détenu contre sa volonté ? Qu'elle avait pour mission de le récupérer ?

— Mon Dieu ! m'exclamai-je. Mais oui, je le vois bien, maintenant. Il a dû se faire ces blessures superficielles en s'échappant.

— Ces blessures paraissent en effet correspondre au genre de dégâts que l'on pourrait subir en fuyant en terrain inhospitalier, totalement nu, en état de panique aveugle, à force de trébucher et de tomber, de marcher pieds nus sur des pierres coupantes, de se frayer un passage dans les bouquets de roseaux et les buissons épineux. Sans compter qu'il faisait noir comme dans un four.

— Comment le savez-vous ?

— Gregson a dit que notre homme avait été découvert par un garçon de ferme peu après le lever du soleil. Cela signifie que sa fuite a eu lieu pendant la nuit. C'était une nuit de nouvelle lune, et le ciel était couvert. Il ne devait y avoir quasi aucune lumière naturelle pour se repérer. Pas étonnant qu'il soit tombé si souvent.

— Donc, avant cela, il était détenu dans quelque habitation ?

— Et la maigre bête, ou plutôt le maître de cette dernière, l'a réinstallé dans cette même habitation. C'est ce que j'ai toujours

soupçonné, mais j'avais besoin d'une confirmation, et les Irréguliers me l'ont fournie. Heureusement pour nous, la rareté des habitations humaines dans les marais est telle que nous aurons d'autant moins de lieux à fouiller et de portes auxquelles frapper.

— Quand proposez-vous de commencer ? demandai-je.

— Si je vous répondais « tout de suite », cela me vaudrait certainement des réprimandes de votre part.

— Et j'aurais raison. Vous n'êtes pas encore assez remis.

La crise qu'il avait faite quelques minutes plus tôt me laissait cependant penser que la convalescence de Holmes était bientôt terminée. La veille, il n'aurait pas été capable de produire un tel effort.

— Alors demain à la première heure, dit-il.

— Trop tôt. Après-demain, peut-être.

— Demain midi. C'est ma dernière offre.

Je ne pouvais qu'accepter ce compromis. Je m'estimai victorieux et, j'en suis sûr, Holmes aussi.



Lorsque je quittai tant bien que mal le lit le lendemain matin, Holmes était habillé, rasé, et commençait son petit déjeuner. Il semblait aller bien mieux, même s'il était encore loin d'être en pleine forme. Pour ma part, j'avais mal partout, par suite du mauvais traitement que m'avaient infligé les hommes-serpents. En particulier, j'avais les côtes sensibles. C'était déjà fort désagréable, mais la migraine qui me lançait était pire encore. J'avais l'impression d'avoir passé la soirée à boire comme un trou.

— Gueule de bois triophidienne, observa mon ami tandis que je me servais une tasse de thé d'une main tremblante. Tout aussi désagréable que la gueule de bois traditionnelle, mais sans les joyeusetés qui la précèdent.

— Pour votre bien, il n'est peut-être pas si dommage que ce maudit artefact soit désormais aux mains des hommes-serpents. Vous n'aurez plus à supporter cet état le lendemain matin.

— Oh, l'utilisation normale de la couronne n'était pas très difficile à supporter, répondit Holmes avec désinvolture. Elle me rendait parfois un peu léthargique ; rien qu'une injection de cocaïne ne puisse corriger. Vous devriez essayer ce remède, vous aussi. Il vous retapera en un rien de temps.

— Merci, mais je n'ai pas besoin d'autre stimulant que celui-ci, dis-je en montrant mon thé. Sans oublier quelques-uns des œufs pochés que je vois ici et une ou deux tranches de bacon.

— Pendant que vous profitez de la cuisine de Mme Hudson – qui, comme chacun le sait, rendrait des points à une cuisinière écossaise, du moins en matière de petit déjeuner – vous pourriez jeter un coup d’œil à ceci.

Holmes me tendit une enveloppe par-dessus la table. Elle était déjà ouverte. À l’intérieur se trouvaient une lettre sur papier à en-tête du Club Diogène et une coupure de journal.

— De la part de votre frère ? demandai-je.

— Vos capacités déductives vous font honneur.

La lettre était une note d’accompagnement succincte :

Sherlock

J’ai pensé que la coupure ci-jointe pourrait t’intéresser. Après que le nom de Zachariah Conroy est remonté à la surface de mon cerveau lors de ta visite de l’autre jour, j’ai fini par me rappeler l’avoir vu dans l’Arkham Gazette il y a deux ou trois ans. Il m’a fallu un peu de temps pour retrouver l’article en question dans mes archives, tâche à laquelle je me suis attelé dans de rares moments d’accalmie entre deux affaires d’État. Il n’y a pas grand-chose à se mettre sous la dent, mais j’espère qu’il y aura quelque lien avec ce qui t’occupe.

Mycroft

La coupure, légèrement jaunie par l’âge, datait du samedi 11 février 1893. En voici le texte :

**UN ÉTUDIANT DE PREMIER CYCLE À L’U.M.
FAIT UNE DÉCLARATION ÉTONNANTE**

À la Gazette, nous sommes habitués aux expériences originales, voire bizarres, qui se conduisent dans les salles de sciences de l’Université Miskatonic, expériences qui feront sans doute encore longtemps l’objet d’articles dans nos pages.

Pour votre plaisir, voici toutefois une énième bizarrerie fraîchement sortie de cette auguste institution dont les habitants d’Arkham sont si fiers et qui nous déconcerte si souvent. Un certain Zachariah Conroy, étudiant de première année en biologie, affirme avoir transplanté avec succès la conscience d’un perroquet dans le cerveau d’un singe capucin.

Le primate passe désormais ses journées en cage, assis sur un perchoir, à battre des bras et à picorer des graines de tournesol, tout cela grâce à un procédé auquel le jeune Conroy a donné le

nom spectaculaire de « transfert cognitif intercârien ». On sait peu de choses des aspects pratiques de la méthode utilisée, sinon qu'elle requiert l'usage de certains sérums de l'invention de Conroy.

Les enseignants de ce dernier s'avouent peu convaincus par le résultat de l'expérience, et par l'explication nébuleuse qu'a fournie son auteur quant à son fonctionnement. Un éminent professeur émérite du nom de Nordstrom nous affirme douter sérieusement du fait que Conroy ait accompli ce qu'il dit avoir accompli.

« Ça sent l'escroquerie à plein nez, déclare le vénérable vieil homme. On peut dresser un singe à se comporter plus ou moins comme on le veut, et même à imiter des caractéristiques aviaires. »

« Conroy est considéré comme un étudiant brillant voué à un bel avenir, ajoute Nordstrom, mais il a une malheureuse tendance à la précocité, aux idées peu orthodoxes et même, par moments, à l'impertinence. Il pourrait aller loin dans sa discipline de prédilection, mais à condition de modérer son goût pour la fantaisie. »

Il semblerait que le jeune Conroy tienne davantage du farceur que du prodige, et qu'il soit amateur de « singeries » !

— Le ton est facétieux, commenta Holmes lorsque je relevai le nez après avoir terminé l'article. Néanmoins, le contenu m'intrigue.

— Vous ne croyez tout de même pas que Conroy ait fait ce qu'il dit ? Qu'il ait transféré la conscience d'un oiseau dans un singe ? C'est grotesque.

— Qui peut dire ce qui est ou n'est pas grotesque, de nos jours, Watson ? Vous et moi, nous avons connu notre content de situations que la plupart des gens qualifieraient au moyen de cet adjectif. Et pourtant, la réalité de ces situations est indéniable.

— Mais elles relèvent du paranormal. Conroy prétend avoir accompli un miracle scientifique, ce qui n'est pas la même chose. La science est une question d'absolus empiriques fondés sur le fait qu'une théorie se prouve avec des faits. Si Conroy avait dit avoir réussi ce transfert de l'oiseau vers le singe par magie, j'aurais pu y réfléchir à deux fois. Mais par la science ?

— Tel est le monde miroir dans lequel nous nous trouvons vous et moi, dit Holmes avec un sourire. Nous doutons de la science, mais croyons implicitement au surnaturel. Demandez-vous, néanmoins, si Conroy ne pourrait pas avoir utilisé la magie en faisant passer cela pour de la science afin de ne pas trop faire sourciller les gens ?

— Vous voulez dire de ne pas les faire sourciller davantage qu'avec

son exploit ? Je vous l'accorde, c'est possible, mais au fond, quel est le but de tout cela ? Qu'a-t-on à gagner à créer un singe au comportement d'oiseau, en dehors du côté curiosité ?

— Dont la valeur pourrait être considérable. Un animal aussi unique pourrait se vendre pour une jolie somme aux jardins zoologiques ou aux collections privées. Par ailleurs, puisque Conroy est un scientifique – en tout cas en apparence –, cette expérience ne pourrait-elle être un prototype ? Une première étape vers quelque chose de plus grand, de plus ambitieux ? C'est ainsi que fonctionne la science, après tout. Démontrer que quelque chose est faisable en laboratoire avant d'élargir le périmètre de ses ambitions.

Holmes prit sa pipe de terre et la babouche dans laquelle il rangeait son tabac.

— Quoi qu'il en soit, dit-il en bourrant des brins noirs et rêches de tabac à rouler dans le fourneau de sa pipe avec la facilité que lui avaient prodiguée les années d'entraînement, Zachariah est décidément plus intéressant qu'avant. (Il gratta une allumette.) J'ai plus hâte que jamais d'être cet après-midi et de commencer notre expédition, dans l'hypothèse où son objet s'avérerait être le jeune homme de l'article.

LE LIVRE ET LA BOUSSOLE

Après être descendus du train à la gare de Purfleet, nous louâmes un dog-cart et partîmes pour les marais. Le soleil d'après-midi brûlait. D'épais nuages venaient parfois cacher ses rayons. Holmes, manifestement de bonne humeur, contemplait le paysage d'un œil vif, un léger sourire aux lèvres. De mon côté, au contraire, j'étais encore sous le contrecoup de la Couronne Triophidienne. Les soubresauts du dog-cart qui roulait lentement sur les chemins couverts d'ornières me rendaient nauséux, et la brise chaude me donnait l'impression désagréable que des fourmis me marchaient sur le visage.

À tout cela s'ajoutait le fait que nous roulions vers un péril potentiel. Selon toute probabilité, quelque part dans ces marais rôdait une maigre bête de la nuit, l'une des créatures les plus dangereuses à avoir jamais foulé la terre. D'ailleurs, nous allions peut-être devoir l'affronter. Nous nous étions équipés de façon appropriée, mais malgré tout, je n'étais pas impatient de la rencontrer.

— Messieurs, dit enfin le cocher en arrêtant son cheval. Cet endroit fera parfaitement l'affaire. Vous aurez plein de choses à voir : des vanneaux, des chevaliers gambette, des barges, des pipits, des avocettes... vous n'avez qu'à prendre un oiseau au hasard, vous êtes sûr de le croiser.

— Merci, mon ami, dit Holmes en sautant lestement du véhicule.

Il avait raconté au conducteur que nous étions ornithologues, prétexte parfait pour deux hommes visitant une zone aussi riche en oiseaux.

— Faudra-t-il passer vous chercher ?

— Non. Nous rentrerons à Purfleet par nos propres moyens.

— Très bien. Bonne observation ! Si c'est bien ce que vous vous

souhaitez entre amateurs d'oiseaux.

Tandis que le dog-cart disparaissait avec fracas, Holmes inspira et expira.

— Rien de tel qu'une bonne rasade d'air frais de la campagne, n'est-ce pas, Watson ? Cela fluidifie les sangs tout en nettoyant les toiles d'araignée. Un jour, je m'installerai dans un endroit comme celui-ci, loin du tumulte de la ville. Viendra forcément un jour où cette guerre prendra fin et où je pourrai quitter le champ de bataille pour une retraite rurale bien méritée.

— Vous ne connaîtrez pas ce jour, Holmes, si vous continuez à vous battre aussi intensément.

— Qu'y puis-je, si l'ennemi nous harcèle constamment ? Je dois m'opposer sans faute à chacune de ses incursions. Si je m'arrête un seul instant, tout est perdu. Je garde la porte. Je suis pour ainsi dire le seul obstacle qui se dresse entre un chaos, une décadence inimaginable, et l'humanité. Cette responsabilité, je ne la prends pas à la légère.

Tout en parlant, il fouilla la trousse de cuir qui lui avait servi à emporter la Couronne Triophidienne sur l'Île aux Chiens. Il en sortit différents objets – des babioles, eût dit quiconque ne les connaissait pas – qu'il disposa soigneusement sur un rocher aplati. Enfin, il produisit un grand livre enveloppé dans de la toile cirée. Il le déballa avec des gestes particulièrement délicats, puis mania le livre avec les mêmes égards. L'ouvrage était en sa possession depuis plusieurs années et il l'avait consulté à maintes reprises, mais ce n'était pas un objet à traiter à la légère ou avec irrespect ; d'autant plus qu'il était invariablement désagréable de se trouver en sa présence, et qu'il était inconcevable de s'y habituer.

C'était le *Necronomicon*, ce terrible grimoire rédigé au huitième siècle par le poète et mystique à moitié fou Abdul Alhazred ; grimoire considéré depuis lors comme un texte clé sur les questions concernant les dieux cosmiques. Pour certains, c'était en réalité un canal entre leur monde et le nôtre, une voie par laquelle on pouvait plonger le regard dans l'abîme et voir l'abîme nous rendre notre regard.

Précédemment, cet exemplaire avait appartenu au British Museum, qui le gardait dans son dépôt secret de livres prohibés, la salle peu connue et peu fréquentée des volumes sous séquestre. Il y serait encore si le professeur Moriarty ne l'avait volé en 1879 sous le nez de la gardienne des lieux, la bibliothécaire Chastity Tasker. Après avoir arraché le *Necronomicon* des griffes de Moriarty, Holmes l'avait dûment rendu à mademoiselle Tasker. Cependant, quand la vénérable conservatrice avait pris sa retraite sept ans plus tard, le conseil d'administration du musée avait décidé de fermer la Salle des volumes sous séquestre. Son contenu intéressait si peu d'usagers que le conseil

avait estimé que cette section ne valait pas l'argent dépensé pour la maintenir.

Mademoiselle Tasker, en apprenant que les livres allaient être vendus aux enchères, avait proposé à Holmes de garder les plus tristement célèbres d'entre eux ; ceux qui ne devaient jamais tomber entre les mains de lecteurs mentalement instables ou faibles d'esprit. Avant de quitter son poste, la vieille dame avait transféré plus de trente livres à Baker Street en les cachant dans son sac en cuir.

Lorsque Holmes exposa le *Necronomicon* à l'air libre des marais, il se produisit deux choses. Tout d'abord, le soleil se cacha. Les nuages, qui jusque-là étaient intermittents, formèrent soudainement un tout compact. La lumière se fit trouble, comme si le crépuscule arrivait avec plusieurs heures d'avance.

Ensuite, le silence tomba sur les environs. Auparavant, on entendait la brise et le bruit des insectes : le bourdonnement des mouches et des abeilles, le vrombissement des libellules. Et surtout, les chants d'oiseaux, ce chœur incessant de sifflets et de pépiements d'une stridence presque assourdissante.

Et puis plus rien. Était-ce une coïncidence ? Je ne crois pas. Point de coïncidence quand le *Necronomicon* est de la partie.

La reliure et la tranche noir de jais du livre lui donnaient l'apparence d'un rectangle de ténèbres absolues, d'une parcelle de vide. On eût dit que quelqu'un avait découpé un morceau de monde. Ce grimoire était une absence de lumière et de bien. L'antithèse de la vie.

Lorsque Holmes l'ouvrit, un oiseau de proie – je crois qu'il s'agissait d'un busard des roseaux – s'envola d'une roselière, non loin de nous. Le battement de ses ailes fut incroyablement bruyant, davantage que le cri que la buse poussa en s'élevant vers le firmament. Je ne puis nier que la surprise me fit faire un bond, pas plus que je ne puis décrire son ululement strident autrement que comme un cri effrayé.

On pourrait se demander comment un livre, simple assemblage de papier, d'encre et de cuir, peut provoquer un tel silence surnaturel et plonger les animaux sauvages dans la panique. Néanmoins, le *Necronomicon* est un livre à nul autre pareil. Chacun de ses exemplaires est imprégné de l'essence du mal. Même son titre qui, en grec, signifie « Image de la loi des morts », exprime le mal ; mais peut-être moins que le titre arabe d'origine, *Al Azif*, locution dont on pense généralement qu'elle décrit le bruit des insectes nocturnes, bruit qui, dans la tradition moyen-orientale, est assimilé au hurlement des démons. Il faut aussi considérer la mort et la souffrance que le livre a semées dans son sillage, puisque presque tous ceux qui ont été impliqués dans son impression, sa traduction, ou qui s'en sont servis,

ont connu une fin sinistre. Dire que cet ouvrage est maudit serait faire usage d'un euphémisme. Quiconque de sensé devrait vraiment éviter le *Necronomicon*.

Holmes trouva la page qu'il cherchait. En plus de plusieurs paragraphes denses en caractères gothiques, elle comportait une gravure sur bois représentant une maigre bête de la nuit dans une posture voûtée, avec ses ailes de chauve-souris déployées et sa diabolique queue hérissée de pointes, enroulée derrière elle comme une queue de chat. Sa tête était surmontée d'une paire de cornes recourbées vers l'arrière, et ses membres étaient longs et décharnés. Là où aurait dû se trouver un visage, il n'y avait que du vide.

L'illustration était d'une réalisation fruste, d'une simplicité presque enfantine. Cependant, elle avait une efficacité certaine. Plus on la regardait, plus elle paraissait vivante. Après l'avoir fixée pendant plusieurs secondes, j'eus même l'impression de voir la bête bouger. Sa tête pivota sur son cou, comme si elle se tournait vers moi, et elle fit jouer ses doigts préhensiles terminés par des serres, à l'instar d'un pianiste qui s'échauffe avant son récital.

Je sursautai et détournai le regard. Lorsque j'osai jeter un nouveau coup d'œil à l'image, la maigre bête avait retrouvé sa position d'origine. Je me rassurai en pensant que mon esprit m'avait tout simplement joué un tour. La page avait bougé sous l'effet de la brise. Oui, c'était cela. Et en bougeant, elle avait donné l'illusion que la maigre bête de la nuit avait pris vie.

Holmes, pendant ce temps, avait consacré son attention aux autres objets que contenait la trousse. Parmi ces objets se trouvait un cadran circulaire de laiton sur le pourtour duquel étaient gravés les points cardinaux et ordinaux. Au centre, Holmes plaça une tige conique, au sommet de laquelle il posa un éclat de roche dont il ajusta la position jusqu'à le faire tenir en équilibre. L'éclat avait vaguement la forme d'une larme et était composé d'un minerai métallique d'une terne couleur brunâtre traversé par des zébrures d'une matière plus brillante et iridescente.

Dans l'ensemble, il avait construit une boussole, mais pas une boussole classique. Loin de là. L'éclat en forme de larme était un aimant magnétisé extrait d'une météorite tombée au début des années 1880 dans le Massachusetts, en un lieu nommé Clark's Corners, près d'Arkham.

Des professeurs de l'Université Miskatonic avaient prélevé un échantillon pour l'étudier. L'échantillon avait disparu une semaine plus tard, tout comme la météorite qui, après qu'un éclair s'était abattu sur elle, n'avait laissé d'autre vestige que le cratère qu'elle avait creusé en tombant sur terre. Par la suite, les rumeurs étaient allées bon train à propos de la végétation et du bétail empoisonnés aux

abords du cratère, de fermiers disparus, mais aussi d'explosions et de lumières étranges dans le ciel nocturne ; des rumeurs que je n'écarterais pas un instant, mais que la plupart des gens extérieurs à cette région considérèrent comme des balivernes de Yankees campagnards désœuvrés, et dont l'imagination s'enflammait par suite d'une surconsommation de liqueur maison.

On pourrait lancer le même genre d'attaques contre les professeurs de l'Université Miskatonic. Après tout, l'échantillon de roche qu'ils avaient prélevé n'avait pas simplement disparu du container doublé de plomb dans lequel il était rangé. Ce qui lui était arrivé était beaucoup moins inexplicable. Quelque étudiant chapardeur l'avait subtilisé et morcelé en éclats qu'il vendit en les appelant « fragments d'aérolite rares ». Pour couvrir son larcin – et leur propre incompétence concernant la sécurité de leurs laboratoires –, les universitaires avaient raconté que l'échantillon avait progressivement rapetissé jusqu'à disparaître tout à fait, et ce, par un processus chimique ou physique encore inconnu de la science. Dans une ville comme Arkham où l'inhabituel était quotidien, ce mensonge parut plus que plausible et passa sans difficulté.

Les fragments d'aérolite n'avaient apporté que souffrances et malheurs à ceux qui les avaient achetés : tous tombèrent vite malades et, pour la plupart, ils succombèrent prématurément à divers cancers ou défaillances d'organe. L'un après l'autre, les fragments se retrouvèrent sur le marché noir réservé à ce genre de curiosités, et dont le dynamisme est assuré par une communauté de collectionneurs amateurs d'artefacts à caractère morbide. Holmes s'était procuré l'échantillon ici présent en résolvant le cas d'une oie qui avait trouvé le fragment en question sur le rebord d'une fenêtre du rez-de-chaussée, l'avait pris pour de la nourriture et l'avait inconsidérément gobé, par suite de quoi elle avait développé de grotesques anomalies physiques et un tempérament homicide. Mes lecteurs fidèles, à supposer que certains d'entre eux lisent ce manuscrit, reconnaîtront là la matière brute qui m'a servi à composer une histoire de Noël beaucoup plus fantaisiste, portant sur une gemme volée à une comtesse fictive.

Holmes veillait scrupuleusement à ce que l'éclat fût enfermé dans une boîte à doublure de plomb, et ce, de façon permanente, afin d'amoindrir ses émanations délétères ; chaque fois qu'il l'en sortait pour s'en servir, il faisait attention à ne s'exposer que brièvement aux dites émanations. La boussole une fois montée, il laissa l'aimant tourner librement sur son axe. Naturellement, la pierre s'arrêta lorsqu'elle pointa vers le nord magnétique. Holmes aligna le cadran sur la direction indiquée puis, tout en se référant au texte du *Necronomicon*, entreprit de le psalmodier. Les mots r'lyehens

semblèrent polluer l'air pur de la campagne, tels des miasmes auditifs. Ils envahirent le calme surnaturel comme les algues emplissent la retenue d'un moulin.

Le mot *r'lyehen* pour « maigre bête de la nuit » – *n'ghftzhryar* – revint plusieurs fois dans son invocation ; lentement, par à-coups, la boussole commença à réagir. L'« aiguille » météoritique se détourna du nord, fit des allers et retours sur son axe, tantôt dans le sens des aiguilles d'une montre, tantôt dans l'autre sens, comme si elle cherchait. Holmes l'invitait à nous indiquer dans quelle direction se trouvait la créature.

Tandis que l'éclat pivotait, les zébrures iridescentes qui traversaient sa surface brunâtre changèrent. Alors que jusque-là, elles réfléchissaient l'éclat amoindri du soleil sous forme de chatoiements prismatiques, elles adoptèrent une teinte uniforme dont la nature tient en échec mes capacités de description. Je ne pourrais dire qu'elle était de telle ou telle nuance, car elle ne correspondait à aucune couleur connue. Nul artiste ne pourrait la reproduire avec sa palette. Elle n'avait pas de semblable dans le spectre visible ordinaire.

Il n'était pas non plus facile de l'étudier. L'œil y voyait quelque chose d'inamical, un affront à la rétine. Il fallait beaucoup de volonté pour parvenir à la regarder, mais cela provoquait une sorte de vertige, l'impression de tomber dans un puits sans fond.

Il s'agissait tout bonnement d'une couleur qui n'aurait pas dû exister.

L'aiguille cessa brusquement de tourner et s'immobilisa en vibrant. L'extrémité la plus fine, que l'on pouvait considérer comme sa « pointe », était orientée vers le nord-nord-ouest.

— Voilà, fit Holmes, nous avons une direction.



À LA FERME



Bien entendu, nous ne nous contentâmes pas de suivre une unique direction jusqu'à atteindre notre destination. D'abord, les sentiers qui traversaient les marécages n'étaient pas en ligne droite. Ils décrivaient des méandres, parfois même en forme d'épingle. De plus, le trajet ne passait pas que sur la terre ferme. Nous devions négocier des étendues de tourbe, contourner des mares profondes, nous frayer un chemin à travers des roselières, sauter par-dessus des fossés de drainage.

En conséquence, nous déviions sans cesse de la bonne direction, ce qui nous forçait à nous arrêter, à remonter la boussole météoritique, et à nous réorienter. C'est ce que nous fîmes une bonne dizaine de fois cet après-midi-là, et pour chacune, Holmes fut obligé de rouvrir le *Necronomicon* et de scander à nouveau les parties du texte qui nous concernaient.

— Je suis sûr que vous connaissez l'incantation par cœur, maintenant, dis-je après cinq ou six répétitions. Vous n'êtes pas forcé de sortir sans arrêt ce satané bouquin.

— Cette incantation n'est pas qu'une question de langage, rétorqua Holmes. Il est crucial que le *Necronomicon* se trouve à proximité immédiate de l'aimant. L'un projette son influence sur l'autre. Mon rôle est de faciliter l'échange verbalement. En parlant à voix haute, je réveille le pouvoir latent du livre qui, à son tour, active la boussole.

— Autrement dit, vous jouez le rôle du coursier qui apporte un télégramme de la poste au destinataire.

— Si vous tenez absolument à faire dans la métaphore sirupeuse, Watson, alors oui. Quelque chose dans ce goût-là.

Nous reprîmes notre marche. L'après-midi passant, la couverture nuageuse qui s'était installée au-dessus de nous lors de la première

ouverture du *Necronomicon* resta en place. Tel un couvercle sur les terres, elle retenait prisonnière la chaleur du jour. L'atmosphère des marais devint oppressante, ce qui commença à me déplaire. J'en avais assez du bruit de succion de mes pieds dans mes bottes, qui étaient trempées à force d'être immergées dans l'eau. J'en avais assez de cette sueur qui faisait que ma chemise collait à mes aisselles et que le col adhérait à ma nuque. J'en avais assez de la vastitude du ciel gris qui s'étirait en tous sens à perte de vue, et de la monotonie du paysage, invariablement plat. Je n'avais aucune envie de me trouver là, et les marécages ne me laissaient aucun doute sur le fait que le sentiment fût réciproque.

De temps en temps, nous tombions sur un avant-poste de civilisation, que ce fût un minuscule cottage biscornu ou une cahute de bois aux fenêtres sans carreaux. Les habitants de ces masures chétives nous regardaient passer d'un œil suspicieux. Un petit propriétaire pauvrement vêtu et à la barbe touffue sortit avec un tromblon, qu'il agita dans notre direction en aboyant des menaces. Cela amusa Holmes.

— J'aurais aimé voir ce qui se serait passé s'il avait pressé la détente, dit-il lorsque l'homme fut hors de vue. Cette arme était si vieille... je suis presque sûr qu'elle lui aurait explosé au visage.

— Je ne regrette pas de ne pas avoir vérifié.

— C'est peut-être préférable. Mais en tout cas, nous avons établi que les autochtones sont hostiles. Je ne serais pas étonné que Stanley et Livingstone aient reçu en Afrique un accueil plus chaleureux que celui que l'on nous a réservé ici.

— Je ne sais pas comment vous faites pour être d'aussi bonne humeur, Holmes.

— Et moi, je ne sais pas comment vous faites pour être aussi sinistre, Watson. Nous approchons de la résolution de notre petite énigme. Il y a là matière à se réjouir, non ?

— À condition de survivre.

— Bah ! Nous avons déjà affronté des bêtes surnaturelles, et nous sommes encore là pour le raconter.

— Jamais de maigre bête de la nuit.

— En ce cas, voyez cela comme un défi. Un test de valeur.

Il n'y avait pas moyen de discuter avec lui quand il était dans l'un de ces accès de bonne humeur compulsive. Il ne me restait qu'à l'accompagner en traînant les pieds et en espérant que tout irait pour le mieux.

Vers 18 heures, nous fîmes une pause. En guise de pique-nique, Mme Hudson nous avait préparé des sandwiches à la langue de bœuf et des œufs durs, que nous avalâmes au bord d'un petit lac. Deux sarcelles vinrent nager à nos pieds. Je leur donnai mes croûtes de pain

à manger.

Nous repartîmes. Holmes confirma que nous approchions de notre proie.

— La boussole réagit plus précisément, dit-il. Où que pointe l'aimant, il le fait plus vite, avec de moins en moins d'hésitation.

J'avais observé cela, moi aussi, mais j'avais conscience que le temps passait. Il nous restait environ deux heures de vraie lumière.

— Nous savons que les maigres bêtes de la nuit sont des créatures nocturnes, dis-je.

— Comme leur nom l'indique. Et donc... ?

— Eh bien, mieux vaudrait la débusquer avant le coucher du soleil, vous ne croyez pas ? Enfin, on peut supposer qu'elle est endormie, à cette heure. Nous aurons plus de chances de la vaincre si nous la rencontrons avant son réveil, voire à ce moment précis.

— Certes, et si nous nous étions embarqués pour cette escapade à la première heure, comme je l'ai suggéré cette nuit, nous ne serions pas aussi justes. Enfin, nous ne sommes pas loin. Cela devrait aller.

Peu de temps après, nous commençâmes à apercevoir la ferme.



Perchée sur une petite butte, elle dominait les marécages environnants d'environ six mètres. Au début, le bâtiment ne fut qu'un point noir à l'horizon, et la butte, guère plus qu'une cloque.

Dès que Holmes la vit, il s'arrêta et refit toute la petite cérémonie de la boussole. Cette fois, cette dernière parut se mettre au garde-à-vous. Il n'y eut ni vacillement, ni indécision. Elle pointa droit sur la butte et sur le bâtiment qui la surmontait.

— Fin du voyage, annonça Holmes avec un plaisir sinistre.

Je ressentis moi-même un mélange de soulagement et d'appréhension. J'avais beau être content d'approcher du but, je n'étais pas franchement transporté à la pensée de ce qui nous attendait dans cette ferme. À vol d'oiseau, nous étions à peu près à cinq kilomètres de la bâtisse ; une distance que nous aurions pu couvrir en moins d'une heure si le chemin avait été régulier et ininterrompu.

En l'occurrence, il nous fallut deux fois plus de temps pour arriver à destination. Le premier obstacle fut une rivière, un affluent du cours inférieur de la Tamise, large d'au moins vingt mètres et au cours rapide. Nous essayâmes de la traverser à pied, mais après avoir glissé au bas de la rive boueuse, nous nous trouvâmes aussitôt submergés jusqu'à la taille, le courant tirant implacablement sur nos jambes pour essayer de les faire se dérober sous nous. Quelque pas de plus, et l'eau nous arriva à la poitrine. D'un commun accord, nous rebroussâmes

chemin et remontâmes sur la berge. Il eût été imprudent de continuer.

En amont, nous trouvâmes une passerelle branlante. Guère plus que des planches sur des pilotis et attachées avec des cordes, la construction ne paraissait pas beaucoup plus sûre que le cours d'eau qu'elle enjambait. Nous traversâmes l'un après l'autre. Holmes passa devant. La structure branla dangereusement sous lui, et plus encore sous moi quand mon tour vint, car je lui rendais treize kilos. À un moment, la passerelle pencha si fort et si brusquement sur un côté que je faillis tomber tête la première dans la rivière. Après cela, je passai le reste de la traversée à m'agripper de toutes mes forces au garde-corps rudimentaire.

L'obstacle suivant fut un troupeau de vaches que surveillait, tel un pacha dans son harem, un taureau qui considérait tout intrus sur son domaine comme un rival potentiel qu'il convenait de repousser avec toute l'agressivité requise. L'imposant quadrupède nous chargea en renâclant bruyamment, une lueur meurtrière dans ses yeux rouges. Nous prîmes la fuite.

Le troisième et dernier obstacle fut une étendue marécageuse si profonde et visqueuse qu'elle dépassait le Grand boubrier de Grimpen lui-même. Nous nous aventurâmes dans cette traîtresse étendue avec l'idée fausse qu'elle ne serait pas pire que les tourbières au travers desquelles nous nous étions frayé un chemin au cours de l'après-midi. En l'espace de quelques secondes, nous étions embourbés comme des insectes sur du papier tue-mouche. De plus, nous nous enfoncions, aspirés que nous étions par la terre imbibée sous la surface herbeuse.

Cela aurait pu être cocasse si la situation n'avait été si grave : deux adultes plongés jusqu'aux genoux dans la terre, et s'enfonçant progressivement. Holmes et moi nous regardâmes avec lassitude et perplexité. Il n'est pas impossible que nous ayons ri.

Nous entreprîmes alors de nous dégager, ce que nous fîmes en nous soutenant l'un l'autre à tour de rôle dans le but de sortir une jambe, pour ensuite la poser sur la zone la plus proche de sol ferme et, en s'appuyant sur cette jambe libre, de hisser le reste de notre corps jusqu'à ce qu'il fût libre.

— Je crois vraiment, dis-je tandis que nous contournions laborieusement ce marais, que cet endroit nous déteste.

— Vous imaginez combien la traversée a dû être difficile pour celui que nous cherchons ? Fuir à travers ces marais dans une obscurité qui, dans les faits, le rendait aveugle.

— Nous serons dans la même situation si nous ne nous hâtons pas.

Le disque pâle et flou du soleil commençait à atteindre l'horizon. L'air était déjà nettement plus frais, et une grenouille coassait en attendant la tombée de la nuit.

Lorsque nous vîmes enfin la ferme de près, ses congénères s'étaient

jointes par centaines à son chant. Au son rauque de leur cacophonie et de la plainte occasionnelle d'un courlis, nous nous accroupîmes dans un buisson de joncs et, de notre cachette, observâmes les lieux à quelques dizaines de mètres de distance.

La ferme devait être vieille de deux ou trois siècles. Sa toiture affaissée et ses murs moussus évoquaient un long manque d'entretien. C'était aussi vrai des dépendances, une étable et une petite grange. Elle était entourée d'enclos envahis de végétation, autour desquels se dressaient quelques longueurs de clôture croulante et vermoulue, présentant plus de trous que d'obstacles. Sur le site entier pesait une atmosphère de désolation. C'était la seule habitation à des kilomètres à la ronde, et même à la veille de l'été – une veille d'été certes peu glorieuse – elle paraissait froide et solitaire.

— Y a-t-il seulement quelqu'un qui vive ici ? m'interrogeai-je.

— Vous avez votre réponse, dit Holmes.

Il indiqua du geste la cheminée d'où commençait tout juste à monter un fin panache de fumée. Peu de temps après, la lumière d'une lampe apparut à une fenêtre du rez-de-chaussée. J'eus beau observer, je ne vis aucun mouvement.

— Quelle approche suggérez-vous ? demandai-je. Voulez-vous que nous allions frapper à la porte pour nous présenter ?

Holmes ne prêta pas attention à la désinvolture de mon ton.

— C'est une possibilité. On peut supposer que l'occupant est le maître de la maigre bête et le ravisseur de notre aliéné. En nous présentant effrontément à lui au lieu d'opter pour une méthode plus subtile, nous pourrions le prendre à contre-pied. Il ne faut jamais sous-estimer l'importance de l'effet de surprise. Nous pourrions aussi...

— Nous pourrions quoi, Holmes ? Holmes ?

Mon ami ne répondit pas. Je partis du principe que quelque chose l'avait distrait, puis remarquai ses yeux écarquillés et sa bouche bée. Il avait le regard rivé derrière moi. Soudain, une sensation d'effroi envahit mon ventre. Elle empira lorsque la bouche de Holmes se referma et se crispa en une ligne étroite. Tout son corps s'était rigidifié. Il ne pouvait arracher son regard à ce qu'il voyait par-dessus mon épaule, juste à ma droite.

— Watson, souffla-t-il.

— Ne le dites pas, Holmes. Je vous en prie.

— La maigre bête de la nuit, Watson.

— Oh, mon Dieu.

— La maigre bête de la nuit. Elle est là. Juste là.

LA MAIGRE BÊTE DE LA NUIT ATTAQUE

La créature était arrivée en silence pendant que Holmes et moi étions occupés à espionner la ferme. C'est sans un bruit qu'elle s'était posée à côté de nous, parmi les joncs. Ses battements d'ailes n'étaient pas plus bruyants qu'un souffle de vent. Elle nous avait traqués depuis le ciel avec la mortelle discrétion d'une chouette.

Je ne voulais pas me tourner.

Je n'osais pas.

Il le fallait.

Je me tournai.

Et en me tournant, je me trouvai nez à nez avec la créature. Le visage sans traits de la maigre bête me dominait, noir et lisse, huileux, luisant comme du caoutchouc. L'animal inclina la tête, comme si elle me considérait avec curiosité, ce qui me rappela fortement la façon dont l'illustration du *Necronomicon* m'avait regardé. Ses ailes déployées avaient une envergure totale de quatre mètres cinquante. Même dans mon état d'extrême terreur, je remarquai le petit accroc sur le bord inférieur de celle de gauche, à l'endroit où la bête s'était coupée sur un éclat de verre, à Bethlem.

Le monstre leva une main aux doigts deux fois plus longs que ceux d'un homme, terminés par des serres à l'éclat d'obsidienne et vilainement recourbées. Il posa l'une de ces serres sur ma joue tremblante et la fit descendre le long de la peau. Le résultat, entre griffure et caresse, fut à la fois doux et douloureux. La griffe creusa un sillon juste assez profond pour saigner.

La sensation de piquûre me galvanisa. J'étais figé, trop effrayé pour bouger, mais la douleur, dans sa réalité banale, me réveilla. Je reculai d'un pas chancelant et faillis bousculer Holmes.

La créature ne fit aucun effort pour me poursuivre. À la place, elle leva la main devant l'ovale de son visage vide et examina la serre ensanglantée. J'écris « examina » parce que c'est ce qu'elle sembla faire. Mais j'ignore si elle regardait sa griffe, si elle la sentait, la goûtait voire l'écoutait. La manière dont les maigres bêtes de la nuit perçoivent le monde est un mystère.

— Watson, murmura Holmes à mon oreille, je ne suis pas prêt. J'ai un moyen d'arrêter cette créature, mais j'ai besoin de temps pour le préparer.

— Combien de temps ?

— Cinq minutes devraient suffire.

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Il me demandait de gagner cinq minutes. Je devais trouver une façon de détourner l'attention de la maigre bête pendant ce laps de temps. Et je devais y arriver sans me faire tuer.

Pendant que Holmes plongeait la main dans sa trousse, je plongeai la mienne dans la poche de ma veste. J'en sortis mon revolver de service. L'arme me glissait entre les doigts. Avant de traverser la rivière, un peu plus tôt, je l'avais temporairement déposée dans la trousse, que Holmes avait pris soin de maintenir hors de l'eau afin que son contenu demeurât sec. Mais depuis lors, le revolver était retourné dans ma poche, et s'était couvert de l'humidité qui imprégnait mes vêtements.

J'espérais que les cartouches, dans le barillet, n'étaient pas abîmées. Je n'avais vraiment pas besoin que la poudre fût humide et fît long feu.

J'étais déjà presque certain que les munitions – des Eley standard – ne pourraient pénétrer le cuir de la maigre bête. Holmes l'avait affirmé le matin même avant de quitter Baker Street pour Purfleet. Il avait ajouté qu'aucune modification nécromantique – un Sceau de Délitement, par exemple – n'améliorerait leur efficacité contre cette créature particulière. Au mieux, les balles lui feraient mal et la feraient réfléchir, mais à tout autre égard, les maigres bêtes de la nuit y étaient invulnérables, contrairement aux byakhees, par exemple. Le seul point faible de ces créatures était la peau membraneuse de leurs ailes, comme le prouvait la déchirure que lui avait infligée l'éclat de verre. Une balle, cependant, n'avait probablement aucune chance de tuer notre ennemi, ou même de le blesser.

Néanmoins, ce revolver était le seul moyen de défense et d'attaque dont je disposais. Je ne doutais pas que j'allais devoir en faire usage.

— Allez, viens, l'abomination, grognai-je à l'endroit de la bête. Viens me chercher.

Je surgis des joncs et invitai ouvertement la créature à me suivre en lui lançant une bordée d'injures savamment choisies. La maigre

bête de la nuit hésita. Elle parut se demander lequel de nous deux attaquer. Holmes était droit devant et ne faisait aucun effort pour s'enfuir. Au contraire, je prenais mes jambes à mon cou en faisant mon maximum pour la contrarier. La créature était perplexe. Devait-elle s'en prendre à la proie facile et immobile, ou à l'autre, plus remuante et bruyante ?

Je décidai pour elle. Je visai son poitrail et tirai.

La balle ricocha sur son cuir et passa en sifflant à quelques centimètres seulement de la tête de Holmes. Il me jeta un regard de reproche, puis recommença à sortir des affaires de sa trousse.

Alors que l'écho de la détonation passait sur les marais, la maigre bête de la nuit se tourna brusquement vers moi. Je ne prétendrai pas avoir vu ne fût-ce qu'un début d'expression sur son visage obscènement vide, mais je supposai qu'elle était irritée. Une attaque qui eût mis fin à la vie d'un homme normalement constitué avait au moins suffi à la piquer au vif. Désormais, elle n'avait d'autre choix que de répliquer.

Elle vint vers moi. Vite... si vite ! Propulsée à travers les airs par ses coups d'ailes malodorants, elle fondit sur moi, corps parallèle au sol, serres en avant.

Ma réaction fut purement instinctive. Je me jetai à plat ventre.

Emportée par son élan, la maigre bête passa au-dessus de moi en vrombissant. Je roulai sur le dos et me redressai en position accroupie, un genou posé à terre. La maigre bête fit une embardée et revint à la charge. J'alignai le bout du canon de mon Webley et tirai en plein dans le visage de la créature. L'impact lui fit reculer la tête et dévia son vol.

Aussitôt, je me relevai d'un bond et partis à toutes jambes vers le bord de la butte. La maigre bête de la nuit me prit en chasse. Je savais qu'il m'était impossible de la distancer, mais je courus vers un gros arbre tordu – un aulne, me semble-t-il – derrière lequel je pus m'abriter.

De là, je tirai deux autres balles. L'une rebondit sur la partie osseuse d'une aile. L'autre traversa la peau de la même aile et laissa derrière elle un trou net qui ne saigna pas.

La maigre bête se posa sur l'arbre et larda ses branches feuillues de coups de griffes, ce qui eut pour effet de les mettre en pièces comme si elles eussent été faites de sucre filé. Elle n'essayait pas tant de m'atteindre que de démontrer sa puissance brute. Ce qu'elle faisait à cet aulne, elle pouvait aussi bien le faire à John Watson. Elle aurait tout autant de facilités à me mettre en miettes qu'elle en avait à le faire de cet arbre.

En blessant la bête préalablement agacée, même légèrement, j'avais réussi à faire enrager tout à fait une dangereuse créature

surnaturelle. Alors que jusque-là elle se serait contentée de me tuer, elle souhaitait désormais me faire souffrir. Ma mort entre ses griffes ne serait ni rapide, ni belle à voir.

Si j'avais eu le loisir de me donner une tape dans le dos, je l'aurais volontiers fait.

Cependant, étant joueur, je décidai de doubler la mise. Je visai vers le haut, à travers les branches violemment agitées, et tirai mes deux dernières cartouches sur la créature. Il n'y avait pas plus de cinq mètres entre nous et, qu'elle fût ou non à l'épreuve des balles, la chose n'apprécia pas d'être touchée par deux fois à bout portant. Si elle avait eu une bouche, je pense qu'elle aurait hurlé.

La maigre bête s'abattit de l'arbre et s'avança vers moi à pas feutrés, d'un air meurtrier qui ne trompait pas. Le soleil couchant étant dans son dos, la créature ne fut plus qu'une silhouette de pures ténèbres, une apparition démoniaque.

Je battis en retraite tout en fouillant mes poches à la recherche de mes cartouches de rechange.

Il me revint alors que la boîte était restée dans la trousse. J'avais négligé de la récupérer en même temps que mon revolver.

J'étais à court de munitions.

— Oh, quel imbécile tu fais, Watson, murmurai-je.

Avais-je donné à Sherlock Holmes les cinq minutes dont il avait besoin ? Je ne le pensais pas. J'estimais avoir détourné l'attention de la bête pendant deux minutes, trois tout au plus. Je lui faisais maintenant face sans armes, en position de vulnérabilité, alors qu'il fallait encore deux minutes avant que Holmes pût mettre en œuvre sa méthode pour l'arrêter.

On pourrait penser que, dans de pareilles circonstances, je me serais laissé aller au désespoir.

Et l'on aurait peut-être raison.

LA LIQUEUR DE SUPRÉMATIE DE LA LAMASERIE DE NANGCHEN

La maigre bête de la nuit paraissait consciente de ce que j'étais à court de ressources. Sa queue garnie de pointes battait de droite et de gauche d'une façon qui évoquait l'excitation d'un chien et la féroce concentration d'un chat sur sa proie. Sa tête cornue était penchée de manière évocatrice, et je n'eus aucun mal à imaginer un large sourire fendant cette absence de visage, une lueur concupiscente dans ces yeux inexistantes. Les serres à nouveau en avant, la créature continuait d'avancer vers moi, absolument confiante – ou du moins le supposais-je –, persuadée que j'étais déjà mort.

— Je vendrai chèrement ma peau, démon, lançai-je en rassemblant toute la bravade dont je fus capable. (Les mots sonnaient creux à mes propres oreilles, mais un peu de morgue valait mieux que pas du tout.) Je te combattrai jusqu'à mon dernier souffle.

Cela ne découragea pas la maigre bête de la nuit. Désormais, nous n'étions plus séparés que par une distance de deux mètres. Je me mis à reculer à la vitesse où elle avançait. Cela devait avoir l'air d'une danse bien étrange. J'avais les bras largement écartés, à l'instar de la bête. J'étais prêt à l'affronter à mains nues, même si le combat était perdu d'avance. J'aurais fait n'importe quoi pour donner quelques secondes cruciales à Holmes.

— Watson ! cria-t-il. J'ai presque fini. Pouvez-vous ramener la créature par ici ? Je dois avoir son attention pleine et entière, pour que ça fonctionne.

— Ça ne devrait pas poser de problème. Je crois qu'elle s'est beaucoup attachée à moi.

J'entamai un arc de cercle en direction de Holmes, et la bête m'imita. Elle paraissait apprécier notre étrange gavotte pour homme

et monstre.

Je grommelai quelques encouragements :

— Oui, c'est ça, ma belle. Suis-moi. Ne fais pas attention à l'homme, là-bas, avec le gros livre noir et la fiole de potion qu'il s'apprête à boire. Ne pense même pas au sortilège qu'il est en train de réciter. Ce n'est absolument pas un sort pour charger la potion d'essence magique. Oh que non, absolument pas.

Ladite potion était le résultat de l'heure que Holmes avait passée sur sa paillasse couverte de marques d'acide à faire infuser, entre autres ingrédients, de l'aconit, de la racine de mandragore et du camphre dans une fiole suspendue à un support à cornue. Il avait ajouté au mélange le lambeau d'aile de maigre bête et avait fait chauffer le tout sur une flamme, jusqu'à ce que la mixture réduisît à une épaisse gadoue brun foncé à l'odeur méphitique, dont on pouvait légitimement supposer que le goût serait non moins infect. La préparation, il faut le préciser, était au moins légèrement toxique. L'aconit à lui seul, lorsqu'il est pris en quantité suffisante, peut provoquer une hypotension et une arythmie cardiaque fatales ; l'ingestion de camphre, on le sait, peut donner des hallucinations, voire endommager le foie ; quant à la viande de maigre bête, qui peut dire quels peuvent être ses effets ?

Holmes, cependant, se proposait d'avaler cette substance, certain qu'elle lui donnerait le contrôle de la créature. Cette potion, connue sous le nom de Liqueur de Suprémie de la lamaserie de Nangchen fut inventée par des moines tibétains pour contrer la menace des rakshasas, leur mot pour divers démons anthropophages. D'après Abdul Alhazred, en mangeant la chair d'un démon mangeur de chair, on signe une sorte de contrat avec la créature, via l'étrange lien de réciprocité que crée la Liqueur de Suprémie. Ludwig Prinn, dans *De Vermis Mysteriis*, confirme les dires d'Alhazred, mais précise que quiconque boit cette potion est susceptible de développer des tendances cannibales durables ; un avertissement que le compilateur du *Necronomicon* aurait pu avoir la courtoisie de mentionner s'il n'avait été aussi fou.

Les maigres bêtes de la nuit ne mangent sans doute pas de viande, mais la Liqueur de Suprémie n'en est pas moins efficace sur elles. Les principes théurgiques sont les mêmes, et la potion garde ses inconvénients.

Holmes, évidemment, avait bien conscience des risques qu'il courait en la buvant mais, dans une certaine mesure, le danger, loin de le restreindre, l'encourageait. Il avait désormais la fiole aux lèvres ; la maigre bête et moi nous trouvions à quelques pas de lui. Lorsque le liquide se répandrait dans son système, l'influence sur la maigre bête de la nuit irradierait de lui. Plus il serait proche de la créature, plus la

Liqueur de Suprématie de la lamaserie de Nangchen serait efficace et agirait vite.

Tout à coup, une voix s'éleva du côté de la ferme.

— Non, fit-elle doucement mais avec une clarté qui porta.

Ce fut tout, un seul mot ; et qu'il fût destiné à Holmes, à la maigre bête ou à moi, nous nous figeâmes tous trois.

À la porte de la ferme apparut un jeune homme. Il avait dans les vingt-cinq ans et était vêtu avec une élégance incongrue dans ces parages ; son gilet de soie à motifs et ses chaussures pointues de dandy paraissaient particulièrement déplacés. Il descendit la pente à grandes enjambées pour rejoindre notre petit trio. Son attitude était à la fois impressionnante et hautaine.

— Recule, lança-t-il avec un mouvement horizontal du bras.

Cette fois, il ne faisait aucun doute qu'il s'adressait à la créature, qui s'exécuta aussitôt : elle se retira à une dizaine de mètres, s'accroupit, appuya les bras sur les genoux et s'enveloppa dans ses ailes comme dans une cape.

— Bon petit, dit l'homme.

On eût dit qu'il complimentait un chien obéissant. Le monstre fit le beau. Il se délectait de l'admiration de son maître.

L'homme tendit la main vers mon ami, qui posa la fiole afin de la lui serrer.

— Permettez-moi de me présenter.

— Inutile, dit Holmes. M. Nathaniel Whateley, je présume.

LE BANQUET DE LA TERREUR

Le jeune homme ricana.

— Vous avez l'avantage sur moi, dit-il avec son accent de Yankee raffiné. Vous me connaissez alors que je ne vous connais pas. Comment est-ce possible ?

— Sherlock Holmes, répondit Holmes en mettant fin à la poignée de main.

— Sherlock... ? (Nathaniel Whateley leva un sourcil.) Ah, bien. Alors c'est logique. Le célèbre détective. Avec lui, nul ne peut tenir son identité secrète. Et donc, vous devez être... (Il se tourna vers moi.) ... le Dr Watson, si mon intuition ne me trompe pas.

— Pour vous servir, dis-je avec méfiance.

Je serrai pendant une demi-seconde à peine la main qu'il me tendait. Je ne savais que penser du tour que prenaient les événements. Alors que quelques instants plus tôt, j'affrontais la maigre bête de la nuit au péril de ma vie, j'étais en train d'échanger des politesses avec un étranger.

— J'espère que Nordstrom ne vous a pas indûment causé d'inquiétude, dit Whateley.

— Nordstrom ?

— C'est le nom que je lui donne, précisa Whateley en montrant la maigre bête de la nuit. Cyrus Nordstrom était professeur émérite à l'Université Miskatonic, où j'étudiais. Il l'est toujours, pour autant que je le sache. Ce vieux tyran était terrible. Il nous a mené la vie dure, à moi et à bien d'autres étudiants. C'est une plaisanterie, voyez-vous, le fait de donner son nom à une maigre bête de la nuit. Une vengeance, d'une certaine manière.

— Je vois.

Le nom de Nordstrom me disait quelque chose. Il était cité dans la coupure de l'*Arkham Gazette* que Mycroft Holmes avait envoyée à son frère.

— Eh bien, je ne dirais pas que la créature était dans les cordes, mais le KO s'annonçait, c'est certain. N'est-ce pas, Holmes ?

Mon compagnon étudiait Whateley de près.

— Hmm ? Quoi donc, Watson ?

— Je disais que nous étions sur le point de battre la maigre bête, vous ne croyez pas ?

— Si. Je suis d'accord.

— En buvant la Liqueur de Suprémie de la lamaserie de Nangchen, dit Whateley en jetant un coup d'œil à la fiole. Puissant breuvage. Dégoûtant, mais puissant.

— Vous connaissez ? demandai-je.

— Comment, sinon, expliqueriez-vous le fait que j'impose moi-même ma volonté à Nordstrom ? Une personnalité au magnétisme dévastateur ne suffit pas. Il faut quelque chose de plus. La question est plutôt de savoir si la liqueur de M. Holmes aurait fait effet. À mon avis, ce n'est pas impossible. Il eût fallu que sa domination supplante la mienne. Que sa volonté l'emporte. Et d'après ce que je sais de vous, M. Holmes, vous ne manquez pas de volonté. Peut-être auriez-vous remporté la partie. (Whateley haussa les épaules.) Nous ne le saurons jamais.

Tout en parlant, il ramassa la fiole et la leva pour la jeter violemment par terre.

Je m'avançai pour lui reprendre le petit récipient de verre, mais Whateley m'arrêta en levant l'index de sa main libre et en l'agitant.

— Ah, ah, ah, docteur. N'oubliez pas, je suis encore le maître de Nordstrom. Une seule pensée de ma part, et il sera sur vous.

La maigre bête de la nuit changea de position ; elle se ramassa comme pour se préparer à bondir.

— Votre revolver est vide, bien sûr, ajouta Whateley. J'ai compté six coups de feu, et vous n'avez pas eu l'occasion de recharger. Gardez-le à la main, si vous voulez, si le fait de le voir vous rassure ; mais il serait bien plus civil de le ranger. Qu'en pensez-vous ?

— Autant faire ce qu'il demande, Watson, conseilla Holmes. Après tout, M. Whateley a l'avantage. Il a, si j'ose dire, une maigre bête de la nuit braquée sur nous. Néanmoins, je suis convaincu qu'il ne nous veut aucun mal. N'est-ce pas, M. Whateley ?

— Cela dépend. Je pense que tant que vous jouerez le jeu, il ne vous arrivera rien de désagréable.

— Rien de désagréable ? dis-je en rangeant à regret mon revolver dans ma poche. Parce que envoyer votre créature nous importuner, ce n'est pas désagréable ?

— Allez-vous plus mal qu'à votre arrivée ? En dehors de cette égratignure au visage, je ne crois pas. Je me suis montré prudent, voilà tout. Deux hommes qui traînent devant la maison, l'air louche, comme s'ils m'espionnaient. Que pouvais-je bien en conclure ? Bien sûr que j'ai lâché mon chien de garde. Mais Nordstrom ne vous aurait pas fait de mal. Il vous aurait un peu malmenés, peut-être. Il devait vous mettre en fuite. Et surtout, vous faire peur.

— Sur ce point, c'est réussi, en ce qui me concerne en tout cas.

— Oui, et je parie qu'il s'en est mis plein la panse.

— Plein la panse ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, j'ai cru comprendre que les maigres bêtes de la nuit se nourrissent de la peur, expliqua Whateley. C'est ce que nous apprend la littérature savante portant sur la chose ésotérique. Puisqu'elles n'ont ni bouche, ni orifice d'aucune sorte, elles doivent trouver un autre moyen de se sustenter, et de l'avis général, elles se repaissent de la peur qui émane naturellement des gens qui se trouvent en leur présence. Avec vous, docteur, Nordstrom a eu amplement de quoi faire bombance, et le voici donc bien nourri. Pas vrai, mon beau ?

La maigre bête de la nuit tendit le cou d'une façon qui, à la lumière des commentaires de Whateley, parut suggérer qu'elle était repue.

— Vous n'imaginez pas à quel point je suis heureux d'avoir servi de source d'alimentation, dis-je. Cela ne change rien au fait que votre dénommé « Nordstrom » m'ait fortement donné l'impression de vouloir me tuer.

— Simple manifestation de son enthousiasme, jugea Whateley. Nordstrom ne ferait pas de mal à une mouche, sauf si je le voulais. Il est en permanence sous ma coupe. À aucun moment vous n'avez couru un vrai danger. Même s'il en est parfaitement capable, il ne se serait jamais servi de ses serres pour vous arracher le cœur. Je ne l'aurais pas laissé faire.

Comme il était aimable de la part de Whateley de nous expliquer ce que la maigre bête aurait pu nous faire, tout en nous rappelant que cela pouvait toujours se produire si nous ne nous tenions pas bien.

— Bon, où en étais-je ? reprit-il. Ah oui. J'allais faire ceci.

Il jeta la fiole à ses pieds. Elle ne cassa pas, mais son contenu brun et sirupeux s'écoula par le goulot débouché. Whateley posa le talon sur le récipient et appuya jusqu'à le briser. Puis il réduisit les éclats de verre en miettes qui se mêlèrent à la potion pour former une pâte granuleuse.

— Là. Voilà qui est fait. Je n'ai plus à m'inquiéter de ce que quelqu'un d'autre s'approprie Nordstrom. Ah, mais bon sang, où sont passées mes manières ? (Il ponctua la remarque d'une claque comique sur le front.) Vous avez fait un long voyage, et il n'a pas été facile, à

vous voir. Vous devez avoir envie de vous détendre. Je serais un bien mauvais hôte si je ne vous invitais pas chez moi. Messieurs ?

Il nous fit signe d'entrer et embellit son geste d'une petite révérence.

Je jetai un coup d'œil à Holmes. Je n'avais pas l'impression que Whateley nous demandait notre avis. Il nous donnait un ordre. Holmes semblait d'accord.

— Cela nous serait très agréable, M. Whateley, dit-il. (Son ton était aussi aimable que celui de l'Américain, mais ses yeux trahissaient une nette inflexibilité.) Un bref séjour sous votre toit nous profiterait sûrement, dépenaillés comme nous le sommes et avec nos pieds meurtris.

Il enveloppa le *Necronomicon* et le rangea dans son sac de cuir. Puis, précédés de Whateley, nous montâmes la pente en direction de la ferme. La maigre bête de la nuit nous escorta jusqu'à la porte et s'installa près du seuil telle une sentinelle à son poste. À l'évidence, elle n'était pas là pour empêcher quiconque d'entrer. Elle devait nous empêcher de sortir.

NOUS AFFRONTONS LE LION DANS SA TANIÈRE

Whateley avait fait son possible pour que l'intérieur de la ferme fût plus accueillant que son extérieur délabré. Le salon dans lequel il nous accompagna était décoré d'un tapis turc pour cacher le plancher nu, et de rideaux qui, s'ils n'étaient pas flambant neufs, n'étaient pas non plus les chiffons miteux auxquels on aurait pu s'attendre. De même, l'ameublement, bien qu'indéniablement de seconde, voire de troisième main, était de qualité correcte. Les accoudoirs du fauteuil étaient quelque peu élimés, et ses ressorts, lorsque je pris place, grincèrent ; mais je m'étais assis dans des chaises bien moins accueillantes chez des gens qui se considéraient parfaitement distingués.

— Il est de coutume en Angleterre d'offrir le thé à ses invités, déclara Whateley. Qu'en dites-vous ?

— Je ne serais pas contre une tasse, confirma gaiement Holmes. Et vous, Watson ?

Prenant modèle sur lui, j'acquiesçai en souriant.

— Je n'en ai jamais refusé une sciemment.

Whateley s'éclipsa dans la cuisine attenante, et nous entendîmes bientôt le fracas de l'eau jaillissant d'un robinet, puis les bruits métalliques d'une bouilloire que l'on posait sur le poêle.

Profitant de son absence, je chuchotai à Holmes :

— Est-ce bien sage ? Je sais que nous n'avions pas tellement le choix, mais tout de même. Nous avons pénétré dans la tanière du lion.

— L'endroit idéal pour aller le défier, rétorqua-t-il. Par ailleurs, j'aimerais en savoir davantage sur notre ami Whateley, et il y a peu de chances que j'aie jamais de meilleure occasion que celle-ci.

— Cet homme ne m'inspire pas confiance.

— Jamais déclaration plus justifiée ne fut prononcée. Nathaniel

Whateley a beau avoir tout le charme jovial des colonies, c'est un menteur. Le croyez-vous quand il dit avoir envoyé sa créature parce qu'il nous trouvait louches ? Ou qu'il pensait que nous l'espionnions ?

— Il faut dire que c'était le cas.

— Quoi qu'il en soit, la maigre bête était en l'air avant même que nous arrivions près de la ferme. Autrement, nous l'aurions vue s'envoler pendant que nous observions la maison.

— Oui, sauf s'il ne la garde pas ici. Si sa tanière était ailleurs ?

— Quand on a une créature de ce genre sous sa coupe, on ne lui lâche pas la bride. On la garde en permanence à portée de main afin d'entretenir le lien. La distance amoindrit l'effet de la Liqueur de Suprématie. Une séparation prolongée peut complètement éroder le lien psychique. Non, la maigre bête habite ici, à la ferme ; certainement dans la grange. Vous avez remarqué, bien entendu, que ses fenêtres étaient condamnées.

— En l'occurrence, oui. Et alors ? Est-ce une preuve indéniable que la bête y est enfermée ?

— Ça l'est si l'on considère que les planches sont neuves. Elles sont claires, presque pas usées par les éléments ; fraîchement arrivées de la scierie. Selon mon estimation, on les a achetées et clouées sur les fenêtres il y a deux ou trois mois tout au plus. De même, la porte de la grange a été rapiécée à l'aide de planches neuves. On a soigneusement réparé chaque trou, chaque partie vermoulue, et il y a sur cette porte deux verrous qui ne comportent pas le moindre point de rouille.

— On peut supposer que Whateley loue cette propriété. Peut-être est-ce l'œuvre du propriétaire.

— Peu importe que ce soit l'œuvre du propriétaire, de Whateley ou de Madame la lune, répliqua Holmes. Ce qui compte, c'est que la grange est la seule partie de la propriété où l'on ait fait de telles réparations, en tout cas la seule que nous ayons vue. Et ces réparations font de cette grange l'ancre parfait pour qu'une maigre bête s'y cache en journée : un endroit sombre, sec et spacieux.

Holmes en eût volontiers dit davantage, mais c'est à cet instant précis que Whateley revint.

— L'eau ne va plus tarder à bouillir, annonça l'Américain. Cela ne sera pas long. Peut-être avez-vous aussi faim. J'ai du jambon, du fromage et une miche de pain. Il est un peu rassis, mais encore comestible. Il est difficile de se procurer des vivres au fin fond des marais. Je trouve bien du lait et des œufs chez un producteur laitier des environs, et il y a une épicerie dans le village le plus proche. Il faut deux heures de marche pour se rendre à l'un ou à l'autre, mais j'apprécie l'exercice.

— Rien à voir avec Pimlico, pas vrai ? remarqua Holmes.

— Pimlico ? (Whateley fronça brièvement les sourcils, puis son

expression s'éclaircit.) Oui, Pimlico. Eh bien, si j'aime beaucoup le côté pratique de la vie citadine, je sais m'en passer. Je voyage énormément, souvent dans des endroits inhospitaliers, et je suis donc habitué à la privation. De bien des manières, je suis plus adapté à ce genre de vie qu'à un environnement plus doux et sophistiqué.

— Et puis dans un lieu comme celui-ci, on peut cacher une créature de la taille d'une maigre bête de la nuit sans craindre d'éveiller la curiosité, voire de terroriser le voisinage par inadvertance.

— Il y a de cela.

— Est-ce le seul spécimen de faune exotique que vous ayez ici ?

— Que voulez-vous dire ?

— Dans votre appartement de Pimlico, vous conservez de nombreuses anomalies zoologiques dans des bocaux. Des anomalies mortes. Je me demandais simplement si cette ferme servait d'entrepôt pour d'autres spécimens. Des vivants. Des grands. Comme votre maigre bête.

— Ah non. Il n'y a que Nordstrom. Rien d'autre.

— Et depuis combien de temps utilisez-vous la ferme à cette fin ?

— Assez longtemps, assez longtemps. Est-ce la bouilloire que j'entends ? Excusez-moi. Je reviens tout de suite.

— Holmes, murmurai-je une fois Whateley sorti, pourquoi cette série de questions ? Je vois bien que vous avez une raison pour l'interroger de la sorte. Vous êtes sur une piste.

— Pour l'instant, je n'ai qu'une vague idée de ce à quoi nous avons affaire, Watson. Des courants sous-jacents sont à l'œuvre, et je commence à percevoir dans quel sens ils s'écoulent.

— Vous voulez bien m'éclairer ?

— Pas tant que je serai moi-même à moitié dans le noir. S'il y a quelque chose de plus inutile qu'une théorie, c'est bien une demi-théorie.

Whateley revint, cette fois avec un plateau contenant le nécessaire à thé, plateau qu'il portait d'une façon assez étrange : une main sur la poignée pendant que l'autre, la gauche, le soutenait par le dessous, alors que la poignée de ce côté paraissait tout à fait normale. Ce fut donc avec une certaine maladresse qu'il le posa sur une table d'appoint.

— J'ai froid, dit-il. Pas vous, messieurs, avec vos vêtements probablement humides ? Les nuits sont vite fraîches, ici, même au cours de ce que vous autres Anglais prenez pour l'été. Pendant que le thé infuse, je vais raviver le feu.

Il s'activa devant la cheminée et ne tarda pas à rallumer un petit brasier au milieu des bûches disposées sur la grille du foyer. Il entreprit ensuite de servir le thé, puis nous tendit nos tasses.

Je remarquai de nouveau qu'il avait un problème à la main gauche : il s'en était servi pour maintenir le couvercle de la théière en place tandis qu'il versait le liquide fumant, mais l'avait fait maladroitement. Ses doigts paraissaient raides et gauches. Je me demandai s'il n'était pas affligé d'une légère paralysie de la main.

Après avoir ajouté le lait et le sucre, Whateley porta la tasse à ses lèvres.

— À votre santé, dit-il.

J'allais l'imiter, mais un doute m'assaillit. Et si le thé était empoisonné ?

J'essayai de me rassurer en me disant que Whateley avait affirmé ne nous vouloir aucun mal. Toutefois, la situation, dans son ensemble, me gênait. Whateley avait fait un tel spectacle de la préparation du thé, avait tant cherché à passer pour un bon hôte, que j'étais enclin à penser qu'il avait une idée derrière la tête. Nous avait-il évité la mort aux mains de la maigre bête de la nuit dans le seul but de nous tuer d'une façon plus intime et peut-être plus douloureuse ?

Je reniflai discrètement mon thé. Son odeur était normale, mais beaucoup de poisons étaient inodores, et tout bonnement indécelables au goût. Je regardai Holmes. Il tenait la tasse sur sa soucoupe mais n'avait toujours pas bu. Pensait-il comme moi ?

Whateley n'avait pas bu non plus. L'espace de quelques instants, nous restâmes tous trois immobiles, comme si nous attendions qu'un autre prît l'initiative d'agir. Je pensai à des pistoleros s'affrontant dans la grand-rue de quelque ville poussiéreuse de l'Ouest américain. Au lieu de six-coups, nous étions armés de tasses de thé.

Le blocage prit fin lorsque Whateley, avec un sourire mystérieux, but une gorgée. Dès qu'il déglutit, Holmes l'imita. Alors seulement, je sus que c'était sans danger.

— Je trouve remarquable, dit Holmes à l'intention de Whateley, que vous connaissiez si bien les maigres bêtes de la nuit et les méthodes pour les dresser. Il semblerait que vous ne soyez pas un simple amateur de curiosités zoologiques.

— Le même raisonnement me conduit à penser que vous n'êtes pas un simple spécialiste du crime, monsieur. Nous avons tous deux notre jardin secret.

— Dans ma carrière, j'ai eu l'occasion d'enquêter sur des mystères qui sortaient de l'ordinaire. En conséquence, j'ai développé un certain niveau d'expertise dans ce domaine.

— Cela ne se remarque pas à la lecture des œuvres du Dr Watson.

— Nous tenons secrètes les affaires de ce genre. Peut-être devinez-vous pourquoi.

— Assurément. Votre réputation repose sur le pragmatisme, et vous craignez que la bonne société vous snobe si vous faisiez savoir

que vous tâtez de la chose occulte.

— On dirait que vous parlez d'expérience.

— Un peu. Mon intérêt pour les animaux exotiques m'a mené plus loin que je ne l'aurais cru. (Whateley écarta une mèche de son oeil ; il portait les cheveux mi-longs à la manière des esthètes.) Au début, seuls les aspects les plus sauvages et étranges de l'histoire naturelle me fascinaient. Enfant, j'adorais lire des choses sur les ornithorynques à bec de canard, les diables de Tasmanie, les rats-taupes, les lamantins et autres animaux de ce genre ; tous ces articles envoyés des quatre coins du monde par des naturalistes, des explorateurs et des missionnaires, sur des animaux si étranges et mal conçus que l'on pouvait douter de leur existence. À partir de là, je développai une passion pour les créatures légendaires, qui sont une pléthore rien qu'aux États-Unis : le bigfoot, l'oiseau-tonnerre, le wendigo, ainsi qu'un grand nombre d'hommes des marais et de monstres des lacs. Pour moi, il y avait là une corrélation. Forcément. Ce que la plupart des gens traitent comme du folklore ou des superstitions, je le considérais comme des choses que la science n'avait pas encore découvertes et classifiées. Je savais que je consacrerai ma vie à travailler sur une taxonomie des créatures semi-mythiques ; aussi consacrai-je toute mon énergie à aller dans ce sens. J'obtins mon diplôme de biologie à l'Université Miskatonic, puis poursuivis dûment mes recherches dans des domaines plus abscons de la discipline. Je m'imaginais en von Linné moderne, unifiant les mondes naturel et surnaturel à partir des fondations qu'il avait posées.

— Ce qui finit par vous conduire, en 93, à monter une expédition sur le Miskatonic pour capturer un shoggoth.

— Mais comment savez-vous cela, M. Holmes ? demanda un Whateley perplexe.

— Je croyais que c'était évident. Grâce à votre conférence.

— Ma conférence ?

— Celle que vous avez donnée il y a quelques mois.

— J'en donne sans arrêt. Il va falloir être plus précis.

— Aux membres du Club Diogène.

— Ah oui. Cette conférence-là. Vous y étiez ? Je suis sûr que je m'en souviendrais.

— Pas moi. Mon frère.

— Ah, oui, fit Whateley, c'est cela. Votre frère. Qui s'appelle... ?

— Mycroft.

— C'est cela. Mycroft Holmes. Et il vous a parlé de l'expédition ?

— Oui. De son objectif, mais aussi de sa fin assez ignominieuse.

Whateley tressaillit.

— Oui. Ce n'était pas vraiment le sommet de ma carrière.

— De votre propre aveu, des Indiens s'en sont pris à vous et à votre

équipe alors que vous remontiez le fleuve. S'est ensuivi un massacre dont vous et un autre avez été les seuls rescapés ; c'était un certain Zachariah Conroy, l'un de vos collègues d'université.

— Zachariah. Un homme bien. J'ai... j'ai de la peine rien qu'à la pensée des souffrances qu'il a endurées.

— M. Conroy et vous ne vous êtes pas revus ? demanda Holmes.

Je m'efforçais de comprendre l'approche que Holmes avait choisie. Tout d'abord, il m'avait simplement semblé qu'il sondait Whateley. Je savais désormais que son but était de le piéger. Il disposait soigneusement ses chausse-trappes afin d'établir une bonne fois pour toutes que Conroy était l'aliéné de Bethlem et que Whateley était derrière son enlèvement.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil, étrangement calme, tel le spectateur de quelque compétition sportive qui regarde deux adversaires s'affronter pour un trophée et sait avec certitude que son favori est le meilleur des deux. L'odeur de fumée était âcre et douceâtre, presque parfumée. *Whateley a dû faire son feu avec des bûches de résineux sempervirent*, pensai-je. La chaleur du feu elle-même était apaisante et bienvenue.

— Pourquoi me demandez-vous cela, M. Holmes ? répondit Whateley. Pourquoi cet intérêt pour ce pauvre Zachariah ?

— Parce que, sauf erreur de ma part, M. Conroy est en Angleterre ces derniers temps. L'ignoriez-vous ?

— Il... il me semble avoir entendu dire quelque chose de ce genre. Oui, maintenant que j'y pense, une connaissance mutuelle me l'a appris l'autre jour. En gros, cette personne m'a dit : « Tiens, je suis tombé sur quelqu'un que tu as peut-être connu à l'université. Un certain Conroy. Ça te rappelle quelque chose ? » Il l'a juste mentionné au passage.

— Vous n'avez pas cherché à renouer ?

— Eh bien, étant donné ce qui était arrivé, j'ai pensé que Zachariah ne serait pas très content de me revoir. Il a été gravement blessé, vous savez, et il me tient pour responsable. Ce n'était pas ma faute, bien entendu. Je n'ai eu de cesse de le lui répéter. Je ne pouvais pas prévoir que des Peaux-Rouges attaqueraient notre bateau, et je n'ai rien pu faire pour l'empêcher. Dieu, que ces sauvages étaient terrifiants. C'était la nuit, ils sont sortis de nulle part et nous sont tombés dessus en poussant des cris de banshees, avec leurs tomahawks qui luisaient au clair de lune...

À l'évocation de ce souvenir, Whateley secoua la tête d'un air sombre. Pour ma part, j'eus soudain la vision limpide de la scène qu'il décrivait. J'imaginai les Indiens submergeant Whateley et ses comparses avec leurs visages barbouillés de peintures de guerre, leurs têtes emplumées, puis vis le carnage qui suivit. L'espace d'une ou deux

secondes, j'assistai aux événements comme s'ils se produisaient juste devant moi et que j'étais la prochaine victime des assaillants, victime qu'ils allaient scalper net avant de la tailler en pièces.

Je pris deux grandes inspirations pour me calmer. L'odeur de fumée était agréable et rassurante.

— Voilà qui me semble épouvantable, M. Whateley, dit Holmes. Je compatis. Je comprends que vous n'ayez pas voulu renouer le contact avec M. Conroy, s'il éprouvait une telle animosité à votre endroit. Mais il convient de s'interroger sur les raisons qui l'ont poussé à venir en Angleterre. Il savait sûrement que vous y étiez.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Qui sait ce qui a pu lui passer par la tête.

— Vous ne croyez pas qu'il vous cherchait ?

— En tout cas, il ne m'a pas trouvé.

Whateley se caressa la joue d'une façon qui me parut plus égocentrique que songeuse.

— Voilà qui me semble singulier, jugea Holmes, car j'aurais cru qu'il n'aurait aucun mal à vous trouver à Londres, si tel était son désir.

— Londres est une grande ville.

— Mais un ou deux jours de recherches suffiraient à un homme entreprenant et raisonnablement intelligent pour retrouver quelqu'un.

— Peut-être n'en avait-il pas envie. Peut-être même ignorait-il que j'étais là.

Holmes se pencha en avant et posa sa tasse de thé sur le côté.

— Il y a autre chose qui me paraît singulier, M. Whateley : pas une seule fois vous ne vous êtes enquis de notre présence dans les marais de Rainham. Vous sembliez pour ainsi dire nous attendre.

— Ah oui ? (Whateley agita la main avec dédain.) Peut-être est-ce parce que, d'un naturel flegmatique, je sais accepter l'inhabituel sans sourciller ? Ma vocation m'a au moins appris à m'attendre à l'inattendu. Il est donc possible...

— Refaites-le, dis-je.

Cette demande m'étonna moi-même. Normalement, la politesse m'eût empêché d'interrompre quelqu'un au milieu d'une phrase. Néanmoins, j'étais étrangement désinhibé.

— Que je refasse quoi ?

— Votre main, agitez-la.

— Comme ceci ?

Whateley refit le geste.

Il y avait quelque chose d'anormal. Sa main laissait une traînée dans son sillage ; une sorte d'arc-en-ciel scintillant, succession d'images résiduelles en forme de main.

— Qu'y a-t-il, docteur ? demanda-t-il en me regardant attentivement. Que voyez-vous ?

— Je... je ne sais pas. (Je me frottai les yeux.) Quelque phénomène optique. Je suis fatigué. C'est peut-être pour cela.

— Avez-vous des déformations de la vision ?

— Non. Je ne...

Le visage de Whateley commença à s'affaisser. Ses chairs fondaient, dégouлинаient avec lenteur, comme une matière visqueuse. Comme du suif. L'un de ses yeux gonfla. Sa bouche enflait et désenflait rythmiquement, à la façon d'une anémone de mer.

Je clignai de toutes mes forces. Tout redevint normal. Le plancher, cependant, se distendait. Sa surface se changea en parallélogramme, puis en losange. Les planches se voilèrent. Les motifs du tapis turc prirent vie, se poursuivirent en rond, et ses franges ondulèrent comme des pattes de myriapode. Les murs gondolèrent vers l'intérieur, telles des voiles gonflées par le vent.

— Watson ? fit Holmes.

— Holmes ? fis-je d'une voix qui tenait de l'ululement.

— Watson, ké i-ou a-i ?

— Holmes, je ne vous comprends pas. Que dites-vous ?

Un autre flot de syllabes absurdes jaillit des lèvres de mon ami, puis son visage, comme celui de Whateley avant lui, se mit à fondre. Je pris le mien entre mes mains de peur qu'il lui arrivât la même chose. J'avais l'impression de pouvoir le maintenir en position.

La pièce s'assombrissait. J'entrevis Holmes, qui se leva puis tituba. Rien d'étonnant à cela, puisque le sol était désormais en forte pente. Il était déjà miraculeux que Holmes ne glissât pas tout en bas.

En l'occurrence, il tomba à genoux. Il pointa un doigt accusateur sur Whateley. Sa bouche s'activa, et les mots qu'elle prononça me parvinrent d'une très grande distance, comme marmonnés et avec un léger retard ; mais du moins, cette fois, furent-ils intelligibles.

— C'est votre œuvre, disait Holmes. Vous nous avez drogués. Ce n'est pas le thé. Ce sont les bûches. Maudit Whateley. La fumée. Vous...

C'est alors que tout devint gris.

Ensuite, cauchemar.

VOL VERS LA LOINTAINE GATHURIE

Il y avait des marches, soixante-dix marches, que je descendis.

Puis deux grands prêtres à la barbe abondante et portant de hautes couronnes évoquant les coiffes de l'Égypte antique, dans un temple-caverne éclairé par un pilier de flammes. Ils s'appelaient Nasht et Kaman-Thah et, comme ils m'acceptèrent, je pus reprendre le voyage et descendre soixante-dix autres marches.

J'entrai alors dans la pénombre d'un bois enchanté. J'étais entouré de gigantesques troncs d'arbres tordus, et un très grand nombre de champignons poussaient parmi les feuilles qui recouvraient le sol ; des champignons dont les chapeaux phosphorescents brillaient comme autant d'étoiles multicolores. Des sortes de rongeurs bruns, grands comme des chats, couraient en tous sens au niveau de mes chevilles en échangeant des marmonnements dans une étrange langue flûtée.

Elles étaient hostiles, ces espèces de rats que l'on appelle des zoogs. Individuellement, ces créatures ne constitueraient pas une menace insurmontable, mais je craignais une attaque en masse. Si seulement j'avais eu des ailes pour survoler les frondaisons. Voler m'eût permis d'échapper aux zoogs, mais aussi, peut-être, de trouver quelque sanctuaire un tant soit peu civilisé.

Je m'envolai donc. Cela se fit sans pensée consciente de ma part. Je me retrouvai tout simplement en l'air, à planer dans l'air chaud de la nuit, sous des constellations que je ne reconnaissais pas et une lune dont le visage n'était pas celui du satellite de la Terre, ses traits étant étrangement moins débonnaires.

Le Bois Enchanté s'étendait sur bien des kilomètres mais, de la hauteur où je me trouvais, je voyais, au-delà de ses limites, des rivières qui scintillaient comme des filons d'argent. Je distinguais

aussi, au sud et au nord, des montagnes volcaniques plus élevées que les sommets des Alpes. Bizarrement, je connaissais leurs noms. Le mont Lérion. Le mont Hatheg-Kla. Le mont Ngranek. Leurs pics enneigés étaient blancs comme des crocs.

Vers l'avant, les impressionnants Piliers de basalte de l'Ouest se dressaient sur deux promontoires, de part et d'autre d'un détroit par lequel la mer du Sud se resserrait pour former un torrent. Je suivis le cours des rapides et passai entre les colonnes cyclopéennes. Des générations et des générations d'hommes avaient travaillé à ériger ces monuments ; ils avaient passé leur vie à empiler des pierres dans le seul but d'obtenir la faveur des dieux.

Je savais avec certitude que je me dirigeais vers la Cathurie, terre d'idéaux parée de splendides cités de marbre et de porphyre dont les toits étaient faits d'or. Même ses plus humbles habitants vivaient comme des rois, mangeaient de magnifiques fruits au dîner et buvaient du vin tiré d'un raisin dont la peau avait une délicate teinte magenta.

Et cependant, la terre que je découvris était bien loin de faire honneur à la réputation de la Cathurie. La campagne était dévastée. Les cités étaient tombées ; leurs ruines étaient noircies par les incendies. Les survivants étaient peu nombreux et débraillés. Ils vivaient comme des réfugiés dans des camps de fortune installés sur des plaines stériles, blottis les uns contre les autres sous la toile d'une tente ou dans un abri sommairement bâti avec des bouts de bois et des branches feuillues ; plongés dans la misère, la famine et la terreur.

Pendant ce temps, dans les décombres de leurs anciens foyers, parmi les os brisés et les crânes broyés, rôdaient des monstres. Des monstres qui étaient des dieux. Des dieux qui étaient des monstres. De toutes tailles, de toutes formes, chacun d'eux une horreur vivante qui paraissait avec suffisance, car ils étaient les maîtres de tout ce sur quoi ils posaient les yeux. Jadis, on les avait vénérés, on leur avait adressé des sacrifices, et ils s'en étaient contentés. Ils avaient apprécié d'écouter les hymnes et prières entonnés en leurs noms, de humer la fumée des offrandes que l'on brûlait pour eux et les vapeurs des libations de vin, même s'ils ne voyaient dans tout cela que futilités et affectation apathique.

Ils étaient différents, désormais, ces Dieux Extérieurs qui, dans ces contrées, étaient connus sous le nom d'Autres Dieux. Ils avaient changé. Quelque chose les avait sortis de leur indolence et des querelles intestines qui définissaient leur vie des derniers millénaires. Quelque chose leur avait inspiré de l'ambition et avait donné un nouveau sens à leur vie. Ils étaient venus des frontières de l'univers pour tout ravager.

Je voyais comme ils se comportaient les uns envers les autres

quand ils se rencontraient. Alors qu'auparavant ils eussent échangé des insultes, se fussent peut-être même sautés à la gorge, ils se saluaient de la main, en clignotant de leurs yeux composés, en gonflant un aileron dorsal ou en prononçant quelque sublime équation mathématique. Si leurs interactions n'étaient pas cordiales, du moins étaient-elles courtoises.

Un mot revenait dans leurs conversations. Un mot qui semblait être l'emblème de leur entente récente.

R'luhlloig.

Les Dieux Extérieurs avaient détruit la Cathurie. Ils s'étaient rebellés contre leur rôle de divinités. Ils voulaient être quelque chose de plus, quelque chose de pire. Et le catalyseur de ce soulèvement semble-t-il n'était nul autre que R'luhlloig, l'Esprit caché.

Azathoth le sultan des démons était lui-même de ceux qui avaient violemment rejeté leurs fers ; Tulzscha, la Flamme Verte, aussi. Et Yog-Sothoth, aussi nommé le Rôdeur devant le Seuil, et Shub-Niggurath, Chèvre Noire des Bois aux Mille Chevreaux. Ces dieux et d'autres paraient au milieu des dévastations qu'ils avaient provoquées, bouffis de ce nouvel orgueil, comme des enfants cruels et hideux qui, après avoir arraché les ailes d'un papillon, savourent les souffrances de l'insecte.

— R'luhlloig, se lançaient-ils.

Et ceux d'entre eux qui avaient une bouche souriaient.

— R'luhlloig, chantaient-ils d'une voix soit magnifiquement éthérée, soit abominablement répugnante.

— R'luhlloig, ricanaient-ils avec une jubilation malicieuse.

C'était un cri de ralliement, un appel aux armes. J'eus le sentiment que l'Esprit caché avait fait davantage que leur inspirer une envie de destruction gratuite. Ce n'était que la première étape.

— Venez, crièrent les Dieux Extérieurs. Venez, prétendus Grands Anciens. Nous vous invoquons. Entendez notre appel depuis vos prisons, vos cavités, vos retraites, ces lieux où vous rôdez ou dormez. Venez nous affronter. Arrêtez-nous si vous en avez la force. Venez, si vous l'osez !

Les Dieux Extérieurs étaient sur le sentier de la guerre.

Watson.

Ils se rassemblaient, se mobilisaient.

Watson, m'entendez-vous ?

Un conflit imminent était dans l'air, puissant comme un battement de tambour.

Watson, reprenez vos esprits.

Et au cœur de tout cela se trouvait R'luhlloig.

« Nouveau dieu », l'appelaient-ils. « Lueur d'espoir ». Et même « messie ».



Ce nom me fit l'effet d'une gifle.

Je compris soudain que cette gifle, je l'avais vraiment reçue.

Je clignai des yeux. La joue me brûlait.

— Holmes ? Est-ce vous ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? Excusez-moi de vous avoir frappé, mon vieux, mais mes encouragements ne suffisaient apparemment pas à vous réveiller.

La Cathurie avait disparu. J'étais de retour dans le monde réel. Toutefois, je ne voyais rien. La voix de Holmes venait de devant, mais je ne le voyais pas le moins du monde. Étais-je aveugle ?

— Vous n'êtes pas aveugle, dit Holmes comme en réponse à mes pensées. Il n'y a tout simplement aucune lumière là où nous sommes. Avec le temps, vos yeux s'habitueront à l'obscurité. Comment vous sentez-vous ?

— Désorienté. J'étais... Je ne sais pas où j'étais. Ailleurs.

— Au Bois Enchanté, je parie. Sur la mer du Sud. Au Piliers de basalte de l'Ouest. En Cathurie.

— C'est ça ! m'exclamai-je. Mais comment le savez-vous ?

— Parce que j'y suis allé aussi, Watson. J'ai vu tout ce que vous venez de voir.

— Mais... comment ? Comment est-ce possible ?

— Nous avons voyagé, mon vieil ami. Nous avons tous deux fait un voyage involontaire dans les Contrées du Rêve.

— Les Contrées du Rêve ?

— Vous en avez certainement entendu parler.

— Vaguement. Je me rappelle avoir lu une ou deux choses à ce sujet.

— Elles ne méritent pas de nombreuses mentions dans la littérature. C'est un endroit que les hommes visitent seulement dans leur sommeil, comme son nom l'indique, ou sous l'influence d'un puissant narcotique. Les mystiques peuvent s'y rendre quand ils le souhaitent, mais pour cela, il leur faut des années de pratique. Alhazred, Prinn, von Junzt et consorts ne s'intéressent pas au sujet parce que les Grands Anciens et les Dieux Extérieurs ont une influence minimale sur les Contrées du Rêve.

— Avaient, vous voulez dire. Si l'on peut se fier à ce que j'ai vu, tout cela a changé.

— En effet. La Cathurie est perdue. Les Dieux Extérieurs, poussés par R'luhlloig, s'en sont emparés, et si l'on n'impose pas de limites à

leur hargne, la Cathurie ne sera pas la dernière à tomber sous leurs assauts. C'est un rebondissement préoccupant.

— Mais comment se fait-il que nous ayons eu la même vision ? C'est impossible.

— Combien de fois faudra-t-il le répéter, Watson ? demanda Holmes avec un soupir d'exaspération. Il y a longtemps que nous n'en sommes plus à définir les choses suivant le fait qu'elles soient possibles ou non. Seul importe qu'elles soient ou ne soient pas. Dans le cas qui nous occupe, nous avons tous deux été guidés dans notre voyage. Nous avons vu ce que l'on voulait nous montrer.

— « On » ? Qui ça ? Whateley ?

— Il a très bien pu nous murmurer des instructions à l'oreille afin d'influencer notre progression à travers les Contrées du Rêve. Ou alors c'était l'œuvre de quelque force plus subtile.

— Et comment a-t-il fait pour nous droguer ? A-t-il mis quelque chose dans la cheminée, comme je vous ai entendu l'affirmer juste avant de m'évanouir ?

— Une plante hallucinogène cachée parmi les bûches. Peut-être du psilocybe, de l'amanite tue-mouche ou quelque datura. Cependant, je parierais pour de la racine de pied-du-diable, un poison d'ordalie qu'utilisent les hommes-médecine d'Afrique occidentale, et qui produit une odeur douceâtre quand on le brûle. À grande dose, c'est positivement toxique. À petite dose, par contre, il peut induire des hallucinations très réalistes. Les sorciers de l'Ubangi, par exemple, l'administrent aux jeunes guerriers à l'aube de l'âge adulte au cours d'un rite initiatique. Il est censé tempérer l'esprit et bannir la peur.

— La racine de pied-du-diable, dis-je.

— On dirait que la graine d'une histoire vient d'être plantée, observa Holmes.

Il avait raison, même si ladite graine allait mettre des années à germer.

— Mais pourquoi Whateley était-il immunisé contre ses effets ? demandai-je. Il était dans cette pièce avec nous.

— Si j'étais obligé de faire une supposition – et vous savez combien je déteste cela – je dirais qu'il a pu développer une résistance au pied-du-diable grâce à un usage répété. Cependant, il pourrait y avoir une autre raison, plus subtile, ajouta-t-il mystérieusement. Quelque chose que Whateley nous cache.

— Pourriez-vous vous expliquer ?

— Pas encore. Quand le moment sera venu.

Je commençais enfin à percevoir des formes dans l'obscurité. Le profil aquilin de Holmes se dessinait vaguement devant moi. Je remarquai aussi des odeurs. L'humidité et la moisissure prédominaient, mais je distinguais aussi l'arôme de la paille, ainsi

qu'une autre odeur que je n'identifiais que trop bien pour l'avoir connue dans la salle d'opération et à la guerre. Du sang. Mais plus que du sang. C'était l'odeur des chairs fraîchement incisées, d'un corps ouvert et exposé.

— Vous reniflez, Watson, remarqua Holmes. Votre nez a détecté quelque chose de fâcheux.

— Vous le sentez aussi, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— C'est vous ? Êtes-vous blessé ?

— Non. Cependant, j'ai repris conscience depuis plus longtemps que vous, et mes yeux ont eu le temps de s'adapter complètement. Je sais ce qui est ici avec nous. Et je dois vous prévenir, mon ami. Ce n'est pas beau à voir.



LA CHOSE DANS LA CAGE



Je compris enfin où nous étions. On nous avait enfermés dans la grange aux fenêtres condamnées.

Toutefois, j'ignorais toujours d'où venait cette odeur de sang, et je n'avais pas très envie de le découvrir. Je ne suis pas délicat. Comment l'être quand on a amputé des membres sur le champ de bataille et que l'on a eu les mains dans le ventre d'un homme pour essayer de soigner des blessures infligées par des shrapnels ? Cependant, l'avertissement de Holmes me remplissait d'appréhension. Si Holmes lui-même – qui était aussi aguerri que moi en matière de boucheries – considérait que quelque chose n'était « pas beau à voir », alors sans doute ce quelque chose était-il horrible.

— Je peux vous épargner l'attente, si vous voulez, dit-il. J'ai remarqué une lampe à huile à portée de main, et une boîte d'allumettes posée à côté. Whateley nous les a laissées.

— Comme c'est courtois de sa part.

— Je n'ai qu'à allumer la lanterne.

— Alors je vous en prie, qu'on en finisse.

Il gratta une allumette dont la flamme m'aveugla. Bientôt, la mèche de la lanterne brûlait, pelotonnée dans son entonnoir de verre.

Une solide cage de fer occupait un coin de la grange. Elle mesurait dans les deux mètres cinquante de long et de large. La partie du sol qu'elle entourait était couverte d'une épaisse couche de paille.

À l'intérieur se trouvaient deux formes humanoïdes.

L'une était un cadavre, un homme seulement vêtu des haillons blancs d'une robe de chambre ou d'une chemise de nuit. Il était éventré. Son visage était arraché. Pas un seul de ses membres n'était intact. La paille, autour de lui, était couverte de sang sec. Les organes

de la victime étaient éparpillés aux quatre coins de la cage ; certains entiers, d'autres pas.

À côté était allongée une créature qui paraissait morte, mais dont je m'aperçus vite qu'elle dormait. Elle était couchée de tout son long, face contre terre, tête posée sur les bras. Elle avait le visage canin, les mains qui ressemblaient à des pattes de chien, les pieds en forme de sabots fendus. Ses côtes gonflaient et dégonflaient comme un soufflet à chacune de ses respirations.

Des taches sombres et humides sur le museau et les avant-bras de la bête, jusqu'aux coudes, évoquaient les terribles déprédations qu'elle avait infligées au cadavre. Elle s'était repue de chair humaine et, après avoir mangé de si bon cœur, elle faisait la sieste comme un tigre après le coup de grâce.

— Une goule, dis-je avec autant de haine que de dégoût.

Par deux fois, Holmes et moi avons rencontré des individus de cette écœurante espèce connue pour ses habitudes malsaines et ses ignobles prédilections. La première, en 87, une bande de goules était responsable de l'enlèvement – et de la consommation partielle – d'un excellent cheval de course des écuries de King's Pyland, sur le plateau de Dartmoor. La seconde, deux ans plus tard, une goule solitaire avait infligé une blessure mineure mais irréparable à Victor Hatherley, ingénieur en hydraulique. Le point commun de ces deux affaires était évidemment l'appétit féroce de ces créatures, qui ont une préférence pour la viande crue, si possible arrachée à une victime encore vivante. Quant à l'origine de cette viande, elles ne sont pas difficiles. Si elles ont envie de soulager leur faim sur le premier des êtres sentients, qu'il en soit ainsi. Les goules n'ont aucun discernement.

— Ma parole, soufflai-je. Cette horreur était là tout le long, à pas plus de trois mètres de nous !

— La chose et son repas, dit Holmes. Mais elle est solidement enfermée dans sa cage. Elle ne peut pas nous atteindre.

— Tout de même. Dire que nous étions étendus inconscients dans... dans un charnier.

— Vous exagérez, mais je vois ce que vous voulez dire. C'est troublant. Si seulement vous aviez toujours votre revolver, nous serions au moins en mesure de nous défendre.

Je fouillai ma poche ; l'arme n'y était plus.

— Whateley a sans doute eu la précaution de me le prendre.

— Oui, on ne voit plus sa bosse rassurante sous votre veste. Quant à moi, je suis privé de ma trousse. Nous sommes désarmés. S'il y a un bon côté dans cette situation, c'est que notre quête a atteint son objectif, bien que d'une façon aussi horrible que décevante.

— Je ne vous suis pas.

— N'avez-vous pas compris, Watson, qui est ce mort ?

— Je crois que je ne me suis pas encore penché sur la question, étant donné que nous sommes enfermés dans une grange avec une goule.

J'avais dans la voix une petite touche d'hystérie, mais rien que de très raisonnable dans pareilles circonstances. Je repris néanmoins sur un ton plus calme :

— Je ne doute pas que vous connaissiez la réponse, Holmes, et que vous m'en fassiez part.

— Observez le bras gauche de la victime.

— Eh bien ? Il est mutilé et méconnaissable, comme le reste du corps.

— Il n'y a pas de main.

— En effet, et je peux vous dire où elle se trouve : dans la goule.

— Enfin, mon vieux, inutile de prendre ce ton obstiné. Nous avons déjà vu ce bras et le moignon net par lequel il se termine. La goule n'a pas arraché cette main avec les dents. Il y a longtemps qu'elle n'est plus là.

— Conroy ? fis-je, les yeux rivés sur le membre.

— Zachariah Conroy, acquiesça Holmes. Ce qu'il reste de lui, du moins, et de sa blouse de patient de Bethlem. Après que la maigre bête de la nuit l'a ramené, on l'a donné à manger à cette goule.

Je frissonnai.

— Quelle horrible fin.

— Et ignominieuse, qui plus est.

— Whateley. Il n'a pas de cœur, c'est un monstre de cruauté.

— Et plus encore.

— Sommes-nous les suivants ? Est-ce le destin qui nous attend, nous aussi ? Servis sur un plateau à une goule ?

Holmes haussa les épaules.

— Seulement si nous le permettons. Pour l'heure, nous sommes encore en vie, c'est déjà bien. Tant que ce sera le cas, il restera toujours de l'espoir. Il y a aussi... ceci.

Il tapota du pied pour indiquer une pile de vêtements, non loin de nous, à côté de ballots de paille.

— Les affaires de Conroy ?

— Sans doute. Cela remonte à quand il a été emprisonné ici pour la première fois, avant qu'il ne s'évade et atterrisse à Bethlem. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant les vêtements que le livre posé dessus.

Il alla prendre le livre en question, qu'il rapporta dans le halo de la lanterne.

— Il semble que ce soit un journal, dis-je.

C'était bien un journal en cuir de vachette ; le genre d'article que l'on peut acheter chez n'importe quel papetier. Rien, sur la couverture, n'indiquait de quoi il s'agissait, ni ce que contenait ce journal. Holmes

l'ouvrit.

— Vous avez l'intention de le lire ? demandai-je.

— Pourquoi pas ? Nous n'avons rien de mieux à faire pour nous occuper.

— Nous ne nous évadons pas ?

— J'ai déjà essayé la porte et les fenêtres. Elles sont bien fermées.

— Je ne pense pas qu'il soit très difficile de faire sauter les planches des fenêtres à coups de pied.

— Et après ? Avez-vous oublié la maigre bête de la nuit ? Vous pouvez être sûr qu'elle nous attend dehors. D'ailleurs, je crois même avoir entendu une ou deux fois son pas léger.

— Ah. Bon.

— Le plus efficace des geôliers, et de très loin. Nous ne ferions pas dix pas qu'elle serait déjà sur nous. Non, nous sommes dans cette grange jusqu'à l'aube au moins, et alors, la maigre bête devra sûrement se reposer. Enfin, si Whateley ne vient pas nous chercher avant. J'ai l'impression, par ailleurs, qu'il veut que nous trouvions ce journal. Sinon, pourquoi aurait-il laissé cette lanterne et ce livre sous nos yeux ? Whateley a une bonne raison. La situation a un côté « mise en scène ». Et ce, depuis notre arrivée à la ferme.

— Pour ce que ça vaut, c'est aussi mon sentiment.

— En plus d'être déviant, Nathaniel Whateley est duplice.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point.

— J'utilise le terme de façon presque littérale. Duplice pour « double ; composé de deux éléments, de deux parties ». Chez Whateley, l'intérieur et l'extérieur ne concordent pas.

— Alors là, je ne vous suis pas.

— En ce cas, je vais essayer de lever le brouillard qui vous trouble. Dites-moi, avez-vous remarqué la main gauche de Whateley ?

— Certainement. Elle semble souffrir de paralysie. Ou bien une blessure a endommagé ses nerfs.

— Pourtant, Mycroft n'a pas fait mention de cette infirmité quand il nous a raconté la conférence de Whateley au Club Diogène ; or, je suis sûr qu'il n'aurait pas omis de nous en parler.

— Cela a pu le prendre plus tard.

— La logeuse de Whateley, Mme Owen, n'en a pas parlé non plus, alors qu'elle l'a vu beaucoup plus récemment que Mycroft. Plus précisément, ne trouvez-vous pas étrange que la main atteinte soit justement celle qu'il manque – ou manquait – à Conroy ?

— Si un homme a un problème à une main, il y a cinquante pour cent de chance qu'un autre homme, qui a aussi un problème, l'ait à la même main. Alors non, sur le fondement de ce raisonnement, je ne trouve pas que la coïncidence soit si grande. Vous n'êtes manifestement pas du même avis.

— Avez-vous aussi remarqué la façon qu'avait Whateley de se toucher le visage pendant notre discussion ? D'abord pour écarter une mèche de cheveux, puis pour se caresser la joue.

— Simple manière. Cet homme n'est qu'apparences.

— Il ne vous a pas semblé qu'il tâta sa peau ?

— Non.

— Cela m'a frappé. (Holmes porta de nouveau son attention sur le journal intime.) Bon. Puis-je... ?

Le journal contenait page sur page d'écritures serrées. Les lettres, bien que proprement formées, trahissaient un certain acharnement visible à leur irrégularité. Par moments, l'écrivain paraissait submergé par ses émotions, si bien que les mots échappaient à la contrainte des lignes imprimées ou dégénéraient en gribouillis, mais sans jamais devenir illisibles.

Holmes feuilleta les pages, puis revint à la première.

*Récit de la remontée du Miskatonic
et de ce que nous trouvâmes*

par Zachariah Conroy

Le titre était suivi des phrases d'introduction ci-dessous :

Le texte que je présente dans ces pages est à la fois une confession et une accusation. Ce témoignage véridique remet largement en question le récit admis qu'a fait des événements M. Nathaniel Whateley d'Arkham, Massachusetts.

Nous poursuivîmes la lecture ; Holmes tournait les pages, et je lisais par-dessus son épaule. Cela dura deux heures, au cours desquelles nous fûmes de plus en plus absorbés et fascinés, jusqu'à ce qu'enfin, presque tout ce que nous avions vécu au cours des quelques jours qui avaient précédé commençât à avoir du sens (pour moi, en tout cas, car Holmes avait déjà en grande partie déduit la vérité). Nous sortîmes de cette lecture éclairés, mais envahis par un sombre pressentiment.





Remarque
sur
la remarque du Dr Watson
quant à la seconde partie



Dans la seconde partie de ce manuscrit, du chapitre 20 au chapitre 34, je présente le texte intégral, ni expurgé ni retouché, du journal de Zachariah Conroy. J'ai seulement découpé le récit en chapitres, auxquels j'ai donné des titres de mon invention. À partir du chapitre 35, je reprends le cours de mon récit d'origine.

J.H.W.



Remarque sur la seconde partie



Contrairement à l'illustre docteur, j'ai personnellement modifié le texte du journal de Conroy. Cependant, je n'ai fait que changer l'orthographe américaine en orthographe britannique. Je présente des excuses à mes lecteurs américains : si je n'avais pas unifié cet aspect du texte, ma relectrice Miranda aurait risqué l'apoplexie. Tous les auteurs vous diront qu'un relecteur en colère constitue une plus grande menace que le professeur Moriarty, tandis qu'un relecteur apaisé fait un allié plus ardent que Sherlock Holmes.

J.M.H.L.

UN ÉTUDIANT À ARKHAM

*Récit de la remontée du Miskatonic
et de ce que nous trouvâmes*
par Zachariah Conroy

Le texte que je présente dans ces pages est à la fois une confession et une accusation. Ce témoignage véridique remet largement en question le récit admis qu'a fait des événements M. Nathaniel Whateley d'Arkham, Massachusetts. J'ai moi-même été coupable de mensonge quant au contenu de ce récit, mais c'était sous la contrainte, sur ordre de Nathan ; par ailleurs, à l'époque, je n'étais sain ni de corps, ni d'esprit. J'ai depuis reçu un traitement médical qui m'a rendu un semblant de santé, et je souhaite à présent retirer tout ce que j'ai jusqu'ici déclaré à propos de la remontée du fleuve que nous avons entreprise et de sa conclusion fatale. Ce que j'ai maintenu par le passé, je le réfute. Je l'ai fait pour obliger Nate, pour qui j'avais une grande admiration. Je reconnais à présent que l'on m'a abusé pour que j'agisse de la sorte. Je veux remettre les pendules à l'heure. Je veux réparer, rejeter la faute sur le véritable fautif.



À l'automne 1892, j'arrivai de Boston, ma ville natale, pour m'installer à Arkham. J'avais obtenu une bourse pour étudier à l'Université Miskatonic ; cependant, cet exploit avait perdu de son éclat par suite d'une récente tragédie : l'été de cette même année, mon

frère aîné Absalom était mort dans un accident de bateau. Avec plusieurs de ses amis, il faisait une croisière dans la baie du Massachusetts à bord d'un yacht privé quand s'était levée une grande tempête. Jusque-là, il faisait beau, et l'on ne prévoyait pas que le temps virât au grain. Les marins des chalutiers et baleiniers locaux ont depuis déclaré qu'ils n'avaient jamais rencontré tempête comparable à celle qui s'abattit ce jour-là, vers midi, sans que l'on sût vraiment d'où elle venait. Dans la tranquillité des flots bleus et lisses apparurent des vagues tumultueuses, et des vents violents soufflèrent en hurlant du nord-est. À bord du yacht, le *Lively Lass*, il n'y avait pas un seul marin expérimenté. (Mon frère, en tout cas, ne l'était pas du tout.) Le bateau était la propriété de Derwent Baslow, patriarche des Baslow de Beacon Hill, famille aisée aux grandes relations politiques. Son fils Jack et mon frère étaient bons amis, et c'est Jack qui jouait le rôle de capitaine lorsque le bateau rencontra des difficultés. Si le jeune Baslow n'avait été un simple amateur, peut-être aurait-il su comment faire face. En l'occurrence, le yacht fut submergé et sombra corps et biens. Parmi la demi-douzaine d'hommes qui formaient son équipage, on n'en revit pas un seul. Les vagues ne ramenèrent aucun corps sur la côte ; ni au cours des jours qui suivirent, ni jamais. La mer les engloutit et ne les rendit jamais.

Certes, je fus sérieusement affecté par le choc que constitua cette perte, mais cela ne fut rien comparé à la souffrance de mes parents. Absalom était leur préféré. Il le savait. Je le savais. Et ils eurent beau faire semblant du contraire et affirmer qu'ils nous traitaient avec équité, même mon père et ma mère le savaient. Absalom était blond, joyeux, grand et large d'épaules ; il était doué pour les études et, par-dessus le marché, bon au football américain, auquel il jouait au poste de quarterback dans l'équipe de l'Université de Yale. Là-bas aussi bien que chez nous, il s'était fait une coterie d'amis riches. En particulier, la facilité avec laquelle il se mouvait dans la société était source de satisfaction pour mon père, car nous autres, les Conroy, étions une famille en déclin et sans grande réputation. Jadis, deux générations plus tôt, nous comptions parmi l'élite bostonienne, des membres de la haute société aux intérêts substantiels dans la finance, et dont la lignée remontait jusqu'au *Mayflower*. S'il nous restait la lignée, presque toute notre fortune s'était envolée, gaspillée dans les mauvais investissements de mon grand-père. Le seul bien d'importance qui nous restât était notre maison de grès rouge qui surplombait la Charles ; mais elle était délabrée et avait besoin de travaux que nous ne pouvions pas vraiment nous permettre de faire. Absalom était le seul espoir de voir la famille retrouver son prestige. Il devait rendre au nom de Conroy sa gloire passée.

Par contraste, j'étais un garçon ombrageux, de taille moyenne, aux

cheveux noir de jais, à la peau d'une pâleur malade et aux épaules voûtées ; de plus, je plaçais les questions intellectuelles au-dessus de tout. J'étais plus intelligent qu'Absalom, mais n'avais pas son charme. Je faisais toujours l'effort de me rendre présentable, et n'étais pas, je crois, dénué de talent en matière de comportements sociaux ; cependant, je n'étais pas aussi immédiatement aimable que mon frère. Il était capable de conquérir presque toutes les filles qui croisaient son chemin, alors que moi, j'avais tendance à me retrouver en difficulté et à ne plus pouvoir dire un mot dès que de jolis yeux se tournaient dans ma direction. Pour moi, les arts de l'amour étaient quelque peu mystérieux, même si l'on m'a plusieurs fois affirmé que j'étais assez beau. Je crois qu'il me manquait la confiance en moi dont Absalom disposait en abondance.

Sa mort, comme je l'ai dit, nous toucha durement. Mes parents entrèrent en deuil. Les rideaux de notre maison demeuraient fermés en permanence. Ma mère prit l'habitude de s'habiller en noir avec toute la rage d'une veuve italienne ; quant à mon père, il ne sortait presque plus de son bureau et, j'ai le regret de le dire, buvait plus que de raison. Cet été où j'aurais dû me réjouir de commencer mes études à l'Université Miskatonic fut une saison bien lugubre. Je fus plutôt soulagé de quitter la maison quand l'heure de la rentrée sonna. Mes parents ne sortirent même pas me faire signe quand ma diligence démarra. Ils avaient perdu la lumière de leur vie. Je n'avais presque plus ma place dans leurs pensées. J'étais Zachariah, mon frère était Absalom. Le Z et le A, l'oméga et l'alpha, Ésaï et Jacob. Je ne manquerais pas à mes parents, j'en étais quasi certain. Et plusieurs semaines après le début du premier semestre, je ne pouvais plus en douter, car je n'avais reçu ni nouvelles, ni la moindre lettre de leur part. Si j'avais eu un quelconque espoir de rivaliser avec mon frère aîné dans l'estime de mes parents, c'était terminé. Dans leur mémoire, ils l'avaient canonisé. Vivant, je ne pouvais plus arriver à la cheville d'Absalom mort.



Le premier aperçu que j'eus d'Arkham alors que nous approchions par la route de Salem ne fut pas favorable. Il bruina et, à travers les vitres embuées sur lesquelles perlait la pluie, j'entrevis des toits à double pente affaissés et, sous ces toits, des maisons brun-gris qui, au lieu d'être dressées, semblaient accroupies. Les arbres aux feuilles cuivrées défilaient le long d'avenues qui, bizarrement, ne paraissaient pas tout à fait assez larges ; en tout cas, comparées aux avenues bostoniennes. Quant aux rues, elles tournaient et viraient comme si

elles-mêmes ignoraient où elles allaient. Je suis sûr que l'état dépressif dans lequel je me trouvais ne me donnait pas envie de considérer la ville d'un œil magnanime, mais je ne décelai pas, dans l'apparence d'Arkham, le moindre détail qui suscitât le plus petit sursaut de joie dans mon âme. Du moins Arkham avait-elle l'avantage de ne pas être Boston, que j'avais fini par associer au chagrin et à l'abandon.

Mon arrivée sur le campus de l'Université Miskatonic n'eut pas vraiment pour effet de me remonter le moral. Sur la toile de fond que formait le ciel gris et mauvais, ses bâtiments massifs semblaient bien peu accueillants ; ils m'évoquaient davantage des forteresses que des hauts lieux du savoir. Des étudiants couraient en tous sens, tête baissée à cause du crachin incessant. Leurs déplacements me semblaient n'avoir ni queue ni tête, un peu comme des mouvements d'insectes. Je commençais à me demander si je n'avais pas commis une erreur en venant à Arkham. Jusque-là, j'étais tout à fait content des recherches et expérimentations scientifiques que je faisais chez moi. De ma propre initiative, j'avais déjà connu plusieurs avancées que j'estimais remarquables dans le domaine de la biologie, en particulier en ce qui concernait le cerveau. J'avais disséqué et étudié de près nombre de télencéphales ; principalement d'animaux mais, à l'occasion, quand je parvenais à m'en procurer, humains. De la pointe de mon scalpel, je perçais les plus profonds mystères de cet organe avec la ténacité de l'explorateur qui se fraie un chemin à travers la jungle en taillant les broussailles. À l'intérieur, j'avais découvert des sous-organes et des régions séparées dont on ne parlait pas dans les manuels d'anatomie, et j'avais même pu attribuer des fonctions spécifiques du système nerveux à certaines zones du cerveau que même le pionnier italien des neurosciences, Camillo Golgi de l'Université de Pavie – dont les travaux étaient source d'inspiration pour moi –, n'avait pas réussi à identifier. En me servant de l'électricité et du microscope, j'avais suivi le chemin emprunté par les synapses à travers les tissus, ce qui m'avait permis d'établir une cartographie cérébrale aussi exacte et détaillée que n'importe quelle carte géographique. Le cerveau était ma plus grande passion, et j'estimais presque tout savoir de ce que l'on nomme familièrement la « matière grise ». J'ai dit que j'avais peu confiance en moi, et c'est vrai ; mais dans ce domaine précis, je pensais ne rien avoir à envier à qui que ce soit. Les professeurs de l'Université Miskatonic seraient peut-être capables de m'apporter des connaissances en biologie générale, mais je doutais qu'ils pussent améliorer de beaucoup celles que j'avais dans mon seul véritable domaine d'expertise.

C'est donc avec des doutes et un pessimisme certain que, face à l'imposant Bâtiment des Anciens de l'Université, avec son clocher saillant, je réfléchissais à mon avenir immédiat. Bénéficier d'une

bourse – généreuse, qui plus est – n'était pas chose négligeable, et cela montrait que la faculté avait foi en mes capacités. Toutefois, il eût été tout aussi profitable pour moi, d'un point de vue éducatif sinon financier, de continuer mes recherches chez nous. À l'âge tendre de dix-huit ans, j'avais déjà fait tant de percées sans l'aide de personne que je n'avais aucune raison de penser que cela ne pouvait durer en continuant de travailler dans les mêmes conditions.

Mes réflexions en étaient à ce point d'indécision lorsque deux événements concoururent à me décider. Tout d'abord, un homme sorti de nulle part et dont j'apprendrais bientôt qu'il s'agissait du professeur Cyrus Nordstrom se mit à beugler après moi. J'avais réussi à me retrouver sur son chemin. Mes différents bagages, posés autour de moi, l'empêchaient de passer, ou du moins l'affirmait-il. J'étais loin d'être le seul étudiant entouré de ses affaires à afficher un air perplexe. Les marches du Bâtiment des Anciens et la pelouse étaient jonchées de valises, de mallettes et de malles ; néanmoins, Nordstrom souhaitait traverser les quelques mètres carrés que j'occupais, et au lieu de simplement me contourner, il avait choisi de me traiter comme un obstacle à abattre à force de cris.

J'avoue avoir été désarçonné par la force brute des vitupérations du vieil homme. Tandis qu'il m'agonissait d'insultes, ses joues viraient au cramoisi et sa longue robe noire d'universitaire battait derrière lui comme des ailes de chauve-souris géante. Il exigea mon nom, que je lui donnai en tremblant avant de bégayer des excuses, même si, à mon avis, je n'avais rien fait de mal. Pourtant, il redoubla d'indignation, comme si lui présenter mes excuses équivalait en quelque sorte à reconnaître ma culpabilité.

Combien de temps endurerai-je la cinglante tempête de vent boréal que m'infligeait Nordstrom, je l'ignore. Il me semblait que cela ne s'arrêterait jamais. Des dizaines de curieux braquaient sur moi une attention dont je ne voulais pas, ce qui était extrêmement inconfortable. Et tout à coup, le soulagement arriva sous la forme d'un jeune homme qui devait avoir trois ou quatre ans de plus que moi, et qui vint en courant se placer entre mon tourmenteur et moi en levant la main comme pour exiger le silence. Il ne l'obtint pas de Nordstrom, qui pivota vers le nouveau venu et, sans presque aucun temps d'arrêt, entreprit de l'invectiver à son tour. Les principales critiques que le professeur Nordstrom avait à son égard étaient la longueur de ses cheveux, qu'il jugeait « scandaleuse », et l'air irrespectueux qui émanait de lui – je cite – « comme la puanteur émane d'une mouffette ».

Cette comparaison fleurie fut la dernière pique de Nordstrom, qui partit d'un pas décidé en grommelant, jusqu'à trouver, peu de temps après, un autre pauvre innocent sur qui déverser une pluie de

reproches immérités. Pendant ce temps, je me tournai vers mon sauveur, à qui j'exprimai ma profonde gratitude, qu'il écarta en agitant la main et en secouant gracieusement la tête.

— Ce n'est rien, dit-il. Le vieux Nordstrom est un vrai tyran, mais si on lui fait face, il cède vite, comme tous les fanfarons. C'est parce qu'il est professeur émérite. Le sommet de sa carrière est derrière lui, et il n'a rien à faire pour s'occuper, aussi rôde-t-il sur le campus pour trouver des failles là où il n'y en a pas. Je m'appelle Nathaniel Whateley, au fait, mais mes amis m'appellent Nate, et j'espère bien te compter parmi eux.



Je fus fort intimidé par Nathaniel Whateley, mais aussi très impressionné. Non seulement il était d'une remarquable beauté, mais il était décontracté et sympathique ; un comportement que je trouvais irrésistible. À partir de cette première rencontre, je ne désirai plus qu'une chose : demeurer dans son orbite proche, telle une planète tournant autour d'un soleil. Il se proposa de m'aider à porter mes bagages, m'accompagna jusqu'à mon dortoir, puis, avant de prendre congé, me dit que si j'avais besoin de quoi que ce fût, il me suffirait de venir le trouver, et qu'il ferait de son mieux pour m'aider. Il avait une piaule dans une pension de Lich Street, tout au bord du campus, mais affirma passer le plus clair de son temps dans les laboratoires de biologie, du côté nord de la cour principale. Lorsque je lui révélai être moi-même étudiant en biologie, Nate eut un grand sourire et reconnut qu'il le savait déjà. En fait, il savait parfaitement qui j'étais, et avait hâte de mieux me connaître, car selon lui, la réputation de Zachariah Conroy le précédait. Tout le département de biologie avait entendu parler de cet étudiant de première année dont les copies avaient tant impressionné la faculté, et qui avait si bien réussi son entretien avec le jury d'admission qu'on lui avait attribué une bourse complète, et il se disait à son propos que c'était un génie. Tout le monde n'arrivait pas à l'Université Miskatonic porteur de telles attentes ; aussi Nate était-il très désireux d'être le premier à me fréquenter. Dès qu'il m'avait entendu dire mon nom au professeur Nordstrom, il avait attendu une occasion d'entrer dans les bonnes grâces de l'« enfant prodige ».

— En te sauvant des griffes du vieux râleur, dit-il, je me rendais service à moi-même. Nous ne sommes plus des étrangers, toi et moi, et avec le temps, je suis sûr que nous deviendrons les meilleurs amis du monde.

Ce à quoi je répondis que rien ne me plairait davantage ; alors, sur une poignée de main qui semblait sceller un accord, Nate s'en alla.

Cet échange eut lieu devant mon nouveau camarade de chambre, Hieronymus Lake, comme moi en première année de biologie, qui se présenta. Il avait aussi entendu parler du « prodigieux Zachariah Conroy », et il se dit honoré de partager ma chambre. Lake venait du Minnesota et possédait le visage honnête et ouvert que l'on associe traditionnellement aux habitants de cet État ; ses cheveux couleur maïs et son débit traînant du Midwest complétaient le tableau. Il ne paraissait pas être à sa place dans une université prestigieuse de Nouvelle-Angleterre, et pour cette seule raison, j'estimai qu'il était possible de l'aimer. Son ambition, expliqua-t-il, était d'étudier la biologie pour obtenir une chaire, en se spécialisant si possible dans les formes de vie en milieux froids. Il rêvait de pouvoir un jour monter des expéditions polaires – dans l'Arctique, en Antarctique, peu important, mais de préférence les deux – pour y étudier le phoque, le morse, l'*Ursus maritimus*, et surtout, le manchot, oiseau particulièrement étrange dont la maladresse sur terre n'avait d'égal que sa grâce sous l'eau ; concernant ce dernier, Lake pensait qu'il restait des familles de sphénisciformes à découvrir. Il espérait donner son nom à l'une de ces familles – qu'il pourrait appeler *Aptenodytes lakensis*, par exemple –, car cela serait un monument durable à l'œuvre de sa vie. Parfois, le mieux qu'un scientifique puisse espérer est de laisser son nom, sorte de marque sur le mur de la postérité.

J'acquiesçai ; et cependant, j'espérais tellement plus pour moi-même !



Je ne revis pas Nate au cours des quelques jours qui suivirent, mais j'en appris davantage sur son compte de la bouche des autres première année. Les Whateley étaient une famille importante d'Arkham et de ses environs, famille dont les ramifications s'étendaient à tout le comté d'Essex. Ils avaient de l'argent, principalement grâce à l'agriculture, et dans les environs, on les considérait un peu comme de l'aristocratie. De l'aristocratie terrienne, pourrait-on dire. Cependant, la rumeur courait qu'il y avait des cas de démence dans leur généalogie, un trait récessif qui ressortait chez l'un ou l'autre membre de la famille, et se manifestait sous forme de vénération du diable, de monomanie compulsive, voire de sauvagerie homicide. Je n'avais décelé aucune de ces caractéristiques chez Nate Whateley, mais il faut dire que je ne l'avais pas côtoyé plus de vingt minutes. J'avais plutôt vu chez lui une bonhomie, un entrain, qui me rappelaient Absalom. Avec le recul, il me paraît évident que la principale raison de mon attirance pour Nate était qu'il ressemblait à feu mon frère. Il remplissait un vide important

dans ma vie. Absalom n'avait pas manqué d'affection à mon égard, et dans notre enfance, il m'avait plus d'une fois tiré des griffes des brutes qui s'offusquaient de mon caractère studieux et estimaient qu'il convenait, en guise de châtiment, de me brutaliser et de jeter mon cartable dans la boue. Absalom les envoyait tartir, généralement au moyen d'une bonne gifle, et bien que je fusse chaque fois ravi de voir mes harceleurs recevoir la correction qu'ils méritaient, je regrettais au plus haut point qu'un autre que moi dût se charger de me défendre. Sur un ton déplaisant, je lançais à Absalom que je pouvais me débrouiller, ce à quoi il rétorquait systématiquement qu'à l'évidence, j'en étais incapable. Il écartait mon ressentiment d'un sourire jovial et indulgent, et je l'en aimais chaque fois davantage, en même temps que le sentiment de mon inadaptation physique s'ancrait un peu plus en moi. Nate Whateley m'avait fait éprouver le même amour, mais étrangement, sans la douloureuse autorécrimination qui l'accompagnait habituellement.

Nos chemins se croisèrent de nouveau un soir, après dîner, alors que je quittais le réfectoire et regagnais ma chambre. J'étais avec Lake, dont la compagnie m'était de plus en plus agréable ; mais à l'instant où Nate apparut, ce fut comme si mon ami du Minnesota avait cessé d'exister. Nate me salua et, sans un regard ou presque pour Lake, me demanda si j'avais des projets pour le reste de la soirée. J'avouai n'en avoir aucun, alors même que Lake et moi devions collaborer sur une transection de la portion rostrale d'un cerveau de pigeon voyageur dans l'espoir de trouver un indice sur les mystérieuses capacités de repérage de l'animal. Nate me saisit alors par le poignet et me dit de le suivre. J'acceptai docilement.

Il me conduisit jusqu'à sa pension, puis dans sa chambre, qui était assez grande pour lui servir aussi de bureau. Sur des étagères étaient disposés des bocaux contenant diverses aberrations de la nature plongées dans le formaldéhyde. Il me demanda si j'avais déjà vu pareil cortège de grotesqueries. D'un ton admiratif, je confessai que non. Une heure durant, j'étudiai sa collection. Il y avait des créatures à fourrure, d'autres hérissées de piquants, d'autres à tentacules ; certaines dont je ne pus même deviner le phylum, et d'autres, enfin, qui occupaient une niche évolutionnaire dont j'avais jusque-là ignoré l'existence. Il avait fallu plusieurs années à Nate pour rassembler tous ces spécimens. Il en avait acheté certains, en avait déniché d'autres par ses propres moyens dans la campagne du comté d'Essex et au-delà, particulièrement à l'ouest d'Arkham, dans une région connue sous le nom de Clark's Corners, près d'un lac artificiel qui occupait désormais une vallée anciennement habitée, région que les autochtones, dans leur superstition, évitaient depuis la chute d'un météore, lors de la décennie précédente, et dans laquelle rôdait une faune étrange et

abondait une flore qui ne l'était pas moins ; des organismes tels qu'on n'en trouvait nulle part ailleurs sur la planète. Pour Nate, qui était manifestement obsédé par les animaux anormaux, c'était le terrain de chasse idéal.

Il me demanda si je voulais étudier le cerveau du spécimen de mon choix. Je sautai sur l'occasion et, quelques instants plus tard, nous séchions un animal sorti du formaldéhyde ; un mammifère aux pattes arrière surdéveloppées de lièvre, à queue préhensile de lémurien, mais doté d'une tête encombrante de céphalopode. Dès que j'eus pénétré le crâne de cet extraordinaire amalgame avec une scie à os, je découvris qu'il n'avait pas un télencéphale traditionnel, mais un réseau de petits lobes cérébraux répartis dans tout le thorax, et dont chacun semblait contrôler une fonction autonome, tandis qu'à l'unisson, ils fournissaient la coordination cognitive de haut niveau que l'on nomme sentience. La raison d'être de cette disposition, estimai-je, était de limiter l'impact des traumatismes dans cette partie du corps. La créature pouvait subir d'importants dégâts à un ou plusieurs lobes et continuer de fonctionner à peu près normalement. J'avancai même la théorie que les autres lobes pouvaient en quelque sorte s'emparer du créneau de ceux qui n'étaient plus viables et se restructurer pour compenser les pertes partout ailleurs. Si tel était le cas, alors nous étions face à un mécanisme de survie inconnu permettant à la créature de supporter des blessures qui eussent laissé pour mort tout autre mammifère doté d'un cerveau unique et centralisé, ou l'eussent frappé d'une incapacité si sévère qu'il eût été incapable de survivre seul.

Rendu euphorique par cette percée dans une anatomie inconnue, je proposai à Nate d'aller boire un verre. Je n'étais pas du genre à faire ribote, mais quelque chose, dans la situation, semblait nécessiter une célébration. Nate accepta volontiers. Nous passâmes le reste de la soirée à flâner dans les divers saloons d'Arkham, dont certains étaient plus salubres que d'autres. Aux petites heures de la nuit, quelque peu diminués, nous regagnâmes l'Université Miskatonic, et Nate proposa de me montrer quelque chose. Quelques instants plus tard, nous entrions discrètement par la porte de derrière dans la bibliothèque de l'université. Là, parmi les étagères poussiéreuses, Nate m'emmena dans une section consacrée à l'ésotérisme, et aux incunables rares. Il sortit un exemplaire d'un gros livre intitulé *Necronomicon*. Il le feuilleta en gloussant joyeusement, jusqu'à trouver une page sur laquelle était représentée une créature du nom de « maigre bête de la nuit ».

— Ça ne te rappelle personne ? demanda Nate.

En considérant l'image à travers le voile mouvant de l'ébriété, je dus bien reconnaître que la bête présentait une indéniable ressemblance avec le professeur Nordstrom. Je voulus en savoir

davantage sur cet étrange livre, car je n'en avais jamais vu de semblable ; de plus, le regarder me donnait de drôles de frissons, comme si j'avais les yeux rivés sur un objet inerte et fabriqué qui était cependant inexplicablement vivant. Ce *Necronomicon* était à la fois attirant et repoussant, et par là même, n'était pas très différent de l'organe qui revêtait pour moi une grande importance scientifique. En effet, je n'ignorais pas que le cerveau, masse de tissus à la texture gélatineuse et à la forme noueuse, n'avait aucun charme esthétique, tout en demeurant, en termes de complexité, de fonctionnalité alambiquée, un objet de beauté.

Nate décrivit le *Necronomicon* comme un recueil de savoirs anciens et de traditions occultes auxquels certains accordaient une validité certaine – voire du pouvoir –, mais que d'autres considéraient comme autant de fariboles ridicules. Il recélait des sorts capables de faire apparaître des êtres des profondeurs de la terre, des démons et autres monstruosité infernales, mais aussi des entités qui pouvaient être considérées comme divines. Du moins était-ce ce qui se disait. Pour Nate, le livre était un bestiaire insolite, un ouvrage de référence qu'il consultait régulièrement à l'occasion de ses recherches sur les étrangetés zoologiques. Chaque fois qu'il attrapait un animal qu'il n'avait encore jamais vu, ou achetait ses restes conservés, soit à un autre collectionneur, soit dans l'une des nombreuses et labyrinthiques boutiques de curiosités d'Arkham, il allait voir si la bête répondait aux critères lui permettant de figurer dans les pages du *Necronomicon*. La plupart du temps, ce n'était pas le cas ; néanmoins, il revenait régulièrement consulter le livre, car, reconnaissait-il, ce dernier exerçait sur lui une emprise qu'il ne s'expliquait pas vraiment. Le simple fait de le survoler, affirmait-il, lui apportait un réconfort immodéré, comme un rituel quasi religieux.

C'est alors qu'il utilisa pour la première fois un mot que je devais entendre souvent au cours des semaines et des mois suivants, et que je finirais par craindre et détester : *R'luhllöig*. Il l'avait murmuré avec douceur, voire avec tendresse, à moitié pour lui-même, à moitié à l'intention du livre. Je lui demandai aussitôt ce qu'il avait dit, partant du principe qu'il avait parlé dans notre langue et que j'avais mal entendu. Comme l'alcool exerçait encore une certaine emprise sur nous, ni mon ouïe ni sa diction n'étaient aussi vives qu'elles l'eussent été en temps normal.

— Reluque Loïc ? demandai-je. J'ai bien compris ? Que veux-tu dire par là, Nate ?

(Bien entendu, je sais aujourd'hui non seulement comment orthographier le mot, mais aussi ce qu'il signifie.)

Il éclata de rire. Je commençai à rire aussi. Je ne voyais pas ce que ma question avait de si drôle, ni pourquoi le rire de Nate avait cette

note si fragile, inhibée, comme s'il s'esclaffait malgré lui. L'humour est une chimère qui s'impose parfois à nous contre notre volonté. On ne rit pas parce qu'on est heureux, mais parce qu'on espère l'être ou parce qu'on attend de nous que nous le soyons. Nous rîmes donc sur ce sinistre grimoire à la reliure noire.



Je ne me revois ni quitter la bibliothèque, ni regagner ma chambrée, mais je me rappelle m'être senti très mal le lendemain matin, et aussi avoir été la cible de quantité de reproches de la part de Lake. D'après ce que je pus apprendre de mon camarade fâché, j'étais apparemment rentré à une heure indue, sans discrétion aucune et entouré d'une terrible odeur d'alcool et de formaldéhyde, et je m'étais effondré tout habillé dans mon lit. Plongé dans un profond sommeil, je m'étais ensuite débattu entre les draps avec force gémissements incohérents, pris que j'avais été dans les affres de quelque rêve violent dont je ne gardais aucun souvenir à mon réveil.

Après cela, Nate et moi nous fréquentâmes quotidiennement. Cette nuit de bacchanale et de secrets partagés avait établi un lien entre nous ; j'avais retrouvé, quoique sous une nouvelle forme moins prévisible, le frère aîné que j'avais perdu. Nous prenions nos repas ensemble, comparions nos notes sur nos disciplines personnelles, et regardions de travers certains membres de la faculté, en particulier le professeur Nordstrom, en qualifiant d'obtuse et d'ignorante cette vieille garde qui allait bientôt tomber sous les assauts de jeunots tels que nous, qui avions tant d'énergie et d'idées innovantes. Nous devînmes les deux soldats d'une citadelle dont nul ne pourrait abattre les murailles. Nos autres amitiés – celle avec Lake, principalement – tombèrent à l'eau. Je sentais que mes camarades de première année m'enviaient d'être devenu l'égal et le préféré de Nate Whateley, personnalité prééminente du campus. Deux de mes professeurs estimaient que Nate avait une mauvaise influence, et me prirent à part pour me le dire. Je n'en avais cure. Nate était ce qui m'était arrivé de mieux depuis longtemps, et je ne m'apercevais pas que, telle l'araignée avec la mouche, il m'attirait inexorablement dans sa toile.

L'OMNIRÉTICULUM

Enhardi par les encouragements de Nate, je commençai à me pencher davantage sur mes propres recherches que sur le programme universitaire. J'avais trop à offrir au monde, disait Nate, pour me contenter, comme tous les autres, d'attendre que les enseignants déversent des connaissances dans mon crâne. Pourquoi me gêner à les écouter pontifier alors que j'étais capable de me lancer seul dans des territoires que ces esprits timides n'oseraient jamais explorer ? En conséquence, je passais moins de temps en cours, et davantage au laboratoire. Ceci me valut naturellement la désapprobation de la faculté, si bien que vers la fin du semestre, je fus convoqué dans le bureau du doyen. Ce dernier me rappela qu'en tant qu'étudiant, j'avais une responsabilité envers l'école qui, après tout, me payait pour être présent. On attendait de moi que je rendisse mes devoirs à la date prévue et que mon assiduité fût absolue. Il m'avertit que si je ne changeais pas ma manière de faire, on risquait de me retirer ma bourse pour la donner à quelqu'un de plus méritant.

Nate m'ayant conseillé sur l'attitude à adopter, je rampai en disant au doyen que j'étais désolé et que je m'efforcerais de faire mieux à l'avenir. Je n'en pensais pas un mot, mais tout était pour le mieux, car le doyen me crut. Après la fin du semestre, je passai un Noël triste et léthargique chez moi (où l'on n'avait pas accroché la moindre décoration, la plus petite guirlande en papier pour les fêtes), puis, en janvier, je retournai à Arkham avec un zèle renouvelé. Non seulement j'étais content de retrouver Nate après les vacances, mais j'avais hâte de reprendre le travail. À cette fin, j'entrepris de me procurer des cadavres à la faculté de médecine de l'université, ou pour être précis, une certaine partie de ces cadavres. Comme on apprenait uniquement

aux étudiants en médecine à réparer les corps – la peau, les muscles, les os, le cœur, les poumons, les intestins, etc. –, le cerveau était généralement considéré comme un simple excédent. Pour les autres, il était inutile ; pour moi, c'était une ressource précieuse.

Je nommai « transfert cognitif intercrânien » la procédure que je commençais à développer, et qui reposait sur une découverte que j'avais faite : une minuscule glande cérébrale logée entre le complexe amygdalien et l'hippocampe. J'étais de plus en plus convaincu que ce nodule charnu, à peine plus grand qu'une coquille de cacahouètes, servait d'intermédiaire, de bureau central, à tous les événements neurosynaptiques qui se produisaient dans le reste du cerveau. Dans cette glande commune à toutes les formes supérieures de vie animale et à laquelle je donnai le nom d'« omniréticulum », demeuraient les résidus de tout ce que le possesseur du cerveau avait fait, pensé ou dit dans sa vie. On pourrait les comparer à des plaques photographiques gardant imprimée sur elles chacune des images auxquelles elles auraient été exposées. Avec de la fantaisie, on pourrait même parler de siège de l'âme.

Au moyen d'une mèche de petit calibre, d'une longue seringue hypodermique et de certains sérums injectables de mon invention, je parvins à distiller au maximum le contenu de l'omniréticulum et à l'extraire sous forme liquide. Je travaillai la technique sur des cerveaux de cadavres jusqu'à la maîtriser parfaitement. Les sérums étaient à base de sang – le mien – mélangé à des acides et à des réactifs permettant aux cellules d'imiter les propriétés d'autres cellules avec lesquelles elles entraient en contact. Il y avait trois sérums en tout, chacun étant un composé complexe de protéines, d'éthers et de phosphates. Je pris l'habitude de les appeler – non sans un certain sens de la simplicité et de l'élégance – solutions Conroy A, B et C. Injectées dans cet ordre et en quantités soigneusement mesurées, elles avaient pour effet de dissoudre l'omniréticulum en ses cellules constitutives, qui se liaient alors aux cellules sanguines du sérum. Le produit final extractible était un fluide rougeâtre dont la quantité avoisinait les quinze centilitres en moyenne. Ce liquide, lorsqu'on l'injectait dans l'omniréticulum d'un autre être vivant, prenait le pas sur le contenu de la glande receveuse en lui imposant celui de l'omniréticulum du donneur. (L'on pourrait comparer la chose à un palimpseste dont le texte originel est effacé pour en écrire un nouveau.) Le processus était bien sûr à sens unique, puisque l'omniréticulum du donneur devait être détruit pour devenir transférable. L'avantage était que l'échange était moins invasif et potentiellement moins mortel qu'une transplantation chirurgicale classique dont, d'ailleurs, la faisabilité était incertaine ; de plus, cet échange pouvait se faire entre des individus d'espèces différentes.

Pour démontrer ce principe et mettre la théorie en pratique une bonne fois pour toutes, au début du mois de février 1893, j'effectuai un transfert cognitif intercrânien entre un perroquet et un singe capucin. C'était ma toute première tentative sur des spécimens vivants. Je parvins à insensibiliser le singe avec du chloroforme avant le commencement des injections, mais le perroquet contrecarra tous mes efforts pour l'endormir, sa nature agressive le poussant à pincer. Je fus donc obligé de travailler sur l'oiseau alors qu'il était éveillé et en pleine possession de ses facultés. Nate, qui s'était porté volontaire pour m'assister, se chargea de le maintenir sur une table à l'aide de pinces. Le perroquet protesta abondamment et résista de toutes ses forces lorsqu'on lui infligea ce traitement indigne. Même après qu'il fut immobilisé, ses piailllements stridents demeurèrent assourdissants, surtout lorsque la mèche perça la base de son crâne et que les seringues hypodermiques se succédèrent, chacune distribuant sa minuscule dose de sérum qui avait besoin d'un nombre précis de secondes pour agir. La table était couverte de sang et de plumes ; à la fin de l'opération, il ne restait du perroquet qu'une épave hurlante et agitée de soubresauts, une coquille privée d'esprit.

J'injectai dans le singe inconscient le distillat de l'omniréticulum de l'oiseau ; après quoi, il ne resta qu'à attendre le réveil du petit primate. Pendant ce temps, Nate décida de s'occuper du donneur. Il le délivra, le prit entre ses mains et s'apprêta à lui tordre le cou. Les yeux perçants de l'animal roulaient dans leurs orbites, et sa grosse langue noire pendait de son bec béant. De petits croassements pathétiques s'échappaient de sa gorge. Bien qu'il soit difficile de définir la raison chez un animal relativement bas sur l'échelle de l'intelligence, je dirais que la bête était devenue folle. À tout le moins ne restait-il rien de sa personnalité limitée, comme si en la privant de son omniréticulum, j'avais aussi retiré quelque chose de fondamental à ses fonctions cérébrales, cette « glu » qui liait le tout. Son absence laissait un vide qui ne se comblerait jamais ; le reste du cerveau était irréparable. En tout cas, telle était mon hypothèse, et d'autres expériences devaient la confirmer. Pour l'heure, il fallait se débarrasser du perroquet – quelqu'un de plus sensible eût dit « abrégé ses souffrances » – et Nate fit ce qu'il y avait à faire. Il tourna violemment la tête de l'oiseau dans un sens et son corps dans l'autre. Les vertèbres, en se séparant, produisirent un craquement.

Une heure plus tard, le singe reprit conscience. Presque aussitôt, il manifesta un comportement atypique. Il essaya de se lisser les plumes et parut ne pas s'apercevoir qu'il n'en avait pas davantage que de bec, si bien que ses dents claquaient dans le vide. Il poussa un croassement indigné qui, bien qu'il fût indéniablement simiesque, avait le timbre et la stridence d'un cri d'oiseau tropical. Alors, il tenta de voler. Il battit

des bras et fit un bond, mais retomba à terre avec un brusque bruit sourd. L'expression confuse qui se peignit sur son petit visage fut désopilante. Le singe ne comprenait tout simplement pas pourquoi il ne parvenait pas à s'envoler. Il réessaya, à plusieurs reprises, sans succès, avant de battre en retraite dans un coin pour méditer sur cette soudaine incapacité. Pour Nate et moi, ces acrobaties de singe tentant d'imiter un perroquet étaient totalement hilarantes. Nous rîmes, pliés en deux, jusqu'à en pleurer et à en avoir le souffle coupé. La tension que j'avais ressentie pendant la procédure, de crainte que celle-ci échouât, jaillissait de moi sous forme d'hystérie. C'était sans doute la même chose pour Nate, même s'il semblait aussi tirer une certaine satisfaction cruelle de l'absurde détresse du capucin.

— Eh bien, mon vieux Zach, dit-il en me donnant une tape dans le dos, c'est fait ! Tu as réussi !

Nate était le seul qui eût le droit de m'appeler Zach. Même Absalom n'était pas autorisé à se montrer aussi familier. Je n'avais jamais aimé ce diminutif qui fait « déclassé », digne des cow-boys qui arpentent les prairies. Pour Nate Whateley, cependant, je faisais une exception.

Nous mîmes le capucin dans la cage qui avait abrité le perroquet. Le primate sembla s'y sentir chez lui. Il se déplaça en se dandinant le long du minuscule perchoir de bois et s'accroupit, bras pliés en arrière comme des ailes (car pour lui, il s'agissait bien d'ailes). Lorsque nous posâmes des graines de tournesol, repas de base de l'oiseau, sur le sol de la cage, il les picora avec la bouche, alors qu'un singe se fût normalement servi de ses mains habiles.

Qui d'autre que le professeur Cyrus Nordstrom eût bien pu faire irruption au beau milieu de ce grand moment de triomphe ? Les joues rouges de colère, le vieil homme déboula dans la pièce dans un ample mouvement de robe. Il exigea de savoir ce que nous fabriquions. On lui avait rapporté un terrible raffut provenant du laboratoire, comme si l'on avait torturé des animaux. Son regard se posa sur le perroquet mort que nous n'avions pas encore jeté aux ordures, puis sur le singe, qui l'observait, intrigué, depuis son perchoir, en penchant la tête de droite et de gauche en sautillant d'un pied sur l'autre. Nordstrom demanda si l'on nous avait autorisés à conduire cette expérience. La faculté nous avait-elle permis de pratiquer la vivisection ? Il y avait des protocoles à observer. Je décelai une certaine exultation dans son regard. Il savait qu'il nous avait pris en flagrant délit de violation des règles de l'université, et il ne le devait pas tout à fait à la chance.

Nate fulmina, et moi aussi, mais il était indéniable que nous avions brisé les règles. Nous n'avions pas demandé l'autorisation requise, car nous étions partis du principe qu'elle nous serait refusée dans la mesure où ni l'un ni l'autre n'était en odeur de sainteté auprès de la

faculté. J'avais épuisé toute la bonne volonté qui m'avait entouré à mon arrivée ; quant à Nate, c'était un sujet gênant : si on lui permettait de demeurer à l'université, c'était uniquement parce qu'il payait ses études, et parce que l'établissement, comme tant d'institutions de ce genre, bénéficiait depuis des années des largesses matérielles de la famille Whateley. De plus, le doyen était originaire de Dunwich, où il avait appartenu à la même loge que Noah Whateley, l'oncle de Nate. Leur lien de fraternité maçonnique perdurait, même si leurs chemins s'étaient depuis séparés, et cela valait à Nate une certaine immunité à l'Université Miskatonic. Cependant, Nate avait progressivement repoussé les limites de cette immunité, au point que le doyen ne se croyait plus autorisé à lui laisser la même latitude. En bref, mon ami était à un faux pas de l'exclusion. Nordstrom en était bien conscient, et pensait que cette fois, il y avait moyen de débarrasser l'université de Nate une bonne fois pour toutes. Par ailleurs, je crois qu'il n'avait jamais pardonné à Nate de m'avoir tiré de ses griffes au début du premier semestre.

Il se fit un devoir de faire part de nos activités au doyen, qui nous réprimanda sévèrement. Nate en appela à la clémence du doyen ; il le supplia de nous laisser une dernière chance. Il expliqua que nous nous étions laissé submerger par l'enthousiasme. Nous étions surtout coupables d'impétuosité juvénile et de mauvais jugement. Son oncle Noah n'était-il pas pareil, après tout ? Il avait tendance à perdre son calme sans bonne raison, pour la plus grande gêne de ses voisins ; de plus, sa femme était morte dans des circonstances qui avaient éveillé des soupçons, sinon attiré l'attention de la police. Il avait aussi écopé du surnom de « Sorcier » à cause de ses pitreries dans l'un de ces mystérieux cercles de pierre, au sommet des collines, non loin de la ville. Le doyen acquiesça, mais rétorqua qu'au moins, Noah avait une excuse pour son comportement aberrant, à savoir que son père Oliver s'était fait lyncher par des habitants de Dunwich après qu'on l'eut accusé de sorcellerie. Grandir avec un événement aussi terrible au-dessus de la tête, voilà qui suffisait sans doute à pervertir l'esprit d'un homme. Quelle excuse Nate avait-il, lui ?

Mais Nate finit par obtenir ce qu'il voulait. Il fit du charme au doyen, qui nous laissa partir avec un avertissement et un mauvais point sur notre dossier scolaire. Le doyen me conseilla de me tenir à carreau dorénavant, et je lui en fis la promesse avec une sincérité entièrement feinte, mais si convaincante que je faillis y croire moi-même. Je ne reconnaissais pas le menteur mielleux que j'étais devenu. Comment le timide, l'obéissant Zachariah Conroy avait-il fait pour se transformer en un renégat joyeusement sournois ? La réponse était évidente : c'était à cause de Nathaniel Whateley.



Nordstrom avait perdu une bataille, mais pas la guerre. Il avait encore un tour dans son sac. Dans l'*Arkham Gazette* du week-end suivant parut à mon propos un article sarcastique dans lequel le professeur lui-même était cité. Il avait bien travaillé son sujet, tout comme le reporter dont je n'ai jamais découvert l'identité. L'article portait sur le transfert cognitif intercrânien, et comprenait une bonne description de mon singe à esprit de perroquet. Dès que je le lus, j'allai tout droit voir Nate. Il prit la chose à la légère et m'expliqua que l'Université Miskatonic s'attirait souvent les commentaires acerbes de la *Gazette*. Arkham avait depuis longtemps une relation particulière, dichotomique, avec son université, que la ville considérait à la fois comme une source de prestige, et un regrettable havre d'originaux. De tous les établissements prestigieux de Nouvelle-Angleterre, l'Université Miskatonic était celui qui accueillait le plus d'excentriques, dont beaucoup étaient semble-t-il attirés par le passé en dents de scie de la ville, qui avait été fondée au début du dix-septième par des athées, et avait peu de temps après été gagnée, en raison de sa proximité avec Salem, par la fièvre des bûchers de sorcières. Arkham n'aimait pas se voir rappeler sa genèse trouble, car elle préférait se considérer comme un port prospère – même si le commerce maritime n'était plus ce qu'il avait été – et, plus récemment, comme une ville industrielle en plein essor, quand bien même elle ne pouvait rivaliser avec Amesbury ou Haverhill. Cet article sur moi n'était que la dernière d'une longue série de saillies adressées par la ville à la petite enclave académique qu'elle abritait en son sein ; des saillies qui tenaient d'ailleurs quelque peu de l'autoflagellation. D'après Nate, je devais l'ignorer. Il n'aurait aucune conséquence.

Si seulement il avait eu raison. Mais on me traîna derechef devant le doyen, et cette fois, j'eus beau supplier et faire amende honorable, rien ne me sortit d'affaire. À cause de cet article, le doyen ne pouvait plus fermer les yeux sur mon incartade. On devait voir que l'université se comportait avec dignité. J'affirmai que mon expérience sur ce singe n'était pas aussi absurde qu'elle en avait l'air pour le profane. Elle présageait de plus grandes, d'incroyables découvertes. J'avais juste besoin de temps pour la développer ; de temps et d'aucune ingérence. À regret, le doyen répondit qu'il ne pouvait m'offrir ni l'un ni l'autre. J'avais le droit de rester à l'Université Miskatonic, et j'étais même le bienvenu, mais sans subsides. Autrement dit, ma bourse était résiliée, et cela prenait effet sur-le-champ. Bien entendu, si ma famille était en mesure de me payer mes études ou si je trouvais un autre soutien, mes enseignements pourraient suivre leur cours normal. Il me laissa le soin

de décider de ce que j'allais faire.

Le mot « dévasté » est loin de suffire à décrire ce que je ressentais. J'avais reçu un coup presque physique, qui me laissa abasourdi, nauséux, sidéré. Je savais que mon père pouvait tout juste payer mes frais de scolarité, puisqu'il ne payait plus ceux d'Absalom à Yale, mais je répugnais à le lui demander. Le deuil avait élargi le délicat fossé qui me séparait de mes parents pour en faire un précipice infranchissable. Ma bourse à l'Université Miskatonic était sans doute la seule chose qui me rachetât à leurs yeux, et je l'avais jetée aux orties. Maintenant que j'avais apporté la preuve de mon manque de fiabilité, il y avait peu de chances que mon père fût prêt à mettre la main à la poche. Je lui écrivis néanmoins pour plaider ma cause. Comme je m'y étais attendu, il me répondit avec la dernière indifférence : « Puisque tu ne parviens pas à garder une source de revenu qui t'est accordée avec bienveillance par une auguste institution, expliquait-il, pourquoi devrais-je te tirer d'affaire ? »

Désespéré, j'allai voir Nate. Il déboucha une bouteille de vin et me servit verre sur verre pour me calmer. Il suggéra alors que la situation délicate dans laquelle je me trouvais était peut-être un mal pour un bien. Je lui demandai ce qu'il voulait dire, et il répondit qu'il travaillait sur un projet pour lequel il lui serait utile de bénéficier de la participation de quelqu'un qui partagerait les mêmes valeurs que lui, et à qui il pourrait se fier. La providence lui avait manifestement accordé de rencontrer une telle personne qui, par chance, était désormais disponible.

— Soyons honnêtes, Zach, dit-il. Tu perds ton temps dans cette université. Elle ne peut rien t'apprendre que tu ne saches déjà, alors que tu pourrais faire bien des choses pour avancer. Pourquoi consacrer trois ans de ta vie à faire des ronds de jambe à des professeurs qui te sont intellectuellement inférieurs alors que le monde t'offre de meilleures occasions ?

Lorsque je lui demandai ce qu'il proposait, sa réponse fut « un voyage ». Mais, ajouta-t-il, un voyage à nul autre pareil. Un voyage qui me ferait découvrir les frontières les plus folles de la science, et qui me serait bien plus utile que n'importe quel diplôme.

J'étais intrigué. Qu'aurais-je pu faire sinon l'inviter à m'en dire davantage ?

L'INNSMOUTH BELLE

Depuis quelque temps, Nate organisait un voyage en bateau sur le Miskatonic. Pas une simple croisière, bien entendu, mais une expédition scientifique en amont d'Arkham, et qui remonterait aussi loin que le fleuve serait navigable. Nate voulait examiner la vie sauvage le long des rives, en particulier tout ce qui sortirait de la norme linnéenne et entrerait par là même dans sa propre sphère d'intérêt. L'étude de certains passages du *Necronomicon* l'avait conduit à conclure que le cours supérieur du Miskatonic serait particulièrement fertile à cet égard, car les profondes forêts et les paysages montagneux que le fleuve traversait regorgeaient de légendes et de folklore concernant d'étranges créatures, dont beaucoup correspondaient aux descriptions de certaines entrées du terrible grimoire noir.

Nate avait déjà loué un petit bateau à aubes et l'équipage qui allait avec, et il y avait sur le pont supérieur une cabine libre qu'il me voyait bien occuper. À bord, je pourrais de plus profiter du laboratoire bien équipé, ce qui me permettrait de continuer sans entrave le développement du transfert cognitif intercrânien. Personne ne se mêlerait de mes travaux, et mes tâches quotidiennes ne seraient interrompues que par les expéditions que nous ferions sur la terre ferme pour capturer des spécimens. Nate ajouta qu'il serait heureux de m'avoir avec lui en ces occasions, mes connaissances étendues et mon intelligence pénétrante pouvant lui être utiles.

Cela paraissait presque trop beau pour être vrai. En tout cas, Nate avait raison sur un point : je n'avais pas ma place à l'Université Miskatonic. Je commençais à penser qu'elle avait eu de la chance de m'avoir plutôt que l'inverse, et que le doyen, en me privant de ma

bourse, avait fait preuve d'une ingratitude nauséabonde, sans parler d'ignorance. Par le passé, l'université eût été fière d'être liée à moi, et honorée de me compter parmi ses anciens étudiants. Eh bien ! Elle avait raté le coche. Zachariah Conroy deviendrait un grand nom de la science – un nouveau Newton, un nouveau Darwin – et l'Université Miskatonic ne serait qu'une note de bas de page dans l'histoire de sa vie. Une note sans importance, de plus. Elle serait à jamais connue pour n'avoir pas su encourager le plus grand talent qui eût jamais franchi le pas de sa porte.

Toutefois, cette expédition serait-elle vraiment la prochaine étape la plus sensée pour moi ? Je bombardai Nate de questions. Combien de temps, à son avis, le voyage allait-il durer ? Était-il probable qu'il fût périlleux ? Et pourquoi avait-il négligé de m'en parler avant ce jour ?

Nate avait des réponses toutes prêtes. Il estimait qu'il y en aurait pour deux mois, trois au plus. Il ne pouvait garantir qu'il n'y aurait aucun risque, mais nous serions bien armés ; d'ailleurs, jamais il ne me ferait sciemment courir le moindre danger. Et s'il ne m'avait jamais parlé de son projet, c'était parce qu'il avait attendu le bon moment. Presque tout était prêt, mais il avait eu l'intention d'aborder le sujet quand la date du départ serait fixée et que ses plans seraient plus avancés. Il n'aurait pu prévoir que je rencontrerais des difficultés à l'université ; ma mésaventure était certes tragique mais, en ce qui concernait l'expédition, c'était une chance. Il ne voyait pas avec qui partager ses découvertes sinon son meilleur ami, qui se trouvait être l'un des meilleurs biologistes de la planète.

En entendant les mots « meilleur ami », je sus que j'étais ferré. Nous nous serrâmes la main et terminâmes la bouteille de vin, puis une autre. Cette nuit-là, je dormis pour la toute dernière fois dans ma chambrée. Le lendemain matin, je fis mes valises, puis dis au revoir à Lake, qui se dit navré de me voir partir, mais dont le cœur, à en croire la brusquerie de ses adieux, était loin d'être brisé. J'emménageai dans une chambre vacante de la pension de Nate, ce dernier payant le loyer pour moi, et ensemble, nous entreprîmes de préparer sérieusement l'expédition.



Les quelques semaines qui suivirent filèrent dans le tourbillon de nos activités. Il y avait beaucoup à organiser, et je pris sur moi de m'en charger. Je voulais prouver à Nate que je me sentais impliqué, et que je lui étais reconnaissant de m'avoir invité. Sans cette occasion, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Rentrer à Boston la queue entre les

jambes n'était pas envisageable. J'avais le sentiment qu'il valait mieux, dorénavant, me considérer orphelin. Pour moi, mes parents étaient morts. Cela me donnait certes quelques regrets, mais aussi une énergie renouvelée, car j'avais désormais la volonté de me débrouiller seul.

Il fallut acheter des provisions, notamment des denrées, du matériel de laboratoire, des armes, des munitions, et des habits appropriés au climat et au terrain que nous rencontrerions, mais aussi quelques babioles, comme de la verroterie et des crayons de couleur ; en effet, en route, nous pouvions tomber sur des Indiens, et il nous fallait donc de quoi faire du troc en échange de provisions, comme de la viande fraîche, ou des présents à offrir pour assurer notre libre passage en territoire hostile. La perspective de rencontrer des Indiens m'inquiétait. Je connaissais la réputation de férocité de certaines tribus de la région, qui voyaient d'un mauvais œil les « visages pâles » qui pénétraient en intrus sur leurs terres. Et cependant, cette idée m'excitait. J'étais sur le point de partir à l'aventure, une chose que, jusque-là, je n'avais que trop peu connue au cours de ma vie. Je m'imaginais revenir de notre expédition plus vieux, plus sage, et avec une réserve d'histoires passionnantes à raconter. Au bout du compte, ce serait une *expérience*.

Le vapeur que Nate avait loué, lorsque je posai pour la première fois les yeux dessus, refroidit quelque peu mon enthousiasme. Il avait connu des jours bien meilleurs, et même des décennies. Sa coque avait besoin d'un bon ponçage et d'un coup de peinture, et les interstices des planches auraient gagné à ce qu'on refit leur calfatage. Les plats-bords étaient bosselés et éraflés par suite d'innombrables petites collisions. Sa superstructure – deux étages de pont au milieu du navire – gîtait de manière inquiétante, comme si elle pouvait à tout moment se déchirer en diagonale et s'effondrer. La roue à aubes, quant à elle, était un assemblage de planches à moitié pourries, retenues par une structure de rouille plutôt que de fer. Le bateau avait une taille respectable, quelque dix-huit mètres de la proue à la poupe, il était large et ses barrots semblaient robustes, mais je n'étais pas tout à fait convaincu qu'il pût bien se comporter sur un fleuve. Un rocher submergé, un banc de sable, voire simplement des eaux un peu démontées risquaient de mettre un terme à nos progrès, et peut-être même de faire un trou dans le navire. Je me consolai en me disant que nous serions seulement sur un fleuve, et pas au beau milieu de l'océan. Si désastre il y avait, la rive et le salut ne seraient qu'à quelques brasses de distance. Je suppose que j'avais à l'esprit l'idée qu'Absalom était mort lors d'une sortie en mer. Je n'avais sûrement pas à craindre de connaître un sort comparable, mais mon appréhension était inévitable.

Le vapeur s'appelait l'*Innsmouth Belle*, un nom inscrit sur sa proue en caractères joyeux mais à demi effacés. Le terme « grisonnant » semblait avoir été inventé pour qualifier son capitaine, un certain Abner Brenneman. Ce marin d'une soixantaine d'années m'affirma – avec un accent de Nouvelle-Angleterre à couper au couteau que j'avais moi-même du mal à comprendre par moments – avoir depuis sa plus tendre enfance pratiqué son métier sur des vapeurs, surtout sur les voies navigables à l'intérieur des terres, et dans les criques de la côte du comté d'Essex. Il possédait la *Belle* depuis 1881. Elle lui servait de cargo ; avec elle, il transportait des cargaisons entre des points aussi éloignés que Marblehead et Rockport. Il connaissait très bien le Miskatonic, du moins de Kingsport au lac Makadewa, au-delà duquel il n'avait jamais eu à se rendre. Il avait acheté le bateau à un habitant d'Innsmouth pour ce qu'il estimait être « une bouchée de pain » :

— En fait, le gars était plus qu'heureux d's'en débarrasser, dit-il en buvant une rasade à la flasque dont il ne s'éloignait jamais. Il se plaignait qu'Innsmouth était plus c'qu'elle avait été depuis l'épidémie d'46. La ville s'est enfoncée dans l'déclin, elle a dégénéré, on dirait que presque tous les endroits des environs – l'Récif du Diable, la Manuxet, Plum Island – sont hantés par des « choses », des choses innommables qui marchent comme les hommes mais qu'en sont pas, des choses qu'ont l'air d'être plus à leur place sous l'eau qu'sur la terre ferme. Il y a pas d'boulot, dans c'te ville, qu'il m'a dit, pas pour un être humain normal et sain d'esprit, c'est pour ça qu'il m'a vendu la *Belle* et qu'il est parti finir ses jours à Ipswich. Et l'jour d'sa mort, il s'ra heureux s'il a plus jamais entendu le nom d'Innsmouth.

Brenneman, qui préférait qu'on l'appelât « commandant de bord », ricanait dans ses favoris broussailleux en racontant cette anecdote. Il avait apparemment envie de considérer les déclarations du vendeur comme des balivernes, mais ses vieux yeux chassieux laissaient entendre le contraire. Il nous fit visiter le vapeur en énumérant fièrement ses nombreuses qualités, notamment le palan monté sur sa bôme, qui avait une capacité de levage de deux cent cinquante kilos, et son moteur de vingt chevaux-vapeur capable de défier le courant du Miskatonic, y compris au printemps, quand la fonte des neiges transformait certaines portions du cours d'eau en torrents rageurs. Heureusement, dit-il, l'hiver passé avait été relativement doux et il avait peu neigé, si bien que sur ce point, nous n'avions pas grand-chose à redouter. Brenneman semblait aimer sa *Belle*, mais pas au point d'accorder beaucoup d'attention à son entretien. J'avais l'impression qu'il en avait assez mais ne pouvait s'en défaire, tel un mari prisonnier de son mariage malheureux avec une femme acariâtre et essayant de tirer profit de la situation.

Le second était le fils de Brenneman, et tout le monde l'appelait

Junior. Il avait la trentaine et était le portrait craché de son père, mais les caractéristiques intérieures qui, chez Brenneman senior, s'étaient cristallisées sous la forme d'une truculence grincheuse et empreinte d'ironie, avaient pris un tour moins positif chez Junior. Cela se voyait à son regard fuyant, à son sourire de hyène, à la démarche de ses grandes jambes, et à son ton traînant et louche. Lorsqu'il aurait l'âge de son père, il ne serait pas aussi aimable ; il serait beaucoup moins solide et fiable.

Dernier membre de l'équipage : un géant noir du nom de Charley. Il n'avait pas de rôle précis à bord de la *Belle*. C'était une sorte d'homme à tout faire, à la fois matelot, cuistot, chauffeur, vigie, selon ce qu'exigeaient les circonstances. Mes parents avaient des domestiques noires, et j'avais donc l'habitude de ses semblables. Mais ce qui me frappa immédiatement chez Charley, c'était combien il était différent de Harriet et Susannah : alors qu'elles croisaient rarement notre regard, il était volubile et exubérant. Il alla jusqu'à me donner une tape sur l'épaule quand nous nous serrâmes la main, et même si je trouvais le geste exagérément familial, j'étais prêt à le lui pardonner grâce à son air cordial et à son grand sourire charmeur. En l'occurrence, de tout l'équipage, c'est à Charley que j'en viendrais à me fier le plus, et c'est lui qui se montrerait le plus courtois envers moi. Quant aux deux autres, ils ne s'attireraient que mon inimitié.



À la fin mars, nous étions parés. Toutefois, de grosses pluies tombèrent, et le niveau du Miskatonic monta dangereusement au point de déborder et de submerger les champs alentour. Nous attendîmes que le fleuve redescendît, mais c'est seulement à la fin avril que le commandant Brenneman annonça que nous pouvions nous mettre en route.

L'aube du départ fut lumineuse et dégagée. Le fleuve était trouble, mais pas au point d'être inquiétant. Une grande colonne de fumée noire s'éleva de la cheminée de l'*Innsmouth Belle* alors que Nate et moi montions sur la passerelle. Le pont vibrait au rythme des vrombissements du moteur qui tournait au ralenti. Nous avions tout ce qu'il nous fallait à bord pour tenir cent jours, et je reconnais avoir eu, lors de mon embarquement, un sentiment d'attente composé aux trois quarts de hâte et à un quart d'inquiétude. Nous ne partions pas vraiment vers l'inconnu. Ce n'était pas une expédition à la Lewis et Clark. Le Miskatonic était cartographié jusqu'à sa source ; bien qu'ils fussent modestes, il y avait des villages le long de ses rives, et ce, même au-delà du lac Makadewa. Néanmoins, il restait sur ses bords

des territoires où seuls les Indiens s'étaient aventurés ; de vastes étendues de terres sauvages que des gens civilisés comme nous n'avaient ni explorées, ni domptées.

Nate et moi nous tenions côte à côte à la proue pendant que Junior larguait les amarres et que le capitaine, depuis son poste de pilotage situé à l'avant du navire, écartait la *Belle* du quai. Nate passa un bras autour de mes épaules. Il était tout sourires.

— Ça y est, Zach, dit-il. Cela me coûte deux mille dollars, mais je suis sûr que j'en aurai pour mon argent.

J'acquiesçai, persuadé qu'il avait raison, puisqu'à l'époque, je croyais tout ce que disait Nate.

PETITE ANECDOTE SUR R'LUHLLOIG

Entre Arkham et le lac Makadewa, le voyage fut facile. Le Miskatonic était large et calme. Le bateau se tenait correctement, bien qu'il fût pris d'un hoquet occasionnel lorsque son moteur avait un coup de mou. Dans ces situations-là, le commandant Brenneman devait descendre en salle des machines pour le convaincre de repartir, ce qu'il faisait au moyen d'une clé à molette et de beaucoup de jurons. Le temps était au beau fixe, mais le fond de l'air demeurait frais, voire froid à la nuit tombée. Nous passâmes de petites villes – ou plutôt de simples villages – au bord de l'eau, et de vastes forêts dont les branches nues étaient colorées d'un chatoyant voile vert, le soleil printanier insufflant la vie aux pousses des feuilles de pacaniers, de chênes, de cornouillers et de bouleaux. Nous avançons bien, à une moyenne de quatre nœuds, soit légèrement plus que la vitesse d'un homme marchant à bon train, même si, d'après le commandant, la *Belle* pouvait aller plus vite.

— Mais j' préfère pas trop pousser c'te vieille dame, ajouta-t-il. Ça s'rait pas conv'nable. Et pas très sûr non plus.

Je passais le temps dans le laboratoire qui occupait la cabine de luxe du bateau. Pour mes expériences, nous avions emporté des réserves de rats, de pigeons, de chiens et de chats errants sortis de la fourrière. On les gardait à la cale, et Charley avait pour tâche de les nourrir et de nettoyer leurs cages, ce dont il s'acquittait avec joie, car, disait-il, il aimait les « bestioles ». C'était tellement vrai que chaque fois que je lui demandais de m'en remonter une pour la disséquer, il ne s'exécutait qu'avec réticence. Parfois, je devais lui arracher l'animal, sans quoi il aurait pu le caresser toute la journée. Je lui rappelais sans cesse que ces bêtes n'étaient que des sujets

d'expériences scientifiques, et qu'il ne fallait donc pas s'y attacher. Charley comprenait, mais son visage ne se départait jamais de cette compassion qui devenait encore plus évidente quand j'avais fini de me servir d'un cadavre et que le moment était venu de s'en débarrasser. Je crois l'avoir entendu plus d'une fois marmonner une courte prière en jetant par-dessus bord le petit corps inerte. Peut-être aurais-je dû le traiter avec plus de sévérité et le tancer pour son sentimentalisme, mais je le trouvais étrangement attachant.

Avec chaque expérience, je raffinais un peu plus le transfert cognitif intercrânien. Je commençais à maîtriser les proportions des solutions Conroy, mais aussi la durée de la période d'attente nécessaire pour que chacune fit effet. Néanmoins, il arrivait qu'il y eût un accident. Un rat dans lequel j'injectai le contenu d'un omniréticulum de chat devint positivement fou furieux. Il y avait là une dissonance, une incapacité à s'ajuster qui fit que le rongeur courut en tous sens dans le laboratoire telle une petite fusée à fourrure, tout en poussant des cris stridents et en envoyant valser le matériel. Je finis par le coincer, et je mis fin à cette pagaille et à sa vie d'un coup de pilon en céramique, non sans que le rat eût au préalable réussi à me mordre plusieurs fois la main. Cependant, la plupart de mes expériences se passèrent mieux. Le processus semblait fonctionner particulièrement bien quand le transfert s'opérait entre chien et chat, dans un sens ou dans l'autre. Manifestement, plus les deux espèces étaient proches, plus il leur était facile de s'adapter à l'injection de sérum omniréticulaire. Au bout du compte, je produisis certains des chats les plus obéissants et loyaux et des chiens les plus hautains et indépendants que l'homme eût connus.

Je laissai même la vie à l'un de ces chats, que j'offris comme animal de compagnie à Charley, pour son plus grand plaisir. Il prit l'animal – une créature ordinaire au pelage bringé – dans ses bras, et la bête agita la queue en signe non pas d'irritation féline, mais d'avidité canine ; puis elle lui lécha le visage. Il l'appela Bessie, et ils devinrent aussitôt inséparables. Bessie dormait avec Charley dans la couchette de ce dernier, passait la journée à trotter derrière lui, mangeait ses restes, et allait même chercher le petit bâton qu'il lui lançait.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait à ce chat, M. Conroy, me dit-il, mais c'est le meilleur compagnon qu'un homme puisse demander.

Nate passait me voir plusieurs fois par jour. Il voulait en savoir le plus possible sur mon invention, et j'étais tout disposé à partager mes connaissances avec lui. Un jour, nous finîmes même par discuter des éventuelles utilisations commerciales de ma création. Je dus reconnaître que je n'avais encore jamais envisagé cet aspect des

choses. Pour moi, la science était une récompense en soi. Pour Nate, cependant, ma procédure pouvait avoir des applications potentiellement très lucratives. Par exemple, si le transfert cognitif intercrânien s'avérait possible entre deux êtres humains...

Je fus pris de court. Je n'avais tout bonnement jamais pensé à essayer mon invention sur des gens. Enfin... pour être honnête, l'idée m'avait traversé, mais je l'avais aussitôt rejetée. Mettre l'esprit d'un homme dans le cerveau d'un autre ? Qui voudrait une telle chose ? Je n'imaginai même pas les circonstances qui pourraient la rendre envisageable.

Nate m'exposa un scénario possible. Supposons qu'un très vieil homme soit malade, sur le point de mourir. Supposons qu'il n'ait aucune envie de connaître « l'ultime récompense », et préfère continuer de vivre. Et supposons que l'on trouve un receveur dans lequel injecter sa conscience. Serait-ce impossible ? Et pour être plus direct, le mourant ne serait-il pas prêt à payer une somme rondelette – n'importe quel montant – pour que cela devienne réalité ?

— Oui, mais les conséquences morales, protestai-je, et aussi les considérations légales...

Nate acquiesça mais poursuivit. Le corps receveur devait à l'évidence être celui d'un homme plus jeune. Un vieillard ne voudrait pas être transféré dans le corps de quelqu'un de son âge. Il voudrait une enveloppe agile, pleine de vie, dans laquelle continuer son existence. Une enveloppe à laquelle il resterait de nombreuses années à vivre. Mais comment trouver un jeune homme prêt à abandonner sa vie pour prolonger celle de quelqu'un d'autre ? Peut-être un enfant le ferait-il pour un de ses parents, mais cela semblait improbable. Les sacrifices allaient généralement dans l'autre sens, la vieille génération laissant la place à la suivante. Mais si le receveur était un étranger, quelqu'un qui n'avait plus besoin de son corps ?

Je me demandai s'il ne pensait pas à un indigent qui aurait gâché sa vie, qui n'aurait pas apporté grand-chose au monde et ne lui manquerait pas. Nate répondit que c'était là une possibilité intéressante, mais qu'il faudrait au préalable s'assurer que le pauvre en question fût en suffisamment bonne santé, et qu'il ne s'était pas trop abîmé. Si l'alcool lui avait donné une cirrhose, par exemple, ou une cardiomyopathie, il ne ferait pas vraiment un candidat idéal. Nate fit une proposition alternative : le corps de quelqu'un qui aurait perdu l'esprit. Un fou, un aliéné totalement délirant, absolument incurable, irrattrapable. Les asiles en étaient pleins. Le corps pouvait être en bon état, même si l'esprit était irréparablement endommagé. Ce serait comme une maison vide qui attendrait qu'un nouveau locataire vînt prendre possession des lieux.

Je voyais la logique du raisonnement, mais aussi ses failles.

Comment obtenir la permission du dément, ou plutôt, celle d'un parent proche ? Nate répondit que l'argent ferait un bon dégrippant pour ce rouage. Et qu'advierait-il de l'hypothétique vieillard moribond ? Jusque-là, le transfert cognitif intercrânien avait eu un effet secondaire systématique, à savoir que le donneur finissait sans cervelle, dans un sens presque littéral. Il ne fallait pas oublier le perroquet.

Nate rétorqua en haussant les épaules qu'à la fin du transfert, on n'avait ni rien créé, ni rien perdu : il y avait un bon à rien baveux avant, un autre après. L'équation était équilibrée. La seule différence était que le jeune dément était remplacé par un vieux dément. D'aucuns appelleraient cela un bénéfice net, puisque le vieux dément vivrait moins longtemps que le jeune, et qu'il faudrait donc consacrer moins de temps, d'argent et d'efforts à s'occuper de lui.

Tout cela était fort bien, dis-je, mais un problème insurmontable demeurait. J'ignorais totalement si la procédure fonctionnerait sur un homme. L'esprit humain était plus complexe que celui des animaux, et ce, de très loin. Qui pouvait affirmer que tout ce que contenait son omniréticulum serait transféré avec succès, sans perte ni dégradation ?

— Je suis sûr que tu seras à la hauteur du défi, Zach, dit Nate.

— À la hauteur peut-être, mais en aurai-je envie ? rétorquai-je. Réaliser une telle opération sur un être humain... Et puis encore faudrait-il trouver deux sujets adaptés. Et comment composer avec les autorités ? Non, Nate, c'est impossible, et pour bien des raisons.

Nate ne réagit pas. Il répondit qu'il n'avait fait qu'évoquer une idée. Appelons cela une expérience par la pensée. Bien entendu, si je regimbais à cette perspective, c'était mon droit. Ce n'était pas grave.



Cette nuit-là, je ne parvins pas à m'endormir. On hala l'*Innsmouth Belle* jusqu'à la berge, et l'on planta dans le sol des pieux pour l'amarrer. Nous ne voyagions pas de nuit. Je fis les cent pas en écoutant les bruissements de l'eau qui faisait des ondes autour de la coque du vapeur, mais aussi les chants d'un oiseau-moqueur et d'un engoulevent qui semblaient se disputer depuis leurs racines respectives, de part et d'autre du fleuve. Un autre débat faisait rage dans ma tête. La conversation que j'avais eue avec Nate me tourmentait. D'un côté, je refusais le simple fait d'envisager sa suggestion. Elle était non seulement absolument contraire à l'éthique, mais aussi déraisonnable. Et d'un autre côté, pourquoi pas ? J'imaginai ce que cela serait de pouvoir offrir à l'espèce humaine la possibilité de vivre au-delà des années qui lui sont attribuées. La vie

après la mort ; c'était bien là l'aboutissement de ma procédure. Qui ne se jetterait pas sur l'occasion ? En dehors des croyants fervents pour qui la mort n'était qu'une porte vers le paradis éternel, personne ne refuserait sans avoir au moins considéré la chose ; et même ceux qui avaient la foi y réfléchiraient peut-être à deux fois. C'était une occasion de gagner des millions, à condition de breveter mes inventions et de garder secrète la composition des solutions Conroy afin qu'elles ne pussent être reproduites par des usurpateurs sans scrupules. Je n'aurais rien à envier à Edison. Je deviendrais peut-être le plus grand pionnier des sciences de notre temps, voire le plus riche. Et alors, le nom de Conroy serait à nouveau vénéré à Boston et dans toute l'Amérique... sur toute la planète !

Alors que j'entamais mon énième tour de pont sans me départir de l'agitation qui me tenait, je remarquai une fente de lumière sous la porte de la cabine de Nate. Comme minuit était largement passé, j'étais parti du principe que tout le monde dormait. Apparemment pas. Je décidai d'aller le voir afin de reprendre la conversation. Cependant, en approchant de sa porte, j'entendis sa voix de l'autre côté. Il parlait à quelqu'un, ou du moins le pensai-je tout d'abord ; mais en écoutant mieux, je compris qu'il était seul dans sa cabine. Il n'y avait qu'une voix : la sienne.

Et pourtant, cela ressemblait à une conversation. Nate parlait, puis il y avait une pause, après quoi il parlait derechef. Cela me fit penser à un acteur répétant ses répliques seul, en laissant des trous pour les dialogues des autres. Je ne distinguais pas tout ce qu'il disait. Je n'attrapais que des bribes entrecoupées de marmonnements inintelligibles :

— Je fais tout ce que vous me demandez... votre serviteur obéissant... R'luhlloig... tout ce que vous m'avez promis... vous êtes un maître puissant, R'luhlloig... quand le moment sera venu... réaliser vos désirs... adversaires... déchaîner l'enfer... du côté des vainqueurs...

Ce fut tout ce que je discernai au terme de deux minutes d'écoute. Espionner Nate me mettait mal à l'aise, mais je ne pouvais m'en empêcher. C'est le mot « R'luhlloig » qui me maintenait vissé sur place, car c'était le mot que je l'avais entendu prononcer alors qu'il était plongé dans la lecture du *Necronomicon* (j'avais alors cru saisir « reluque Loïc »). De la manière dont il l'utilisait, il ne pouvait s'agir que d'un nom ; en l'occurrence, celui de son interlocuteur invisible. Pendant un certain temps, je m'imaginai qu'il avait fait monter un passager clandestin à bord ; avec un nom pareil, ce pouvait être un Indien. Peut-être ce R'luhlloig était-il monté le soir même, par suite d'un rendez-vous. Cela, cependant, n'expliquait pas que Nate eût prononcé ce nom dans la bibliothèque de l'université à l'automne de

l'année précédente, à moins qu'il eût pensé alors à la rencontre qui avait lieu en ce moment même. Et cela n'expliquait pas davantage l'attitude de soumission qui perçait dans la voix de Nate.

Je me perdis si bien dans le dédale de ma réflexion que je remarquai seulement les bruits de pas précipités lorsqu'ils arrivèrent juste derrière la porte de la cabine. Un instant plus tard, elle s'ouvrit, et je me retrouvai face à Nate. Le rictus de colère qui lui déformait le visage disparut en un clin d'œil lorsqu'il me vit ; mais le sourire qui le remplaça exprimait de la gêne, et était un peu trop mince pour être tout à fait sincère.

— Zach ! Bon sang ! Que fais-tu devant ma cabine ?

Je fis tout mon possible pour ne pas avoir l'air de quelqu'un qui furetait et avait écouté sa conversation à sens unique avec un dénommé R'luhlloig. Je bégayai que je ne trouvais pas le sommeil et que, voyant la lumière allumée dans sa cabine, je m'étais dit qu'il serait peut-être partant pour prendre un dernier verre avec moi. Nate parut soupeser ce prétexte pour décider si, oui ou non, il tenait la route. J'espérais y avoir mis assez de vérité pour le rendre crédible.

— Qu'as-tu entendu ? demanda Nate.

— Rien, répondis-je.

— Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces, Zach. Tu m'as entendu parler, c'est ça ? Je crois que ça fait un moment que tu es là.

J'affirmai avoir cru qu'il avait de la compagnie ; c'est pourquoi j'avais hésité à me manifester. Le plus ostensiblement du monde, je jetai des coups d'œil derrière lui, dans sa cabine, et remarquai qu'il n'y avait personne, tout cela dans le seul but de lui dire qu'à l'évidence, je m'étais trompé.

C'est alors que mes yeux se posèrent sur le petit secrétaire qui occupait un angle de la cabine. Pour être précis, c'est un tiroir du meuble qui attira mon attention, car il était entrouvert et contenait un objet familier. L'objet en question dépassait de biais, ce qui me conduisit à penser que Nate l'avait caché à la hâte avant de venir ouvrir.

Cette supposition fut confirmée par l'expression qui se peignit sur son visage lorsqu'il suivit mon regard. La déception le disputait à l'agacement. Néanmoins, il s'en accommoda et simula un rire nonchalant.

— Ah. Comme je suis négligent.

— Nate, mais qu'est-ce que tu fais avec « ça » dans ta cabine ?

Cet objet, c'était le *Necronomicon*. Nate alla le sortir du tiroir. Il n'y avait pas à s'y tromper, avec sa reliure noir de jais et, en creux dans sa couverture, son titre dont les lettres parvenaient à être encore plus sombres que le cuir nu qui les entourait. Je demandai à Nate si cet

exemplaire lui appartenait. Avec franchise, il répondit que non. Le *Necronomicon* était un ouvrage d'une extrême rareté. Il n'en existait peut-être qu'une dizaine d'exemplaires, pour la plupart dans des collections privées. Les traductions anglaises comme celle-là étaient encore plus rares. J'avais évidemment devant les yeux l'exemplaire de la bibliothèque de l'Université Miskatonic.

— Ils t'ont permis de l'emprunter ?

Nate secoua la tête avec une certaine condescendance.

— Le *Necronomicon* n'est pas censé sortir de la bibliothèque. Je... je l'ai pris sans permission.

La question logique était : Pourquoi l'avoir emporté à bord de l'*Innsmouth Belle* ? Il rétorqua d'un ton assez brusque :

— Pour le consulter, bien sûr. Pourquoi, sinon, l'aurais-je pris avec moi ?

Je ne sais pas ce qui me poussa à poser la question suivante. Je crois que je trouvais injuste qu'il me cachât des choses. Je n'avais pas de secrets pour lui. Je le tenais au courant de tout ce que je faisais dans mon laboratoire. Une attitude qui devait être réciproque.

— Qui est R'luhlloig ? demandai-je.

Son visage se tordit. J'y vis de la déception, de l'autorécrimination, et même un soupçon de culpabilité furtive. C'est comme si je l'avais accusé de quelque méfait haineux et qu'il ignorait comment réagir. L'espace d'un inquiétant instant, je crus même qu'il allait me frapper.

Puis ses traits s'apaisèrent, et il prit un air froid et nébuleux.

— R'luhlloig, même si cela ne te regarde pas, est le nom d'un Dieu Extérieur. Il apparaît ici et là dans le *Necronomicon*. J'étudiais le livre et je m'entraînais à le prononcer. Pas facile, n'est-ce pas ? R'luhlloig. R'luhlloig. R'luhlloig. On dirait un virelangue.

Je réfléchis à son explication. Elle ne collait pas tout à fait à ce que j'avais entendu, puisque, je l'aurais juré, Nate, au lieu de se contenter d'essayer de prononcer le nom de ce R'luhlloig, s'était adressé à lui. Finalement, je choisis de lui laisser le bénéfice du doute. Après tout, c'était Nate. Mon mécène, mon collègue, mon ami. Je mis cela sur le compte de quelque excentricité.

Nous n'en parlâmes plus. Nous discutâmes de la pluie et du beau temps pendant une ou deux minutes, puis je regagnai ma cabine. Le lendemain matin, ce fut comme s'il ne s'était rien passé.

FORT FREDERICKS

Et notre voyage de continuer, toujours plus loin à contre-courant. Le Miskatonic était toujours aussi large, sinueux et peu fréquenté. De temps en temps, nous pouvions rencontrer un canot, un chaland ou un radeau élevé au glorieux état de bac. Dans l'ensemble, le fleuve était à nous. Le Miskatonic n'était pas un cours d'eau commercial ; rien à voir avec l'Hudson ou le Potomac. Il était plein de méandres, avait de larges berges pentues, était étrangement désert ; au crépuscule, c'en était inquiétant, car le silence qui s'installait dans ces moments-là faisait penser au souffle que l'on retient ; la cérémonie du coucher de soleil, quant à elle, rappelait la descente d'un cercueil dans la tombe.

Nous étions à une journée de voyage à l'est du lac Makadewa lorsque nous vîmes nos deux premiers Indiens payer dans un canoë. Leurs atours étaient moins flamboyants que je l'aurais cru : des tuniques et pantalons en daim avec franges à glands, des mocassins, de longs cheveux noirs noués en queue-de-cheval avec des bandes ornées de perles, mais ni coiffe à plumes, ni peintures de guerre. Le temps que l'*Innsmouth Belle* passât en haletant, ils posèrent leurs pagaies et nous considérèrent d'un regard vide et neutre qui ne trahissait ni agressivité ni curiosité. Si le vapeur à roue à aubes et son équipage leur inspiraient quoi que ce fût, ils le cachaient bien.

Junior Brenneman, au contraire, était bien plus communicatif quand il s'agissait d'exprimer ses sentiments sur les Indiens. Il fit remonter une grosse glaire qu'il cracha bruyamment et ostensiblement par-dessus bord. Au cas où les Indiens n'auraient pas compris le message la première fois, il recommença. De plus, il gesticula dans la direction de l'*Innsmouth Belle* en beuglant :

— Foutus minables de Peaux-Rouges. Regardez, c'est comme ça

qu'on se déplace, aujourd'hui, bon sang. Pas en payayant dans un morceau de tronc comme des hommes des cavernes.

Comme pour le contredire, la *Belle* choisit ce moment précis pour faire l'une de ses petites crises. Le moteur hoqueta, et le bateau perdit de la vitesse. Charley prit le gouvernail pendant que le commandant Brenneman s'occupait du problème. Lorsque nous retrouvâmes un rythme de croisière régulier, il y avait déjà bien longtemps qu'ils n'étaient plus en vue.



Le dédain de Junior pour les autres races ne se bornait pas aux Indiens. Il méprisait aussi les Noirs, ce qui rendait délicate la cohabitation avec Charley. Il usait d'épithètes raciales chaque fois qu'il parlait de lui, aussi bien devant Charley que dans son dos. Si je ne trouvais pas les termes offensants en eux-mêmes, la fréquence avec laquelle il y avait recours me fatiguait. Charley, de son côté, avait l'air de le supporter. Je lui demandai un jour si la façon que Junior avait de parler de lui le dérangeait. Il se contenta de hausser les épaules et de dire :

— J'peux rien y faire, m'sieur Conroy, alors à quoi bon m'énerver. Ça fait maint'nant trois ans que j'suis à bord d'la *Belle*, et m'sieur Junior a jamais changé d'chanson. J'l'écoute plus. J'crois pas qu'il m'déteste. Il veut juste que j'reste à ma place. S'il m'détestait, à l'heure qu'il est, il aurait fait bien pire que m'donner des noms d'oiseau. Et pis, même si j'voulais lui t'nir tête, son p'pa c'est l'capitaine. J'vais quand même pas prendre le risque de fâcher l'patron.

On ne pouvait qu'admirer pareille tolérance. Toutefois, le caractère facile de Charley semblait le protéger des assauts comme une armure. J'avais de l'estime pour cette calme assurance, sans doute durement gagnée.

Le Miskatonic nous recracha sur le lac Makadewa le lendemain matin, et nous fîmes halte au village de Fort Fredericks pour nous approvisionner. Cet ancien avant-poste militaire de frontière datant de l'époque coloniale était toujours entouré des vestiges d'une haute palissade de bois. Il ne comptait pas plus de cinquante habitants, parmi lesquels trois familles élargies et une poignée de trappeurs et autres adeptes solitaires de la nature, le tout réparti sur une vingtaine de cabanes en rondins. Comme l'équipage de l'*Innsmouth Belle* était connu du village, le capitaine put nous avoir de la viande fraîche, du pain et de l'eau à un prix relativement raisonnable. De parfaits inconnus se fussent fait plumer.

Tout en déambulant dans le minuscule village, avec le sentiment étrange mais rassérénant que me procurait le fait de pouvoir marcher librement après plusieurs jours de confinement sur un bateau, j'observai que les habitants de Fort Fredericks avaient désespérément besoin de sang neuf pour se reproduire. Partout il y avait des signes de limitation génétique, depuis de légers défauts comme des oreilles en feuille de chou ou les yeux louches, jusqu'à des difformités plus graves, comme un pied bot, une bosse dans le dos, voire dans plus d'un cas, un doigt de trop. Nul n'avait enseigné à ces gens les dangers de la consanguinité et de l'homozygotie. Dans leur futur, je n'entrevois pour eux qu'une aggravation de leurs malformations, une santé déclinante et, enfin, la stérilité.

Une vieille femme – soixante-dix ans au moins – m'aborda alors que je passais tranquillement devant elle ; elle me tira par la manche d'une main aussi rachitique qu'une patte de poule, et m'adressa un rictus qui dévoila les deux seules dents qui lui restaient et qui s'agrippaient à ses gencives avec l'énergie du désespoir. Estimant qu'elle voulait de l'argent, j'enfonçai la main dans ma poche à la recherche d'une ou deux pièces de cinq cents ; j'aurais donné n'importe quoi pour me débarrasser d'elle.

Toutefois, la vieille bique voulait simplement me parler, et ce qu'elle avait à me dire, entre deux respirations sifflantes et râlantes, tenait de l'avertissement. Je ne me souviens pas des mots exacts qu'elle employa, car ils sortirent pêle-mêle d'entre ses gencives repoussantes, mais en résumé, voici ce qu'elle me dit : Elle avait entendu que mes compagnons et moi traversions le lac pour rejoindre le Miskatonic de l'autre côté. Si nous y tenions absolument, nous devions faire la traversée le plus vite possible, et en une seule fois ; car c'était l'époque du frai, moment de l'année où les habitants de Fort Fredericks n'approchaient pas du plan d'eau. Nul n'y pêchait ni ne s'aventurait sur ses flots tant que la frénésie reproductrice n'était pas passée et que le lac n'avait pas retrouvé son calme.

Naturellement, je lui demandai quels animaux se reproduisaient, et en quoi la chose était si dangereuse pour les bateaux. La vieille secoua la tête d'un air grave, comme si des explications risquaient d'attirer une catastrophe. Elle me répéta seulement de tenir compte de ce qu'elle avait dit. Si Dieu le voulait, notre bateau traverserait le lac sans coup férir, et cela n'aurait pas de conséquences.

Je rapportai ses menaçantes divagations au commandant, qui reconnut avoir entendu pareils propos par le passé mais en avoir fait fi, principalement parce qu'il n'avait encore jamais eu à traverser le lac. Fort Fredericks avait toujours été l'aboutissement de ses voyages, le point qu'il n'avait jamais eu aucune raison de dépasser. Il présumait que le frai dont parlait la vieille femme dérivait de la migration

annuelle des saumons de l'Atlantique. S'ils se rassemblaient en nombre suffisant, supposait-il, peut-être leurs acrobaties rendaient-elles le lac infranchissable, car aucune roue à aubes ne pouvait plonger dans une masse grouillante de poissons. Quoi qu'il en fût, si la *Belle* allait à sa vitesse maximale, nous pourrions traverser en deux heures. En un temps aussi court, qu'est-ce qui pouvait bien nous arriver ?



Beaucoup de choses, en l'occurrence. Car à peine fûmes-nous repartis qu'une nappe de brume descendit. Fort Fredericks, alors que nous avions fait cinq cents mètres à peine, disparut, et le monde ne fut plus que volutes de blancheur évanescence. Le commandant Brenneman envisagea de rebrousser chemin, mais décida que c'était inutile. Les brumes lacustres, déclara-t-il, avaient tendance à s'évaporer assez rapidement.

Nous continuâmes donc notre route sur des eaux lisses comme du verre. « Makadewa » signifie « noir » en algonquin, et le lac était bien à la hauteur de son nom. Je n'avais jamais vu des profondeurs aqueuses aussi sombres et impénétrables. C'était comme naviguer sur une nuit sans étoiles.

Une heure passa, et le commandant, dans son poste de pilotage, avançait tout droit avec confiance, non sans consulter de temps en temps sa boussole. Je voulais travailler au laboratoire, mais j'étais trop tourmenté pour me concentrer. L'écho de l'avertissement de la vieille bique me résonnait aux oreilles. Je me postai à la proue pour scruter les quelques petits mètres que la brume nous permettait de voir. Nate me rejoignit et ne tarda pas à remarquer mon appréhension. Lorsqu'il me demanda ce qui m'inquiétait, je fis quelque commentaire désinvolte et badin sur la reproduction des saumons.

— Les saumons ? dit-il sur un ton pensif. C'est amusant. J'ai cru comprendre que ce lac abritait une espèce aquatique fort différente.

— Tu sais quelque chose, Nate. Qu'as-tu entendu ?

Il baissa la voix et, sur le ton de la confiance, m'informa que la date de notre départ avait joué en notre faveur. Si les pluies n'avaient pas retardé notre départ d'Arkham, nous aurions peut-être atteint le lac Makadewa trop tôt. En l'occurrence, nous y étions au bon moment, et avec de la chance, nous pourrions observer un phénomène naturel sans comparaison dans le monde. Nous aurions peut-être même l'occasion de capturer notre premier spécimen.

À l'évidence, les créatures qui se reproduisaient dans ce lac n'étaient pas normales. Nate avait piqué ma curiosité, mais mon inquiétude en était plus profonde. Je redoublai d'attention.

Je m'imaginai à plusieurs reprises avoir perçu du mouvement dans l'eau, mais c'était seulement la brume qui, en s'épaississant ou se raréfiant, donnait une impression d'animation.

Soudain, le moteur de la *Belle* fut pris de trépidations ; bientôt, il poussa un couinement lugubre, émit un sifflement, puis se tut. D'un coup, nous avançons sur notre lancée en décélérant progressivement tandis que ralentissaient les rotations de la roue à aubes. Privés d'élan, nous nous retrouvâmes bientôt à l'arrêt. Le commandant Brenneman jura et descendit en salle des machines. La brume dérivait au-dessus de nous. L'eau tapotait sur la coque comme cent doigts impatients. En dehors de cela et des bruits métalliques étouffés des outils du commandant, on n'entendait rien.

J'étais de plus en plus inquiet, car je n'oubliais pas que la vieille bique m'avait prévenu de traverser « en une fois ». Et cependant, nous étions coincés là en violation de cette instruction. Quelle conséquence cela aurait-il pour nous ? Aucune, espérais-je, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que plus la *Belle* repartirait vite, mieux ce serait.

C'est alors que Bessie, le chat canin, se mit à gémir. Charley la prit dans ses bras, mais elle aplatit ses oreilles en tremblant et jeta autour d'elle des regards désespérés.

— Bessie est pas contente, remarqua Charley sans que cela fût vraiment nécessaire. Il y a quelque chose dans les parages. Quelque chose qu'elle piffre pas.

— C'est p't-être d'avoir un Noir qui lui crache son haleine dessus, qu'elle piffre pas, rétorqua Junior.

J'ordonnai au second capitaine de la boucler. Il me foudroya du regard mais obtempéra.

C'est à ce moment que nous entendîmes un bruit étouffé d'éclaboussement, comme si un corps brisait la surface du lac. Nous nous tournâmes tous dans la direction du bruit.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Junior. Une loutre ? Un castor, peut-être ?

— Non, répondit Nate. Charley, allez me chercher un filet dans la cale. Un grand.



EAU NOIRE, SANGSUE ROUGE



Le commandant Brenneman sortit la tête par l'écoutille de la salle des machines et annonça qu'une valve de cylindre basse pression secondaire avait sauté. Il lui faudrait vingt minutes, voire une demi-heure, pour la réparer. Nate répondit qu'en attendant, nous trouverions certainement à nous occuper.

Lorsque le commandant disparut de nouveau dans son écoutille, nous entendîmes un nouvel éclaboussement, plus proche que le précédent. Le responsable de ce bruit n'était pas un poisson, ou alors il était bien plus gros que tous les poissons d'eau douce dont j'avais connaissance ; d'une taille plus proche de celle d'un dauphin ou d'un marsouin. Peut-être quelque poisson-chat surnaturellement énorme ? Un troisième bruit retentit juste à côté de nous, à tribord. Nous nous précipitâmes comme un seul homme sur le bastingage, mais ne vîmes que le contrecoup de la plongée de l'animal : un bouillonnement blanc sur l'eau noire. Mon estimation de la taille du responsable était plus ou moins correcte, à en juger par l'étendue de la turbulence, qui s'agrandissait déjà en cercles concentriques déclinants.

Bessie, que Charley nous avait laissée quand il était parti chercher le filet, poussait désormais des gémissements inconsolables. Agacé, Junior Brenneman essaya de lui assener un coup de pied, mais l'animal détala pour aller se réfugier derrière un récupérateur d'eau.

Les éclaboussements retentirent tout autour de l'*Innsmouth Belle*. À travers la brume, j'entrevois des formes luisantes et visqueuses qui jaillissaient brièvement de l'eau. Elles étaient rouge foncé, couleur sang coagulé, et leur texture était horriblement lisse, assez similaire à celle d'une anémone de mer qui, ayant rétracté ses tentacules, ressemble à une cloque.

— Bon sang, mais qu'est-ce que... ? souffla Junior.

Charley revint en courant, un filet à long manche entre les mains. Le filet même était fait de solides filaments de soie tressée et aurait pu contenir un nourrisson, mais pas, pensai-je, une créature comme celles qui cabriolaient autour de nous. Elle n'aurait eu aucun mal à s'en défaire.

— Il va nous falloir un plus grand filet, dis-je à Nate.

— Nous n'en avons pas, répondit-il. Il va falloir faire avec.

De plus en plus de créatures se montraient. L'eau bouillonnait littéralement comme un ragoût. La présence de la *Belle* inerte semblait les attirer comme un point de ralliement. Je les entrevoyais qui se tortillaient juste en dessous de la surface. Parfois, elles émergeaient pour faire une roulade. Il s'agissait de sortes de serpents, mais charnus plutôt que squameux, avec un corps large et arrondi à l'avant, mais qui s'évasait pour se terminer en pointe à l'arrière. Une créature sortit juste sous l'endroit où je me tenais et ouvrit une gueule toute ronde. J'y vis des rangées de dents en spirale – des dents acérées, incurvées vers l'intérieur –, entourées de lèvres potelées rappelant des ventouses. Tout à coup, je compris ce qu'étaient ces bêtes, ou du moins, de quel animal elles se rapprochaient.

— Des sangsues, dis-je. Ce sont des sangsues géantes.

— Oui, confirma Nate. Maintenant, tu vas m'aider, Zach. Je vais me pencher pour essayer d'en attraper une. Tiens-moi par la ceinture et, par tous les dieux, quoi que tu fasses, ne me lâche pas !

Nate se pencha au-delà du plat-bord. Je le saisis par la ceinture et m'arc-boutai. Mon ami baissa le filet jusqu'à l'eau, qui grouillait de sangsues rubicondes. Elles étaient partout, par centaines, par milliers, à se tordre, se débattre, s'enrouler les unes sur les autres dans une gigantesque orgie répugnante et glissante. Je n'aurais su dire s'il s'agissait d'adultes en pleine copulation ou de nouveau-nés. J'espérais que c'étaient des adultes, car si ces choses étaient des bébés, la version développée devait avoir des proportions tout bonnement monstrueuses.

Nate abattit le filet sur la cauchemardesque foule d'annélides luisants, mais chaque fois qu'une créature était prise dans les mailles, elle se libérait aussitôt en se tortillant avant qu'il pût la hisser hors de l'eau. Même quand Nate tendait les bras au maximum, l'extrémité du filet atteignait tout juste le lac ; aussi était-il difficilement contrôlable et n'offrait-il pas un levier adéquat. Il me lança qu'il allait se pencher plus avant. Je réquisitionnai Charley pour m'aider, car je savais que je ne pourrais soutenir seul le poids de Nate. Avec l'aide du grand Noir, je le fis doucement passer par-dessus le bastingage afin qu'il pendît, tête en bas, à partir de la taille, la moitié supérieure à peu près à l'angle droit, les jambes pliées en l'air. Nous le retenions fermement

par la ceinture. Si nous le lâchions ou que sa ceinture cédait, il était probable qu'il plongeât tête la première dans la masse de sangsues, auquel cas nous ne le reverrions sans doute plus jamais.

Le filet se balançait en sifflant. Nate grognait sous l'effort. Enfin, une sangsue entra dans ses mailles en se tordant, et Nate parvint à sortir le filet de l'eau avant qu'elle s'échappât.

— Vite ! Vite ! s'écria-t-il. Remontez-moi ! Tout de suite !

Nous hissâmes Nate, qui remonta en glissant sur le bastingage. Il mettait toute son énergie à s'accrocher des deux mains au manche du filet, de peur de laisser filer sa proie. Il retomba à plat ventre sur le pont. La sangsue s'écrasa à côté de lui, pliée en deux dans les mailles de soie bien remplies. Sa gueule écœurante s'ouvrait et se refermait dans ce qui paraissait être un accès de rage muette. Nous la regardions tous avec différents degrés de dégoût ; sauf Nate, dont les yeux exprimaient un sentiment proche de la vénération.

Alors, avec une contraction soudaine, la sangsue, vive comme l'éclair, s'arrangea pour se libérer du filet. L'instant suivant, elle traversait le pont en glissant à une vitesse effrayante. Elle alla tout droit sur Junior Breneman. Paralysé par la surprise, le marin resta vissé sur place. La chose se cabra devant lui et frappa. Sa gueule se cramponna à la cuisse de Junior, il y eut des bruits de cisailage et de déchirure, et Junior hurla.

— Elle me mord ! Mon Dieu, cette s... me mord ! Faites quelque chose !

Je m'élançai. Je n'avais aucune envie de toucher la sangsue, mais ne voyais rien d'autre à faire que de la saisir par la queue et de tirer pour la forcer à lâcher. Cela, cependant, s'avéra contre-productif, car les cris de Junior ne firent que monter dans les aigus. Il beugla que je lui arrachais la jambe, et je compris que les crocs de la créature étaient si enfoncés dans ses chairs qu'elle ne partirait qu'avec un morceau de muscle. Je lâchai la bête et, impuissant, me retournai vers Nate. En cet instant, je vis sur son visage une expression que je n'avais encore jamais aperçue. Nate ne montrait aucune inquiétude pour Junior. Toujours couché sur le ventre, redressé sur ses coudes, il observait les malheurs du second capitaine avec un détachement qui n'était pas simplement froid. Il jubilait en silence. C'était un peu comme s'il se délectait des souffrances d'autrui. C'est ainsi que l'on imagine un dieu rancunier infligeant un châtiment divin à un malheureux humain.

Je n'aimais guère Junior, mais je n'avais aucune envie de le voir vidé de ses forces vitales par une sangsue monstrueuse. Car c'était bien là ce que la créature essayait de faire. Le sang se répandait sur la jambe de pantalon de Junior, nuage cramoisi autour de la gueule de la sangsue, dont le corps bougeait et se contractait rythmiquement en de

gourmandes vagues péristaltiques. Nous devions trouver un moyen de les séparer, ou il périrait à coup sûr. Puisque Nate ne semblait pas se préoccuper de ce qui arrivait au second, je me tournai vers Charley dans l'espoir d'obtenir son aide. Je m'aperçus alors qu'il n'était plus là. Je supposai qu'il était allé se cacher, dépassé par l'horreur de la situation.

Comme je me trompais. L'instant d'après, Charley sortait en courant de la cambuse avec un bidon de sel de cuisine. Il en défit le couvercle et retourna le récipient pour déverser son contenu sur la sangsue. La créature commença aussitôt à se ratatiner et à cracher de l'écume. Elle lâcha Junior et retomba sur le pont. Des bulles luisantes se formaient et éclataient sur sa peau. Elle vomit presque tout le sang qu'elle avait ingéré. Le sel continuant son travail de dessiccation, la sangsue devint noirâtre et se flétrit à la façon d'une bûche brûlant dans une cheminée. Bien vite, ses spasmes de souffrance cessèrent, et il ne resta d'elle qu'un amas long et fin comme une batte de base-ball, mais noir et parcouru de légers pétélements.

Pendant un moment, nous en fûmes tous réduits à attendre en haletant que nos battements de cœur ralentissent.

Le commandant Brenneman ressortit alors la tête par l'écouille de la salle des machines.

— Terminé, déclara-t-il. Quoi ? J'ai raté que'q'chose ?



Les sangsues en plein frai perdirent tout intérêt pour l'*Innsmouth Belle* dès que son moteur reprit son « teuf-teuf ». Elles parurent s'alarmer de la rotation de sa roue à aubes, et s'enfoncèrent sous les flots. En un rien de temps, le lac retrouva sa surface calme ; puis la brume commença à se lever et, une demi-heure plus tard, la rive lointaine nous apparut sous la forme d'une fine ligne sombre à l'horizon.

Nate s'attela sans délai à la dissection de la sangsue morte et prit des notes abondantes sur ce qu'il trouva. Je décelai chez lui un net mécontentement du fait qu'il restât si peu de la créature. Il eût préféré un spécimen intact, même si, au vu de la désagréable expérience que nous venions de vivre, il n'avait montré aucune envie de pêcher une seconde sangsue. Apparemment, sa curiosité scientifique avait ses limites.

La blessure de Junior, bien que laide, était superficielle. Je lui appliquai une pommade, le bandai, puis lui conseillai de laisser sa jambe au repos et la blessure au sec. Il n'y avait aucune raison de penser qu'il ne récupérerait pas pleinement, et sans être handicapé

dans sa locomotion. Les cicatrices, cependant, seraient importantes.

Par suite de cet incident, l'atmosphère à bord de la *Belle* devint fébrile ; tout le monde était sur les nerfs, y compris moi. Je pensais ne pas connaître pire que notre rencontre avec les annélides géants, mais sur la section suivante du Miskatonic, les choses ne firent qu'empirer.

LA CHASSE AU MI-GO

On pourrait raisonnablement supposer que l'attitude de Junior Brenneman envers Charley se serait améliorée, le Noir plein de ressource ayant volé au secours du second capitaine ; ou du moins, que ce dernier aurait témoigné un minimum de gratitude envers l'homme à tout faire.

Hélas, ce fut l'inverse qui se produisit. Junior se montra encore plus acerbe. À mon avis, il lui déplaisait que Charley fût le héros du jour et son sauveur. Sa persécution du géant devint positivement méchante, à la limite de la vendetta. Il ne ratait plus une occasion de le réprimander ou de l'insulter. Charley le prenait bien, avec stoïcisme et courage, mais dans ses yeux et à ses épaules voûtées, on reconnaissait les tressaillements constants de celui qui attend le prochain coup de fouet inévitable.

Je pris le commandant à part pour lui toucher un mot du comportement de son fils, dans l'espoir que de petites remontrances paternelles aideraient Junior à tenir sa langue. À ma grande déception, mais peut-être pas à ma grande surprise, Brenneman senior se rangea du côté de son fils. S'il voyait bien les défauts de ce dernier, expliqua-t-il, Junior était adulte, et il n'appartenait donc plus à son père de le corriger. Par ailleurs, les liens du sang étant ce qu'ils étaient, le commandant ne pouvait faire passer les problèmes de Charley avant ceux de sa famille. Il avait beaucoup de respect pour Charley, en bonne partie parce qu'il travaillait très dur. Mais en fin de compte, ce n'était qu'un matelot.

— J'ai p't-être fait erreur en lui donnant du travail, dit-il. Junior a toujours eu certaines tendances, et j'aurais dû savoir qu'il fallait pas l'forcer à vivre nuit et jour confiné avec un Noir. Je m'disais qu'ça lui

frait au moins un peu d bien, en lui montrant qu'les gens sont pareils malgré la couleur d leur peau. Qu'il apprendrait que'q chose. C'est clair, s'il a pas changé en trois ans, il changera jamais. Mais si c'est trop dur pour Charley, il a qu'à démissionner. J'aimerais pas l'perdre, mais j'aimerais encore moins perdre mon fils. Vous comprenez ?

Je ne le comprenais pas vraiment, mais le commandant me semblant aussi allergique au changement que son fils, je me retins d'insister.



À l'ouest du lac Makadewa, le Miskatonic rétrécissait régulièrement, tandis que le paysage qui l'entourait devenait plus boisé et vallonné. J'avais l'impression que la nature refermait ses griffes sur nous. Les arbres étaient de plus en plus grands. Les hauts conifères sombres, désormais plus nombreux que leurs collègues à feuilles caduques, projetaient de longues ombres en dents de scie en travers du fleuve. Parfois, nous devions contourner des rochers qui affleuraient au milieu de l'eau, et ne nous laissaient que quelques centimètres de marge pour manœuvrer, à bâbord comme à tribord. Le commandant Brenneman passait ces obstacles en douceur et avec un savoir-faire remarquable, fruit d'années d'expérience dans le métier de marin. Charley l'assistait ; chaque fois que le vapeur s'approchait dangereusement d'un rocher qui risquait de percer la coque, il se servait d'une gaffe pour nous en écarter. Junior, pour sa part, ne fit pas grand-chose en dehors de boitiller en grommelant. Sa blessure le dispensait de toutes les tâches en dehors des plus légères, si bien que Charley devait se charger de ses corvées, ce qu'il faisait sans se plaindre. À la vérité, le fardeau n'était pas bien lourd dans la mesure où, de manière générale, Junior ne travaillait pas beaucoup. Sa place à bord de la *Belle* était un modèle de népotisme ; je supposais même que si son père le gardait dans son équipage, c'était tout simplement parce que son fils aurait eu du mal à gagner sa vie partout ailleurs que sur ce bateau.

Le troisième jour après les événements du lac, Nate demanda à accoster sur la rive nord afin de monter une expédition dans les terres. Le commandant s'exécuta, et Nate et moi nous enfonçâmes dans la nature, munis d'équipements divers ; principalement d'un rouleau de corde, d'un flacon de chloroforme et d'une Winchester à répétition. Nate attendit que nous fussions à quelque distance de la *Belle* pour me confier l'objet de cette sortie. On rapportait que, dans les environs, avaient été repérées des créatures à taille humaine que l'on ne pouvait rapprocher que de crustacés ailés. Les témoins oculaires affirmaient

avoir croisé des spécimens solitaires qui, pris au dépourvu, détaient dans les broussailles ou s'envolaient avec leurs ailes de chiroptères. Prises individuellement, ces bêtes étaient donc peureuses. Mais quand on les rencontrait en grand nombre, elles risquaient d'attaquer, et d'infliger des blessures mortelles ; d'où la Winchester pleinement chargée que Nate portait. Au cas où.

Ces monstres étaient connus sous le nom de « mi-go », et les Indiens des environs racontaient bien des légendes à leur propos. Originaires des étoiles, ils visitaient la terre depuis l'ère jurassique afin d'extraire certains minéraux que l'on ne trouvait nulle part ailleurs, et qu'ils rapportaient sur le corps céleste inconnu qui constituait leur foyer. C'est ce qui se disait chez les gens de la nation pennacook, chez les Pentagouets, chez les Abénaquis, les Hurons et d'autres, avec une constance remarquable étant donné la disparité et l'éloignement géographique de ces tribus. Nate en déduisit que le folklore était un ensemble plus fiable de faits attestés et observés que le mythe. Les mi-go, de plus, n'étaient pas des animaux malgré leur apparence. C'étaient des agglomérats de champignon capables de se mouvoir et de communiquer ; cette communication se faisait par la tête, qui changeait de couleur pour exprimer les émotions et transmettre des informations. On les disait même capables d'imiter le parler humain au moyen de cordes vocales rudimentaires.

Quel coup ce serait d'en capturer un, déclara Nate. Quel triomphe pour la science, que d'avoir un mi-go en captivité, puis de lui arracher ses secrets sur la table de dissection. Comment un champignon pouvait-il atteindre à la sentience ? Le mi-go était-il en réalité composé de plusieurs types de champignons qui auraient évolué pour opérer de concert ? Chaque individu était-il une petite communauté collaborative, qui faisait elle-même partie d'une collectivité plus grande ? À quoi servaient les minéraux qu'ils déterraient avec un zèle tout troglodytique ? S'agissait-il d'aliments ? De carburant ? Et si c'était moi qui perceais ces mystères et trouvais ces réponses ?

Nate avait les yeux brillants sous l'effet de l'excitation, de ce désir que je connaissais moi-même si bien pour les avancées intellectuelles. Comme nous gravissions les collines et descendions les vallons d'un pas lourd, son enthousiasme maintenait mon moral à flot et empêchait l'inquiétude de gagner du terrain. Les kilomètres passèrent comme rien et, tout à coup, nous débouchâmes à l'endroit où les mi-go étaient censés errer. La forêt s'arrêtait net, cédant le pas à un terrain rocailleux parsemé d'éboulis. Le soleil paraissait moins chaud et la brise plus vive. Cette dernière émettait des susurrements funèbres en griffant ces terres infertiles. Nate me conseilla de tendre l'oreille. Je devais en particulier guetter un subtil murmure, assez proche d'un bourdonnement d'abeilles, avec ou sans bribes d'anglais, puisque les

mi-go connaissaient, ne fût-ce que vaguement, les langues de tous ceux qui habitaient la région, soit qu'ils les eussent apprises au moyen d'une forme de télépathie, soit qu'il s'agît d'une simple imitation, comme chez les mainates. On racontait que ces murmures insidieux leur servaient à désorienter les intrus sur leur territoire, à les induire en erreur, une pratique rappelant celle du « petit peuple » de la mythologie celtique.

Nate souhaitait, si possible, prendre un mi-go vivant, le droguer, puis l'attacher avec de la corde et le transporter jusqu'au bateau. Si nous n'y parvenions pas, un mi-go mort ferait l'affaire. Il me confia la Winchester et me montra le mouvement de levier qui transférerait la munition du magasin dans la culasse tout en réarmant le chien. Il prit le flacon de chloroforme, bouchon posé mais pas enfoncé à fond, et s'avança d'un pas discret.

Sans doute notre patrouille en ce *no man's land* accidenté dura-t-elle trois ou quatre heures, au cours desquelles nous restâmes sans cesse à l'affût du moindre bruit anormal, du plus petit début de mouvement. J'entendais souvent ce que je pensais être d'étranges chuchotis, pour me rendre compte qu'il s'agissait du vent qui faisait frissonner quelque touffe de végétation. Tout aussi souvent, mon regard était attiré par « quelque chose » qui détalait en périphérie de mon champ de vision, et qui chaque fois s'avérait n'être rien de pire qu'un lièvre ou un tamia. Je gardais constamment l'index posé sur la détente de la Winchester ; j'étais tout à fait prêt à tirer dès qu'un mi-go pointerait le bout de son nez au lieu d'attendre que Nate l'arrosât de chloroforme. Qui pouvait seulement dire si l'anesthésiant agirait sur pareille créature, et à quelle vitesse ? En ce qui me concernait, un spécimen mort en valait bien un vivant. Il serait en tout cas moins dangereux.

Le soleil avait nettement dépassé son zénith lorsque Nate s'avoua enfin vaincu. Les rumeurs d'infestation mi-go dans les environs étaient, semblait-il, grandement exagérées. Je fus soulagé lorsque nous rebroussâmes chemin. Nate se déclara déçu des résultats de notre expédition mais garda le moral et dit que nous aurions peut-être plus de chance à la prochaine. Personnellement, même si en « attraper » un eût été une sacrée réussite, je ne pouvais dire, en toute honnêteté, que j'étais triste que l'expédition se fût soldée par un échec. N'étant pas doté de l'intrépidité de mon ami, je trouvais ledit échec supportable.

C'est au crépuscule que nous regagnâmes le fleuve. Nous découvrîmes alors que la vie à bord de l'*Innsmouth Belle* avait pris un tour meurtrier.



LIEUX INTERDITS



Un brouhaha de voix – des cris éternés – parvint à nos oreilles. À peine avions-nous franchi la passerelle que nous trouvâmes Junior et Charley à couteaux tirés sur le pont côté poupe. Le commandant Brenneman se tenait entre eux et s'efforçait de les séparer. Les deux autres marins semblaient prêts à s'entre-égorger.

Nous découvrîmes vite le sujet du litige. En bref, Junior avait tué Bessie. Il soutenait qu'il s'agissait d'un accident. Le chat s'était retrouvé sous ses pieds, et c'est donc par inadvertance qu'il l'avait piétiné à mort. Charley soutenait le contraire. Il préparait le souper à la coquerie lorsqu'il avait entendu un gémissement pitoyable, suivi de gros coups sonores sur le pont, comme si un pied botté s'abattait de façon répétée. Il était sorti en courant et était tombé sur la dépouille ensanglantée du chat, juste derrière les cabines. Junior était accroupi non loin, yeux écarquillés, joues rougies par l'effort.

Le grand Noir pleurait à chaudes larmes en aboyant ces accusations ; Junior, quant à lui, lui lançait des regards moqueurs de défi et bombait le torse. Je n'avais personnellement aucun doute sur la culpabilité du second. Frapper Charley à travers un acte aussi agressif et méchant, c'était tout à fait lui.

Néanmoins, c'était sa parole contre celle de Charley et, inévitablement, son père trancha en sa faveur. Le commandant ordonna à Charley de ne pas insister, et déclara qu'il ne tolérerait pas pareille insubordination. Si Junior affirmait qu'il s'agissait d'un accident, c'était un accident, et tout était dit.

Charley n'était pas de cet avis. Il fit un mouvement brusque, poing serré, pour frapper Junior. Sa force brute était telle que Nate et le commandant eurent le plus grand mal à le retenir. Il finit par se

calmer et, les paupières tombantes, se retira dans sa cabine en grommelant. À ce moment, Junior s'exclama que la mort du chat n'était pas « une grande perte ». L'animal « était pas normal » ; pour commencer, il n'aurait jamais dû exister. Il pointa droit sur moi un doigt accusateur, et déclara que je mijotais un sale coup dans mon laboratoire, que je touchais à Mère Nature pour créer des monstres, comme des chats qui se prenaient pour des chiens. Il n'avait fait que réparer une erreur. Même s'il ne l'avait pas fait exprès, s'empressa-t-il d'ajouter.

Ce fut à mon tour de me sentir gagné par la colère. Une colère née de mon indignation pour Charley et d'un sentiment d'affront professionnel ; car Junior avait détruit mon travail – l'un de mes plus grands succès scientifiques – avec autant de considération que s'il se fût agi d'un jouet d'enfant. Je n'ai jamais eu de penchant pour les altercations physiques, mais je m'aperçus que mes poings se serraient, et fus pris d'une envie irrépressible de frapper le second du capitaine. Son insouciance suffisante était difficile à supporter, et j'estimais qu'un bon coup de poing dans le nez serait un moyen très efficace d'effacer cette expression de son visage. Ce qui m'empêcha de passer du rêve à la réalité fut la crainte que mes talents de boxeur ne fussent pas à la hauteur de la tâche, et que Junior, en dépit de sa jambe blessée, contre-attaquât sans retenue.

Mais la question cessa de toute façon de se poser, puisqu'à cet instant précis, on nous héla depuis la rive.



Ils étaient cinq. Des Indiens avec arcs et flèches qui souhaitaient monter à bord ; et la politesse solennelle avec laquelle leur porte-parole – le plus grand et le plus imposant du lot – s'adressa à nous semblait ne pas nous laisser la possibilité de refuser. Nate s'en remit au commandant Brenneman. La *Belle* était son bateau, et il était donc normal qu'il eût son mot à dire sur qui pouvait ou non fouler ses ponts. Le commandant renvoya la responsabilité à Nate. C'était son argent qui finançait le voyage. La décision lui revenait.

Nate demanda aux Indiens s'ils venaient en paix, ce à quoi le porte-parole répondit que si leurs intentions avaient été hostiles, nous serions déjà tous morts. La remarque amusa ses frères. Bien qu'un peu tard et maladroitement, Nate rit aussi de la saillie. Il leur fit signe de monter. En même temps, je le vis jeter un coup d'œil à la Winchester, qui demeurait là où je l'avais posée à notre retour à bord, c'est-à-dire appuyée contre le bastingage, presque à portée de sa main. Le commandant de bord, de son côté, tira discrètement le coin d'une

bâche sur le cadavre de Bessie.

Dès que les Indiens nous eurent rejoints sur la *Belle*, leur porte-parole – dont l'anglais était excellent – fit les présentations. Il s'appelait Amos Russell, ou Ours Brun Rapide pour les siens, et était sachem des Pocasset, une tribu du peuple wampanoag. Il nous serra la main à tous. Sa poigne était ferme et sa peau tannée. Il choisit de ne pas faire de remarque sur le fait que Junior lui rendît sa poignée de main amicale avec la plus grande réticence et qu'il s'essuyât aussitôt la paume sur les fesses de son pantalon. Lorsque le commandant lui demanda s'ils venaient faire du troc – des perles indiennes contre du tabac, peut-être –, Russell secoua la tête et répondit qu'il voulait seulement nous donner un conseil.

Le chef wampanoag se tourna vers Nate et moi et, d'une profonde voix rauque qui tenait du grognement, nous informa que nous nous étions aventurés en un lieu où nous n'aurions pas dû aller. Ses compagnons et lui chassaient lorsqu'ils nous avaient vus dans les bois, revenant d'un des « lieux interdits ». Ils nous avaient suivis de loin sur le trajet qui nous avait ramenés au bateau, et avaient décidé de nous avertir de peur que nous fussions tentés par une nouvelle expédition au même endroit. Nous avions eu de la chance de ne pas tomber sur quelque chose qui aurait pu mettre fin à nos vies, mais nous en aurions peut-être moins la prochaine fois. Il existait des sites où les humains n'étaient pas bienvenus, des lieux hantés par des « mauvais esprits » connus pour faire le mal. Les Wampanoag et toutes les autres nations indiennes de la région prenaient maintes précautions pour contourner ces endroits, et nous devons faire de même. Le plus raisonnable était de faire demi-tour et de descendre le fleuve pour retourner d'où nous venions. Ce coin du Massachusetts n'était pas du tout sûr pour nous autres, les Blancs, qui ignorions les secrets du monde et nous jetions tête la première dans le péril, bêtement persuadés que notre science et notre poudre nous protégeraient.

Tout en prononçant le mot « poudre », Russell agita une main méprisante dans la direction de la Winchester. La proximité de la carabine ne lui avait pas échappé, mais ne paraissait pas l'inquiéter le moins du monde. Non sans raisons, il semblait penser que ses camarades et lui n'avaient pas grand-chose à craindre de nous. En dehors de la Winchester, nous n'avions pas d'armes ; les Indiens, eux, avaient leurs arcs, mais aussi des tomahawks passés dans leurs ceintures. De plus, ils avaient le corps agile et nerveux. À leurs yeux, même le vieux commandant robuste et tanné devait avoir l'air calme et précieux ; et je doute que Charley lui-même, eût-il été présent à ce pow-wow, les eût impressionnés malgré sa forte carrure.

Nate écouta le sachem avec un respect nettement affiché, ce que je trouvais étonnant : j'aurais cru qu'il balaierait les propos de l'Indien

d'un revers de la main, voire qu'il le tournerait carrément en ridicule. Il répondit à Russell qu'il appréciait l'avertissement et l'intention philanthropique qui le motivait, et qu'il agirait en conséquence. Il invita alors les guerriers wampanoag à partager un verre avec nous. Il avait du whiskey *single malt* – de « l'eau de feu de premier ordre » – et trinquer ensemble cimenterait les relations cordiales entre Blancs et Peaux-Rouges. Ce serait une sorte de calumet liquide.

Avec le recul, je vois bien que contrairement aux apparences, le geste n'avait rien de magnanime. Il était bien connu que les Indiens avaient un problème avec les alcools forts. Sans tolérance naturelle pour la boisson, ils étaient aussi sensibles à ses effets délétères qu'aux ravages de la variole et de la grippe. Nate devait le savoir, et je m'aperçois maintenant que si Amos Russell tarda à répondre, c'est parce qu'il sentait l'insulte calculée qui se cachait derrière cette proposition. Les yeux topaze du sachem prirent brièvement un éclat intransigeant, comme s'il soupesait la possibilité de vitupérer contre Nate. En fin de compte, il prit mon ami à son propre jeu et, avec toutes les manières sophistiquées d'un mondain au sang bleu, déclina à regret l'invitation.

À peine les guerriers wampanoag étaient-ils partis et avaient-ils disparu en se glissant sans bruit dans la forêt que Nate poussa un aboiement de plaisir.

— Ha ! Tu l'as entendu ? Tu l'as entendu, Zach ? Le grand chef Amos vient de nous dire ce que nous voulions savoir.

Je m'avouai déconcerté. Russell s'était contenté de dire qu'il y avait du danger dans les environs, un fait qui ne nous avait pas franchement échappé. De plus, ajoutai-je, le bon sens nous imposait de suivre son conseil. Je ne suggérais pas de rentrer chez nous, mais dorénavant, nous devons marcher sur des œufs.

Junior Brenneman mit son grain de sel dans la conversation, et affirma que quand un « Indjin » se mettait à débiter des âneries sur les mauvais esprits et autres foutaises du même tonneau, les Blancs ne devaient pas l'écouter. C'était leur devoir d'hommes civilisés et de chrétiens. Le commandant était d'accord, de même que Nate, même si ce dernier avait des raisons précises de ne pas prêter attention à l'avertissement de Russell, comme il me le confia en privé le soir même. Le sachem en avait apparemment dit plus long qu'il ne l'avait souhaité. « Ce coin du Massachusetts n'est pas du tout sûr pour vous autres », avait-il proclamé ; et Nate en déduisait qu'il n'y avait pas que des mi-go dans les environs, mais d'autres choses plus étranges, plus étonnantes. C'était ce qu'il avait pensé à la lecture du *Necronomicon*. Amos Russell l'avait confirmé.

— Des lieux interdits, poursuivit Nate. Des lieux au pluriel. Zach, nous avons peut-être fait chou blanc aujourd'hui, mais je crois

sincèrement que, plus en amont, une foule d'occasions nous attendent. Il y aura d'autres expéditions, et elles ne tourneront pas toutes à la chasse au dahu.

UN ROYAUME GRÉPUSCULAIRE

Les jours qui suivirent, l'*Innsmouth Belle* accosta plusieurs fois pour nous permettre, à Nate et moi, d'explorer les environs. Chaque fois, nous rentrâmes sans rien ramener sinon des pieds endoloris. Cela ne signifie pas que nous ne trouvâmes rien. À plusieurs reprises, nous poursuivîmes quelque créature à travers ces vastes forêts vierges, pour finir par découvrir, une fois que nous l'avions acculée, qu'il s'agissait d'un rat musqué ou d'un cerf. De même, il nous arriva de pister des bêtes qui n'avaient ni l'apparence ni le comportement d'un animal normal. Encore maintenant, après toutes les autres horreurs que j'ai supportées, je ne puis évoquer sans frémir la chose glissante qui nous promena gaiement d'un bout à l'autre d'une vallée pentue sans jamais se laisser rattraper ni se faire voir, tout en nous narguant avec son drôle de cri gazouillant et en laissant derrière elle une traînée luisante de mucus qui n'était pas sans rappeler celle des escargots. Nous ne la rattrapâmes jamais, ne posâmes même pas les yeux sur elle, et d'une certaine façon, je ne le regrette pas. Et puis il y avait l'anthropoïde agile aux yeux brillants et aux ailes de phalène. Il habitait le sommet des arbres, et nous ne pûmes jamais le faire descendre à coups de Winchester. Il semblait se moquer de nous depuis son haut perchoir, et répliquait à nos balles futiles en nous lançant des pommes de pin comme s'il se fût agi de grenades Ketchum. Je dois aussi parler du mammifère lupin qui, à grandes enjambées, nous mena jusqu'à sa tanière – une profonde caverne – dans laquelle Nate s'aventura de vingt pas pendant que j'attendais prudemment à l'entrée. Il se serait enfoncé davantage si des miaulements surnaturels n'avaient retenti dans les profondeurs de ladite caverne, et s'il n'était monté une étrange odeur âcre qui, d'après lui, était d'une intensité à vous donner

les larmes aux yeux. Je ne sais toujours pas si l'animal que nous avions rencontré ce jour-là était un simple loup d'une race que l'on n'avait pas encore décrite ; mais cela n'expliquerait ni les bruits, ni la puanteur de la caverne, et encore moins la rangée d'épines que je crus voir se hérissier sur son dos, à la manière des piquants de porc-épic.

Le Miskatonic devenait un peu plus étroit et un peu moins profond à chaque kilomètre, et nous avions depuis longtemps dépassé la limite à laquelle eût raisonnablement pu s'arrêter un vapeur à roue à aubes comme la *Belle*. Son tirant était assez faible, un peu moins d'un mètre, mais malgré tout, sa quille frottait souvent sur le lit du fleuve, au point que le commandant Brenneman commençait à grommeler qu'elle risquait de s'échouer. Nate proposa d'alléger le bateau en retirant la plupart des cages à animaux de la cale et en les déposant sur la berge. Nous n'en avions plus besoin, puisqu'à ce stade, j'avais épuisé notre stock de cobayes. Le commandant confirma que cela pourrait fonctionner. Nate, Charley et moi, nous déchargeâmes toutes les cages à l'exception des trois plus grandes. Charley nous aida sans jamais se départir de la morosité taciturne qu'il manifestait depuis la mort de Bessie. Il n'y avait plus d'étincelle dans ses yeux. Son grand corps, jadis débordant de vigueur, paraissait désormais trop grand pour lui, comme un manoir aux nombreuses chambres avec un unique occupant. C'était vraiment dommage.

La *Belle*, très légèrement plus haute, repartit en rouspétant. Sans les cages, nous avions un répit ; mais le commandant entrevoyait un nouveau problème auquel il nous faudrait faire face dans un futur proche, à savoir que si le fleuve continuait de rétrécir – et il n'y avait aucune raison de penser que cela ne continuerait pas –, le moment viendrait où le bateau ne pourrait plus faire demi-tour. À supposer que le Miskatonic perdît en largeur à ce même rythme, il nous restait deux jours de voyage, trois maximum. Nate demanda s'il pouvait y avoir en amont des points plus larges où l'érosion du courant sur des sols plus meubles aurait creusé des bassins, voire des lagons. Le commandant reconnut que sa carte du cours du fleuve était loin d'être parfaite, mais qu'il n'y avait rien dessus qui pût suggérer cette possibilité.

Le temps nous était désormais compté ; il y avait une limite au-delà de laquelle nous ne pourrions aller. Je sentis un certain désespoir monter en Nate. Jusque-là, le voyage avait été une perte de temps, d'argent et d'énergie, du moins en ce qui le concernait. Pour moi, il s'était avéré productif, en ceci que j'avais eu l'occasion de perfectionner le transfert cognitif intercrânien au point que la procédure était devenue pour moi une seconde nature ; j'avais un fonds de savoir-faire dans lequel puiser, chaque succès, chaque échec contribuant à mes connaissances et à ma maîtrise. J'étais certain, si j'entreprenais de transvaser l'omniréticulum d'un humain dans celui

d'un autre, d'y parvenir. La seule barrière qui me retenait était éthique ; sans oublier, bien sûr, la difficulté pratique de trouver des patients appropriés.

Nate avait recours au *Necronomicon*, qu'il écumait à la recherche d'indices. Je l'entendais, dans sa cabine, le feuilleter bruyamment en murmurant. Comme on pouvait s'y attendre, le mot « R'luhlloig » franchit plus d'une fois ses lèvres. Le *Necronomicon*, tel un bestiaire de l'étrange, lui avait apparemment promis un butin. Et pourtant, alors que nous étions presque parvenus au terme de notre voyage, nous n'avions pas capturé une seule créature anormale.

Sa frustration était tangible. Un jour passa, puis un autre. Il restait cloîtré dans sa cabine dont il ne sortait qu'à l'heure des repas, au cours desquels il mangeait sans conviction et ne nous répondait que par monosyllabes. Je trouvais décourageant de le voir si abattu (pour moi, Nate Whateley était l'incarnation de l'optimisme constant, un ouragan vivant qui réduisait en poudre tous les obstacles qui se présentaient à lui), mais mes encouragements restèrent lettres mortes.

Le troisième jour se leva, et même moi, qui étais novice en matière de navigation fluviale, je vis que le Miskatonic était désormais juste assez large pour permettre à la *Belle* de tourner à 180 degrés, avec peut-être un mètre de battement devant et derrière. J'allai demander au commandant s'il était tout de même possible de continuer en partant du principe que, le moment venu, nous pourrions rebrousser chemin en marche arrière jusqu'à atteindre un endroit qui nous permît de faire demi-tour. Il ricana et répondit que les vapeurs à roue à aubes étaient quasi impossibles à manœuvrer en marche arrière, surtout ceux qui avaient leur roue à la poupe. La *Belle* serait aussi manœuvrable qu'une brique.

— C'est vraiment maint'nant ou jamais, M. Conroy, dit-il. C'est à M. Whateley d'y prendre la décision, mais si on continue, on risque de rester coincés. Et j'ai compte bien le lui dire quand il daignera montrer l'bout d'son nez.

Un peu plus tard, Nate sortit de sa cabine et, par miracle, son comportement avait changé du jour au lendemain : plus optimiste et résolu que jamais, il frappa dans ses mains en prédisant que la journée s'annonçait bonne. Il savait de source sûre – et je n'avais pas besoin de demander quelle était la source en question – qu'à moins d'un kilomètre et demi de là où nous étions, nous trouverions un endroit abondant. Le commandant Brenneman reconnut qu'un ou deux kilomètres ne changeraient pas grand-chose à la situation de la *Belle*.

— Mais pas plus, d'accord ? Sinon, j'vous harnache comme un cheval de trait, M. Whateley, et j'vous force à haler mon bateau pour qu'on r'vienne sur nos pas.

Nate me prit à part et m'informa à voix basse que lui et moi allions

partir en éclaireurs pour repérer le terrain. Si nous découvrions la créature qu'il s'attendait à découvrir, il nous faudrait y retourner en force, à quatre, voire à cinq, pour la capturer.

— Ne crois que nous soyons après une vulgaire bestiole, cette fois, Zach, me prévint-il. Si j'ai bien interprété le *Necronomicon*, nous nous approchons de la tanière d'une apparition parmi les plus terrifiantes à avoir rampé sur la face de la terre. Tu comprends ? Mais la capture d'une telle créature constituerait le sommet de ma carrière. Les articles que je pourrais écrire ! En fin de compte, je ne serai pas obligé de considérer toute cette aventure comme un échec. J'envisage au contraire une réussite sans précédent.



Peut-être étais-je simplement fatigué. Peut-être mon admiration pour Nate avait-elle des limites. Son enthousiasme me parut quelque peu forcé, et il ne me motiva pas comme il l'eût fait jadis. Peut-être les graines du désenchantement avaient-elles été semées plus tôt, quand je l'avais pour la première fois entendu parler au *Necronomicon*, ce qui m'avait donné des raisons de douter de sa santé mentale. Ces graines donnaient à présent des pousses et florissaient.

Je passai donc cette traversée des bois à jeter des regards en coin à Nate en me demandant si le pur-sang auquel j'avais attelé mon chariot n'était pas en réalité un incontrôlable cheval sauvage. Cette « terrifiante apparition » dont il avait parlé existait-elle seulement ? Pouvait-il s'agir de quelque invention de son imagination enfiévrée ? Cette poursuite d'une chimère à la provenance nébuleuse se résumait-elle à une dernière tentative désespérée pour tirer une victoire de cette défaite ? Ma foi en Nate avait atteint son point de rupture. Mon ami, mon héros, mon grand frère de substitution, était en fin de compte faillible et compromis, comme tout le monde. J'ignore pourquoi cela me surprenait, mais c'était bien le cas.

En l'espace d'une heure, nous atteignîmes une partie sombre de la forêt. J'utilise « sombre » au propre comme au figuré. Les arbres agglutinés empêchaient en grande partie le soleil d'entrer, mais ce n'était pas tout. Il régnait là une impression, une atmosphère. Il m'est difficile de la décrire, mais j'avais appris à la reconnaître au fil de nos précédentes expéditions. Chaque fois que nous approchions d'un lieu où rôdait l'une de ces créatures à la classification douteuse, je commençais à avoir la chair de poule et les nerfs en pelote. Cela pouvait être dû à la manifestation d'un instinct primitif, au réveil de quelque sentiment d'inquiétude ancien et profondément enfoui. Pour le dire simplement, je savais systématiquement quand nous

approchions d'un de ces lieux interdits dont nous avait parlé Amos Russell, mais je le savais sans vraiment savoir comment.

La pénombre – des deux variétés – s'approfondit, en même temps que la forêt, autour de nous, devint silencieuse. Le chant des oiseaux mourut, et les bruissements des branches cessèrent. C'est alors que nous arrivâmes à la clairière.

C'était un demi-cercle presque parfait d'à peu près huit cents mètres de rayon, dans lequel aucun arbre ne poussait. Il se terminait par un rocher escarpé, une falaise abrupte de granit qui se dressait contre le ciel. Orientée comme elle l'était sur un axe est-ouest et face au nord, elle plongeait la clairière dans l'ombre. Même au cœur de l'été, je ne pense pas que le soleil aurait davantage atteint le niveau du sol. C'était une zone d'éclipse perpétuelle, un royaume crépusculaire. Il n'y poussait que des mauvaises herbes, mais celles-ci y étaient abondantes, si denses et omniprésentes qu'il nous fallut pas moins de deux minutes d'observation pour remarquer qu'elles cachaient des ruines. Des vestiges de bâtiments que l'on aurait pu prendre au premier coup d'œil qui pour un monticule, qui pour un affleurement buissonneux. Ici se dressait tel un espar brisé une colonne de pierre ; là, le coin de ce qui avait sans doute été une maison ; et là, la coquille effondrée d'un temple ou d'un château. Nous parcourions les constructions festonnées de végétation avec perplexité, mais aussi une pointe d'émerveillement. C'était – ç'avait été – une ville. Une ville au milieu de nulle part, reliée à aucune route, entourée d'une forêt presque impénétrable, et probablement très ancienne.

L'âge de cette ville, en effet, était presque impossible à déterminer. D'après ce que nous pouvions apercevoir de la maçonnerie à travers la verdure dense, elle était composée du même granit que la falaise. La construction, par ailleurs, était de qualité, car les crevasses séparant les blocs étaient régulières et dénuées de mortier, si fines que l'on n'aurait pas réussi à y glisser une feuille de papier, même si le temps avait érodé les bords extérieurs des blocs.

Ce n'était pas l'œuvre d'Indiens, ce point était clair, car les Peaux-Rouges des États-Unis, bien qu'il leur arrive de bâtir des murs de pierre, n'apprécient pas la construction à l'échelle mégalithique. Nate hasarda que l'architecture portait la marque du savoir-faire maya ou aztèque ; mais aucun des grands empires d'Amérique centrale n'est censé s'être étendu au nord jusqu'en Nouvelle-Angleterre. Je me demandai si les bâtisseurs appartenaient à quelque civilisation oubliée de l'âge de pierre, une race primitive aux connaissances inégalées à l'époque en matière de maçonnerie, et ayant eu accès à des outils inconnus du reste du monde. En faisant cette hypothèse, je n'étais ni tout à fait sérieux, ni absolument facétieux.

— C'est merveilleux, conclut Nate.

Et bien qu'il parlât en fait de décombres, il avait raison.

Nous distinguâmes de larges espaces entre les tas de pierres ; d'anciennes rues, sans nul doute. Elles partaient comme les rayons d'une roue d'un point central sur le bord droit du demi-cercle, bord droit évidemment occupé par le roc escarpé. La ville avait donc eu un centre, vers lequel Nate et moi nous dirigions, poussés par une indicible curiosité, en nous frayant un chemin à travers des zones envahies de lierre et d'autres plantes grimpantes. L'impression d'« obscurité » était forte à cet endroit ; je ne l'avais jamais ressentie aussi puissamment. C'était comme une brise d'hiver insaisissable qui soufflait sur ma peau et me donnait la chair de poule, cependant que le feu de la fascination brûlait en moi et m'inondait de sa chaleur intellectuelle.

Le point central était une place juste au pied de la falaise. Nous nous demandâmes si elle avait servi de place du marché, de lieu de réunion ou d'autre chose. Nos regards furent attirés par le roc lui-même, car nous distinguons sur sa face abrupte une ouverture presque engorgée de broussailles étouffantes. Nous ne l'aurions peut-être pas remarquée sans son linteau, sur lequel étaient gravés des symboles runiques qui rappelaient le sanscrit, mais en plus rudimentaire, plus irrégulier, sans les courbes élégantes de cette écriture. Nate affirma que cela ressemblait à du r'lyehen, une langue à laquelle le *Necronomicon* faisait amplement référence. Le r'lyehen, m'expliqua-t-il, datait d'avant les plus anciennes langues connues, tels le sumérien et l'akkadien. Ses origines étaient enveloppées de mystère, mais on faisait en général l'hypothèse qu'il était parlé par les tout premiers habitants de la terre : des êtres qui venaient peut-être – ou peut-être pas – des étoiles.

J'émis une protestation, quoique modérée. Certes, le fait que les résidents de la ville en ruine fussent nés dans les étoiles expliquerait leur capacité à travailler la pierre d'une façon inaccessible à tous leurs contemporains humains ; tailler le granit avec cette remarquable précision n'avait pas dû représenter le moindre problème pour un peuple qui avait les moyens technologiques de traverser les gouffres interstellaires.

Pendant que je digérais l'affirmation étonnante et potentiellement absurde de Nate, il avait commencé à patauger dans les mauvaises herbes en direction de l'ouverture. Il se baissa sous le linteau pour scruter l'intérieur. La maigre lumière ambiante ne pénétrait pas loin, mais il déclara entrevoir une salle. Je le rejoignis et vis effectivement une salle bien plus grande que l'on n'eût pu s'y attendre avec une ouverture aussi modeste. Les murs du fond et le plafond étaient à peine visibles, chacun à une trentaine de mètres de distance. On distinguait aussi une sorte de socle vers le centre de la salle ; une

pierre de forme oblongue ornée de glyphes r'lyehens.

Je n'avais aucune intention de franchir le seuil. Nate, au contraire, n'avait aucun scrupule à le faire. Il entra donc en marchant sur la pointe des pieds entre les vrilles des plantes grimpantes qui, du dehors, s'insinuaient dans la salle et s'écartaient pour former un delta évasé et feuillu. Nate était peut-être le premier homme à poser le pied dans cette vaste cavité depuis des milliers d'années, depuis que la ville était à l'abandon et avait sombré dans le pourrissement ; le premier à perturber sa virginité solennelle et archaïque. Il s'approcha du socle, le contourna et s'arrêta de l'autre côté.

— Zach ? lança-t-il d'une voix claire et posée. Viens. Il faut que tu voies ça.

Bien qu'à contrecœur, je lui obéis. Je le rejoignis d'un pas hésitant de l'autre côté du socle. Là, d'un geste du bras fanfaron et travaillé, tel un prestidigitateur concluant son tour, il me montra ce qu'il avait découvert.

LA CHOSE DANS LA FOSSE

La fosse mesurait un peu plus de deux mètres de diamètre et deux fois plus en profondeur. Ses bords étaient de roche nue et lisse. C'était un puits parfaitement cylindrique percé dans la terre. Et ce puits n'était pas vide. Au fond, occupant presque toute la surface circulaire, était tapie une masse noir de jais, un monticule dont la surface était hérissée de bosses, de rejets et d'excroissances. La chose – dont la silhouette était à peine visible à la faible lumière qui entrait par la porte de la salle – était complètement immobile, ce qui m'empêchait de savoir si elle était animale, végétale ou minérale. Son enveloppe extérieure semblait flexible, et je croyais y voir des ouvertures qui pouvaient faire partie d'un genre de système respiratoire ; comme des pores sur de la peau, ou les stomates sous une feuille, ou encore les stigmates de l'exosquelette chitineux des insectes. Mais il y avait aussi des appendices superficiels : certains semblables à des kystes, d'autres comparables aux cils d'une bactérie, et d'autres encore assimilables à des pseudopodes ou des tentacules.

Surtout, en dehors du fait qu'elle était vaguement sphérique, la chose semblait ne pas avoir de forme fixe et définie. Bien qu'elle fût statique, j'avais une impression de flux. C'était comme si Nate et moi regardions la photographie d'un sujet en mouvement, comme l'écume sur la crête d'une vague ou la crinière d'un cheval au plein galop. Un instant figé. Si elle était vivante, cette « chose » indicible était un nuage noir replet, agité par des pressions invisibles.

Au bout de deux ou trois minutes, je retrouvai la parole, même si je ne me rappelle pas avoir dit quoi que ce fût de spécialement important ou cohérent. Nate endigua mes bredouillages en posant une main sur mon épaule.

— Enfin, dit-il. Nous avons réussi, Zach. Nous avons trouvé quelque chose. Une récompense qui ôte toute importance à toutes celles qui nous ont glissé entre les doigts. Nous avons trouvé un shoggoth.

Shoggoth. C'était ainsi que l'on appelait cette forme indistincte, bulbeuse et noueuse. C'était ce qu'affirmait le *Necronomicon*, cette providentielle bible impie qui nous avait menés jusqu'à l'ancienne cité perdue.

Mais ce shoggoth, était-il vivant ou mort ? D'apparence du moins, il ne semblait pas en vie. Une chose aussi immobile ne pouvait être considérée comme vivante. Peut-être cet animal gisait-il au fond de ce puits depuis l'abandon de la ville, mais alors, il aurait depuis longtemps dû se décomposer jusqu'à ce qu'il n'en restât rien. Il était impossible qu'il fût resté si bien conservé – on ne distinguait pas la moindre trace de pourrissement – sauf à être un tant soit peu vivant.

Se pouvait-il qu'il fût pétrifié ? Je posai la question à Nate. La pétrification expliquerait certainement son apparence intacte. Cela pouvait être un effet de l'air qui flottait dans la chambre, et qui, en œuvrant de concert avec des minéraux du sol, avait provoqué une silicification ou une pyritisation graduelles.

Nate répondit qu'il n'observait sur le shoggoth ni la matité rugueuse ni la rigidité qui accompagnaient invariablement le processus. Pour lui, la créature était en état de dormance, une forme avancée d'hibernation. Toutes ses fonctions vitales étaient réduites au rythme le plus lent que l'on pût concevoir, à tel point qu'un battement de cœur pouvait prendre un an. (Si tant est qu'un shoggoth ait un cœur. Nate parlait bien sûr métaphoriquement.) La créature était suspendue entre la vie et la mort, sans basculer tout à fait dans l'une ou l'autre.

Cependant, ce qui l'intéressait davantage, c'était la raison pour laquelle elle se trouvait au fond de ce puits. La fosse paraissait creusée à dessein. La salle tout entière, d'ailleurs, semblait expressément conçue pour recevoir le shoggoth. Nate se demanda tout haut s'il s'agissait d'une prison, d'un lieu de culte, ou des deux. Ces possibilités, après tout, n'étaient pas incompatibles. Le socle, derrière nous, qui surplombait le puits, avait certainement beaucoup à voir avec le traditionnel autel d'église. Les habitants de la ville vénéraient-ils le shoggoth ? L'adoraient-ils comme un dieu ?

Cette pensée hideusement blasphématoire, lorsqu'il l'exprima, me donna un étrange frisson. J'avais très envie de rejeter une telle idée, mais elle était horriblement plausible. Les écritures r'lyehennes sur l'autel nous eussent peut-être révélé la réponse si nous avions été capables de les lire. La présence même du bloc donnait du poids à la supposition de Nate, car on grave rarement des mots dans la pierre

sinon dans un but rituel ou pour immortaliser quelque doctrine officielle.

Soudain pris d'une sensation de vertige, je sortis en quête d'air frais. Nate se dépêcha de me suivre pour vérifier que j'allais bien. Je recouvrai vite mon équilibre mental, mais jurai de ne plus jamais remettre les pieds pour une raison ou une autre dans cette salle. L'atmosphère y était insupportablement oppressante.

Nate répondit que c'était dommage, mais qu'il comprenait. Il estima pouvoir s'en tirer sans moi. À vue d'œil, il faudrait quatre hommes pour récupérer le shoggoth, mais Nate voyait trois hommes plus ou moins valides à recruter.



Ainsi, un jour plus tard, nous étions de retour à la cité oubliée, suivi de Charley et des Brenneman. Nous avions réquisitionné toutes les cordes de l'*Innsmouth Belle*, mais aussi des lanternes, des planches, des clous, une scie et un marteau. Je regardai depuis l'entrée mes quatre compagnons se rassembler autour du puits. La veille au soir, Nate avait passé du temps à préparer l'équipage à ce qu'ils allaient voir. Le shoggoth, avait-il assuré, n'était pas plus dangereux qu'une masse inerte de protoplasme. Il ne pensait pas que l'extraire du puits le tirerait de son sommeil. Il affirma cela avec tant de certitude que personne ne crut bon de remettre sa parole en doute ; et même après que les trois hommes eurent vu le monstre pour la première fois à la lumière des lanternes, ils ne firent aucune objection, grâce au travail préparatoire soigneux de Nate. Junior Brenneman poussa plusieurs jurons, et son père se signa et but une rasade à sa flasque, mais il y avait sur leurs visages et, à un moindre degré, sur celui de Charley, une stupéfaction qui paraissait l'emporter sur toutes les autres considérations.

— Mon Dieu, fit le commandant en se grattant derrière la tête. M. Whateley, il y a longtemps d'ça, quand vous m'avez dit qu'vous comptiez ram'ner des curiosités biologiques, ben, je r'connais qu'j'étais pas convaincu. J'croyais qu'c'était qu'des âneries, mais bon, vous m'avez bien payé, alors quelle importance ? Mais là, maint'nant que j'vois c'que j'vois d'mes propres yeux... Cette chose, Barnum vendrait sa mère pour l'avoir.

L'équipage fabriqua une poulie de fortune en montant, avec les planches que nous avions apportées, un échafaudage à trois pieds. Pendant que Charley maintenait les planches, Junior plantait les clous. Le commandant, lui, supervisait les opérations. Il fallut toute la journée pour terminer le dispositif. Nous retournâmes sur le bateau

pour la nuit, et regagnâmes la ville au matin pour passer à l'étape suivante, qui consistait à faire descendre un homme dans le puits pour attacher les cordes au shoggoth.

Junior, le plus léger d'entre nous et fêré en matière de nœuds, fut « volontaire » d'office pour ce rôle. Il descendit donc, une corde nouée autour de la taille. C'était Charley qui la tenait à deux mains et la laissait filer. Il me vint à l'esprit que c'était là pour le Noir une occasion idéale de se venger de l'autre ; il n'avait qu'à faire semblant de perdre prise, et Junior tomberait au fond de la fosse où, au mieux, il se casserait un membre ou se fendrait le crâne. Peut-être Charley fut-il tenté, mais il résista. Junior arriva sans encombre au fond, et entreprit de passer des cordes autour du shoggoth. Il nous fit savoir en des termes très clairs qu'il n'appréciait pas de se trouver aussi près de la créature. Il affirma aussi que le corps de la chose était chaud au toucher, et bizarrement mou, comme un bonbon au caramel. Il persévéra toutefois, ce qui fut tout à son honneur. J'avais beau ne pas l'aimer, je ne puis nier qu'il fallait un sacré courage pour descendre dans ce puits attacher le shoggoth comme il le fit. Personnellement, je n'aurais jamais pu. Je n'aurais pas osé.

Nous fîmes descendre une autre corde, dont Junior noua l'extrémité à la toile d'araignée dans laquelle il avait emmailloté le monstre. Puis Charley remonta le marin, et les trois hommes s'employèrent à hisser le shoggoth. Un centimètre après l'autre, la créature inconsciente quittait son lieu de repos, les trois hommes tirant ensemble au rythme des exhortations du capitaine, pendant que l'échafaudage de bois grinçait et tremblait sous l'effet de la corde tendue qui glissait à son sommet. Enfin, le shoggoth se retrouva pendu au-dessus du puits. Nate se pencha pour l'orienter vers le sol tandis que les trois hommes d'équipage relâchaient lentement la corde principale. Ainsi, le shoggoth se posa doucement sur le sol de la salle.

Il resta inerte, débordant par endroits de sa nacelle de cordes, tel un pudding dans un filet à provisions. J'estimai sa taille à deux mètres dix de long, pour à peu près autant de haut, même si la gravité aplatisait quelque peu sa masse gélatineuse sur le dessus, ce qui, au lieu d'une sphère parfaite, en faisait un sphéroïde aplati aux pôles. Mon inquiétude de le voir se réveiller pendant l'opération se dissipa. Malgré la façon inélégante dont on venait de le traiter, le shoggoth demeurait dans sa torpeur, ce qui présageait du meilleur pour la troisième phase de l'entreprise : le retour au bateau.



Si j'affirme que le transport du shoggoth à travers la forêt fut sans

histoire, je ne veux pas dire que cela fut facile, mais qu'il ne se passa rien de regrettable, sinon que nous nous épuîsâmes à la tâche. Pour porter la créature, nous démontâmes l'échafaudage et le reconvertîmes en traîneau de fortune, sur lequel nous fîmes rouler le shoggoth. Puis nous harnachâmes Charley à l'avant comme un cheval de trait, nous nous plaçâmes derrière le dispositif pour pousser, et nous entreprîmes au prix de grands efforts de faire traverser la ville à notre trouvaille. Un mètre épuisant après l'autre, le traîneau se fraya un chemin, telle une charrue, dans les mauvaises herbes, puis sur le sol de la forêt. L'opération fut d'une lenteur pénible, entrecoupée de pauses fréquentes, principalement pour permettre à Junior de reposer sa jambe blessée et à moi-même de souffler. Sans Charley et sa force terrifiante, nous n'aurions peut-être pas atteint notre but ; en tout cas, il est certain que nous ne l'aurions pas atteint dans la journée. Joua aussi en notre faveur le fait que le terrain commençait à être en pente à l'approche du fleuve, si bien que la masse du shoggoth, à partir de là, nous aida au lieu de nous ralentir. Pourtant, nous ne rejoignîmes la *Belle* qu'à la tombée de la nuit, et, d'un commun accord, nous décidâmes d'attendre le lendemain matin pour transporter le shoggoth dans la cale.

Nous laissâmes donc la créature, toujours ficelée, sur la berge, puis, épuisés, nous allâmes souper et gagnâmes nos cabines d'un pas traînant.

Toutefois, nous ne devions pas beaucoup dormir cette nuit-là.



LA NUIT DU SHOGGOTH



J'étais tellement vidé physiquement par les efforts du jour que je sombrai dès que ma tête toucha l'oreiller ; mais je n'eus droit qu'à une poignée d'heures de sommeil irrégulier avant de me retrouver soudainement les yeux grands ouverts. Quelque chose m'avait réveillé. Un bruit. Un cri de terreur qui semblait faire partie d'un rêve. Lorsque cela recommença, je compris que c'était la réalité. Quelque part, non loin, un homme avait poussé un hurlement de damné qui exprimait une angoisse, une horreur telles, que je me mis à trembler de la tête aux pieds.

J'étais partagé entre sauter du lit pour aller voir ce qui se passait, et enfouir ma tête sous la couverture. Le cri retentit une troisième fois, désormais avec une teneur rauque et implorante, comme si celui qui le poussait demandait grâce sans articuler un mot. J'entendis aussi quelqu'un passer en chaussettes devant la porte de ma cabine. Je ne parvins pas à déterminer dans quelle direction ce quelqu'un courait, mais il semblait qu'il allait au secours de la personne qui hurlait, ce qui me donna du courage. Je sortis la tête.

C'est Nate que je vis en premier. Il attendait sur le pas de sa porte, l'air curieux et singulièrement calme. Je lui demandai s'il savait ce qui se passait, mais il secoua la tête. L'un derrière l'autre, Nate en premier, nous partîmes vers l'arrière du bateau, dans la direction des cris.

Si seulement je pouvais oublier la vision qui nous attendait lorsque nous atteignîmes la poupe de l'*Innsmouth Belle*. Si seulement il existait une sorte de gomme capable d'effacer complètement ce souvenir de mon cerveau.

La scène était éclairée par la lune. Tout d'abord, je ne compris pas

vraiment ce que je voyais. Junior gisait sur le pont. Il subissait les assauts d'une forme sombre et pulsatile qui englobait ses jambes jusqu'aux cuisses. On eût dit qu'un essaim compact de mouches s'était abattu sur lui. Je perçus alors que ladite forme sombre traînait le second, impuissant, vers le bord du bateau, côté rivage. Son avancée – un mouvement qui tenait à la fois de la glissade, du roulis et du suintement – était laborieuse mais inexorable. Junior s'agrippait à tout ce qu'il pouvait pour empêcher la chose de l'emporter, mais en vain. La forme sombre était plus forte que lui, et implacable.

Sur la rive herbue gisait un enchevêtrement de corde vide. Le shoggoth s'était éveillé, avait échappé à ses liens, et était monté à bord de la *Belle* pour tuer. Après ces premiers cris sous l'emprise de la panique, Junior consacrait ses efforts à résister. Ses dents étaient fermement serrées. Il ne partirait pas sans se battre.

Je savais que je devais l'aider, mais j'hésitais. Le dégoût que m'inspirait la vue de ce shoggoth actif – la pure anormalité de ce corps gélatineux qui était parcouru d'ondoiements et de tortillements, comme de la crème tournée et noire – me donnait envie de battre en retraite. Cependant, je parvins à trouver le courage d'avancer d'un pas.

Une main me rattrapa par le bras, et Nate me souffla à l'oreille :

— Non, Zach. N'y va pas. Si tu tiens à ta vie et à ta santé mentale, n'y va pas.

Je rétorquai qu'il fallait bien que quelqu'un fit quelque chose, ce à quoi il répondit :

— Pas toi. Pas mon cher ami Zach. Je refuse que tu risques ta vie pour un misérable insignifiant comme Junior Brenneman. J'ai une idée de ce qu'il faut faire, mais tu dois attendre ici. Ne t'approche pas de cette chose. Promis ?

J'opinaï du chef et ressentis un soulagement coupable. Nate m'avait autorisé à ne pas m'en mêler. Mon inaction n'était donc pas de la lâcheté ; c'était un devoir.

Lorsque Nate repartit au plus vite vers sa cabine, une silhouette accourut depuis l'autre côté de la superstructure du vapeur. C'était Charley. Au premier coup d'œil, il comprit la situation désespérée dans laquelle se trouvait Junior Brenneman et, sans hésitation apparente, ramassa une gaffe et se jeta sur le shoggoth en brandissant l'outil au-dessus de sa tête. Je l'interpellai dans l'intention de lui déconseiller de se montrer aussi dangereusement impétueux, mais Charley ne m'entendit sans doute pas.

À cet instant précis, le shoggoth parvint au bord du bateau et se laissa tomber en emportant Junior. Le second du capitaine s'agrippa au bastingage, mais fut entraîné par-dessus bord avec une promptitude effrayante, ce qui lui valut de perdre plusieurs ongles. Le shoggoth

tomba sur la berge, sans se blesser, avec un gros bruit sourd qui se propagea ; celui que fit le corps de Junior fut beaucoup plus aigu, comme un claquement de fouet. Il y eut un éclatement, un « crac » d'os brisés, et le cri que lui arracha l'impact, contrairement à ses prédécesseurs, fut un pur hurlement de douleur.

Charley avait atteint le bastingage une fraction de seconde trop tard pour se servir de la gaffe sur le shoggoth. Toutefois, il ne faiblit pas. Il sauta par-dessus bord en s'appuyant d'une main à la barre et, dès qu'il atterrit sur la berge, abattit la gaffe de toutes ses forces sur la carapace de la créature (ou sur sa peau ; on nommera son tégument comme on voudra). Cela n'eut aucun effet visible sur elle, mais Charley persista. Il poursuivit le shoggoth, qui continuait à ramper avec un mouvement péristaltique gluant, à la manière de quelque gigantesque asticot sphérique, en emportant Junior, qui ne cessait de hurler.

L'horrible créature résista aux assauts de Charley, absorba ses coups grâce à l'élasticité molle, pâteuse, de son corps, et soudain, elle sembla en avoir assez. Elle s'arrêta, et une dizaine de tentacules sortirent simultanément d'elle. Les vrilles charnues s'abattirent et arrachèrent sa gaffe à Charley avec autant de facilité que s'ils eussent pris sa sucette à un petit enfant. Toutefois, le shoggoth ne se contenta pas de désarmer l'adversaire. Il généra d'autres tentacules, qui s'enroulèrent autour des membres de Charley. L'espace de quelques instants, je crus qu'il allait aussi emporter le Noir, mais le shoggoth semblait lui réserver un tout autre sort. Il l'approcha à quelques centimètres de son flanc. Charley se contorsionna, se débattit, mais l'emprise de la créature était implacable.

Alors, une sorte de sphincter se dilata dans le flanc de cette dernière. Il s'agissait d'un de ces pores que, dans mes hypothèses, j'avais rapproché de stomates ou de stigmates. Je changeai d'avis du tout au tout sur leur fonction. Cet orifice était une sorte de portail, un moyen de communication entre le shoggoth et le monde qui l'entourait, une brèche qui permettait à l'environnement d'accéder à l'intérieur de son corps, et *vice versa*. On pourrait appeler cela une bouche, un œil, une oreille ou même une narine, mais on aurait tort. C'était tout cela et bien d'autres choses à la fois. L'orifice était béant devant Charley, qui plongea le regard dans ses ténèbres, puis poussa un cri strident, chevrotant, qui ne ressemblait en rien au grondement grave de son habituelle voix parlée. C'était un aria de l'horreur, comme si son esprit même s'échappait comme de la vapeur jaillissant d'une bouilloire. Son corps fut pris de tremblements, ses yeux se révulsèrent jusqu'à ce qu'on n'en vît plus que le blanc, et même Junior, malgré toute son abjecte détresse, se tut, stupéfait par le tourment supérieur, plus sincère, de l'autre.

Combien de temps Charley hurla ainsi, combien de temps sa saisissante mélodie fendit l'air nocturne, je ne saurais le dire avec précision. Tout ce que je sais, c'est que son hideux ululement suraigu ne cessa que lorsque Nate reparut. Il avait apporté le *Necronomicon*, qu'il lut à haute voix. Les mots, suites de syllabes visqueuses et d'occlusives glottales, ne m'étaient pas intelligibles. Je supposai – et Nate me le confirmerait plus tard – qu'il s'agissait de r'lyehen phonétiquement retranscrit en alphabet romain dans les pages de l'ouvrage. Ces mots formaient une psalmodie – ou plutôt, comme Nate me l'apprendrait par la suite, un sort – qui eut un profond effet sur le shoggoth. À mesure que Nate en répétait le texte, la créature relâchait sa prise sur Charley et Junior. Comme décontenancée, elle sembla tressaillir et se recroqueviller. Progressivement, avec une réticence palpable, le shoggoth commença à reculer en laissant Junior, qui gisait, brisé, sur le sol, et à côté de ce dernier, Charley, à genoux, bras pendants. La créature eut vite atteint les arbres. Elle disparut dans l'obscurité de la forêt, engloutie par la nuit.

Dans le silence qui suivit, le seul bruit fut celui des gémissements de Junior Brenneman, jusqu'à ce qu'un juron retentît à côté de moi. Je me retournai et vis que le commandant de bord avait enfin quitté son lit. J'ignore comment il avait fait pour ne pas se réveiller malgré tout ce remue-ménage, mais la puanteur d'alcool qui émanait de lui constituait un indice. Il jeta un regard chassieux sur son fils blessé et son matelot frappé d'incapacité, puis se tourna vers Nate.

— M. Whateley, vous allez d'avoir vous expliquer. Aidez-moi à les r'monter à bord, et peu importe l'heure, on largue les amarres. Je n'pass'rai pas une minute de plus ici.



Le commandant lança la vapeur et fit faire un demi-tour serré à la *Belle*. Il nous laissa nous occuper des blessés. Junior était dans un triste état. Il avait le pelvis fracturé, l'épaule luxée, mais le pire était que plusieurs de ses côtes étaient en miettes, et à en juger par les caillots de sang qu'il crachait sans cesse, l'extrémité déchiquetée de l'une d'elles s'était retournée et avait percé un poumon. Charley, quant à lui, était en bonne condition physique, du moins selon mes estimations. Pour son esprit, c'était une autre histoire. Il gisait sur sa couchette, où nous l'avions déposé, et son regard ahuri restait rivé au plafond. De temps en temps, sa bouche pouvait s'activer comme pour essayer de parler, mais il n'en sortait aucun mot ; seulement des cliquetis mouillés, dépourvus de sens. Ses yeux étaient aussi vides et vitreux que ceux d'une poupée de porcelaine.

Au lever du jour, nous étions à plusieurs kilomètres en aval de l'endroit où le shoggoth avait attaqué. Le commandant avançait aussi vite qu'il l'osait sur cette partie du fleuve qui n'était que méandres et obstacles ; il faisait parfois halte pour descendre en salle des machines alimenter la chaudière. L'état de Charley restait stable, mais Junior était mal en point. Je lui donnais des doses de morphine pour adoucir la douleur, mais il crachait de plus en plus de sang. Bien que je ne sois pas médecin, j'étais certain qu'il ne lui restait que quelques heures à vivre s'il ne recevait pas des soins adaptés ; et même si, par miracle, un hôpital apparaissait soudain à l'horizon, je ne lui donnais que peu de chances de s'en tirer. Bref, puisque nous nous trouvions à plusieurs jours de voyage de toute civilisation, Junior était condamné.

C'est alors que Nate me fit une proposition.

TERRITOIRE INEXPLORE

— Le destin, dit-il, nous offre une occasion fortuite.

C'est par cet euphémisme désinvolte qu'il aborda le sujet. Nous avions tout ce que nous pouvions espérer à bord, poursuivit-il ; dans l'ensemble, les critères exacts dont nous avons discuté précédemment étaient réunis.

J'étais ivre de fatigue, et demeurais sous le choc des événements de la nuit passée. Tout d'abord, mon cerveau ne parvint pas à comprendre où Nate voulait en venir, puis il commença à percevoir la portée de son idée.

Ma première réaction fut le rejet. Il pensait à un transfert cognitif intercrânien. Il me proposait de passer au niveau supérieur en appliquant ma procédure à des êtres humains. En l'occurrence, il voulait extraire la conscience de Junior de son corps moribond pour l'insérer dans le cerveau traumatisé de Charley.

Après tout, argumenta Nate, Charley avait presque totalement perdu la raison. Quoi que lui eût fait le shoggoth, quelle que fût l'horreur à laquelle il avait été exposé en regardant dans cet orifice, il n'avait plus sa tête. Son esprit était désormais une page blanche sur laquelle il nous appartenait de réécrire, en imprimant dessus l'essence cérébrale de Junior. Peut-être n'aurions-nous plus jamais d'aussi bonne occasion. Le scénario que Nate avait esquissé peu de temps auparavant, par un extraordinaire coup du sort, était devenu réalité. Il fallait être stupide – non, fou – pour ne pas en profiter.

— Vois la situation ainsi, insista-t-il. Au rythme où vont les choses, Junior Brenneman n'a que peu de chances de passer la journée. Charley est perdu, même s'il est en bon état physique. En offrant à l'un de prolonger son existence dans le corps en bonne santé mais vide

de l'autre, tel le bernard-l'ermite qui élit domicile dans la coquille abandonnée d'un autre mollusque, nous offririons un nouveau départ à Junior.

Je répliquai que nous ignorions si l'état second dans lequel se trouvait Charley était temporaire ou permanent ; agir sans avoir tranché cette question serait mettre la charrue avant les bœufs. C'était aussi une affaire de dignité. Comment pourrions-nous imaginer transférer dans son corps la conscience d'un homme qui le méprisait si ouvertement ? C'était une cruelle plaisanterie, une dernière insulte après tous les affronts que Charley avait subis de la part de Junior. J'avais considéré Charley comme un homme parfaitement honorable, et le simple fait d'envisager de le soumettre à la procédure était scandaleusement irrespectueux.

De plus, ajoutai-je, avant de commencer, il nous faudrait forcément l'autorisation du père de Junior – ce dernier étant inconscient – et je ne pensais pas que le commandant nous la donnerait.

Ce point, affirma Nate, ne poserait aucun problème. Il saurait exposer la situation au commandant de façon à le convaincre de donner son accord. Mon propre refus, avoua-t-il, constituait un plus gros obstacle, mais il saurait le contourner.

Tout en disant cela, il partit d'un pas décidé et insoucieux pour le poste de pilotage, et me laissa continuer de prodiguer des soins à un Junior inconscient. Lorsqu'il revint un peu plus tard, il paraissait satisfait. Il avait apparemment obtenu l'accord du commandant Brenneman. Le marin s'était tout d'abord montré réticent, mais aussi profondément sceptique. Et puis Nate – ce beau parleur, ce charmeur de Nate – avait fini par le convaincre. Par-dessus tout, le commandant ne voulait pas perdre son fils. Si Nate pouvait vraiment faire en sorte qu'il survécût, fût-ce dans le corps d'un autre, alors, en ce qui concernait le commandant, le débat était clos. D'autant que pour Junior, l'alternative était une mort lente et douloureuse.

J'allai voir le commandant pour protester, mais sa décision était prise ; autant discuter avec un bloc de granit. Qui plus est, il était passablement ivre, et devint agressif lorsque j'insistai.

— Allez bêler ailleurs, espèce de foie jaune ! tonna-t-il en agitant à mon endroit son poing noirci par le charbon. M. Whateley sait quoi faire, si vous vous savez pas. Il a du cran et du bon sens, ce gars-là. Vous avez bien fait qu'un chat s'comporte comme un chien, non ? Pour ça, vous avez utilisé votre belle intelligence d'universitaire. Maint'nant, servez-vous-en donc pour sauver mon fils !

Si Junior Brenneman avait été un tantinet plus respectable et Charley un tantinet moins, j'aurais pu capituler et mettre en œuvre le plan de Nate. Mais je ne pus tout simplement pas m'y résoudre. Je pensais que mon refus obstiné tuerait ce projet dans l'œuf. Je croyais

avoir mon mot à dire.

Il s'avéra que non. Lorsque j'informai Nate qu'en dépit de ce que voulait le commandant, je n'opérerais pas, mon ami me répondit par un rire moqueur.

— Qu'est-ce qui te porte à croire que j'ai besoin de toi ? demanda-t-il. J'étais aux premières loges pour assister à l'évolution de tes expérimentations. Je connais tout en détail. J'en sais autant que toi sur l'omniréticulum et le transfert cognitif intercrânien. Pour être franc, Zach, tu n'es qu'un bonus. Maintenant, soit tu m'aides, soit tu t'écarteras de mon chemin. Que préfères-tu ?

Son visage était froid, son ton, condescendant et méprisant. Ce Nate Whateley-ci, qui avait rejeté tout semblant d'amitié et de courtoisie, je ne le reconnaissais pas. Ailleurs dans ces pages, je l'ai comparé à un ouragan ; je comprenais désormais que je n'étais pour lui qu'un énième obstacle, et qu'il était prêt à me piétiner pour me briser en mille morceaux. L'idée que j'eusse pu être quelqu'un de spécial pour lui, un petit frère, une âme sœur, me paraissait illusoire. M'étais-je menti à moi-même ? Était-ce Nate qui m'avait menti ?

J'étais découragé, dévasté, mais je tins bon. Je répondis à Nate que je ne l'aiderais pas à mettre la procédure en œuvre. Et d'ailleurs, s'il insistait pour s'en charger, je l'en empêcherais activement.

Lorsqu'il me demanda d'un ton hautain comment je comptais mettre ma menace à exécution, je commis l'erreur de lui répondre. Je lui expliquai que j'irais au laboratoire détruire les produits chimiques et outils nécessaires. Mes notes aussi, s'il le fallait. Cela mettrait fin aux discussions.

— Oh, Zach, Zach, Zach, fit Nate avec un mouvement de tête compatissant. (Son expression se durcit.) Tu crois vraiment pouvoir me lancer un ultimatum ? À moi, Nathaniel Whateley ? Tu commettrais cette imprudence ?

Je me redressai de toute ma taille, inférieure à la sienne de cinq centimètres, et je jetai un « oui » plein de défi.

Aussitôt, je ressentis une douleur, il y eut une explosion de lumières, puis le monde sombra dans des ténèbres profondes et généralisées.



Lorsque je revins à moi, j'avais la mâchoire endolorie, la tête qui tournait, et la nausée. Il me fallut du temps pour pouvoir me redresser dans le lit sur lequel j'étais allongé, et encore un moment avant de parvenir à me lever tant bien que mal. J'étais dans ma cabine. J'essayai d'ouvrir la porte. Elle était verrouillée du dehors.

Je tambourinai avec les poings en appelant. Personne ne vint.

Je retournai faire le point sur ma couchette. L'*Innsmouth Belle* haletante descendait toujours avec empressement le fleuve vers l'est. Le paysage défilait au hublot. Il était 15 heures passées. J'étais resté inconscient cinq heures durant. Mon meilleur ami m'avait mis KO, tout cela parce que j'avais eu la témérité de m'opposer à lui.

Ces cinq heures avaient amplement suffi à Nate pour opérer Charley et Junior Breneman. Avait-il réussi ? Je dois avouer que j'étais vaguement curieux de connaître le résultat. Une partie de moi était consternée par ce que Nate entreprenait, mais une autre – le scientifique rationnel qui n'était jamais bien loin sous la surface – avait les oreilles dressées et la truffe au vent. Il y avait du savoir dans l'air. L'attirante perspective d'une réussite sans précédent.

Enfin, un peu avant 18 heures, Nate vint me libérer. Il me considéra avec inquiétude, nota le bleu gros comme un œuf qui déformait ma mâchoire, et me présenta des excuses qui me parurent assez sincères.

Je ne pus me retenir. J'aurais voulu me mettre en colère, protester, mais je me contentai de demander :

— Ç'a marché ?

— Viens voir, Zach. Viens voir ce que nous avons réussi à faire.



Junior était mort. Son corps gisait dans sa couchette, le visage recouvert par le drap. Charley, au contraire, était d'aplomb... et perplexe. Debout dans sa cabine, sourcils froncés, il regardait ses mains, tournant et retournant les jumelles côté paumes, côté dos, côté dos, côté paumes, comme s'il les voyait pour la première fois. Lorsque je m'adressai à lui, il parut ne pas reconnaître son propre nom. Quand Nate l'appela « Junior », il eut un léger mouvement de tête, comme s'il entendait une chanson familière qui sortait d'une lointaine fenêtre.

L'opération s'était passée sans anicroche, me dit Nate. Il n'y avait pas eu de complications. Les deux patients s'étaient laissés chloroformer (ni l'un ni l'autre n'ayant d'ailleurs eu l'occasion de s'y opposer). Nate avait cru que la composition précise des trois solutions Conroy lui poserait problème, mais mes notes scrupuleuses – admirablement scrupuleuses – ne laissaient que peu de place à une erreur d'interprétation. Désormais, il ne nous restait qu'à garder le patient en observation pour voir comment les choses évoluaient.

Nous laissâmes Charley – ou était-ce Junior ? – récupérer et allâmes prendre le verre de vin de la victoire dans la cabine de Nate. Comme le crépuscule se levait sur le Miskatonic, le commandant

Brenneman amarra la *Belle* et nous rejoignit. L'évidente pétulance de Nate répondit à la question que Brenneman allait poser.

— Alors ça s'est bien passé, on dirait ? Ah, quel soulagement. J'avouais savoir, et en même temps, j'avouais pas. J'sais pas si vous voyez c'que j'veux dire. J'peux aller l'voir ?

— Pourquoi pas ? dit Nate. Rappelez-vous qu'il peut encore être désorienté. Son esprit doit s'adapter à un schéma physiologique entièrement nouveau. Ce n'est pas le corps auquel il a été habitué pendant une trentaine d'années. Il n'y a pas de règles établies, dans une situation comme celle-ci. Nous sommes en plein territoire inexploré. Cela étant dit, voir votre visage pourrait lui être bénéfique, avoir l'effet d'un phare qui l'aiderait à se repérer pour sortir des brumes de la confusion.

Les choses ne se passèrent pas tout à fait de cette façon. À peine les yeux marron foncé de Charley se furent-ils posés sur le commandant de bord qu'un gémissement échappa au géant. Il gesticula à l'intention du vieil homme sans que cessât son geignement pâteux, guttural et animal, sorte de mugissement de vache mêlé à un grognement porcin. Il tendit les mains comme pour poser une question qui se lisait sur son visage : *Que s'est-il passé ? Qui suis-je ?*

Le commandant était perdu. Lui aussi tendit plusieurs fois les mains, sans enthousiasme, comme s'il souhaitait entrer en contact avec son fils mais se ravisait. Ses rides se tordirent et se creusèrent jusqu'à ce que son visage ne fût plus qu'un masque zébré de sillons. Cette scène passionnée se prolongea et, soudain, Brenneman tourna les talons et quitta la cabine. Je le rattrapai dehors, alors qu'il prenait, bouleversé, de grandes lampées au goulot de sa flasque.

— Est-ce que c'est mon fils ? demanda-t-il. Enfin, c'est Charley à l'extérieur, pas d'doute, mais il ne s'tient pas comme d'habitude. Il est un peu penché en avant, comme Junior, et j'vois qu'il essaie d'communiquer mais qu'les mots sortent pas. J'suis pas sûr qu'nous ayons fait l'bon choix, M. Conroy.

Je m'efforçai de le rassurer. Je repris la métaphore du territoire inexploré. Personne n'avait encore tenté pareille entreprise. Nous ne pouvions que surveiller l'évolution du patient en espérant que tout serait pour le mieux.

— Espérer qu'tout s'ra pour le mieux ? Ce s'ra pas une mince affaire. J'espère qu'vous avez raison, j'vous l'dis. Sinon, on aura condamné l'âme immortelle d'mon fils, m'sieur, et on pourrait aussi bien avoir condamné la nôtre par-d'ssus l'marché.

« VOUS AUTRES LES P'TITS FUTÉS,
VOUS AVEZ FABRIQUÉ UN MONSTRE »

Charley, ou plutôt Junior, qui habitait désormais le corps de Charley, ne montra pas vraiment de progrès le lendemain, ni le surlendemain. Son état empira même. Il refusait de manger, dormait à peine et restait dans sa cabine, où il grognait doucement, sanglotait parfois, mais passait le plus clair de son temps plongé dans un silence d'une profondeur déconcertante. Je ne pouvais m'empêcher de penser que ce comportement était synonyme de dépression, voire de désespoir, même si l'interprétation de ses émotions tenait du jeu de devinettes avec l'air systématiquement neutre qu'affichait désormais le visage de Charley.

À l'évidence, nous ne pouvions conserver indéfiniment le cadavre de Junior à bord de la *Belle*. Nous le confiâmes donc aux flots du Miskatonic avec un drap de lit en guise de suaire et des pierres pour le lester. Le commandant marmonna les extraits de rite funéraire qui lui revinrent, pendant que le corps s'enfonçait sous la surface et qu'une larme coulait sur sa joue couperosée et mal rasée. Nate, qui se voulait conciliant, affirma que pour Junior, ce n'était pas la fin mais un nouveau commencement. Le vieil homme se tourna brusquement vers lui comme pour le tancer vertement, au lieu de quoi il se contenta de secouer la tête tristement et de partir d'un pas lent. Quelques instants plus tard, le moteur du vapeur s'éveilla dans une quinte de toux, et nous reprîmes notre route.

Trois jours après l'opération, nous crûmes à une amélioration. Charley (je continuais de le voir comme Charley, et étais résolu à continuer jusqu'à ce que l'on me donnât une preuve incontestable de la présence de Junior) sortit de sa cabine et fit le tour du pont en traînant les pieds. Après avoir terminé son tour de la superstructure, il

regagna ses quartiers, où il demeura le reste de la journée. Il but aussi quelques gorgées de bouillon. J'avais l'impression qu'il essayait de retrouver un semblant de vie normale, mais avec beaucoup de difficulté. Ses mouvements étaient lourds et lents, mal coordonnés, comme des gestes de somnambule.

Nate dit – et cela semblait plausible – qu'il avait juste besoin de temps. Après tout, remarqua-t-il, tous les animaux sur lesquels j'avais fait mes expériences ne s'étaient pas habitués tout de suite à leur changement de condition. Certains avaient d'abord connu une période de latence, manière de stade nymphal.

Je m'abstins de lui rappeler que d'autres ne s'étaient jamais habitués, tel le « chat dans un rat » qui avait été pris de folie. J'avais maintenant désespérément envie que l'échange Charley/Junior fût un succès. Mon côté pragmatique s'était totalement affirmé. Je désirais que ce saut dans le noir remplît ses promesses, quand bien même je n'étais pas à son initiative, ni n'avais eu le pouvoir de l'empêcher. Cela justifierait l'œuvre de ma vie, et annoncerait à n'en point douter une fortune et une célébrité sans précédent. L'entrée de mon nom dans l'histoire dépendait de la récupération de Charley, ou plutôt de l'installation finale de la conscience de Junior dans la tête de Charley.



La première indication que les choses dégénéraient fut un miroir brisé. Charley donna un coup de poing à la glace accrochée dans sa cabine, ce qui lui valut plusieurs coupures profondes à la main. Je fis de mon mieux pour le panser. Avant qu'il frappât le miroir, je l'avais regardé observer son reflet pendant de longues minutes. Je me demandais s'il avait essayé de se reconnaître.

Plus tard, le même jour, il entra dans une colère soudaine alors qu'il dînait. Avec le recul, je compris que cette crise était due au fait qu'il se fût vu dans une lame de couteau. Il lança son assiette à travers la pièce et martela le mur au point de faire trembler les planches. Je lui parlai doucement, d'une voix apaisante, ce qui le calma.

J'étais néanmoins perturbé. Nate ne prit pas au sérieux ces incidents qui, pour lui, n'étaient que de simples colères ; mais pour moi, ils trahissaient un trouble plus profond. La pression montait sous la surface. Nate émit l'hypothèse que la nymphe sortait de son cocon ; un processus qui s'avérait souvent alambiqué. L'arrivée de l'imagen, dit-il, justifierait les souffrances qui accompagnaient cette sortie.

Au milieu de la nuit, Charley démolit sa cabine. Il ne restait plus un meuble en un morceau. Le hublot était arraché. Nous emmenâmes le Noir dans l'ancienne cabine de Junior, où il sembla se sentir plus à

l'aise, entouré des maigres possessions du jeune Brenneman, parmi lesquelles se trouvaient un réveille-matin défectueux en laiton et une photographie presque effacée de sa mère sur plaque d'étain.

L'accalmie ne dura toutefois pas. Les crises de colère allaient et venaient, mais devenaient plus intenses en même temps que leurs intervalles se raccourcissaient. Charley n'avait toujours rien dit de pertinent. Il lui arrivait de grogner en sortant en coup de vent de sa cabine, ou de gémir piteusement dans les moments où il était calme, mais le langage semblait lui être une notion étrangère, une compétence oubliée. Nate et moi prenions le temps de lui montrer divers objets du quotidien – une chaussure, un livre, un stylo-plume – en répétant leur nom bien haut et de façon articulée, dans l'espoir de rallumer en lui une étincelle d'intelligence, mais cela resta sans effet. Souvent, ces cours élémentaires ne réussissaient qu'à le mettre à nouveau en colère, comme s'il avait l'impression que nous nous moquions de son incapacité à parler. Dans ces moments, nous battions vite en retraite jusqu'à la fin de la crise.

À la fin, il ne nous resta plus qu'à l'enfermer à double tour dans sa cabine. Nate et moi nous sentions tous deux en danger à son contact. Jusque-là, Charley s'était limité à passer ses frustrations sur des objets inanimés, ou sur lui-même en se griffant le visage et en se tambourinant les flancs et les cuisses ; mais combien de temps faudrait-il avant qu'il se retournât contre l'un de nous ?

De son côté, le commandant Brenneman était de plus en plus aigri et inconsolable, et dépendait encore plus qu'avant du contenu de sa flasque. On lui avait promis qu'il retrouverait son fils, au lieu de quoi il avait eu droit à une carcasse stupide et grossière dans laquelle on ne détectait que très peu, voire presque rien, de la personnalité de Junior. De l'aube au crépuscule, le commandant de bord restait à son poste et pilotait l'*Innsmouth Belle* sans discontinuer, à l'exception des moments où il faisait une pause pour ajouter du charbon dans la chaudière. C'était comme s'il fuyait quelque chose, et cependant, diabolique coup du sort, ce qu'il fuyait était à bord du vapeur avec lui. Il avait beau redoubler d'efforts, il ne parvenait pas à lui échapper.

Le bateau supportait mal le traitement qui lui était infligé. Sa cheminée crachait des jets de fumée toujours plus noirs et épais, tandis que son moteur développait un sifflement et un râle bronchitique. Notre progression irrégulière contribuait apparemment à son malaise ; ses vieilles machines n'appréciaient pas d'être obligées de fonctionner par à-coups au lieu de tourner régulièrement sur une longue période. Afin d'améliorer ce problème de rythme, je me portai volontaire pour pelleter le charbon, mais le commandant Brenneman se contenta de jeter un coup d'œil à mes mains douces et fines et à mes épaules étroites et voûtées, et de se moquer de ma personne. Un

gars comme moi n'avait jamais connu une seule journée de dur labeur dans sa vie, dit-il (ce qui n'était pas tout à fait faux). Il était prêt à parier que je ne tiendrais pas « une d'mi-heure » en salle des machines. Pour ce travail, il fallait un cheval de labour, pas un poney de cirque.

Ainsi la *Belle* continua-t-elle de descendre le fleuve au même train laborieux.



C'est au soir du sixième jour suivant l'opération, alors que l'*Innsmouth Belle* venait de s'amarrer pour la nuit, que Charley sombra dans la folie furieuse.

À ce moment, c'était au tour de Nate de le surveiller et, d'après ses propres mots, il avait bien failli ne pas sortir vivant de la cabine. Charley était assis sur la couchette, le regard perdu à mi-distance. Un instant plus tard, il rugissait comme un dément, les mains serrées autour du cou de Nate. Ce dernier résista de toutes ses forces, mais ce fut seulement lorsqu'il trouva à tâtons le réveille-matin de Junior qu'il disposa d'un moyen de se battre à armes égales. Il martela le crâne de Charley avec la pendule de laiton ; le troisième coup détruisit l'objet, mais étourdit assez Charley pour qu'il le lâchât. Nate quitta aussitôt les lieux et ferma la porte à clé derrière lui.

L'agitation nous fit accourir, le commandant et moi, et nous restâmes devant la cabine à écouter Charley tambouriner assez fort sur la porte pour la faire claquer dans son chambranle. Les bruits qui retentissaient de l'autre côté étaient épouvantables : des hurlements d'une fureur sans retenue, entrecoupés de grognements graves et baveux.

Pendant que le commandant Brenneman se tordait les mains d'impuissance, Nate et moi débattions de ce qu'il convenait de faire. Si Charley continuait de maltraiter cette porte, tôt ou tard, il la défoncerait. Finalement, nous décidâmes que nous n'avions d'autre solution que de l'enfermer plus solidement dans sa cabine, et c'est ce que nous entreprîmes de faire à l'aide de planches et de clous. Comme en réaction à nos bruits de menuiserie improvisée, Charley redoubla d'efforts. Le montant commença à éclater, puis ce fut au tour de la porte elle-même. Les planches que nous clouions en travers la renforcèrent, ce qui contrecarra sa tentative d'évasion, mais nous savions que ce n'était qu'une mesure à court terme. S'il n'abandonnait pas – et il ne semblait pas près de le faire – il finirait par démolir la porte et passer. Il était clair que quelque chose s'était cassé en lui. Il n'était qu'impulsions ; il n'y avait strictement plus rien de rationnel en

lui. Sa frénésie destructrice s'arrêterait peut-être d'elle-même, mais ce n'était pas sûr ; et d'une manière ou d'une autre, elle ne serait sans doute pas satisfaite tant qu'il n'aurait pas fait très mal à l'un de nous, voire à tous.

Je proposai de le chloroformer, mais Nate tordit le cou à mon idée. Comment appliquer un mouchoir imbibé de chloroforme sur le visage de Charley ? Le commandant suggéra la solution la plus directe.

— Faut l'tuer, dit-il. Il n'y a qu'ça à faire. L'tuer avant qu'il nous tue. J'sais pas c'qu'est cette créature qui cause tout c'grabuge, mais c'est ni Charley, ni mon Junior. Vous autres les p'tits futés, vous avez fabriqué un monstre. Il doit mourir. Et puisque aucun d'vous n'a l'cran de faire c'qu'il y a à faire, j'crois bien qu'c'est à moi d'jouer.

Malgré nos protestations, le commandant alla chercher la Winchester dans la cabine de Nate. Nous savions qu'il nous restait moins d'une minute pour trouver une solution. Personnellement, je ne voulais pas que l'on tuât Charley, car sa destruction signifierait que l'expérience était un cinglant échec. Et pourtant, à moins de trouver le moyen de le calmer par des moyens non mortels, que pouvions-nous faire ?

Tout à coup, Nate saisit l'une des planches qui barricadaient la porte, se pencha en arrière et entreprit de l'arracher.

— Vite ! Aide-moi ! me pressa-t-il. Charley fera une cible facile, si nous le laissons dans cette cabine. Le commandant n'aura qu'à tirer à travers la porte, et ce sera terminé. Si nous le faisons sortir, en revanche, il aura une chance de s'en tirer.

— Tu veux le libérer ? demandai-je, horrifié.

Mais je vis qu'il avait raison. Si nous le libérions, Charley pourrait s'échapper, quitter la *Belle* et détalier dans la nature, où nous le récupérerions plus tard, quand il serait calmé (à supposer que cela fût possible). Tant que Charley vivrait, le transfert cognitif intercrânien demeurerait une possibilité viable. Tant qu'il vivrait, cette expérience ne serait pas terminée, et il me resterait une chance d'avoir un brillant avenir.

Rétrospectivement, je vois le parfait illogisme de ce raisonnement. L'expression « se raccrocher à n'importe quoi » aura rarement été plus adaptée. Néanmoins, dans ce moment de crise, mon cerveau désespéré et fébrile souhaitait par-dessus tout garder allumée la flamme de l'espoir, quel que fût le prix, même si cela signifiait risquer notre vie à tous. La vie m'importait moins que la réussite. Quelque part au long de cet aller-retour sur le Miskatonic, j'avais manifestement perdu tout sens des proportions. Et j'avais peut-être même perdu une part de raison.

J'aidai Nate à arracher les planches à la main. La porte continuait de trembler sous les assauts de Charley. Elle ne tiendrait plus très

longtemps.

Le commandant revint armé de la Winchester de Nate. Nous venions de défaire la dernière planche. Brenneman, dès qu'il vit ce que nous avions fait, comprit ce qui avait motivé notre action. Il nous maudit, se mit en position de tir face à la porte, la crosse logée au creux de l'épaule. Il actionna le levier et visa à la hauteur où, de l'autre côté, devait se trouver la poitrine de Charley.

— Essayez pas d'm'en empêcher, grogna-t-il. Si l'un d'vous s'amuse à ça, la prochaine balle s'ra pour lui. J'vais mettre fin à cette histoire ici et...

Il ne termina jamais sa phrase. La porte fut défoncée ; elle s'arracha à son chambranle et tomba avec fracas sur le pont. Le commandant sursauta. Pris de court, il tira, mais la balle se perdit. Soudain, Charley sortit. Ses traits étaient tordus dans un rictus féroce et totalement dénué d'intelligence. La bave aux lèvres, il se jeta sur le commandant, qui actionna frénétiquement le levier de sa carabine. Trop tard. Charley saisit la Winchester, l'arracha avec une effrayante facilité des mains de Brenneman, et lui en donna un coup qui étendit le vieil homme sur le pont. Charley se mit alors à le matraquer impitoyablement de coups en se servant de l'arme comme d'un gourdin. La carabine s'abattait sans répit, avec une régularité presque métronomique ; chaque impact produisait un bruit un peu plus mou et mouillé que le précédent, à mesure que le crâne du commandant Brenneman se désintégrait sous l'attaque. Au bout d'un moment, ses cris de détresse cessèrent, et l'on n'entendit plus que les coups sourds de la crosse sur la tête de la victime, tête dont il ne restait qu'une hideuse bouillie. Charley continua de frapper jusqu'à ce que le bois de la crosse entrât en contact avec celui du pont, et ne s'arrêta que lorsque la Winchester commença à se démantibuler entre ses mains, crosse et canon se séparant, le mécanisme de la culasse tombant en morceaux.

Nate et moi étions restés muets devant cette boucherie. Lorsque Charley lâcha la carabine cassée, nous nous décidâmes enfin à reculer. Les yeux du Noir, jadis si gais et débordants de compassion, n'exprimaient plus qu'une méchanceté meurtrière. Il n'y avait plus trace de Charley en eux, et si c'était Junior qui lançait des regards assassins à travers ces orbes fous et injectés, il s'agissait d'un Junior qui avait perdu toute raison et toute moralité.

UN AVANT-ÇÔUT DE DAMNATION

Nous nous enfûmes vers l'arrière du bateau. Fou de colère, Charley nous suivit d'un pas lourd. La poupe n'était pas tout à fait un cul-de-sac, puisque c'était là que se trouvait la passerelle. Elle était repliée pour la nuit, mais nous aurions pu la faire glisser sur le bastingage pour la mettre en position, si nous en avions eu le temps et l'occasion. En l'occurrence, nous avions le choix de sauter sur la berge au risque de nous casser une cheville, de plonger dans le Miskatonic pour aller en lieu sûr à la nage, ou de faire face au danger.

J'étais pour plonger. Il était impossible de savoir si Charley nous poursuivrait jusque dans l'eau. Peut-être, dans son état de démence, n'avait-il plus la capacité de nager. Il pouvait rechigner à plonger, ou couler comme une pierre et se noyer.

Nate – avec bravoure, ou peut-être avec imprudence – choisit d'affronter Charley. Il souleva un petit tonneau et le lança avec une force certaine sur le géant en maraude. Le tonneau rebondit sur le sternum de Charley, ce qui le déséquilibra. Comme il chancelait, j'entrevis une ouverture. Je tiens à dire, en toute modestie, que ce que je fis alors fut la chose la plus courageuse que j'aie jamais faite ; et aujourd'hui encore, j'ignore ce qui me prit. Dans le feu de l'action, ma frilosité naturelle s'envola. Je pense que ce fut un mélange d'égoïsme et d'altruisme. Nate et moi étions tous deux en danger de mort. On a souvent davantage de courage quand on défend autrui que lorsqu'on se défend seulement soi-même.

Bref, je chargeai Charley tête baissée, tel un arrière dans la mêlée. Je le bousculai par le côté. Il finit de perdre l'équilibre et tomba du bateau. Par chance, nous étions côté berge, si bien qu'il atterrit sur le plancher des vaches plutôt que dans le fleuve. L'impact fut violent,

mais il se releva en un rien de temps. Il sauta vers le bastingage dans le but évident de se hisser à bord, mais malgré sa grande taille, le bord était trop haut. Il insista tout en beuglant d'indignation, mais ses efforts furent vains.

Je nous avais obtenu un répit, et Nate le mit à profit. Il détacha l'amarre. L'*Innsmouth Belle* partit à la dérive. Le vapeur s'écarta de la rive, emporté par le courant lent mais obstiné du Miskatonic. Charley poussa un hurlement d'indignation, puis nous suivit le long de la berge. Il n'avait aucun mal à rester à notre hauteur, et même quand des rochers ou des arbres en surplomb lui faisaient obstacle, ils ne le retardaient pas longtemps. Il escaladait, pataugeait, contournait, se faisait distancer, mais nous rattrapait vite dès qu'il atteignait une portion de rive ininterrompue.

Si nous nous contentions de nous laisser porter, nous n'avions aucune chance de le semer. Je craignais que Charley continuât indéfiniment de nous poursuivre sans se fatiguer. Et pour l'heure, nous n'avions aucun contrôle sur le vapeur. Et que se passerait-il si un caprice du courant nous échouait sur la berge ou dans les hauts-fonds ?

Je déclarai qu'il allait nous falloir démarrer la *Belle* et la piloter. C'était notre seul espoir. Nate répondit qu'il avait observé le commandant de bord au poste de pilotage. Il y avait un gouvernail, une manette pour réguler la vitesse du vapeur, et une autre qui permettait de passer la roue à aubes en marche avant ou arrière. Il ne devait pas être bien difficile de maîtriser ces commandes, et la lune, qui venait de se lever et bien qu'elle fût sur le déclin, éclairait encore assez pour nous permettre de naviguer.

Nous descendîmes donc en salle des machines et entreprîmes d'allumer la chaudière. J'apprenais enfin ce qu'était la vie ardue de chauffeur... et ardue, elle l'était effectivement. En manches de chemise, je me retrouvai vite dégoûtant, la peau recouverte d'une pâte composée de poussière de charbon et de sueur. J'avais mal aux bras. Je souffrais du dos. Mes poumons émettaient un râle. Néanmoins, la fournaise faisait rage, et la *Belle* avançait par ses propres moyens, Nate faisant office de capitaine et tenant les commandes.

Je nous croyais sauvés. Entre l'accélération du bateau et l'aide que nous fournissait le courant, nous ne tarderions pas à aller trop vite pour Charley.

Comme il était idiot, comme il était naïf de ma part, de penser qu'il était si facile d'échapper à Némésis.



J'estime qu'il se passa une heure, pas davantage, avant que les problèmes survinssent. Une heure à voguer sans coup férir avant que le moteur trop sollicité commençât à grogner et cracher. Je me demande si nous avons commis une erreur, si nous avons maltraité le vapeur par inadvertance, dans notre hâte de prendre du champ. Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que l'*Innsmouth Belle* se plaignait. De la proue à la poupe, chaque centimètre du bateau grinçait et tremblait. Le problème, quel qu'il fût, était sérieux et empirait. Le vapeur ne pouvait manifestement en supporter davantage. À force, au fil des jours et des semaines, on l'avait poussé jusqu'aux limites de son endurance ; et nous étions en train de pousser celle-ci au-delà de ces limites.

J'escaladai l'échelle et regagnai le pont pour aller consulter Nate. Nous devions arrêter, dis-je. N'entendait-il pas le bateau se plaindre ? Ne le sentait-il pas ?

Bien sûr, qu'il le sentait, mais la fermeté avec laquelle il était tourné vers l'objectif l'empêchait de l'admettre. Charley nous suivait toujours. Malgré les grondements calamiteux de la *Belle*, nous entendions ses ululements et autres hurlements, quelques centaines de mètres en arrière. Nous n'avions pas pris autant d'avance que nous l'aurions voulu. Nate m'ordonna de retourner pelleter. Je m'exécutai, mais non sans hésiter, car la salle des machines était un endroit cauchemardesque, un enfer de chaleur et de bruit, de fracas métalliques, de grondements, de sifflements, enfer enfumé et éclairé par l'éclat rouge de la chaudière. Un avant-goût de damnation, pourrait-on dire. Pauvre âme torturée, je courbai de nouveau l'échine sous le poids de la tâche. Par la pensée, je maudissais le nom de Nate à chaque pelletée de charbon que je prélevais dans la trémie pour la verser dans la gueule de la chaudière. Je le tenais pour responsable de la délicate situation dans laquelle nous nous trouvions, tout en sachant que j'étais aussi responsable que lui. La question était uniquement de savoir lequel de nous deux s'était montré le plus orgueilleux. J'estimais que c'était lui, mais de très peu.

Je n'ai absolument aucun souvenir de l'explosion. Je ne saurais même dire si elle eut lieu, bien que les preuves soient irrécusables. Je n'ai qu'à regarder ma main gauche, ou plutôt l'endroit où se trouvait jadis ma main gauche. Je n'ai qu'à jeter un coup d'œil dans le miroir pour contempler ma moitié de visage détruite, fondue, mon œil gauche à peine visible au fond de son trou étroit et boursoufflé. Mes cicatrices attestent immuablement de la violente détonation dont je fus la victime la plus proche ; mais quand j'essaie de me souvenir de l'événement, rien ne me vient. Je ne me rappelle ni grand coup de tonnerre, ni choc soudain et puissant, ni avoir été projeté contre la cloison, de l'autre côté de la salle des machines. Je sais que tout cela

est forcément arrivé, mais une amnésie précise et implacable s'est emparée de moi et a jeté un voile définitif sur l'incident. Sur ce point, je crois que je dois m'estimer heureux.

Voici ce dont je me souviens : un instant, je pelletais assidûment le charbon. L'instant suivant, Nate me traînait sur le bateau en flammes, par la passerelle, jusque sur la berge. J'étais hébété. Désorienté. Étrangement, je savais que j'avais terriblement mal, mais sans le ressentir vraiment. J'étais déconnecté. La douleur me semblait trop énorme pour que mon esprit en prît la mesure.

Allongé sur la rive, j'observai d'un œil – puisque l'autre, pour une raison ou une autre, refusait de s'ouvrir – Nate qui remontait à bord de la *Belle* et courait vers sa cabine. Je me rappelle m'être demandé pourquoi il retournait sur le bateau alors qu'il était à moitié en flammes et gîtait à tribord. Il fallait déjà être fou pour envisager de monter sur un navire aussi manifestement condamné. Pourtant, Nate avait quelque chose d'urgent à faire à son bord, et c'est seulement lorsqu'il ressortit de sa cabine avec un gros livre noir sous le bras que je compris. Le *Necronomicon* était, semble-t-il, trop précieux pour qu'on l'abandonnât.

Sans doute m'évanouis-je brièvement, car je me rappelle ensuite avoir vu la *Belle*, totalement gagnée par l'incendie, se renverser. Le fleuve éteignit partiellement le feu, et un immense nuage de vapeur s'éleva, mais la partie du bateau qui demeurait au-dessus de la surface continua de brûler rageusement. Le rugissement et les crépitements de la charpente embrasée étaient phénoménaux. L'incandescence, dans le noir, était aveuglante.

Après une nouvelle perte de conscience, je remarquai que Nate me secouait. Sa voix était pleine de panique.

— Zach. Zach ! Il faut te réveiller. Il faut te lever. Il arrive. Il n'est pas loin.

Inutile de demander qui était « il ». Charley. Il nous avait rattrapés. À en juger par les aboiements presque canins qui nous parvenaient entre les arbres, il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres.

J'essayai de me lever sans y parvenir. Même avec l'aide de Nate, cela me fut impossible. La douleur qui, tout d'abord, m'avait semblé si lointaine, commençait à devenir perceptible, à la manière d'une lampe à gaz dont on monterait régulièrement la flamme. Lorsque mon regard se posa sur ma main gauche, je ne vis qu'un amas déchiré et sanguinolent. C'est alors que je criai de toutes mes forces. Je criai de souffrance, de deuil, de fureur et d'horreur. Je criai jusqu'à sentir mon cœur battre dans ma poitrine, et jusqu'à avoir la gorge à vif.

Lorsque mes hurlements virèrent aux sanglots et que la raison reprit le dessus, je levai les yeux et m'aperçus que Nate avait disparu. Sans un mot, sans avoir fait une nouvelle tentative pour me venir en

aide, il m'avait abandonné.

Soudain, Charley jaillit des broussailles. Éclairé de côté par la *Belle* embrasée, c'était une silhouette d'ombre aux brillants reflets orange. Un démon, dans ces ténèbres. J'étais certain que mon heure était venue. J'étais incapable de me lever. Incapable de fuir. De me protéger d'une quelconque manière. Charley approcha d'un pas raide, un grand sourire effrayant sur le visage. Je percevais enfin ce qui était tapi au fond de lui. C'était Junior Brenneman. J'en suis sûr. Junior était bien présent dans ce regard à la méchanceté jubilatoire, même s'il s'agissait d'une version malsaine et tourmentée du marin. Le transfert cognitif intercrânien lui avait fait perdre la raison, avait érodé cette dernière jusqu'à n'en laisser qu'un résidu, ce qu'il avait de pire, toute sa haine, sa brutalité, ses préjugés ; la lie de sa personnalité.

Tout cela était mon œuvre. Et celle de Nate. J'acceptai ce fait ; et dans mon impuissance, mon état de terrible souffrance, comme je regardais Junior – car c'était bien Junior – approcher en traînant les pieds, j'acceptai presque le sort qui m'attendait. Qu'il me tue à mains nues. Je le méritais.

Junior tituba. Il baissa les yeux sur sa poitrine. Tout à coup, une hampe de flèche en dépassait. Une autre apparut à côté, enchâssée dans sa cage thoracique. Son empennage vibrait. Puis il y en eut une troisième, une quatrième...

Junior fit encore deux pas puis hésita. Percé de quatre flèches, le corps de Charley, cette puissante machine, s'éteignait. Un cinquième trait pénétra le crâne de Junior par l'orbite. Sa tête partit en arrière. Il vacilla, puis bascula. Il tomba à quelques centimètres de moi, s'effondra par terre tel un séquoia après l'ultime coup de hache du bûcheron. Hérissé de flèches, bel et bien mort.

Une fois encore, je m'évanouis.

LES MOTIVATIONS D'UN MONSTRE

Il n'y a pas grand-chose de plus à dire. J'entends par là que les événements qui s'ensuivirent peuvent être résumés ainsi : j'étais sauvé.

Mes sauveurs étaient les Indiens Wampanoag, le groupe même de guerriers pocasset que nous avions rencontrés et avec lesquels nous avions parlementé une quinzaine de jours plus tôt. C'est à eux, et principalement à leur sachem Amos Russell, aussi connu sous le nom d'Ours Brun Rapide, que je dois la vie. Je ne puis l'écrire plus simplement. Tout d'abord, Russell pansa mes blessures après m'avoir appliqué un certain baume à base d'écorce d'aronia, qui améliore la cicatrisation et empêche l'infection. (Ce vieux remède indien s'avéra aussi efficace, sinon davantage, que n'importe quel médicament moderne.) Puis il ordonna à ses compagnons de confectionner un travois avec une couverture et des branches de bouleau. On m'attacha avec des ficelles de cuir à cette civière inclinée, et l'on me hala jusqu'à Fort Fredericks ; un voyage de quelque quatre jours et demi à pied. Nate marcha à nos côtés, mais pas une fois il n'endossa le fardeau du travois et de son passager. Cette tâche, les Indiens l'assumèrent seuls. Nate ne porta que le *Necronomicon*, enveloppé dans sa veste, serré contre sa poitrine comme un bébé.

Permettez-moi de le répéter : les chasseurs wampanoag me sauvèrent. Ils sauvèrent aussi Nate. Attirés sur les lieux du drame par le tumulte de la disparition de la *Belle*, ils arrivèrent juste à temps pour voir que « Junior dans Charley » me menaçait. Leur intervention mortelle me valut de vivre, et il en alla de même pour Nate, car il ne fait aucun doute qu'après m'avoir tué, notre adversaire eût pris Nate en chasse et eût tout fait pour lui infliger le même sort qu'à moi. Nous devons d'être encore en vie au courage des Indiens et à la précision de

leurs flèches.

Nate le savait. Il le sait. Si j'ai bien compris, lorsqu'il s'enfuit et me laissa affronter Junior seul, il ne tarda pas à repérer les Indiens. Il les vit tuer Junior, puis s'occuper de moi. Comprenant que ces hommes constituaient sa meilleure chance d'être sauvé, il sortit de sa cachette et s'en remit à leurs bons soins. Je n'étais pas conscient pour le voir, mais j'imagine qu'il les approcha avec ce mélange d'arrogance et d'embarras dont lui seul a le secret.

Maintenant, bien sûr, il voudrait faire croire à tout le monde que les Wampanoag sont responsables de la désastreuse conclusion de l'expédition sur le Miskatonic. Sans crier gare, sans provocation, les Indiens nous ont attaqués ; seuls Nate et moi avons survécu. Ils ont tué les trois hommes d'équipage de la *Belle* et mis le feu au vapeur. Nous avons réussi à nous en sortir *in extremis*. Ces calomnies, j'ai contribué à les répandre. À présent, je le regrette, et je me rétracte donc. Je remets les pendules à l'heure. Le récit que je viens de faire est la vérité pure et simple. Nate Whateley a menti ; j'ai menti ; mais un seul d'entre nous seulement le regrette.



Après nous avoir déposés aux portes de Fort Fredericks, les Indiens prirent congé, non sans qu'Amos Russell nous eût d'abord dit :

— Je ne sais pas ce que vous avez fait en amont. Je ne veux pas le savoir. Mais il est clair, à en juger par le démon en forme d'homme qui vous a attaqués, que vous avez ignoré mon conseil et que vous vous êtes aventurés sur des territoires où vous n'aviez pas votre place. Comme vous avez payé un prix terrible, je suis sûr que vous avez retenu la leçon. J'aimerais que les Blancs soient parqués dans des réserves, comme nous autres les Indiens, afin qu'ils restent là où ils ne courent aucun danger et ne peuvent attirer le mal ni sur eux-mêmes, ni sur les autres.

Sur cette admonestation désabusée et d'un signe de main solennel, le sachem et ses compagnons partirent. C'est seulement lorsqu'ils furent hors de portée de voix que Nate murmura quelque remarque désagréable sur le fait que les sauvages ne savaient pas rester à leur place.

Un trappeur de Fort Fredericks avait quelques connaissances lui permettant de pratiquer la médecine en amateur. Après m'avoir examiné, il décida qu'il fallait m'amputer de ce qui restait de ma main afin d'empêcher la gangrène de s'installer. Il était aussi inquiet pour mon œil gauche, mais estimait qu'on pouvait le sauver. Une fois que les tissus brûlés qui l'entouraient seraient cicatrisés, je serais sans

doute capable de le rouvrir, ne serait-ce que partiellement.

Il me soula au whiskey jusqu'à ce que je fusse à peine capable de bouger. J'eus vaguement conscience que cet homme fruste et rougeaud me sanglait sur une table et me faisait un garrot au-dessus du coude gauche. Il y eut alors des crisements secs que je mis du temps à identifier comme les bruits d'un grand couteau à dents sciant les os, les tendons et les muscles de mon poignet. La douleur, pendant cette opération brutale, fut horrible. Cependant, je trouvai presque pire la sensation associée que l'on tirait et retournait mon bras, qui subissait le même traitement qu'un morceau de viande sur le billot du boucher.

Je sais au moins une chose : étant donné les circonstances, le trappeur chirurgien (dont je ne me rappelle pas le nom, si tant est que je l'aie su un jour) fit du bon travail. Il laissa un rabat de peau qu'il plia sur le moignon et cousit avec du fil de coton, et le résultat – que je contemple en ce moment même, quelques mois plus tard – est plus propre et bien moins laid qu'il eût autrement pu l'être. Le Dr Champlain, notre médecin de famille à Boston, affirme qu'il s'agit du plus bel exemple d'ablation artisanale qu'il ait jamais vu.

Nate obtint que nous puissions embarquer sur le premier bateau qui vint approvisionner le poste avancé. Nous partageâmes une cabine étroite et mal équipée à bord de l'humble navire. Sur le chemin d'Arkham, je contestai plus d'une fois la façon qu'il avait eue de m'abandonner alors que j'avais le plus besoin de lui, allongé, neutralisé par la douleur, dominé par un Junior menaçant. Nate prétextait qu'il était parti en quête d'une arme, peut-être une branche d'arbre avec laquelle repousser Junior. J'aurais voulu le croire, mais je n'y parvenais pas. Il était parfaitement clair pour moi qu'il avait cherché à sauver sa peau.

De son côté, Nate profita du voyage pour m'enjoindre de corroborer une version de la fin de l'expédition qui s'écarterait de la vérité ; une version dans laquelle ni lui ni moi n'étions responsables, et où la catastrophe était la faute des Indiens. Je devais penser, d'après lui, à la disgrâce qui s'ensuivrait si nous révélions tout ce qui était allé de travers. Cela équivaldrait à un suicide professionnel. Qui accepterait de sponsoriser ou de parrainer nos futures entreprises respectives sachant ce que nous avions déclenché ? Nos noms seraient à jamais traînés dans la boue. Nous serions l'objet de moqueries, voire de poursuites criminelles. Il valait bien mieux nous en tenir à une histoire certes fausse, mais fondée sur certains faits réels, et qui nous exonérerait de toute responsabilité. Après tout, nous avons bien rencontré les Wampanoag. Et d'une certaine façon, nous avons été en désaccord. Nous les avons vus tuer l'un des nôtres. On ne pourrait réfuter ces points. Alors pourquoi ne pas exagérer un tantinet ?

Personne de vivant ne pouvait nous contredire, hormis les Indiens que l'on ne croirait pas, même si on les retrouvait pour prendre leur témoignage. Notre parole contre la leur ? Aucune hésitation.

Mon instinct s'élevait absolument contre le fait de jouer le jeu de Nate. Je le voyais désormais tel qu'il était : corrompu, naturellement déviant, insouciamment dangereux pour tous ceux qui l'entouraient. J'avais failli mourir à cause de ses actes. Charley, Junior et le commandant, quant à eux, étaient vraiment morts. Je savais que je devais aller dire la vérité aux autorités, quelles que fussent les conséquences pour moi.

Mais maudit soit Nate, ses propos avaient une certaine logique, qui devint une logique certaine à force qu'il me jouât sa petite chanson. Je finis par surmonter mes scrupules et accepter sa proposition. D'une certaine manière, j'avais ma part de responsabilité dans ses méfaits ; j'étais son complice, et la dernière chose que je voulais, c'était devenir un paria. Mon âme et celle de Nate étaient à jamais souillées, mais ne valait-il pas mieux que nous fussions les deux seuls à le savoir ?



Une fois de retour à Arkham, j'eus droit à un séjour à l'hôpital au cours duquel je fus interrogé par un officier de police. Lorsque j'eus fini de lui répondre, il survola ses notes et parut satisfait. En réalité, me révéla-t-il, l'interrogatoire n'avait été guère plus qu'une formalité. Mon récit des faits collait parfaitement avec celui déjà donné par M. Whateley ; aussi l'affaire, en ce qui le concernait, était-elle close. L'inspecteur me souhaita un prompt rétablissement et s'en alla.

Lorsque je fus assez remis pour sortir, la première personne à laquelle j'allai rendre visite fut Nate. Il n'était pas venu me voir à l'hôpital, ce qui m'avait passablement froissé. Toutefois, je le trouvai en train de faire ses bagages. À mon arrivée, il finissait de charger sa ménagerie d'aberrations biologiques sur un chariot couvert. Il parut surpris de me voir, et je trouvai ses manières furtives.

Dans son logement presque vide, je m'enquis de sa destination. Il resta évasif. « Je vais chez des parents », se contenta-t-il de répondre, avant d'ajouter une vague remarque sur le fait qu'après cela, il déménagerait pour l'Europe, « en Angleterre, très probablement ».

— Nate, dis-je, je suis fâché que tu aies envisagé de partir sans même me dire au revoir. Et aussi que tu ne sois même pas venu me voir une seule fois à l'hôpital. Même Lake a eu la décence de me rendre visite, et lui et moi sommes brouillés.

— J'étais occupé, rétorqua Nate. Bien sûr, tu étais dans mes pensées, Zach, mais j'ai longuement médité sur notre petite excursion

sur le fleuve et son dénouement malheureux, et je crois que, dans mon propre intérêt, il faut que je m'éloigne d'Arkham. Hélas, cela signifie m'éloigner de toi en même temps. J'en suis désolé. (Cela ne s'entendait guère.) Le simple fait de te regarder me fait mal. Cela me rappelle que nous aurions dû faire plus attention. Nous n'aurions pas dû nous précipiter. Le transfert cognitif intercrânien n'est pas sûr. Cela, au moins, m'apparaît clairement, maintenant. Tu as plus souffert que moi de notre intempérance, et tu en porteras la marque pour le restant de tes jours. Mais n'oublions pas que moi aussi, j'ai souffert. Rien que sur le plan financier...

J'explosai en vitupération.

— Sur le plan financier ? J'ai perdu une main, Nate ! Je suis défiguré à vie ! Ce visage, qui avant n'était pas dénué de beauté, suscite désormais des grimaces de dégoût et des moues de pitié. Même de ta part, je le vois bien. Je suis un objet de répulsion et de compassion, et je le resterai à jamais. Sais-tu ce que ça fait ? En as-tu la moindre idée ? J'en doute. Et voilà que tu me jettes comme un jouet cassé. Tu aurais été capable de quitter Arkham sans que je le sache, si par hasard je n'étais pas arrivé à ce moment précis. Je te croyais mon ami. Comment peut-on se tromper à ce point ?

Il allait me consoler, mais c'était hors de question.

— De plus, poursuivis-je sur ma lancée, dans mon lit d'hôpital, j'ai eu tout le temps nécessaire pour réfléchir. Tout le temps nécessaire pour repenser aux événements de l'expédition, et surtout à la nuit où le shoggoth est revenu à la vie et nous a attaqués, car c'est le moment charnière, celui où les choses ont viré au drame.

J'avais tourné et retourné l'incident dans ma tête. En particulier, j'étais obnubilé par les bruits de pas que j'avais entendus après les premiers cris de Junior. Sur le moment, j'avais pensé que quelqu'un allait aider Junior. C'est ce qui m'avait donné le courage de sortir de ma cabine. Mais bien sûr, quand nous étions arrivés à la poupe, Nate et moi, il n'y avait personne en dehors de Junior, qui se faisait mettre en pièces par le shoggoth. Je n'avais pas remarqué l'incohérence de la situation ; l'horreur intense de la nuit et les occupations de la journée suivante m'avaient empêché d'y penser.

Mais j'avais eu le temps de réfléchir pendant mon séjour à l'hôpital, et j'avais compris que les bruits de pas devaient être ceux de Nate. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Ils étaient passés devant ma cabine, non dans la direction de Junior, mais dans l'autre ; celle de la cabine de Nate. Lorsque j'étais sorti sur le pont et que j'avais vu Nate sur le pas de sa porte, il n'était pas sur le point de partir, mais en train de revenir. Autrement dit, juste avant, il se trouvait ailleurs.

— Comment le shoggoth s'est-il réveillé, Nate ? demandai-je. Comment a-t-il échappé à ses liens et a-t-il rampé jusque sur le

bateau ? Comment a-t-il trouvé Junior ?

— Qui peut dire ce qui motive un monstre ? répondit Nate sur un ton léger.

— Le shoggoth s'est-il réveillé seul... ou l'a-t-on sorti de son inertie ? Quelqu'un aurait-il par hasard récité une incantation, dont il aurait trouvé les mots exacts dans un certain livre, pour le tirer du sommeil ? Cette même personne aurait-elle ensuite réveillé Junior pour l'attirer sur le pont sous un quelconque prétexte, avant de l'abandonner aux bons soins du shoggoth ?

— Ces accusations sont absurdes. Sais-tu seulement ce que tu racontes, Zach ? Écoute-toi. Quelles inepties !

La véhémence de ses protestations, la passion avec laquelle Nate soutenait qu'il était innocent ne firent que me convaincre un peu plus de ce qu'il était coupable des faits qui lui étaient reprochés.

— Tu as tout arrangé, continuai-je. Tu as fait en sorte que nous ayons des sujets humains sur lesquels expérimenter. Comme j'ai été stupide et aveugle, pour ne pas m'en apercevoir plus tôt. Ce n'était pas une « occasion fortuite ». Tu as provoqué toi-même ces circonstances puis, malgré mes objections, tu as opéré. C'est toi qui m'as fait ça ! (Je lui agitai mon moignon sous le nez.) Tu m'as détruit !

Nate demanda comment il aurait pu réussir le double exploit d'amener le shoggoth non seulement à infliger des blessures fatales à Junior Brennehan, mais aussi de rendre Charley irrémédiablement fou. Cela aurait exigé un talent de prescience et une chance extraordinaires.

— La chance du diable, rétorquai-je. Peut-être R'luhlloig t'a-t-il aidé.

Je sus que j'avais porté un joli coup, car le visage de Nate s'assombrit un moment, avant de retrouver son expression d'amusement insipide.

— Oui, ton précieux R'luhlloig, poursuivis-je. Démon, maître, confident, quoi qu'il soit. La chose avec laquelle tu converses par le truchement du *Necronomicon*. Peut-être n'existe-t-il pas. Peut-être n'est-ce qu'une voix dans ta tête. Mais à la lumière de tout ce que j'ai vu pendant la remontée de ce maudit fleuve, je commence à croire que ce R'luhlloig pourrait bien être vrai. Il y a quelque chose en toi, Nate, quelque chose d'anormal, de mauvais. Une présence sombre. Je l'ai entrevue quand la sangsue rouge a attaqué Junior, et à nouveau la nuit où tu m'as surpris derrière la porte de ta cabine ; là, l'espace d'un instant, j'ai eu l'impression que tu allais me frapper. Je crois que tu es l'esclave d'une entité d'un autre monde. Elle te possède. Elle te guide. Oh, bien sûr, je sais que ça paraît bizarre. Pourtant...

— Bizarre ? m'interrompit Nate, le regard plein d'une jubilation malveillante. C'est bien que tu t'en aperçoives, Zach, parce que je

t'encourage à partager ta petite révélation avec qui te plaira. Parle de moi et de R'luhlloig aux gens. Tu verras le résultat. Crois-tu qu'ils seront prompts à te déclarer fou ? Combien de temps faudra-t-il pour que se répande le bruit que Zachariah Conroy a perdu plus qu'une main, sur ce fleuve ? Qu'il a perdu la tête ? En accusant Nathaniel Whateley d'avoir lié partie avec un esprit d'un autre monde, tu ne te rendras pas service. Même à Arkham, où l'insolite est monnaie courante, on pensera que tu dépasses les bornes. Et ne parlons pas du reste du Massachusetts. Ton avenir, déjà réduit à des haillons, te sera arraché pour toujours. (Il se pencha vers moi, et toute trace de bonhomie disparut de ses traits.) Essaie de me détruire, Zach, et tu ne réussiras qu'à te détruire toi-même.

— Je n'ai jamais... jamais dit que j'en parlerais, bégayai-je.

— Et tu n'en parleras pas. Tout ce que tu as deviné – ou crois avoir deviné – à mon propos, tu le garderas pour toi. Tout comme tu as intérêt à continuer de garder pour toi ce qui s'est vraiment passé sur le Miskatonic. Tu es impuissant, Zach. C'est moi qui ai tout pouvoir. Tu es insignifiant. Une puce. Quand le monde changera – et crois-moi, il va changer, et plus radicalement que tu l'imagines – les hommes comme moi auront tout, et les hommes comme toi en seront réduits à traîner la patte dans notre sillage. C'est ça, le futur. Tu ferais mieux de ne pas l'oublier.



Telles furent les dernières paroles que Nate m'adressa. Une flèche du Parthe dont je n'ai pas encore tout à fait saisi l'explication. Je ne suis même pas sûr de savoir qui a prononcé ces phrases d'adieu vantardes. Était-ce Nate, ou était-ce son moi sombre, R'luhlloig, qui avait parlé à travers lui comme un ventriloque fait parler sa marionnette ? Quel était ce « futur » qu'il avait évoqué ? Il me semblait plus que menaçant, à sa manière de le résumer. Cela ressemblait à un avertissement pour toute l'humanité.

S'ensuivit une période bien sombre. Je me traînai jusqu'à Boston, chez mes parents, qui m'accueillirent non comme un fils prodigue, mais comme une lointaine connaissance. Mon père et ma mère supportaient difficilement de me regarder, et l'on me fit comprendre que j'avais dû mériter ce qui m'était arrivé, et qui était le résultat visible de quelque défaut de caractère, au contraire de la mort d'Absalom qui, elle, n'était pas méritée, puisqu'elle était en totale contradiction avec ses vertus et son avenir prometteur. L'oppression assaillit mon âme, la solitude le disputant en moi à l'autorécrimination, le tout étant souligné par un profond sentiment de

trahison. Je me mis à boire. Je devins triste et effacé. Je n'allais nulle part, ne voyais personne, et ne faisais rien. Je fis alors une sottise avec un cordon de fenêtre à guillotine fixé à une patère ; ce fut un échec, mais cela poussa mes parents à agir : ils me firent interner au Westborough State Hospital, à cinquante kilomètres de la ville. Ils disaient qu'ils m'envoyaient là-bas pour mon bien, mais je suppose que c'était aussi pour leur tranquillité d'esprit, afin de se débarrasser de ma présence morbide. Des mois durant, je reçus des soins psychiatriques de qualité, et enfin, on me libéra. À ce moment, j'avais imaginé un plan. J'avais retrouvé ma clarté d'esprit, et un but dans ma vie. Je savais ce que je devais faire.

J'allais chercher Nate. Où qu'il fût allé, je le retrouverais, et je récupérerais ce qui m'appartenait. Ce qu'il avait et que je n'avais pas, je le ferais mien. Je rétablirais l'équilibre.

Et ce plan, je vais le mettre à exécution. Même si cela signifie signer mon arrêt de mort. J'en fais ici le serment.

ZACHARIAH CONROY
Novembre 1893
Boston, Massachusetts

LA TERRIBLE ARROGANCE DES DIEUX

Sherlock Holmes referma le journal à reliure en cuir de vachette d'un air pensif.

— Alors, mon vieil ami, dit-il, qu'en pensez-vous ?

— Une lecture éreintante, répondis-je. Et effrayante. Il y a des passages où, malgré le style quelque peu tarabiscoté et maladroit de Conroy, l'horreur des scènes qu'il décrit est si frappante que j'en ai eu la chair de poule.

— Je ne vous ai pas demandé une critique littéraire. L'auteur en vous ne se repose-t-il donc jamais ? Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que vous pensez du contenu de ce récit, pas de son style.

— Je crois que c'est vrai. Dans les moindres détails. Alors ? Satisfait ?

— Même la partie sur l'omniréticulum ? Je vous ai entendu retenir vivement votre souffle comme sous l'effet de la surprise, quand nous avons atteint ce passage ; comme si ce qu'écrivait Conroy ne concordait pas avec vos connaissances médicales.

— Cela m'a intrigué plutôt que surpris. Je ne connais aucune glande cérébrale qui corresponde à celle qu'il décrit. Par exemple, je ne me rappelle pas en avoir vu de représentation dans le manuel d'anatomie de Gray. Mais cela ne signifie pas que l'omniréticulum ne peut pas exister. Le cerveau, qui est sans doute l'organe le moins compris du corps, est plein de mystères. Les savants, de René Descartes au phrénologue Franz Joseph Gall, ont fait l'hypothèse que l'âme réside quelque part dans notre matière grise. Il semblerait que Conroy ait découvert son siège précis.

— Eh bien, pour ma part, je crois aussi au contenu de ce journal... jusque dans ses moindres détails. Pas étonnant que Whateley ait été si

prompt à glisser sur les événements de l'expédition sur le Miskatonic lors de sa conférence devant Mycroft et le Club Dagon. Quelle réalité effroyable et tragique il cachait.

— Par ailleurs, dis-je, je trouve honteux qu'il ait eu l'idée de faire des Indiens ses boucs émissaires. D'autant plus que sans les guerriers wampanoag, il ne serait plus là pour en parler. Et si la situation dans laquelle nous nous trouvons ne suffisait pas à l'établir, cela montre que Nathaniel Whateley est un scélérat impitoyable et vicieux.

— Vraiment ? fit mon compagnon.

Il se leva et fit les cent pas dans la grange en s'étirant bras et jambes. Nous avions passé près de deux heures à lire assis sur le sol nu et froid, et j'avais moi aussi les membres raides ; aussi me joignis-je à sa promenade, en veillant toutefois à rester bien loin de la cage et de la goule qui dormait à l'intérieur.

— Ce n'est pas le cas ? demandai-je.

— Je veux dire : avons-nous affaire à Nathaniel Whateley, Watson, ou à quelqu'un d'autre ? C'est la vraie question.

— Vous pensez à R'luhlloig ? L'Esprit caché ? Un Dieu Extérieur qui voyagerait en Whateley comme un passager à bord d'une diligence ?

— Plutôt comme un conducteur, corrigea Holmes, si l'on peut se fier au récit de Conroy. Mais non, je ne parle pas de R'luhlloig. Je vous en prie, essayez de réfléchir si vous le pouvez. Les indices sont tous là. (Il indiqua le journal.) Tout ce dont vous avez besoin pour déduire les bonnes inférences se trouve dans ces pages, ainsi que dans les observations que nous avons faites nous-mêmes ce soir et précédemment.

Je me torturai l'esprit, car mon cerveau était encore émoussé après avoir été exposé aux émanations de pied-du-diable. Lentement, laborieusement, tel le petit enfant qui empile les blocs de construction en bois, j'assemblai une hypothèse.

— Il a réussi, dis-je enfin. Bien sûr !

Holmes esquissa un sourire.

— J'ai l'impression de voir la lumière s'allumer à une fenêtre lointaine. Qui a réussi quoi, Watson ?

— Conroy. Le transfert cognitif intercrânien. Il y est arrivé. Il l'a mené à bien entre Whateley et lui. Mon Dieu ! Il a trouvé un moyen. Ce n'est pas Whateley qui nous tient prisonniers. C'est Conroy ! Et cette dépouille... (J'agitai la main dans la direction de la cage de la goule, et des sinistres reliefs qu'elle contenait.) ... c'est celle de Conroy... tout en ne l'étant pas. Il a quitté ce corps et, bien vivant dans celui de Nathaniel Whateley, il continue de fouler la terre. Mais comment a-t-il fait ? Comment a-t-il dissous son propre omniréticulum, et comment l'a-t-il ensuite injecté à Whateley ? La

procédure met le donneur en état végétatif. Il a sans doute utilisé les services d'un étudiant en médecine sans le sou, ou d'un médecin ; quelque charlatan rayé de l'ordre et qui aurait désespérément besoin d'argent.

— C'est certes possible.

Holmes ramassa un long clou rouillé avec lequel il joua pensivement.

— Et puis la technique était encore très perfectible, au moins au moment où le journal s'arrête. Depuis, Conroy a dû considérablement la perfectionner. Mais cela ne signifie-t-il pas qu'il a eu recours à d'autres sujets humains ? Où a-t-il trouvé des gens sur qui expérimenter ? N'aurait-il pas laissé des catatoniques en état de mort cérébrale dans son sillage ? Comment le faire sans attirer une attention malvenue ?

— Que de bonnes questions régies par une logique inattaquable, Watson. Il y a manifestement un autre facteur en jeu. Ce qui apparaît au-delà de tout doute raisonnable, c'est que Conroy s'est insinué dans le corps de Whateley comme on enfle une armure. D'où les manières particulières de Whateley. Il ne se rappelait plus vraiment la conférence au Club Dagon, et encore moins de son logement à Pimlico. Indice plus pertinent, nous l'avons vu toucher le côté gauche de son visage, comme s'il avait du mal à croire qu'il était intact ; quant à l'apparente paralysie de sa main gauche, elle laisse à penser qu'il a oublié la façon de s'en servir au long des deux années où il en a été privé. Il s'était adapté à son absence, et doit encore s'habituer à son retour.

— Le transfert cognitif intercrânien expliquerait aussi la trace d'injection que vous avez trouvée derrière le crâne du patient de Bethlem, et le fait qu'il ait perdu l'esprit. Tout concorde.

— Pas tout à fait. Comme vous venez d'en faire la remarque, ponctionner l'omniréticulum d'un donneur le prive de tout esprit. Et cependant, l'aliéné de Bethlem a discuté avec nous, encore que sa conversation ait été rudimentaire, et était capable d'écrire avec un morceau de fusain. Il lui restait une petite étincelle de lucidité.

— Peut-être est-ce là la différence entre appliquer la procédure sur les humains et l'appliquer sur les animaux, dis-je. Chez les humains, on ne peut effacer tout à fait le moi. Si Junior Brenneman n'était pas mort après l'opération, le corps qu'il avait quitté aurait peut-être manifesté des fonctions cérébrales rudimentaires équivalentes à celle que nous avons observées chez le patient de Bethlem. Il aurait pu subsister en lui quelque sédiment identifiable de la personnalité de Junior. Du moins pouvons-nous affirmer sans trop craindre de nous tromper que Conroy, depuis l'écriture de ses mémoires, a consacré son temps à perfectionner la procédure.

— En êtes-vous sûr ? demanda un Holmes énigmatique.

Les yeux mi-clos, il scrutait la pointe du clou rouillé.

— À mon avis, l'hypothèse mérite que l'on parie dessus.

— Je ne tiens pas le pari. Par contre, il y a de bonnes chances que Conroy soit l'expéditeur du colis qui a conduit Whateley à quitter soudainement sa maison de Pimlico. Et de bonnes chances que le contenu dudit colis ait été le journal que nous venons de lire.

— Le paquet avait effectivement les dimensions d'un livre.

— Comment Whateley aurait-il pu lire ce journal sans se sentir provoqué ? Le récit de Conroy dévoile tout ce qu'ils ont fait de mal au cours de l'expédition sur le Miskatonic.

— Vous voulez dire que Conroy comptait le faire chanter ? demandai-je. Mais ça n'aurait jamais fonctionné. Comme l'a dit Whateley dans son journal, en livrant la vérité, Conroy leur ferait du mal à tous les deux. De plus, personne de sensé ne croirait à l'histoire de Conroy. Des monstres, des transferts d'esprit, un meurtre... pour la plupart des gens, ce serait à la hauteur du pire roman de gare. Et comme le journal est l'œuvre d'un homme qui a passé du temps en asile, Whateley n'aurait eu aucune difficulté à le discréditer.

— Les dernières phrases du journal constituent une menace personnelle directe. Conroy a écrit qu'il comptait retrouver Whateley et récupérer ce qui lui appartenait. Whateley ne pouvait se permettre d'ignorer pareil avertissement. C'est ce que j'entendais par « se sentir provoqué ». Son ami intime de jadis, sa malheureuse dupe qu'il n'a pas vue depuis deux ans, reparaît tout à coup dans sa vie. Conroy a traversé un océan pour le retrouver. Il veut attirer l'attention de Whateley, et ce journal est un bon moyen de l'obtenir. On peut supposer qu'il s'accompagnait d'une lettre qui révélait à Whateley où trouver Conroy. Whateley n'avait d'autre solution que de partir affronter son ennemi. Mais lorsqu'ils se sont rencontrés, les choses ne se sont pas passées comme il l'avait prévu. C'était un piège. Conroy l'a maîtrisé, l'a endormi, et a mis l'opération en œuvre.

— Pourquoi ne pas tout simplement tuer Whateley, s'il cherchait à se venger ?

— La revanche ne serait-elle pas infiniment plus douce en prenant possession de l'enveloppe mortelle de Whateley ? En usurpant sa vie ? On distingue une nette convoitise dans les descriptions que Conroy donne de Whateley, de son apparence, de ses manières, de ses talents. Au début de leur relation, du moins, il enviait cet homme autant qu'il l'aimait. Conroy – qui, il ne faut pas l'oublier, a dû sortir assez dérangé de cette expédition dramatique – pourrait bien ressentir un frisson pervers à devenir celui qui l'a détruit.

— Même en sachant que Whateley a pactisé avec R'luhlloig ? Il avait déjà senti en Whateley la sinistre présence de l'Esprit caché. Cela

ne l'aurait-il pas découragé ?

— Il a probablement pesé le pour et le contre, et décidé que le premier l'emportait sur le second. Même avec un Dieu Extérieur dans l'équation, il a pu estimer que deux mains et un beau visage sans imperfections – sans oublier une bonne rente – compensaient largement.

— Peut-être pensait-il que R'luhlloig et Whateley étaient liés, suggèrai-je, et qu'en expulsant Whateley, il expulserait R'luhlloig ?

Holmes accueillit cette remarque d'un hochement de tête.

— Peut-être. On ne peut nier que R'luhlloig revient constamment dans toute cette affaire. Y a-t-il un lien entre la conquête de la Cathurie par l'Esprit caché et le futur « changement » que Whateley a vanté à Conroy ? Forcément. La dernière fois que la guerre a fait rage entre les dieux, aux temps préhistoriques, la terre a souffert. Des continents entiers ont été submergés au cours du conflit. La planète a changé de visage. On trouve un souvenir résiduel de ce fait dans le mythe du « déluge », qui imprègne quasi toutes les cultures anciennes. Les gens d'alors savaient qu'un cataclysme mondial avait eu lieu dans un passé flou et lointain, et certains attribuaient même ce cataclysme à la colère divine.

— Et dans une certaine mesure, c'était le cas. La colère d'êtres quasi divins se livrant à une guerre fratricide.

— Imaginez qu'un tel conflit explose aujourd'hui, dans notre ère moderne surpeuplée. Imaginez le carnage. Les gens périraient par millions, piétinés par les dieux qui s'échangeraient des coups rageurs au moyen d'armes incommensurablement destructrices. C'est à peine imaginable. L'*Homo sapiens* pourrait se trouver au bord de l'extinction, voire franchir le pas.

J'eus un frisson. À cet instant précis, la goule, dans sa cage, émit un drôle de gémissement mêlé d'un reniflement. Holmes et moi nous tournâmes tous deux vers elle. Je croyais qu'elle allait se réveiller, mais la créature se contenta de se retourner sur son ignoble couche en frottant de sa patte avant son museau rosé de sang. Elle redevint silencieuse.

À partir de ce moment, mon compagnon et moi, qui parlions déjà à voix basse, nous en tîmes aux murmures.

— Whateley s'est allié à R'luhlloig, reprit Holmes. Il a autorisé le Dieu Extérieur à accéder à son moi intérieur au moyen du *Necronomicon*, le livre servant en quelque sorte de pont entre les plans de réalité.

— Dans quel but ?

— L'avancement. Le succès matériel. La réalisation de ses ambitions. Rappelez-vous le charme hypnotique dont Whateley faisait montre dans le récit de Conroy. Comme il parvenait à influencer non

seulement les gens, mais aussi l'issue des événements. Ce que Nathaniel Whateley voulait, il l'obtenait presque toujours. C'est là le message de ce journal. Il s'est accroché à ce pauvre ingénu timoré de Conroy et l'a brossé dans le sens du poil comme un caniche de concours, car il voyait en lui l'occasion de faire fortune.

— Et n'a eu de cesse jusqu'à ce qu'il soit démontré que le transfert cognitif intercrânien entre humains n'était pas faisable.

— À ce moment-là, oui. Qui peut dire dans quelle mesure les remarquables talents de manipulation de Whateley dépendent de sa propre nature ou sont l'œuvre de R'luhlloig ? Un Dieu Extérieur, en accordant à un mortel une petite fraction de sa quintessence, pourrait donner à cette personne le genre de pouvoirs que Whateley montrait. Whateley, on peut le supposer, a passé un accord avec le soi-disant Esprit caché, et R'luhlloig a dûment rempli sa part du marché.

— Mais que pourrait-il vouloir en échange ? demandai-je. Je doute que ce marché ait été à sens unique. C'est rarement le cas de ce genre d'accords. Que pouvait-il bien attendre de Whateley qu'il ne pouvait se procurer seul ?

— Un agent sur terre, peut-être ? Les services d'un intermédiaire entre notre monde et le sien ? Une paire d'yeux et d'oreilles à travers laquelle espionner l'humanité ? Mais cela ne me semble pas un retour sur investissement suffisant.

— En tout cas, le marché entre Whateley et R'luhlloig est sans doute nul et non avenue, maintenant que Conroy est Whateley et que Whateley n'est plus.

— Croyez-vous ? rétorqua Holmes. Nous sommes pourtant captifs, vous et moi. Si R'luhlloig avait décidé d'annuler l'accord qu'il avait avec Whateley et de laisser Conroy se débrouiller, alors Conroy n'aurait eu aucune raison de nous droguer et de nous enfermer dans cette grange.

— Enfin, aucune raison sinon celle de se protéger. Voyez les choses de son point de vue. Sherlock Holmes vient frapper à sa porte. Pour autant qu'il le sache, vous êtes après lui. Vous l'avez relié à l'enlèvement du patient de Bethlem et à la mort du surveillant McBride. En nous capturant, Conroy peut endiguer le problème, puis, avec l'aide de la goule, recouvrir ses traces. Vu ce qu'il a fait de son ancien corps, je le crois capable de se débarrasser de nous par le même moyen.

Je secuai la tête ; je m'étonnais moi-même de pouvoir parler avec une telle désinvolture de la perspective d'être donné en pâture à un monstre.

— En ce cas, pourquoi ne l'a-t-il pas déjà fait ?

— La goule a le ventre plein. Il attend qu'elle ait de nouveau faim.

— Une hypothèse qui se défend. Mais je pense que la raison est

plus profonde. Et si R'luhlloig avait passé le même marché avec Conroy qu'avec Whateley ? Si Conroy avait cédé à l'Esprit caché, tout comme son ancien ami avant lui ? Conroy est éminemment influençable, vous ne trouvez pas ? Son journal prouve amplement qu'il a assez peu de volonté, malgré ses prouesses intellectuelles. Je serais très étonné qu'il ne se soit pas aplati aussi facilement devant R'luhlloig qu'il l'a fait devant Whateley quand ils étaient à Arkham. Dans un sens, Conroy était déjà l'esclave de R'luhlloig, si nous ne faisons pas erreur en pensant que R'luhlloig a toujours été derrière le charisme surnaturel de Whateley. La seule différence, c'est que Conroy se trouve désormais sous l'influence directe de R'luhlloig au lieu que Whateley serve d'intermédiaire. Cela ne constitue pas un gros changement.

— Et R'luhlloig l'a convaincu de la nécessité de notre mort.

— L'Esprit caché a perçu que nous nous opposions à lui et à ses semblables et que nous ne les laisserions pas poser un orteil dans ce monde. S'il ne le savait pas déjà, il l'a remarqué lorsque j'ai essayé de prendre le contrôle de la maigre bête de la nuit avec la Liqueur de Suprématie. Nous sommes une menace pour lui, croit-il – à raison, je l'espère – et il convient donc de nous éliminer.

— Dans ce cas, dis-je, a-t-on voulu que nous lisions le journal de Conroy pour comprendre tout cela par nous-mêmes ?

Holmes acquiesça.

— Tout comme nous devons avoir cette vision de la conquête des Contrées du Rêve, sans aucun doute grâce à R'luhlloig.

— Mais à quelle fin ?

— R'luhlloig est tellement sûr de notre défaite que le fait que nous connaissions toute l'histoire ne l'inquiète pas. Il le souhaite même. Il veut que nous sachions toute l'étendue de notre échec. C'est là la terrible arrogance des dieux. Pour eux, il ne suffit pas de nous écraser, nous autres les mortels. Il faut d'abord nous humilier.

— À vous entendre, vous avez abandonné tout espoir, Holmes.

— Ah oui ? Mon Dieu, je ne nierai pas que l'ennui s'est installé en moi, Watson. Je suis fatigué de cette lutte constante. Je m'aperçois que j'envie la vie que je mène dans vos histoires, où je glisse avec aisance d'une affaire à l'autre en n'affrontant rien de pire que des maîtres chanteurs, des meurtriers, des voleurs de bijoux et la fripouille occasionnelle qui a des vues sur quelque faible femme rougissante. Je parviens à résoudre tous les problèmes avec grâce et sans jamais risquer ni ma santé mentale, ni mon âme. Personne ne pourrait me reprocher de vouloir en finir. Cependant ! (Il agita le clou rouillé en l'air, un peu à la manière d'un orateur exposant son point de vue index tendu.) Si cette affaire-ci m'a montré quelque chose, c'est bien que je dois continuer. R'luhlloig est un danger pour l'avenir de

l'humanité ; il faut l'arrêter. Pour cela, bien sûr, nous devons d'abord tout mettre en œuvre pour nous échapper.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Eh bien, bon sang ! Je croyais que vous n'y viendriez jamais. Vous avez trouvé un moyen, j'espère ? Quelque stratagème intelligent ?

— Intelligent ? Possible. Mais raisonnable, je ne le jurerais pas, car il pourrait aussi bien nous tuer que nous libérer.

Je réfléchis un moment, puis haussai les épaules.

— De toute façon, la seule alternative est la mort. Je me contenterais volontiers d'essayer l'option qui ne garantit pas la mort, plutôt que celle qui la garantit. Dites-m'en plus.

À TRAITRE, TRAITRE ET DEMI

L'aube n'avait pas tout à fait commencé quand Whateley vint nous chercher. Nous avions attendu patiemment ; je ressentais un malaise certain à la pensée du plan d'évasion dont mon ami m'avait expliqué les grandes lignes, mais essayais de me consoler en me disant que, malgré son côté périlleux, ledit plan ne pouvait être pire que ce que Whateley – ou R'luhlloig – nous réservait probablement. Par ailleurs, malgré tous mes efforts, je n'avais rien de mieux à proposer.

Une clé tourna dans la serrure. Nous nous dépêchâmes de prendre position aux endroits prévus par Holmes et affectâmes la décontraction. La porte de la grange s'ouvrit et Whateley entra.

— Messieurs, dit-il, je vous souhaite le bonjour.

La maigre bête de la nuit flottait derrière lui ; la noire silhouette lui faisait comme une ombre agrandie et horriblement déformée.

Il brandissait mon Webley, qu'il agita dans nos deux directions.

— Vous remarquerez que je suis armé. Et aussi, si vous regardez bien le barillet, qu'il y a des munitions dans les chambres. J'ai trouvé votre boîte de balles, docteur, dans la trousse de M. Holmes. Je n'ai aucune envie de vous tirer dessus. Je le ferai en dernier recours, mais je serais déçu de devoir vous tuer de façon aussi triviale.

— Vous avez autre chose en tête, dit Holmes, quelque chose de plus élaboré.

— De positivement gothique, jubila Whateley. Une mort si atroce que le simple fait d'y penser eût fait blêmir M. Poe lui-même.

— Et qui implique sans doute la goule.

— Il serait dommage de ne pas exploiter le talent tout particulier de cette créature si j'en ai la possibilité. Elle a un grand besoin de viande, et n'est pas trop regardante quant à la provenance ou à l'état

de cette viande.

— Vous parlez de notre viande.

— La chair de deux bons Anglais. Une délicatesse, à n'en point douter. Mais il serait idiot de vous servir en une fois. Comme vous le voyez aux restes qui se trouvent dans cette cage, une goule ne peut manger qu'une quantité limitée en un seul repas. Il semble logique d'économiser pour qu'elle se nourrisse au fil du temps. Un jour une jambe, le lendemain un bras, *et cætera*. Je commencerai par vous, M. Holmes, naturellement.

— Naturellement ? demanda mon ami.

— À quoi bon avoir à sa disposition un médecin assermenté si l'on n'en profite pas ? Le Dr Watson pratiquera les amputations et prendra soin de vous pendant tout votre supplice. Puisque c'est votre meilleur et votre plus vieil ami, je ne doute pas qu'il vous prodiguera les meilleurs soins possibles. Il sera intéressant de voir combien de temps vous résisterez. Je ne vous vois pas rendre l'âme facilement, quand bien même on vous forcerait à regarder une goule vous dévorer un morceau après l'autre. Réfléchissons... Au rythme d'un membre par jour, il en faudra quatre pour qu'il ne reste de vous que la tête et le tronc. Et le cinquième jour, je vous déposerai dans la cage et laisserai la goule se servir. Si ce bon docteur se montre à la hauteur du défi et que votre résistance s'avère suffisante, c'est donc le temps qu'il vous reste à vivre : cinq jours très déplaisants.

— Sale monstre ! m'écriai-je.

Dans mon emportement, j'oubliai notre plan d'évasion et fis un pas vers Whateley. Il braqua son revolver sur moi et dit :

— Une balle dans la jambe ne vous empêchera pas de pratiquer la chirurgie, docteur, mais je suppose que vous préférez vous en passer.

— Je tuerai Holmes plutôt que de vous laisser lui infliger une torture aussi prolongée, contrai-je tout en regagnant ma position première.

— Il est certain que cela mettra à mal votre serment d'Hippocrate. Je me demande si votre besoin de garder à tout prix un patient en vie dépassera l'envie de mettre fin à ses souffrances. En tout cas, pour ce que cela vaut, votre propre trépas sera plus rapide. Une fois M. Holmes mort, quel intérêt y aurait-il à vous laisser vivre ? Sans doute vous abattrai-je. Il faudra peut-être plusieurs jours à la goule pour vous nettoyer, mais quelle importance si vous êtes un peu faisandé sur la fin ? (Whateley haussa les épaules.) Vous n'en serez que plus tendre.

— C'est un final particulièrement horrible que vous nous avez réservé là, intervint Holmes sur un ton étonnamment joyeux. (Si ce que Whateley se proposait de nous faire le perturbait à un quelconque niveau, il n'en montrait aucun signe.) Il y a là-dedans un sadisme

absolu que j'ai du mal à rapprocher des faits tels que je les vois. Qu'avons-nous fait, Watson et moi, pour mériter une exécution aussi vicieuse et grand-guignolesque ? D'accord, nous avons les moyens de vous dénoncer pour meurtre, mais si vous comptez nous réduire au silence, ne serait-il pas beaucoup plus facile de nous abattre avec votre arme, tout simplement ? Retarder notre exécution, c'est nous laisser une chance de retourner la situation. Je ne vois pas ce que vous y gagnez d'un point de vue tactique ; aucun intérêt sinon le plaisir de nous voir souffrir.

— N'est-ce pas suffisant ? dit Whateley.

— Franchement, non. Vous êtes quelqu'un d'intelligent. Vous ne nous laisseriez pas en vie, fût-ce pour quelques jours, si vous n'aviez une bonne raison de prolonger notre agonie. Une raison personnelle.

Whateley semblait méfiant.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

— Je n'en vois aucune qui puisse justifier que Nathaniel Whateley nous haïsse autant. (Holmes marqua une pause.) D'ailleurs, Zachariah Conroy non plus.

— Pourquoi le mêler à cela ?

— Conroy ? Je crois que vous savez très bien pourquoi, M. Whateley. Je crois que vous savez qu'à l'heure qu'il est, j'ai déduit votre véritable identité.

Un petit sourire apparut sur le visage de notre ravisseur.

— J'aurais difficilement pu mieux faire pour vous aider dans cette déduction, M. Holmes.

— Nous avons lu le journal, comme vous vouliez manifestement que nous le fassions. Pour le reste, c'était facile. Je pense que des félicitations sont de rigueur. Votre procédure fonctionne, en fin de compte. Sans oublier que vous vous en êtes servi pour prendre sur Whateley une revanche particulièrement à propos. Vous êtes lui, maintenant. Vous avez son argent, son apparence, tout ce que vous enviez chez lui. De plus, vous avez son corps, aussi immaculé que votre ancien corps était abîmé. Tout ce que Whateley vous a pris, vous le lui avez repris. Bravo, M. Conroy. Bravo.

Cet homme qui avait l'apparence de Nathaniel Whateley mais, à l'intérieur, était Zachariah Conroy, se rengorgea.

— Justice a été faite, dit-il. Nate a eu ce qu'il méritait, et moi aussi.

— Vous avez dû travailler dur sur votre transfert cognitif intercrânien pour qu'il fonctionne sur les êtres humains.

— En réalité, ce fut plus facile que vous l'imaginez.

— Vraiment ? Enfin, au moins, vous avez dû vous faire aider pour appliquer la procédure sur vous et Whateley.

— En effet. J'ai reçu la plus grande des aides. Un infirmier d'une

qualité inégalable.

— Laissez-moi deviner. R'luhlloig.

Le petit sourire grandit.

— Bien joué, M. Holmes, dit Whateley, que j'appellerai désormais Conroy, comme le faisait déjà Holmes. Bien joué, vraiment. Vous rassemblez toutes les pièces par vous-même, comme je l'espérais.

— N'est-ce pas l'objet de ce petit jeu ? demanda Holmes. Moi je vous soutire la vérité, et vous, vous suivez mes progrès.

— Je l'avoue, il est amusant de regarder tourner les engrenages de votre formidable cerveau. Un sport très spectaculaire.

— Ainsi, vous vous êtes mis à la merci de l'allié surnaturel de Whateley, de ce Dieu Extérieur que vous aviez déjà identifié comme étant son guide. C'est à cela, j'en fais le postulat, que vous consacrez vos efforts depuis que l'on vous a laissé sortir de cet asile du Massachusetts. Vous ne vous êtes pas concentré sur la poursuite de vos recherches scientifiques, mais sur la chose ésotérique.

— J'ai de nouveau quitté Boston pour Arkham au printemps de l'année dernière afin de rendre plusieurs visites à la bibliothèque universitaire, dit Conroy. Nate, et cela n'avait pas grand-chose d'étonnant, n'avait pas rendu l'exemplaire du *Necronomicon* quand bien même m'avait-il assuré qu'il le ferait. Néanmoins, il y avait, dans les recoins les plus sombres et poussiéreux de cette bibliothèque, d'autres livres qui m'ont fourni les informations dont j'avais besoin. Vous les connaissez sûrement. Von Junzt. Prinn. Les *Manuscripts pnakotiques*. Rien d'aussi encyclopédique que le grimoire d'Alhazred, rien qui soit investi du même pouvoir surnaturel, mais les notes que j'ai compilées à partir de tous ces ouvrages m'ont fourni des fondations sur lesquelles bâtir.

— Puis vint le temps des rituels. De la prosternation devant des idoles. Des incantations et des marques de soumission nocturnes.

— Vous en parlez avec lassitude et dédain, comme si vous connaissiez ces choses depuis très, très longtemps, répliqua Conroy. Mais pour moi, tout cela était nouveau et passionnant. Je traitais l'ésotérisme comme une discipline scientifique : je respectais à la lettre les paroles des rites, comme je l'aurais fait des protocoles d'une expérience en laboratoire. La nuit où je suis entré pour la première fois en contact avec R'luhlloig... (Les yeux de l'Américain s'enflammèrent.) ... comme ce fut effrayant, mais aussi palpitant, tant c'était transgressif, blasphématoire, glorieusement obscène. Bien que je sois d'une famille ardemment épiscopaliennne, je n'avais jamais eu beaucoup de temps à consacrer à Dieu. Et voilà que je communiais avec une divinité, un être divin qui n'était pas une figure paternelle indulgente, mais un être de calculs, d'appétits, et à la froide résolution ; un être dont, en réalité, j'enviais la nature. Je savais que

R'luhlloig était au moins en partie responsable des désastres qui m'étaient arrivés, mais d'une certaine façon, cela n'avait aucune importance. Rendre la monnaie de sa pièce à Nate en me servant du dieu qui avait été son allié... quel délice ! Il y avait des nuits où je ne pensais qu'à ça : j'allais tout lui prendre, y compris R'luhlloig. Ces pensées me faisaient du bien.

— Vous vous êtes allié à l'un des responsables de votre chute, commenta Holmes. Vous avez vraiment des tendances autodestructrices, Conroy.

— Peut-être, M. Holmes. Peut-être. Mais à l'instant où la voix de R'luhlloig s'est écoulée en moi, froide comme les gouffres spatiaux... il m'a semblé que j'avais fait ce qu'il fallait. R'luhlloig paraissait savoir ce que je voulais. J'ai eu l'impression qu'il attendait que j'entre en contact avec lui, et que sans le savoir, j'avais moi-même attendu toute ma vie de le contacter.

— Et c'est ainsi que ces entités cosmiques étrangères piègent les gens, intervins-je. Elles vous font croire que vous leur importez, alors qu'elles cherchent seulement à obtenir de vous tout ce qu'elles pourront. Elles fondent sur les faibles et les craintifs, et le prix à payer, au bout du compte, c'est invariablement la folie et la mort.

— R'luhlloig n'est pas comme ça, rétorqua Conroy. Il n'est pas comme d'autres, que ce soit les Dieux Extérieurs, les Grands Anciens ou que sais-je encore. Il n'est pas sujet aux caprices cruels, et n'est pas mauvais sans raisons. Il est ambitieux. Il a des projets.

— Des projets destructeurs.

— Pas pour ceux qui acceptent d'être ses disciples.

— Pourtant, R'luhlloig avait déjà un serviteur loyal en la personne de Nathaniel Whateley, objectai-je. Qu'a-t-il à gagner à vous mettre à sa place ? Pourquoi vous aider à prendre possession du corps de Whateley ?

— Pour avoir un serviteur encore plus loyal que lui, plaça Holmes. N'est-ce pas, M. Conroy ? Un serviteur qui s'est donné corps et âme à R'luhlloig pour une contrepartie à la hauteur. Dites-moi, M. Conroy, comment vous avez procédé à l'échange, avec l'aide de R'luhlloig.

— Cela n'a pas été si difficile, répondit Conroy. Douloureux, certes, mais pas difficile.

— Tout d'abord, vous avez attiré Whateley hors de Londres avec votre journal.

— Cette partie a été d'une simplicité ridicule. R'luhlloig m'a fourni l'adresse londonienne de Nate. Je lui ai envoyé le journal accompagné d'une lettre. « Tu as intérêt à venir me voir. » Quelque chose de ce genre. J'y ai joint un plan avec les indications nécessaires pour qu'il vienne ici même. Nate est tombé dans le panneau. Il supposait que je voulais de l'argent. En tout cas, c'est la première chose qu'il a dite en

arrivant. C'était la fin d'après-midi, et le voyage semblait avoir été long et ardu. « Combien croyais-tu me soutirer, espèce de ver de terre pathétique ? a-t-il aboyé en brandissant mon journal. Parce que je te préviens, tu n'auras pas un seul penny. Si tu croyais arriver à m'extorquer de l'argent en m'envoyant ce minable ramassis d'ordures, alors tu t'es salement trompé. Je brûlerais cette saleté, si je ne pensais pas que tu en as mis une copie de côté. » Cet échange a eu lieu à l'entrée de la ferme.

— Je suppose que vous avez loué cette retraite, puis que vous y avez mis une maigre bête de la nuit et une goule.

— Exact.

— Des créatures qui vous ont été fournies par R'luhlloig.

— R'luhlloig m'a guidé jusqu'à elles. J'ai appris seul les méthodes permettant de contrôler la maigre bête de la nuit ; quant à la goule, elle est un peu moins difficile à dresser. Tant qu'on la nourrit, elle est contente et accepte la cage. Voulez-vous, oui ou non, entendre la suite de ma discussion avec Nate ?

— Mais je vous en prie, continuez. Excusez-moi de vous avoir interrompu.

— Pendant que Nate pestait, reprit Conroy, je jouais le rôle du docile mais pressant Zachariah Conroy. Je lui ai confirmé que je me trouvais dans une situation difficile, et que je venais effectivement lui demander de l'argent. « Pas beaucoup, lui ai-je dit. Quelques centaines de dollars, disons, pour me remettre sur pied. » Nate était au comble de l'indignation. « Tu as fait tout ce chemin pour me demander une somme outrageuse, alors que tu sais pertinemment que je ne la donnerai pas, a-t-il répondu. Tu as perdu ton temps. Je t'ai toujours cru naïf, mais jusqu'à maintenant, je ne t'avais encore jamais trouvé stupide. Tiens, reprends ton sale bouquin. Je te conseille de ne plus jamais me déranger. » Pensant qu'il m'avait rabattu mon caquet, il a tourné les talons. C'est à ce moment que je l'ai assommé par derrière.

— Il n'aurait pas dû vous tourner le dos.

— Il aurait dû y regarder de plus près, et se demander pourquoi je gardais la main dans le dos ; une main qui tenait une matraque en cuir.

— Les méthodes les plus frustes sont souvent les plus efficaces.

— J'ai frappé fort, et il est tombé comme un sac de charbon. Je l'ai traîné à l'intérieur. Quand il s'est réveillé une heure plus tard, il était tellement faible et groggy que j'en étais presque désolé pour lui. Mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir un sentiment de triomphe. Désormais, j'étais l'élément dominant de notre relation. En le regardant se tortiller sur le sol, je me suis demandé pourquoi il m'avait toujours tant impressionné. Comment ce paon vaniteux avait-il fait pour m'éblouir à ce point ? Il n'était qu'une façade sans

substance. Ensuite, nous nous sommes mis au travail.

— L'opération, dit Holmes. Je vais avancer une théorie sur la façon dont R'luhlloig y a contribué. Il a pris le contrôle de Whateley, n'est-ce pas ? Il a accru son emprise sur lui jusqu'à en faire sa marionnette.

— Un acte de possession extraordinaire, acquiesça Conroy. Nate était incapable de résister. R'luhlloig s'est insinué en lui de la tête aux pieds, et a pris le contrôle de toutes ses fonctions motrices. Nate s'est relevé avec des gestes saccadés. Il ne pouvait ni parler, ni faire quoi que ce soit que R'luhlloig ne voulait pas. Et vous voulez savoir le meilleur dans tout cela ? C'était la terreur méprisante de son regard. Nate était totalement conscient de ce qui lui arrivait, mais ne pouvait rien faire pour l'empêcher. Ce devait être comme d'être prisonnier d'un cauchemar. Je voyais aussi de la peine dans ses yeux. Son dieu s'était retourné contre lui. Il ignorait pourquoi. Comme son angoisse m'a semblé délicieuse ! J'en étais tout étourdi.

— Votre vengeance sur Whateley était complète.

— Presque. Presque. Tout d'abord, j'ai extrait l'essence de son omniréticulum. Je l'ai fait s'allonger sur le ventre, puis j'ai percé la base de son crâne avec une chignole, et j'ai inséré dans l'orifice quatre seringues hypodermiques l'une après l'autre : trois pour injecter, la quatrième pour extraire. Bien sûr, il est resté conscient tout au long de la procédure. R'luhlloig l'a maintenu absolument immobile en paralysant ses muscles, aussi n'a-t-il ni bougé, ni crié ; mais je suis sûr qu'il a ressenti la souffrance dans ses moindres détails.

Conroy eut un horrible rictus de jubilation.

— Cependant, vous n'avez pas laissé votre propre corps inoccupé, dit Holmes. Il ne s'agissait pas d'une simple appropriation, mais d'un échange.

— C'est grâce à Nate que je m'étais retrouvé invalide, alors pourquoi ne pas lui faire connaître pour un temps la vie que j'avais vécue deux années durant, histoire de voir si cela lui plaisait ?

— N'était-ce pas risqué ? Vivant, Whateley représentait un danger.

— Dans le faible corps mutilé de Zachariah Conroy ? Pas vraiment. Au pire, il avait les moyens de me casser les pieds.

— Il apparaît donc que même sans cerveau, le corps de Whateley était encore capable de pratiquer l'opération sur vous. R'luhlloig est parvenu à le manipuler physiquement.

— R'luhlloig avait la maîtrise complète de son système nerveux, expliqua Conroy. C'était comme une main dans un gant.

— Je suppose que vous vous êtes anesthésié comme il fallait avant de subir l'opération, dis-je.

— Je ne voulais pas être totalement inconscient, au cas où il y aurait des complications. J'ai pris une bonne rasade de laudanum avant de commencer.

— Voilà qui a dû assourdir la douleur sans la faire entièrement disparaître.

— Vous avez raison. Malgré le laudanum, ce que j'ai traversé était loin d'être agréable. C'était même horrible. Mais je l'ai supporté. Je savais ce que me vaudraient ces souffrances. La récompense en valait la peine.

Conroy s'interrompt un moment pour méditer sur ce qu'il avait vécu.

— Sentir son moi s'éroder lentement, dit-il. Sa vie et ses souvenirs se dérober... (Il secoua la tête.) Je ne trouve pas les mots. C'est comme si tout ce que j'étais, la somme de mon temps sur terre, se recroquevillait pendant que les ténèbres se refermaient sur moi de toutes parts. J'imagine que la mort véritable n'est pas très différente. Avec chaque injection de la solution Conroy, je m'atténuais. Puis, lorsqu'on m'a retiré le contenu de mon omniréticulum, j'ai cessé d'être une entité reconnaissable comme étant « moi ». J'étais dénué de forme. J'étais devenu chaos. Un million de parties mouvantes, qui tourbillonnaient et filaient dans différentes directions. J'avais l'impression que si je ne me maintenais pas en un tout, je me dissiperais entièrement. Je perdrais ma cohérence pour ne plus jamais la retrouver.

— Comment expliquez-vous que Junior Brenneman n'ait pas réussi à conserver l'intégrité de son esprit quand vous l'avez transféré dans un autre corps, alors que vous, si ? demanda Holmes. Est-ce une question de rejet du corps en question ? Junior s'est retrouvé dans le corps d'un Noir. Pour quelqu'un comme lui, cela devait être insupportable. Au contraire, on vous a installé dans la structure physique d'un homme que vous aviez admiré et auquel vous aspiriez à ressembler... des sentiments que, bizarrement, vous ressentez encore.

— Belle analyse, jugea Conroy. Psychologiquement valable, mais fausse. La solution est à la fois plus simple et moins terre à terre. C'est R'luhlloig qui a fait la différence. Le pouvoir de R'luhlloig est la glu qui m'a empêché de me déliter. Ce qui manquait à ma science, il me l'a fourni par sa puissance divine. Il m'a tenu entre ses mains en coupe, m'a empêché de partir à la dérive pendant que j'étais sous forme de sérum. Alors, quand il m'a injecté dans l'omniréticulum de Nate, j'ai vite commencé à retrouver une impression de personnalité.

— Puis-je vous demander comment vous avez injecté le sérum dans l'omniréticulum de Whateley ? intervins-je.

— Docteur, vous êtes une mine de bonnes questions pragmatiques.

— Votre ancien corps était inoccupé. Il aurait été presque impossible à Whateley d'insérer la seringue hypodermique contenant votre essence à l'arrière de son propre crâne puis de l'utiliser avec précision.

— R'luhlloig lui a fait enfoncer l'aiguille à travers son palais. (Conroy mima l'action en glissant son index entre ses lèvres.) Elle a pénétré le palais mou, puis s'est enfoncée jusque dans l'omniréticulum. C'est encore quelque peu douloureux. Pendant à peu près une journée, je pouvais à peine parler. Mais là aussi, comme pour la douleur engendrée par la procédure, j'ai trouvé la chose supportable, et que cela en valait la peine. J'étais Nate Whateley ! Je bénéficierais à jamais du prestige de son nom de famille. J'aurais sa position dans la société, ses finances, son attrait envers les femmes, tout. Zachariah Conroy n'était plus, et bon débarras. Il n'avait été qu'un sujet de déception. À partir de maintenant, je pouvais me glisser dans la vie d'un homme qui avait le monde à ses pieds, au lieu d'avancer péniblement comme avant, dérisoire solitaire défiguré et manchot.

— C'était le moment de remuer une dernière fois le couteau dans la plaie, dit Holmes, en installant l'essence de Whateley dans votre corps à l'abandon.

— Une autre raison qui m'empêchait de m'anesthésier. Il fallait faire vite, tant que le sérum gardait son efficacité, et avant que le trou que j'avais percé derrière le crâne de Nate se referme. Après cela, il ne me restait qu'à m'installer confortablement en attendant qu'il se réveille. Je peux vous assurer que ses premiers gémissements de détresse, quand il a compris ce que je lui avais fait, m'ont été particulièrement agréables. Il m'a ensuite supplié de le tuer avec ces babillages maladroits et saccadés qui, désormais, lui tenaient lieu de langage. Son esprit, comme celui de Junior, s'était ratatiné au cours du transfert. C'est parce qu'il n'avait pas bénéficié de l'aide de R'luhlloig. Il était perdu en grande partie, mais encore assez conscient pour m'implorer de le supprimer. Et moi, j'ai refusé. Je ne lui témoignerai pas une telle gentillesse. Le moment n'était pas encore venu.

Conroy poussa un soupir que je ne puis qualifier que d'extatique.

— Et voilà mon histoire, conclut-il. L'histoire d'un homme qui a touché le fond mais, au prix de maints efforts, est remonté tutoyer les cimes.

— Une conclusion fort utile au texte de votre journal, affirma Holmes. Mais votre récit n'est pas exhaustif, n'est-ce pas ? Il reste des choses à dire.

Conroy leva un sourcil.

— Je vous prie de me dire ce que j'ai omis de vous raconter.

— R'luhlloig vous a forcément demandé quelque chose en échange de sa générosité. Je me demandais s'il avait requis vos services en tant qu'espion, mais cette idée ne me convainc pas. Je pense qu'il veut quelque chose d'une plus grande valeur intrinsèque ; une chose qu'il

peut obtenir de vous, mais de nul autre.

— Expliquez-vous, M. Holmes, puisque vous semblez croire que vous avez toutes les réponses.

— Pas toutes, le reprit Holmes. Je suis conscient que R'luhlloig a quelque chose contre moi. Par votre intermédiaire, il s'est arrangé pour que le Dr Watson et moi-même soyons vos prisonniers, et pour que je connaisse une mort aussi cruelle qu'inhabituelle. Est-ce R'luhlloig qui vous a suggéré de relâcher Whateley, l'occupant de votre ancien corps, et de le laisser s'échapper ?

— Qu'est-ce que cela changerait ? demanda évasivement Conroy.

— En vous convainquant de laisser partir Whateley, R'luhlloig a laissé une piste. Il ne pouvait ignorer que l'on retrouverait Whateley. Il serait étonnant que ce misérable aux idées si embrouillées qu'il arrivait à peine à faire une phrase ait réussi à vous filer sous le nez. Il est plus crédible qu'il ne vous ait pas échappé, mais que vous l'ayez laissé faire. Il est alors devenu le premier indice d'une chaîne qui m'a inexorablement conduit jusque chez vous. Un homme nu et apparemment dément qui baragouine en R'lyehen ? Sherlock Holmes ne pouvait que le remarquer. Tel était votre intention, ou plutôt celle de R'luhlloig ; et j'ai honte de ne pas l'avoir compris plus tôt.

— Vous n'êtes pas infallible. Comme tout le monde.

— Certes, mais j'estime l'être davantage que la plupart des gens. Vous avez plongé un hameçon dans l'eau, Whateley servant d'appât. Vous saviez que je nagerais dans les parages et que je mordrais à cet hameçon.

— Qu'est-ce qui fascine Sherlock Holmes ? À quoi est-il incapable de résister ? À un mystère.

— Alors vous avez senti que cela mordait, et pour me remonter, vous avez envoyé votre maigre bête de la nuit récupérer Whateley à Bethlem afin que vous vous débarrassiez de lui. J'ai continué à suivre les indices, et me voici. Nous voici. (Holmes se tourna vers moi, tête inclinée par le remords.) Je suis désolé, mon vieux Watson. C'est embarrassant, mais à l'évidence, j'ai fait une bourde. Je n'ai tout bonnement pas eu l'intuition de ce qui se machinait.

— Ce n'est pas votre faute, dis-je. Je crois bien que le résultat aurait été le même.

— Le piège était bien dissimulé, poursuivi Holmes, toujours submergé par le dépit. Mais j'aurais dû le repérer. Vous me pardonnez ?

— Je vous pardonne.

J'aurais peut-être dû lui en vouloir davantage. Cependant, j'étais surtout concentré sur notre évasion imminente. J'attendais que Holmes donnât le signal dont nous étions convenus pour mettre à exécution la partie du plan qui me concernait. Toutes les autres

considérations étaient secondaires.

— Merci. (Holmes se tourna de nouveau vers Conroy.) Vous avez donc eu l'obligeance de me montrer votre jeu, et je dois avoir l'honnêteté d'avouer que vous m'avez battu. J'aimerais cependant avoir une petite discussion avec votre complice. J'ai parlé au singe ; je désire maintenant parler au joueur d'orgue de barbarie.

Conroy sursauta légèrement, puis opina.

— R'luhlloig m'a prévenu que vous formuleriez peut-être cette requête.

— Ce n'est pas trop demander. Je crois que R'luhlloig a aussi hâte que moi de renouer.

« Renouer » ? Je me demandai si j'avais bien entendu. Holmes avait-il déjà eu maille à partir avec l'Esprit caché ? Si tel était le cas, je l'ignorais. Jusqu'au début de cette affaire, nous ne connaissions pas ce Dieu Extérieur-là.

Conroy s'esclaffa.

— Très bien, dans ce cas. Je fermerai les yeux sur le fait que vous m'ayez comparé à un singe, et vous permettrai une audience avec R'luhlloig. Il parlera à travers moi. Mais je vous préviens cordialement : le revolver restera braqué sur vous, et mon doigt ne quittera pas la détente. Pas de gestes brusques, s'il vous plaît, et pas d'entourloupe.

— Cela ne me viendrait même pas à l'idée, répondit mon compagnon.

Conroy se prépara. Soudain, il se crispa. Son visage changea de teint ; il devint plus pâle, étrangement moins coloré. Ses orbites parurent se creuser, son front grandir. Sa tête s'avança sur son cou, et ses épaules se voûtèrent quelque peu.

Cette transformation ne prit que quelques secondes ; à la fin, nous avions devant nous le même homme, mais auquel se superposait un autre, au dos moins droit et au visage moins beau que le dos et le visage de Nathaniel Whateley. Cet autre nous considérait avec un regard intense et brillant que je trouvai sérieusement déconcertant. Il ne s'agissait ni de Conroy, ni de Whateley, mais d'une tierce personne, une divinité surnaturelle incarnée dans une forme humaine.

C'est alors qu'il parla.

Et tout ce qui, jusque-là, était demeuré trouble, devint clair comme de l'eau de roche.

Effroyablement clair.

UNE TOILE BIEN TISSÉE

— M. Holmes, dit R'luhlloig.

La voix qui sortit par la bouche de Nathaniel Whateley avait quelque peu changé. Son accent était nettement plus britannique, et son débit avait quelque chose de caressant, d'arachnéen, qu'il me sembla reconnaître mais que je ne pus placer immédiatement.

— Les années ne vous ont pas épargné, poursuivit le dieu. Quel âge avez-vous, quarante ? Quarante et un ? On vous donnerait facilement dix ans de plus.

— Je ne suis pas le seul à avoir changé, répliqua Holmes. Vos changements à vous sont bien plus grands.

— Mais vous, monsieur, vous vous êtes détérioré, alors que moi, je me suis amélioré. Je suis incommensurablement meilleur. Celui qui se tient aujourd'hui devant vous est à son ancienne incarnation ce que le soleil est à la lune. Je ne suis plus le pâle reflet d'une lumière venue d'ailleurs ; je suis un puissant brasier !

— Ce qui n'a pas changé, c'est votre égotisme.

— Est-ce de l'égotisme que de chanter ses louanges quand on est un dieu ? (L'interlocuteur de Holmes eut un sourire narquois.) Je ne pense pas. Les dieux, par définition, sont des êtres supérieurs. Nous n'avons que faire de la modestie. Et un dieu est d'autant plus grand s'il a accédé à ce sommet empyréen en partant de l'humble état d'homme. Je suis devenu un dieu par moi-même. Vous ne pouvez dénigrer cet exploit.

— Je n'en ai pas l'intention, dit Holmes. Je ne puis que m'en émerveiller.

— Holmes ? fis-je. Je ne comprends pas. R'luhlloig et vous discutez comme si vous vous connaissiez bien.

— Ah, l’allié, dit R’luhlloig. Le fidèle Watson. (Il m’étudia de près ; sa tête oscillait lentement sur les côtés avec la précision d’un pendule.) Vous aussi, vous avez succombé aux ravages du temps, monsieur, bien que moins nettement que votre collègue. Un peu plus garni au niveau de la taille, un peu plus dégarni au niveau des cheveux.

Je trouvais son regard scrutateur déconcertant, d’autant plus qu’à l’entendre, nous nous étions déjà rencontrés. Mais comment cela eût-il été possible ?

— Vous avez connu le deuil, poursuivit R’luhlloig tandis que son regard semblait pénétrer encore plus profondément en moi. Je perçois une veine de chagrin, une fissure noire qui refuse de se refermer. Un proche. Une épouse. Elle vous a été arrachée, et il vous manquera toujours un morceau de votre cœur. Comme c’est triste.

— Je... je...

— Non. Inutile de répondre, docteur. Quoi que vous parveniez à bégayer, qu’il s’agisse d’une remarque lapidaire ou de quelque lamentation obstinée, cela ne signifiera rien pour moi. Je suis un dieu, vous vous rappelez ? Je me suis tant élevé au-dessus des soucis humains qu’ils ne sont que particules de poussière pour l’étoile que je suis.

— Vous aimez les comparaisons astronomiques, remarqua Holmes. Ce n’est pas étonnant. Peut-être ne vous êtes-vous pas autant débarrassé de votre vieille mue que vous voudriez nous le faire croire. Votre ancienne incarnation vous colle à la peau.

— Il y a bien des choses que je n’ai pas oubliées, M. Holmes, répondit R’luhlloig. Bien des aspects de ma vie mortelle demeurent inexorablement logés dans ma mémoire... et notamment, la manière dont ladite vie s’est terminée. Comment l’oublierais-je ? Et comment ignorer celui qui l’a menée à son terme ?

— C’est vous-même qui avez provoqué votre mort.

— Faux. Si vous n’étiez pas intervenu, si nous ne nous étions pas battus comme des chiffonniers, tout se serait bien terminé. Au lieu de quoi je subis le sort que je vous destinais. En l’occurrence, cela n’en est que mieux.

— Alors pourquoi ne pas me remercier, au lieu de me concocter une mort horrible ?

R’luhlloig émit un ricanement guttural.

— Jamais à court de traits d’esprit. Cela au moins n’a pas changé. En l’occurrence, je ne vous suis pas reconnaissant, M. Holmes. Évidemment que non. D’ailleurs, et cela va peut-être vous étonner, je ne suis pas non plus fâché contre vous. Je suis résolu à vous voir périr, mais si je veux votre mort, ce n’est ni par méchanceté, ni par irascibilité, ni pour un quelconque motif mesquin de ce genre. C’est uniquement par souci d’ordre. Pour remettre les pendules à l’heure et

éliminer un obstacle potentiel. Avec le recul, voyez-vous, vous m'avez rendu service, dans cette caverne des entrailles de Shadwell. Vous m'avez tué, mais en même temps, vous m'avez libéré.

Je savais enfin qui était R'luhlloig. Le comprendre fut comme de recevoir un crochet en plein ventre.

— Moriarty, soufflai-je.

Ses yeux perçants se posèrent à nouveau sur moi.

— Docteur, vous avez enfin rattrapé le reste de la classe ! J'envisageais de vous mettre au coin avec un bonnet d'âne.

— Mais...

R'luhlloig leva la main pour m'interrompre.

— Non. Ne dites rien. « Mais j'ai vu le professeur Moriarty se noyer. J'ai vu Nyarlathotep l'entraîner au fond de cet étang. Il est mort. Forcément. » Vos propres sens vous prouvent le contraire. Je ne suis pas mort. J'ai atteint l'ultime transcendance. Je suis devenu un dieu.

— Comment ?

— Quand j'ai compris que j'étais inévitablement perdu – il n'y avait pas moyen d'échapper à l'emprise du tentacule de Nyarlathotep, qui m'entraînait toujours plus bas dans les profondeurs noires du bassin – je me suis résigné. J'ai lâché la chaîne que je tenais, et à l'autre extrémité de laquelle était attaché M. Holmes, ce qui me permettait de l'entraîner avec moi. À cet instant, je pris une décision. Nyarlathotep pouvait me prendre, mais ne pouvait pas emporter aussi mon adversaire. Mon âme seule serait à l'Inexorable Chaos. Je refusais de partager cette destinée avec qui que ce soit, particulièrement avec l'homme qui avait chamboulé mes plans visant à m'obtenir le statut de dieu. Car alors même que l'air s'épuisait dans mes poumons et que le besoin de respirer devenait accablant, je caressais encore l'ambition d'accéder à la divinité. Il me suffisait de renoncer à l'occasion que j'avais eue d'y accéder d'une manière, et d'accepter d'en trouver une autre. Pour cela, Nyarlathotep joua un rôle crucial.

— Vous vous êtes offert à lui de votre plein gré, dit Holmes.

— Le sacrifice ultime. Alors que j'essayais jusque-là de lui donner votre frère, ce cher docteur, le policier et vous en échange du pouvoir divin, je ne lui offris qu'une récompense d'une valeur supérieure à celle des quatre autres cumulées : moi.

— Si seulement vous aviez adopté cette approche dès le début, cela nous aurait épargné bon nombre de déconvenues.

— Envoyez donc des piques, M. Holmes, si cela vous aide à vous sentir mieux, rétorqua R'luhlloig.

Sachant désormais que nous avions affaire au professeur Moriarty, je reconnaissais bien son ton sarcastique et condescendant. Divin ou pas, il continuait de parler comme Moriarty.

— Je me suis soumis de bon cœur à Nyarlathotep. Il m'a pris tout entier. Il me prenait pour de la nourriture, un bon repas, mais j'avais d'autres projets. Il avait compté sans mon indomptable volonté. Je décidai que mon âme n'était pas un simple mets pour dieu. Elle ne se laisserait pas digérer. En lui, je devins plutôt une force isolée, une entité séparée. Je résistai à l'absorption et devins l'absorbé. Petit à petit, depuis l'intérieur de Nyarlathotep, je me nourris de lui.

— Comme un ver solitaire.

— L'analogie n'est pas inexacte, mais réductrice. Je me gorgeai de son pouvoir. Je le parasitais, et lui l'ignorait. Il commença à s'affaiblir à mesure que je me renforçais. Bientôt, l'Inexorable Chaos cessa de n'être qu'une masse indéfinie. J'utilisai l'amorphie de Nyarlathotep contre lui ; je le refaçonnai, lui donnai une nouvelle forme du tout au tout. Moi, l'esprit caché en lui, je passais progressivement au premier plan. Combien de temps cela prit-il ? Je ne saurais le dire. Le temps passe différemment chez les dieux. Pour eux, une minute peut être une heure ; une heure, un millénaire. Chaque seconde est une éternité, et une éternité dure une seconde. Il n'y a pas non plus chez eux de flux temporel linéaire : ni passé, ni présent, ni futur. Les dieux sont hors du temps. Ils l'observent comme on pourrait le faire d'un cube dans l'espace, un objet tridimensionnel que nous pouvons tourner et retourner, regarder par le dessous, poser en équilibre... Excusez-moi. Il y a des concepts que l'on ne peut facilement expliquer avec des mots. Quoi qu'il en soit, que cela ait duré une année, l'éternité ou le temps d'un clin d'œil, Nyarlathotep cessa d'exister sous l'incarnation qu'on lui connaissait jusque-là. À sa place se tenait R'luhlloig.

— Un nouveau Dieu Extérieur.

— Né, tel le phénix, des cendres d'un homme. Qui d'autre que James Moriarty aurait pu accomplir cet exploit ?

— Des félicitations seraient de rigueur, dit Holmes, si vous ne vous congratuliez pas déjà aussi abondamment.

R'luhlloig considéra mon compagnon avec mépris.

— Ces efforts que vous faites pour m'irriter sentent le désespoir. Qu'espérez-vous accomplir ? M'aiguillonner jusqu'à ce que je fasse une grosse erreur de jugement ? Me provoquer jusqu'à ce que je vous abatte dans un accès de colère ? Croyez-moi quand je vous dis que vos saillies ne me touchent pas. Je suis un dieu ; pour moi, vous êtes moins qu'un désagrément.

— Néanmoins, il apparaît clairement que vous m'en voulez toujours, Moriarty.

— R'luhlloig, je vous prie.

Holmes souffla dédaigneusement.

— Si vous y tenez. R'luhlloig. Il est aussi évident qu'en dépit de mon insignifiance manifeste, vous vous êtes donné bien du mal pour

me capturer. Vous avez convaincu Nathaniel Whateley de déménager en Angleterre.

— Non. C'est lui qui a voulu.

— Alors vous avez convaincu Zachariah Conroy de le suivre de ce côté de l'Atlantique.

— Cette fois, j'ai effectivement quelque chose à voir dans sa décision, confirma R'luhlloig. Conroy voulait se venger de Whateley, et comme il se trouvait que Whateley habitait Londres, votre territoire, cela me paraissait bien tomber. Conroy se chargerait de Whateley, et j'en profiterais pour m'occuper de vous. Je ne suis pas homme à laisser passer une occasion qui se présente d'elle-même.

— Sans doute vous êtes-vous aussi arrangé pour que Whateley parle de l'expédition sur le Miskatonic au Club Dagon. Cette apparente bourde de la part de Whateley était en réalité un habile stratagème.

— Après avoir entendu une telle confession, votre frère et les autres membres de sa petite cabale idiote avaient toutes les chances de se souvenir de Whateley, tout en le considérant comme un dilettante trop bavard. Le nom de Nathaniel Whateley resterait gravé dans leur esprit, de même, par association d'idées, que celui de Zachariah Conroy ; ainsi, au cas où votre enquête piétinerait, j'avais insufflé à ce cher Mycroft le petit souffle de vent qui gonflerait à nouveau vos voiles. Whateley ignorait lui-même pourquoi il avait mentionné cette expédition. C'était une simple réaction à une secrète incitation intérieure.

— De votre part.

— Tout cela faisait partie des fondations. Il était inévitable que je doive me débarrasser de vous tôt ou tard. Je me suis efforcé d'amener cette issue d'une façon aussi distrayante que possible pour moi, et aussi, d'une certaine manière, pour vous.

— Vous vous escrimez à montrer que cela n'a aucune importance, R'luhlloig, dit Holmes, mais je demeure persuadé que je compte pour vous. C'est pourquoi vous avez créé une toile bien tissée pour que je m'y empêtre. Vous voyez en moi un adversaire capable de faire obstacle à vos grands objectifs.

— Non, M. Holmes ! affirma R'luhlloig. (Cependant, son ton vexé contredisait son déni.) Pas le moins du monde. Vous ne me gênez en rien.

— Vous nous avez montré votre assujettissement de la Cathurie des Contrées du Rêve, à Watson et à moi. Était-ce juste pour nous faire comprendre toute l'étendue de votre puissance et de votre bellicisme ?

— Oui !

— Donc, il ne s'agissait pas de l'acte de quelqu'un qui doute de ce qu'il a accompli ? D'une brute arrogante qui masque son manque d'estime de soi en se vantant du nombre de ses victimes ? Dans une de

ses histoires, Watson m'a fait vous surnommer le « Napoléon du crime », et je me demande s'il n'y a pas du vrai dans cette comparaison avec le tyran. Le véritable Napoléon, après tout, a conquis la moitié de l'Europe pour compenser ses défauts. C'était un freluquet qui se donnait des airs ; il se comportait moins comme un général que comme un petit garçon qui pousse des soldats de plomb sur le tapis du salon, jusqu'à l'arrivée de Wellington, qui lui fit ranger ses jouets.

— M. Holmes ! éclata R'luhlloig.

Mais Holmes refusa de se laisser impressionner :

— Et je vois une foule de similitudes entre lui et vous. Vous avez commencé une guerre. Vous avez pris le contrôle des Dieux Extérieurs, puis les avez alignés face aux Grands Anciens pour renforcer leur loyauté envers vous en leur offrant un ennemi sur lequel diriger leur colère. Vous avez lancé un défi, et il se trouvera sûrement quelqu'un pour le relever. Ce défi que les Dieux Extérieurs ont ouvertement lancé aux Grands Anciens – Watson et moi l'avons vu dans notre vision des Contrées du Rêve – est trop incendiaire pour que les grands Anciens l'ignorent. Comme des ours endormis, ils n'apprécieront pas qu'on les aiguillonne, et ils contre-attaqueront probablement. Être devenu un dieu ne vous suffit-il pas ? Apparemment, vous ne connaîtrez le repos que lorsque vous aurez déclenché un conflit généralisé à l'échelle cosmique.

— Et que j'aurais gagné cette guerre, ce qui fera de moi le dieu suprême entre tous.

— Et pourquoi ? Pour compenser quelque dysfonctionnement fondamental en vous. Vous seriez prêt à détruire l'univers entier dans l'espoir de remplir ce vide intérieur qui vous ronge ; mais qu'y gagnerez-vous ? Vous régnerez en empereur sur des ruines. Quelque part dans votre cœur – organe noir et ratatiné, n'en doutons pas – il y a une voix, et elle vous dit que vous ne serez jamais satisfait. Même une fois votre guerre terminée, quand vous aurez tout ce que vous souhaitez, elle continuera de vous murmurer que vous êtes James Moriarty, universitaire raté, occultiste raté, humain raté, divinité ratée...

— Je ne m'appelle pas...

— Raté en TOUT. Pour votre propre bien, Moriarty, le mieux que vous ayez à faire, c'est d'abandonner ce que vous avez commencé. Regardez-vous. Vous fulminez. Pour que moi, simple humain, j'arrive à vous mettre dans cet état – vous qui êtes un dieu – il faut que je vous fasse vraiment peur. Et si vous me craignez, alors il est impossible que vous soyez un dieu.

R'luhlloig paraissait au bord de l'explosion. Son corps tout entier tremblait. Dire que Holmes avait trouvé un filon serait un

euphémisme. Il était tombé sur une nappe de pétrole, et le liquide montait à toute vitesse vers la surface, sous l'effet d'une pression gigantesque.

— SOYEZ MAUDIT, SHERLOCK HOLMES ! rugit R'luhlloig.

Il sembla grandir sous nos yeux ; le corps de Nathaniel Whateley gonflait, incapable qu'il était de contenir toute la colère d'un dieu. Ses veines saillaient. Ses tendons se crispaient. L'espace de quelques secondes, je me demandai s'il n'allait pas exploser.

La maigre bête de la nuit, qui semblait trouver la chose possible, s'éloigna, l'air inquiet, de R'luhlloig.

C'est alors que Holmes donna le signal en fendant l'air avec sa main. Je le vis faire du coin de l'œil. J'étais tellement obnubilé par R'luhlloig que je faillis ne pas le remarquer.

Nous n'aurions jamais de meilleures chances de réussite qu'en cet instant où R'luhlloig s'abandonnait à une fureur extrême.

Nous avions une ouverture. Nous nous y engouffrâmes.



UNE LUTTE AGHARNÉE



Holmes avait posé la lanterne sur le sol de la grange, en un point invisible depuis l'entrée, et ne l'avait pas tout à fait éteinte. Nous avions disposé la paille de réserve de façon à former une ligne éparsée menant de la lanterne à la cage de la goule. Nous avons ensuite arrosé la paille avec l'excès d'huile de la lanterne.

Holmes appela cela une mèche.

J'allumai cette dernière en renversant la lanterne avec le pied. Sa cheminée de verre éclata. Le peu d'huile qui demeurait dans son réservoir se répandit. Sa flamme mit le feu à cette bavure. Il se communiqua vite à la paille. Non moins vite, l'onde de feu fila le long de la mèche. Elle atteignait la cage en l'espace d'un battement de cœur.

Holmes, pendant ce temps, se jeta sur R'luhlloig. Le dieu déguisé en humain réagit trop lentement pour devancer l'assaut. Il s'aperçut trop tard que ses captifs faisaient une tentative d'évasion. Nous avions attendu le moment crucial où notre adversaire – que ce fût Conroy ou, en l'occurrence, R'luhlloig – se déconcentrerait. Holmes n'avait pas douté que ce moment viendrait s'il parvenait à jouer la mouche du coche avec suffisamment d'aplomb. Après trois enjambées rapides, il saisit le bras armé de R'luhlloig. Un coup de feu partit lorsque R'luhlloig appuya par réflexe sur la détente. La balle passa en vrombissant près de mon oreille et ricocha sur le mur de la grange en emportant un gros morceau de brique. La détonation réveilla la goule en sursaut. Jusque-là, la créature remuait, dérangée qu'elle était par les éclats de voix. En un instant, elle fut à quatre pattes, parfaitement alerte, les yeux écarquillés, les oreilles dressées.

Holmes entraîna R'luhlloig dans la grange. Il le força à pivoter tout

en lui faisant lâcher son revolver d'un coup de poignet.

De mon côté, je courus vers la sortie. Non seulement la fumée envahissait vite la grange, mais la « bombe » à laquelle était reliée la mèche était sur le point d'exploser. La paille qui couvrait le fond de la cage de la goule avait déjà commencé à se consumer. Lorsqu'elle le remarqua, la créature poussa un cri strident de panique alors même que des flammes naissaient dans sa couche. La goule se jeta littéralement contre les barreaux. Sa panique se mua en terreur aveugle. Par trois fois elle heurta l'intérieur de sa prison de fer quand, soudain, la porte s'ouvrit.

Pour préparer le terrain, Holmes avait retiré les tiges métalliques des gonds de cette dernière. Discrètement, avec une lenteur et une régularité parfaites afin de ne pas réveiller la goule, il avait fait levier sur chaque tige en se servant, en guise de pied-de-biche, du clou rouillé qu'il avait trouvé par terre. Pendant que je gardais l'oreille collée à la porte de la grange au cas où quelqu'un serait arrivé, il avait passé dix minutes particulièrement crispantes à démonter les gonds en s'efforçant de ne produire ni bruit inopportun ni vibration. Depuis lors, la porte reposait dans son encadrement, maintenue en position par sa seule serrure. Si la goule s'était réveillée plus tôt et avait découvert qu'elle n'était plus vraiment prisonnière, elle nous aurait massacrés. Je suis sûr que nous n'aurions pas survécu à cet affrontement.

En l'occurrence, la goule bondit hors de sa cage et alla tout droit vers le premier être vivant venu. Comme n'importe quel animal terrifié, elle réagissait au danger en attaquant.

R'luhlloig était le plus proche d'elle ; Holmes avait fait en sorte de le placer directement entre la goule et lui-même. R'luhlloig se tourna à moitié en sentant la bête se ruer sur lui. Il poussa un cri qui se voulait soit un ordre, soit une protestation, mais qui, de toute façon, ne découragea pas la goule. Sa mâchoire se referma sur la tête de sa victime. Ses crocs s'enfoncèrent. Cette fois, R'luhlloig hurla. Zachariah Conroy aussi. Les deux occupants de ce corps dont ni l'un ni l'autre n'était le propriétaire originel hurlèrent ensemble, leurs deux voix montant d'une même gorge dans un duo de souffrance dont l'un chantait la mélodie et l'autre le déchant, sans que l'on pût dire qui faisait quoi.

La maigre bête de la nuit, qui avait senti la détresse de son maître, se précipita dans la grange. Elle me dépassa à toute vitesse, dépassa Holmes, et se jeta sur la goule pour essayer de la forcer à lâcher R'luhlloig. La goule résista énergiquement. Elle assenait des coups en arrière à son assaillante. Le sang ruisselait entre ses mâchoires, et elle refusait de libérer sa proie. Les trois créatures, toutes des monstres, étaient engagées dans une lutte acharnée : la maigre bête de la nuit

tirait la goule, pendant que la goule s'acharnait sur R'luhlloig.

Pendant ce temps, le feu gagnait rapidement. L'antique structure de la grange, sèche comme du petit bois, était un combustible parfait. Les flammes montaient jusqu'à la charpente. La fumée devenait impénétrable.

Holmes se dépêcha de me rejoindre. Dans la grange, nous ne discernions plus que trois silhouettes aux prises les unes avec les autres au cœur de l'enfer. Dans le brouhaha croissant de l'incendie, on distinguait à peine les cris de R'luhlloig, qui montèrent dans la gamme de la souffrance lorsque la maigre bête de la nuit parvint enfin à le séparer de la goule. Cette dernière avait lâché sa proie, mais non sans emporter un gros morceau de son cou. R'luhlloig tomba à genoux ; sa tête pendait horriblement sur le côté. Ses tendons et muscles déchiquetés étaient exposés, et du sang giclait de sa carotide sectionnée.

— Assez bayé aux corneilles, dit Holmes. La porte, Watson.

Nous entreprîmes de fermer la grange. Par l'embrasure de plus en plus étroite, je vis une dernière fois la maigre bête et la goule se battre au milieu des flammes, l'une avec force grognements, l'autre dans un silence impérieux. Les deux bêtes sauvages, tout à leur combat acharné, en oubliaient tout le reste. Peu m'importait laquelle l'emporterait ; elles n'avaient qu'à s'entre-déchirer.

La porte claqua. Holmes tourna la grande clé.

D'une démarche chancelante, nous nous éloignâmes de la grange et la regardâmes brûler.



L'incendie dura trois heures. À la fin, il ne restait du bâtiment qu'une carcasse squelettique et ratatinée. Quelques flammes s'obstinaient à lécher les poutres marbrées de noir et de gris cendre qui saillaient suivant des angles divers et variés. Une chaleur terrible émanait toujours des ruines qui finissaient de se consumer ; un immense panache de fumée montait dans le ciel matinal et dérivait lentement vers l'ouest au-dessus des marais, emporté par le vent dominant. De temps en temps, quelque chose cassait ou grinçait bruyamment parmi les décombres, ou des volutes de braises s'élevaient, telle une colonne de mouchérons tourbillonnant les uns autour des autres.

Nous étions restés afin de nous assurer que le violent brasier dévorerait tout. Je craignais particulièrement que la maigre bête s'avérât résistante au feu et parvînt à s'échapper, mais les faits ne confirmèrent pas mes inquiétudes. Lorsque le toit de la grange

s'effondra soudainement dans un bruit de tonnerre, il nous sembla impossible qu'aucun des trois êtres prisonniers de la structure eût survécu. Néanmoins, il nous fallait nous en assurer.

Lorsque la fumée se raréfia, nous allâmes aussi près que possible des ruines pour jeter un coup d'œil. Le premier cadavre carbonisé que nous repérâmes fut celui de la goule. La maigre bête l'avait déchirée en deux au niveau de la taille ; les deux moitiés gisaient l'une à côté de l'autre, les membres distendus et rigides. En comparaison, la maigre bête de la nuit était intacte. Elle était recroquevillée, prosternée comme un Musulman en pleine prière. Il n'y avait aucun doute sur le fait qu'elle fût morte, mais son cuir, au lieu de brûler, s'était desséché. Si ses ailes déchirées n'étaient plus qu'une parodie de ce qu'elles avaient été, le reste de son corps paraissait « cuit » plutôt que brûlé, comme si la créature avait bouilli sous sa peau.

Au bout de quelques instants, je m'aperçus qu'il y avait quelque chose sous elle. La maigre bête de la nuit était blottie sur la dépouille de Nathaniel Whateley. J'en fis la remarque à Holmes.

— Fascinant, répondit-il. Jusqu'au bout elle se sera efforcée de sauver son maître. Elle espérait le protéger des flammes avec son corps. Quel dévouement.

La bête avait échoué, bien sûr ; car le corps qu'elle protégeait était aussi noir et inerte que celui de la goule. Le cadavre s'était mis en position fœtale lorsque ses tendons s'étaient contractés sous l'effet de la chaleur. Sa bouche béait en un grand rictus sans lèvres, et ses orbites étaient bordées d'une croûte formée par la cuisson de l'humeur vitreuse.

— En avons-nous fini avec lui ? demandai-je.

— Avec Whateley ? Oui. Avec Conroy aussi. Mais R'luhlloig ? Est-il possible de tuer un dieu ?

C'est alors que le cadavre bougea la tête.

Elle roula sur ce qui restait de son cou et se tourna vers nous, comme en réaction au son de nos voix. Le mort posa sur nous le regard de ses orbites vides, puis parla. Un mince filet de voix tenant du bruissement de papier monta de sa gorge brûlée. Il était à peine audible sous les crépitements de l'incendie moribond.

— M. Holmes, dit-il. Vous ne croyez quand même pas... vous être aussi facilement... débarrassé de moi.

Tous les poils de ma personne se dressèrent. J'avais vu bien des choses effroyables, mais ce cadavre carbonisé qui parlait dépassait tout.

Holmes lui-même, bien qu'il ne parût pas stupéfait, eut besoin de quelques instants pour reprendre ses esprits avant de répondre.

— On peut toujours espérer, dit-il.

— L'espoir... c'est pour les imbéciles, rétorqua R'luhlloig, et

vous... n'êtes pas un imbécile. Vous m'avez... gêné. C'est... indéniable. Vous m'avez causé... de grandes souffrances.

En ce cas, nous n'avons pas perdu notre journée.

— Mais vous ne m'avez pas... vaincu. Loin de là.

À l'évidence, pour parler de la sorte, R'luhlloig devait dépenser beaucoup d'énergie. Animer la coquille carbonisée et inerte de Nathaniel Whateley demandait des efforts, même pour un dieu.

— Vous n'avez fait... que renforcer... ma détermination, reprit-il. Je ne... changerai pas... mes plans. Et vous... vous en serez... l'objet. Je viendrai... vous voir... et j'apporterai... l'enfer avec moi.

Je lui tirai dessus.

Holmes m'avait rendu mon Webley peu après que nous nous étions échappés de la grange en flammes. J'étais lassé des invectives de R'luhlloig. Je ne pouvais en supporter davantage. Je tirai balle sur balle sur cette écœurante tête noircie. À cette courte distance de cinq ou six mètres, elles eurent pour effet de faire exploser la caboche de R'luhlloig en mille morceaux. Il n'en resta que de la bouillie et des tissus cérébraux grisâtres.

— Assez, fis-je. (Mes oreilles sifflaient à cause des détonations.) On a entendu ce que vous aviez à dire.

Je me tournai vers Holmes. Dans ses yeux gris brillait une lueur malicieuse.

— Des menaces en l'air, dis-je en empochant mon arme. R'luhlloig essayait de sauver la face.

Holmes haussa les épaules.

— Nous verrons bien, Watson. Nous verrons bien. (Il se frotta les mains.) Quoi qu'il en soit, une longue marche nous attend si nous voulons regagner la civilisation. Rassemblons toutes les victuailles que nous dégotterons dans la ferme, et partons.



En dehors de quelques tuiles roussies sur le toit, la ferme n'avait pas souffert de l'incendie. La grange était juste assez éloignée pour empêcher les flammes de se propager. Nous cherchâmes à manger dans la cuisine. Dans une chambre de l'étage, nous trouvâmes aussi le *Necronomicon*. Holmes le glissa dans sa trousse avec son propre exemplaire subtilisé au British Museum.

— Les deux feront un bel ensemble, dit-il.

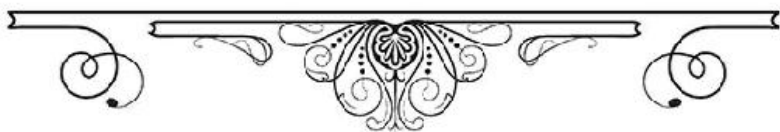
Le soleil était haut, le ciel était clair. Sherlock Holmes et moi, nous entreprîmes la traversée des marais par un sentier surélevé. Les oiseaux chantaient dans les haies. Holmes sifflotait une mélodie. Un étranger eût facilement pu nous prendre pour deux amis faisant

une promenade à la campagne dans la plus parfaite insouciance.

Et pourtant, derrière nous, un voile de fumée troublait l'horizon, à la fois legs d'horreurs passées et sombre présage pour l'avenir.



ÉPILOGUE



Cinq ans plus tard, par une nuit sombre et tempétueuse, Sherlock Holmes et moi, une fois de plus, courions pour sauver nos vies.

C'était la deuxième fois que nous tentions de bannir le chien fantôme et, comme lors de notre précédente tentative, notre méthode consistait à servir d'appâts. Je ne répéterai pas les détails dans ces pages. Je me contenterai de résumer en disant que nous réussîmes là où nous avions précédemment échoué. La bête franchit sans le savoir le portail que nous avions fait apparaître dans le Grand bournier de Grimpen. Elle fut engloutie et retourna d'où elle venait.

Peu de temps après, Holmes m'informa que, si je le souhaitais, je pouvais recommencer à écrire sur lui. Le Holmes du tournant du siècle était différent de celui, tourmenté et pressé de toutes parts, de 1895, année où il avait connu son point le plus bas. Ce Holmes-ci était plus alerte, et inflexiblement braqué sur ses objectifs. Complètement revigoré. Il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je reprisse ma lucrative activité consistant à rédiger des versions édulcorées de nos aventures, et en l'occurrence, moi non plus. J'avais suffisamment pleuré Mary, et je savais désormais que ni *Le Signe des quatre* ni moi-même n'étions responsables de sa mort ; la culpabilité en revenait uniquement aux trois Sikhs.

J'écrivis donc un roman, *Le Chien des Baskerville*, qui fut publié en épisodes dans le *Strand* en 1901, puis, l'année suivante, en un morceau dans un volume relié. Il me valut de grands éloges et se vendit bien, aussi continuai-je à produire – bien que par intermittence – une série d'histoires elles aussi édulcorées, longues et courtes. Je cessai en 1927 ; depuis, ma production littéraire s'est limitée à cette trilogie. Je considère ces livres comme un testament final dans lequel je présente

enfin la vérité sur Sherlock Holmes après toutes les histoires fictives que j'ai écrites, tout comme le journal de Zachariah Conroy lui permit de corriger les mensonges qu'il avait proférés à propos de l'expédition Miskatonic.

La résurrection du professeur Moriarty en tant que R'luhlloig, loin de l'intimider, eut tout bonnement pour effet de le galvaniser. Elle l'affûta, comme le fait la pierre à aiguiser avec la lame. Un homme tel que lui avait manifestement besoin d'un ennemi juré, même s'il ne s'en était pas aperçu plus tôt ni ne l'avait voulu. Holmes avait désormais une cible sur laquelle concentrer ses talents. Il avait un ennemi avec un nom et des plans de conquête. R'luhlloig avait déclaré la guerre non seulement aux Grand Anciens, mais aussi à Sherlock Holmes ; Holmes s'était donc repris, et relevait le défi.

Comment cette guerre l'affecta et affecta la terre, nous le verrons dans le troisième et dernier volume de ces mémoires, volume qui narre par le détail des événements de 1910. L'affaire commença sur la côte accidentée et crayeuse du Sussex, mais eut des ramifications dans plusieurs mondes et nous amena à affronter des périls sous mille apparences, et notamment sous la forme de créatures des profondeurs saumâtres qui méritèrent le sobriquet de « diables marins » et qui, dirais-je, étaient à la fois plus et moins que ce que ce nom implique.

James Lovegrove est l'une des figures de proue de la littérature de l'imaginaire britannique. Il a imposé son regard inventif et critique sur le monde contemporain. Également passionné de l'oeuvre d'Arthur Conan Doyle comme de celle de H.P. Lovecraft, il mêle ici les grands mythes littéraires de Sherlock Holmes et de Cthulhu en un savoureux hommage.

Dans la même collection :

H.P. Lovecraft

Cthulhu : Le Mythe

Cthulhu : Le Mythe – Les Montagnes de la démente et autres récits

Cthulhu : Le Mythe – L’Affaire Charles Dexter Ward et autres récits

Cthulhu : Le Mythe – Les Contrées du rêve

Simon

Necronomicon

Donald Tyson

Le Grimoire du Necronomicon

S.T. Joshi

Les Chroniques de Cthulhu

James Lovegrove

Les Dossiers Cthulhu – Sherlock Holmes et les ombres de Shadwell

*Les Dossiers Cthulhu – Sherlock Holmes et les monstruosités du
Miskatonic*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Cthulhu Casebooks – Sherlock Holmes
and the Miskatonic Monstrosities*

Copyright © James Lovegrove 2017

Tous droits réservés

Publié avec l'accord de Titan Publishing Group Ltd

© Bragelonne 2019, pour la présente traduction

Design de couverture :
Fabrice Borio

Illustration de couverture :
Arnaud Demaegd

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-0562-4

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr